

LA NUIT DU LEMMING

Je préfère un génocide à un coït

N.B.

09.19.1984.

I

E r d e l s'assoupit. L'avion s u r v o l a i t une chaîne de montagnes ou un océan, i l n e s a v a i t . D u r e s t e , l'écume des vagues, vue de s i h a u t , évoquait sans peine l e l i s é r é blanc des neiges éternelles. Tout de même... S'endormir assourdi par l e v r o m b i s s e m e n t c o n t i n u des moteurs, des compressions d ' a i r , de désir, de rêves de chacun des passagers quand dehors, d i s a i t l ' a u t r e , l e s i l e n c e éternel... A l l o n s . I l se remémora l'aéroport méditerranéen où, t e l un héros mythologique par un après-midi lumineux, i l a v a i t embarqué pour P a r t i n a . D'un t r a i t i l e f f a ç a i t l e s p l a g e s , l e s c h r o m a g o n i e s perpétuelles du b l e u , du blanc, et de l' A z u r , l e r e g a r d s o u r c i l l e u x des femmes en n o i r , l e d é s i r t u b r û l é par l e s o l e i l , asphyxié par l a p é r e n n i t é de l' a t m o s p h è r e , l a m o r t p r é f i x e de chaque mot dans ces pays déclinants. L' o r i e n t . . . Le Sud... L'Azur... L'Ordre. Ordre mat et d r u , sans, appel dans ces t e r r e s stériles depuis des millén a i r e s . Enervé, i l b u t a . Un choc sec e t b r e f l e r a n i m a q u e l que i n s t a n t . Oh, ne plus se l a i s s e r d i v a g u e r dans ces pensées sans fond, sans corps e t sans tenue, vagues hétéaires mentales, t r o u b l a n t e s autant que t r o u b l e s , n u l l e s aussi bien pour t o u t e élaboration concertée, pour t o u t e t e n t a t i v e d l é c r i t . . .

- 2 -

L'hôtesse passa, calme e t s e r e i n e . Souveraine, songea E r d e l e n c e l i e u pur de t o u t e présence, t o u t d'allées e t venues composé, p r i n c e s s e du courant d ' a i r , de l'Au-delà du voyage misérable. Elle l u i a v a i t s o u r i quand, t o u t à l' h e u r e , elle l u i a p p o r t a i t l e j o u r n a l , i l t â t a de la main autour de l u i . I l n e l e t r o u v a i t plus , l e j o u r n a l . Et quel j o u r n a l ! Cela i m p o r t a i t peu, e t d'un s o u r i r e nu, l u i a v a i t - i l semblé, arraché à l a p r i s o n du visage, de l a p r i s o n des lèvres - mêmes. U n s o u r i r e l a s , l a s du stéréotype, l a s du rôle épuisant, u n s o u r i r e q u i a p p e l a i t - à son t o u r ! - un A i l l e u r s enchanteur et chancelant. Erdel se concentra : l' i d é e du s o u r i r e p r i s o n n i e r du v i s a g e , des lèvres l u i p a r u t intéressante ; i l v o u l u t l' a p p r o f o n d i r , mais n'y p a r v i n t pas. D u r e s t e q u' y a j o u t e r sinon q u e l q u e s p l a t e s phrases de commentaire q u i " e n d i t l o n g " q u i r a l l o n g e indéfiniment l e f i l t é n u de l' i n t u i t i o n e t permet d'emplir une page, une page l a s s e de c e t t e couverture verbale, prête d'étouffer, c o n f i t e dans un pâté d'adverbes, d' a r t i c l e s e t de p o i n t s , craquant sous le poids mou des crasses redondances. L a i s s e r , o u i , l a i s s e r l e p o u v o i r r o i a u x plages n e t t e s de l' i n t u i t i o n , n i e r l e commentaire, apprendre comment se t a i r e . . . I l sursauta. Un appel d ' a i r , sans doute. Fasten seat

bel t , attachez vos ceintures . Le dos perc l u s , il essaya une
n o u v e l l e p o s i t i o n . Le siège vide près de lui le lui permettait.
Fasten seat belt fast food seat wait and see wait and
sea cotton belt wheat belt seat belt fasten fast . Il
a i m a i t à se glisser entre les mots comme un chien fou au
m i l i e u de quilles . Dans ces moments opaques, lestés du poids
de l a n o u r r i t u r e des pensées mal décortiquées des rêves sourds
l a n u i t , q u i p r o f i t e n t du jour - s u r t o u t du jour , le jour ,
- 3 -

des rêves, le jour c'est les rêves, réalité le jour , cauchemar,
Irène... - q u i p r o f i t e n t t o u j o u r s n o u r r i e s , où en
étais-je... Oh, f a t i g u e ! Pouvoir courir après les pensées,
parce que l a r a i s o n sommeille, et ne pouvoir s'en emparer,
car l a r a i s o n sommeille, gâchis ! Dans les moments opaques,
o h o u i , dans ces moments là, Irène se débat sans que je
s o u f f r e , sans que mes nerfs de géant émoussent le g r a n i t pur
de mes nouveaux espoirs , dans les moments opaques le monde
d r u s e v o i t et je n'en souffre pas, dans les moments...
Un cri le réveilla, c e t t e f o i s complètement. Il se
redressa sur son siège. Le canon d'une arme à feu était pointé
sur lui . Il ne comprit d'abord pas. Il détailla l'arme -
b i e n réelle, le d o i g t posé sur la queue de détente, en déduis
i t qu'un possesseur... Il le v a l a tête.

- T i e n s - t o i t r a n q u i l l e , et tout se passera bien . L'homme,
un barbu au t e i n t mat et au visage osseux - encore un
prophète du t e r r o r i s m e s ' e n t e n d i t - i l murmurer - le regarda
quelques secondes, c u r i e u x d ' a s s i s t e r au réveil complet de
l ' u l t i m e passager récalcitrant de l ' a p p a r e i l - "Souvent nous
étonnons des gens q u i apparemment nous méprisent e t nous menacent.
I l s c r o i e n t nous posséder e t f i n a l e m e n t s ' a v è r e n t
p l u s dépendant de nous q u ' i l s l e c r o y a i e n t . Je suis sûr que
le loup était charmé, e t désarmé quand il v o y a i t l'agneau
b o i r e à la source " a u r a i t - i l pu dire en d'autres c i r c o n s t a n c e s
- L'homme s'éloigna e n f i n . I l s ' a g i s s a i t d'un détournement,
mené par un groupe de libération anonyme - E r d e l c r u t
d i s t i n g u e r le mot Argo. Il expérimenta t o u t e s sortes de
combinaisons de langages dont il ne t i r a r i e n de concluant.
"Contentons nous d'Argo, décida-t-il. Le meneur du groupe
s ' a p p e l a i t Jason. C e t t e f o i s Erdel t e n d i t l ' o r e i l l e . L'accou-
4 -

tumance au détournement a v a i t fait son oeuvre ; les passagers
bougèrent, d i s c u t a i e n t , se f a i s a i e n t s e r v i r du café.
Oui, Jason, comme le chef des Argonautes.
I l s e r a s s i t , presque enchanté de c e t t e coïncidence,
e t se r e n d o r m i t t o u t à fait . Il vécut, comme pas a n t i c i p a t
i o n , l a s u i t e du détournement , de son détournement. Il se
réveillait : l ' a v i o n a v a i t t e r r i , quelque p a r t en Europe.
Les p i r a t e s libéraient quelques passagers en échange d'un
peu de c a r b u r a n t , e t sans rien exiger d' a u t r e , r e p a r t a i e n t ,
f a i s a i e n t r e p a r t i r l ' a v i o n où lui , Erdel se t r o u v a i t emprisonné.

Ils n'exigeaient rien, ces pirates de ce qu'exigent habituellement les pirates aériens, ni rançon, ni libération quelconque, acte politique d'envergure. Ils voulaient simplement - simplement - voyager pour toujours, sans descendre de l'avion.

Alors s'organisa à bord une vie communautaire. Loin des désordres d'en-bas, les passagers - ceux qui le souhaitent, et Nev en était - occupaient les différentes places que leur commandait Jason. Ainsi il n'avait pour mission de décrire les paysages survolés, ou les cités, ou les nuages, l'autre de réparer les réacteurs de l'avion, ou d'en changer quelques pièces. Il va de soi que personne n'était destiné à demeurer toujours attaché au même emploi - Jason disait "lieu d'éploiement" - et que toute proposition d'un passager était adoptée par la communauté, une fois agréée par Jason et le conseil des Anciens. Car - il faut le dire - l'âge moyen augmentait avec les années et la Communauté menaçait de disparaître. Jason eut alors l'idée remarquable de la perpétuer par la génération. On enleva du sol quelques femmes

- 5 -

et quelques hommes qui bientôt ne voulurent plus redescendre, quelques enfants aussi, et l'on régénéra ainsi la communauté de l'oiseau de fer, ainsi que le nommaient les peuplades primitives. Elle crût bientôt dans des proportions si importantes qu'il fallut concevoir un programme d'accroissement des dimensions de l'avion. Jason eut ainsi la joie, avant de périr, ayant désigné son enfant comme successeur, de commander pour la dernière fois l'oiseau de fer qui avait multiplié par trente-trois ses dimensions primitives. L'avion faisait de l'ombre, maintenant, aux villes qu'il survolait. Les passagers étaient approvisionnés par des avions d'En-bas, mais ils surent bientôt se nourrir eux-mêmes sans le secours de quiconque. La science des aéraunotes était telle qu'elle influençait les savants d'en bas auxquels bien sûr le service radio de "l'oiseau" transmettait des messages réguliers dans tous les langages du monde. La communauté finit par se passer de nourriture; celle-ci du reste ne manqua jamais à Erdel. Erdel?

Argo... Argo. Toujours se régénérer, telle une abeille volant volant des heures et des heures nourrie de sa propre substance pollinique en miel Miuéé » entité néguentropique n'a ni l'austère altérité. Digne finalité que la conservation et le perfectionnement de soi-même dans tous les domaines ! La communauté Argo réussit à se passer de nourriture, de carburant, les moteurs se nourrissant de leur propre énergie - l'enfin bien nommée ! et toujours, et toujours communiquant à l'Autre, à ceux d'en bas, les résultats - les résultats ! - les acquis, les explorations nouvelles de sa quête éternelle.

- 6 -

Mais la communauté se tut un jour, l'avion s'éleva et ne fut plus vu. des hommes, ni p~~eu~~ de leurs instruments. Il échappait à ceux d'en-bas. Erdel pendait à ceux d'en-bas, qui vivait maintenant avec l'hôtesse... Erdel? Erdel?

- Monsieur ? Monsieur ! Nous allons atterrir ! Désirez vous prendre quelque chose ?

Erdel ne sursauta pas cette fois, et prit bien soin d'examiner les dents blanches de l'hôtesse, la cage dorée, pardon la cage blanche où était enfermé l'oiseau-sourire.

Hum !...

- Oui... Je désirerai prendre le temps de libérer votre sourire. C'était une boutade, à la limite une gabegie.

Qu'avait-il à voir avec cette bonne à tout faire enfermée à vie dans un suppositoire d'acier, minable individu dont l'importance ne tenait qu'à la somme qu'il avait acquittée pour franchir une distance de tant...

Il balbutia encore :

- Je pensais... Je pensais que j'étais avec vous dans l'avion, et pour toujours. Un séjour d'éternité en quelque sorte, dééternité mobile. Je sais ce qu'a ma formule de paradoxal...

- Je comprend... je rêve plutôt d'être au sol, dans une maison, avec un mari et des enfants... Oui... Dans une forêt... Au lieu qu'ici... Nous ne sommes déjà plus là... Où donc ? Mais là, voyons. Enfin là-bas... Ils s'embrouillèrent mais se sourient. L'avion atterrit à dix sept heure cinquante trois à l'aéroport de Munich. Il faisait nuit quand Erdel posa le pied sur le sol.

L'aéroport : Erdel se demanda si déjà il y était venu ; dans un lointain passé peut-être ; il lui sembla que tout avait été modifié,
- 7 -

ou, peut-être, que tout s'était modifié, cette mutation allant de soi...

Un paysage-état d'âme, en quelque sorte, tel que ceux dont, son ami l'écrivain Uo\jHihO)fs'inspirait dans ses ouvrages ; un paysage fluctuant, au gré de la température extérieure, de la pression barométrique, de l'air du temps ; au gré surtout de l'état d'âme de son contemplateur.

Gai, dynamique, coléreux, méditatif, méfiant, conquérant, critique, un paysage plastique, mutant, changeant d'aspect, de forme, de sens, à chaque instant. Le piège sur. VO^réfioX lui avait dit combien il était difficile de saisir instantanément, et de décrire ensuite, ces essences ouraniennes, semblables aux idées. Toujours, courir, saisir...

N'y avait-il donc d'autre moyen de trouver, ou du moins d'entrevoir l'essentiel ? En le cherchant en soi, par exemple, ou...

Erdel s'était perdu. Egaré dans un des innombrables halls de l'Immense Aéroport, il se retrouvait seul, au beau milieu de la nuit, rendue plus froide par la blancheur mate des murs neufs non chauffés.

Que faire ? Il crut voir un homme, le héla, le poursuivit. L'homme disparut dans un escalator. Erdel descendit à son tour, espérant le retrouver plus bas. Les halls succédaient aux halls, les couloirs aux couloirs. Quelle différence entre un couloir et un hall ? Un couloir sert à Aller, un hall à tourner en rond. Pourtant des couloirs font

office de salles d'attente, par grande affluence, alors que les halls servent de courroies de ...rapprochement.

Ici, je ne vois pas la différence.

L'immensité des lieux avait de quoi rendre perplexe. La vacuité de l'ensemble - il pouvait être vingt heures, vingt et une heures ajoutait à son mystère. Erdel sentait son cœur battre, son front se couvrirait de sueurs. Il descendait, descendait toujours. Les halls donnaient à l'air libre, maintenant, chacun s'attribuant, par son ouverture, une zone des plaines étoilées. Une gare céleste, une

- 8 -

, voilà ce que c'est... Je suis dans les hangars. Il maudit têtard et toutes ses histoires. Qui croire ? Ce qu'il voyait, ce qu'il ressentait ? Il ressentait une douleur sourde, une fièvre brute lui broyer la raison, lui arracha toute lucidité. Il voyait un mégaaéroport, inouï et monstrueux, issu de l'imagination folle d'un Piranes ou d'un De Vries, composé de salles gigantesques, d'allées désertes, un work in Progress, une Tour de Babel du tout-à-l'échange intergalactique, où nulle part ne se voyait un constructeur, un concepteur... Mais il fait nuit, c'est vrai.

Erdel crut voir à nouveau l'homme, mais celui-ci s'échappa. Il put mieux le distinguer cette fois. D'apparence longue et fine, sans doute malade (Erdel sourit à cette précision... En plein commentaire, ricanant-il), vêtu d'une caque et d'un chapeau noir, d'une canne, d'un foulard blancs. C'est la mort, il va me proposer de jouer aux échecs avec lui. Il est vrai qu'en combinant les couleurs, les ingénieurs auraient pu créer une table d'échecs prodigieuse...

- Vous cherchez quelque chose ? Erdel ne vit d'abord rien. Il se retourna et vit, descendant de l'escalator qu'il avait emprunté, l'homme, son homme.

- Enfin je vous trouve... Non, rien. Enfin, je cherche la sortie, ou l'entrée, une issue en somme, et qui ne consiste pas uniquement en une descente aux Enfers.

- Ah ! Ah ! Monsieur s'amuse avec les jeux d'esprit qui sont l'apanage des cerveaux supérieurs. J'admire beaucoup Ces gens dont la culture leur permet de se situer, où qu'ils se trouvent. Entendez bien : où qu'ils se trouvent - en fonction d'une référence, et donc de trouver un point d'appui. Un autre que vous aurait été frappé de vertige, inquieté par ce petit manège de nos escalators. Vous : une descente aux Enfers ! Et non ! Le tour est joué ! Ayant plaqué votre référence - la plus noirâtre, pourtant - sur l'objet de votre perception, vous le

- 9 -

désamorçez, vous en retirez toute la saveur, tout le mystère !

- J'en ai souvent discuté avec un ami écrivain. Comme je vois que ma réflexion vous a frappé, je peux l'éclaircir un peu, d'autant que je vois où vous voulez en venir... J'ai constaté depuis longtemps combien la culture fait écran entre le livre et le Monde, combien le livre du Monde s'affadissait, perdait de son contour quand il était préalablement traduit, assimilé, digéré par les livres. Peu à peu le Monde ne fut pour moi que la confirmation de ce qui est dans les livres rien de plus, je dirai même moins. Car contrairement à ce que vous

pourriez penser, je n'ai perdu du fait de la lecture - vice incriminé des seuls ignorants - ni mon imagination, ni ma capacité émotive, ni — bien qu'il ne soit pas lieu d'en parler, mon inspiration. Bien au contraire, je les ai oubliés de mes lectures - au point que seules ces dernières sont à même de susciter leur éveil aujourd'hui. En d'autres termes, je suis beaucoup plus effrayé par la descente aux Enfers de tel poète célèbre que par l'escalier où je vous ai trouvé. Les livres m'émeuvent plus que le monde.

- Diable ! (Pardon...) vous vous emportez avec une telle maestria ! Que de mots pour une malheureuse remarque ! Rassurez-vous, je ne pensais pas à mal en évoquant votre manie, votre habitude plutôt, de la référence. Au contraire, je l'admire. Car, voyez-vous, je n'ai toujours pas fini de m'émerveiller devant la beauté de cet escalator, de cet aéroport, de ce Monde que je fréquente depuis déjà un certain nombre d'années. Et ma faible imagination m'interdit toute investigation d'un lieu par les livres... Mais nous continuons de descendre. Sans doute n'est-ce pas là votre souhait premier ?

- Est-il besoin de descendre en Enfer pour le trouver ? Mais assez plaisanté. Nous sommes bien à Munich.

- 10 -

- Munich, oui, pourquoi ?

- Parce que je ne reconnais rien, et que même en Amérique, nous ne trouverions pas, je pense, d'aéroport aussi gigantesque.

- Enfin, Munich. Vous savez qu'en Italie, Munich, la ville - où vous voulez vous rendre, je crois - et Monaco, la principauté, se prononcent de la même manière : Monaco... N'est-ce pas ? Alors admettez que dans une Langue inconnue, peut-être pas européenne, peut-être terrestre, Munich signifie Autre chose, sous le même vocable... et que vous soyez précisément dans ce lieu nouveau pour vous, créé par un quiproquo lexical ?...

Erdel songea soudain, abandonnant son compagnon à son sommeil. Munich, Munich. Que revêtait ce mot, après tout ? Il pensa au Verbe Fondateur, au Mot fatal, qui déterminait toutes les essences et tous les savoirs, tous les savoirs, tous les symboles et tous les Actes. Munich pouvait bien être ce mot, l'espace d'un moment, au moins dans sa conscience, car il rêvait, n'en doute pas. L'espace de l'aéroport s'allongea et démesurément. On distinguait à peine les ouvertures sûr l'Univers, au bout des halls immenses. Les escalators ne faisaient aucun bruit, semblant s'évanouir au loin. Erdel pensa aux déserts. Il regarda son locuteur : celui-ci était d'un physique beaucoup plus amène qu'il n'avait cru, plus sympathique, donc plus banal. L'homme était de taille moyenne, bien proportionné, point maigre bien que fin de silhouette, le teint pâle mais non blafard. Des traits marqués sillonnaient son visage expressif et ouvert, que soulignent les lumières blanchâtres et sourdes de l'Immense Aéroport. Tout concorde pour nuancer son jugement primitif, se dit Nev • De ce physique somme toute commun - dans un

quartie intellectuelle

par exemple - j'avais fait un Hjbphisto

blafards que le tti que. Tout de même ! c'est quand il m'a parlé qu'il a cessé de m'inquiéter. Et s'il avait volontairement tenu à ne plus m'inquiéter ? Non... le Diable protéiforme ... Je nage en plein

- 11 -

Faust ! Et pourtant... l'aéroport, autour de moi, si gigantesque...

L'aéroport ?

Erdel effectua trois tours autour de lui. Stupéfait, il s'immobilisa. Dans le hall principal, les gens, passagers, équipages et personnels de l'aéroport, allaient et venaient, comme si rien - rien... ne s'était passé. Mais que pouvait-il s'être passé ?

Furieux, il tenta d'arracher à la toile du souvenir un pan du cauchemar qu'il venait de vivre, tout conscient.

- "Ca ne va pas ?" Il se retourna. L'accorte voix était

celle de son vraisemblable compagnon de voyage - du voyage qu'il devait faire maintenant.

- Lui... Lui êtes-vous ?

- Le bibliothécaire du sanatorium où vous devez vous rendre, monsieur Erdel. Je suis venu ici de la part de votre femme, enfin... de votre ancienne femme.

Erdel s'était assis. Il s'épongeait- Les malaises l'avaient repris, les mêmes qu'avant, quand il avait sillonné autour du monde, que le monde, non. Oui, - il se souvenait : une lettre du directeur du centre ; on ira le chercher à l'aéroport. Un malade si important, vous comprenez Mais Irène, nom de Dieu, Irène, que venait-elle faire ici ? Il n'en avait jamais parlé à quiconque, depuis qu'elle - ou qu'il : dans l'état où il était, il ne l'aurait jamais su - était partie, sept ans auparavant.

- "Vous avez parlé de ma femme ?

- Non, monsieur. Je ne comprends pas.

- Ca va, je vous remercie". Erdel se releva.

- "Vous êtes le bibliothécaire, donc.

- C'est cela même, monsieur. J'espère vous être d'une grande utilité, si d'aventure vous avez un travail important à réaliser au sanatorium. C'est autant pour l'étude que pour les soins qu'on y séjourne, vous savez... Je considère comme un honneur et une

- 12 -

coïncidence vraiment heureuse, que monsieur le directeur du sanatorium m'ait désigné pour venir vous chercher aujourd'hui, et...

- Excusez-moi, monsieur...

- Sparada. Mon nom est Sparada.

- Monsieur Sparada. Oui. La bibliothèque est toujours aussi bien fournie ?

- C'est la plus importante de la principauté depuis hier ! Nous avons reçu trois mille volumes de toute origine, que nous commençons à peine à débarrasser et cataloguer. Je compte sur votre aide, naturellement, pour éclairer notre lanterne. J'ai déjà décelé cent cinquante six volumes qui seront difficiles à cerner, tant par leur contenu que par leur forme. Quant à leurs auteurs, ils sont tous inconnus !

- Je suis heureux d'apprendre cela. Au moins quelque chose qui n'a pas changé... Et son Altesse Sérénissime, le prince de Partina ?

- Il va bien, ainsi que toute sa famille. Il compte - c'est un secret entre Monsieur le Directeur, vous et moi - passer un après-midi de temps en temps dans la bibliothèque du sanatorium. La princesse...

- Et la principauté elle-même ?

- Vous connaissez les luttes qui opposent les Etats voisins, Orchestus, Ferghana. c'est le problème - ne le répétez à personne - depuis quarante ans. Lorsque l'Empire subsistait, toutes les ethnies de cette partie centrale du continent, toutes les communautés, tous les petits groupes se confondaient, s'influençaient mutuellement, et additionnaient leurs forces en cas de péril extérieur. Au lieu que, depuis l'éclatement de l'Empire, tous les petits états sont rongés par leurs puissants voisins - vous savez lesquels -, et se perdent dans des luttes fratricides. Heureusement, il reste la bibliothèque, la bibliothèque du sanatorium, où se rejoignent tous les grands malades, de quelque horizon qu'ils viennent.

- 13 -

- Vous avez raison... Quelque déficient qu'il fût, l'Empire avait pour mérite de permettre à ces petites forces spirituelles de s'additionner, comme vous dites, sans pour autant se confondre. Tout est perdu maintenant, à moins d'un réveil d'un des trois phares restant encore allumé... Au fait, savez vous que j'ai rencontré, au cours d'un de mes voyages autour de moi-même, que j'ai rencontré le bibliothécaire de l'Enfer ?

Le bibliothécaire rajusta son chapeau noir, frappa le sol de sa canne et sortit. Ils sortirent de l'aéroport alors que la nuit n'était pas complètement tombée.

Ils errèrent durant des heures. Il semblait à Erdel que jamais le jour ne disparaîtrait complètement. Il songeait à ces régions maritimes qu'il affecta à naittant, à ces bords de mer abrupts, et farouches, somptueux points de vue que le soleil, timidement, n'osait jamais abandonner avant d'éclairer d'autres rives. Il n'avait jamais su à quel moment précis commençait le jour, à quel moment précis il s'achevait. Et ces rivages de l'Ouest irrésistiblement évoquaient

l'Ailleurs Occidental, éternel Appel au voyage, car plus que le jour qui va naître, et qu'ils sentent déjà, les hommes regardent le crépuscule, le jour qui va mourir, la nuit qui va naître, le jour prochain qui va venir. Vers l'ouest : toujours l'on voit plus loin, pensa-t-il. Ils traversaient une zone industrielle en construction, toute de terrains vagues, de murs d'usines et de grues. Erdel s'étonnait des changements survenue dans la ville depuis la dernière fois qu'il était venu.

- "Vous aimez ces paysages ? lui demanda le bibliothécaire.

- En quelque sorte... les lieux en cours d'élaboration ont tous un aspect vague d'indéfini, riche de possibles, de réalisations à venir. Surtout ce genre de zone industrielle, dont la destination - exploitation, production, commercialisation - m'est totalement étrangère et qui ne révèle rien de son essence à ce stade de son développement.

- 14 -

- J'ai toujours été frappé depuis mon enfance des barrières de bois qui nous séparent des chantiers, je me souviens quand, accompagné de

ma mère, j'allaïs à l'école, au marché, ou au stade, je tentais de retarder la marche pour glisser un regard furtif à travers une brèche, un trou quelconque. Et j'ai constaté en même temps que rares étaient les gens qu'intéressait cette forme nouvelle de la découverte, de l'exploration, comme une promenade effectuée au hasard d'un rayonnage...

- J'allaïs le dire, reprit Erdel en souriant. Peut-être que les constructeurs veulent conserver leur secret plus longtemps, comme une mère cache le plus longtemps possible à son enfant le cadeau qu'elle lui réserve... La surprise en quelque sorte.... Ou peut-être qu'ils veulent masquer leurs modes de fabrication, ou le travail... des ouvriers.

- Un peu comme des écrivains qui se refusent à toute déclaration concernant leur oeuvre, leur méthode, leur travail. C'est vrai, monsieur Erdel. Le mode de fabrication est avoué moins facilement qu'aucun autre secret. Le bon cuisinier garde toujours à l'insu de tous ses plus fameuses recettes.

- Le syndrome de Stradivarius, en quelque sorte".

Erdel commençait à ricaner intérieurement. Le genre de discussion qu'il haïssait le plus, élaborée sur des bases saines, et qui sombrait dans le commentaire cultuelle plus pâteux, à grands renforts de références

Oh, gémir... toujours esclaves de ces mots, maudit par eux, maudit tamis. Ils égrènent mes pensées comme des grains de sable, n'en laissent passer que les plus normales, les plus communes, égarant les autres, intraduisibles, et qui pourtant dansent désespérées, prises dans un filet d'acier qui se débarrassera d'elles tôt ou tard, à jamais sacrifiées, à jamais oubliées. La pire des vilénies que j'ai eues à endurer : n'avoir pas le temps, pas la maîtrise du ton, de la mesure, de la note juste. L'idée, marionnette paraît en un éclair, et le temps qu'on règle l'appareil de prise de vue, de prise de sens, elle disparaît aussitôt, comme la femme entrevue dans la rue, dont le souvenir et

- 15 -

l'évocation douloureuse d'un bonheur possible vous poursuivent durant toute l'existence ! Oh, misère ! Ce désir fou, toujours de perfection, d'orgasme instantané, de saisie brute de l'être et qui jamais n'advient, et qui jamais ne reste, entre mes mains, que le temps d'imprimer à ma mémoire la trace singlante de son passage, le vestige inouï de sa radiation foudroyante

- Vous avez une voiture ?

- Non. En fait, je pensais vous accompagner en taxi puis en train. Le voyage, raccourci par les progrès techniques accomplis même dans nos contrées - comment dire ?...

- Inactuelle, n'en demeure pas moins difficile. Et, en égard aux problèmes de santé que nous vous supposons, nous pensions que le mieux était de ...

- J'ai compris, j'ai compris. Mais je préfère louer une voiture.

- Vous êtes sur que vous pourrez conduire, au moins. Que le médecin-chef ne vienne pas...

- Je loue la même chaque année, vous savez ? Elle m'est réservée par le concessionnaire de la Wilhelmstrasse, aux confins de l'agglomération

e t d u c e n t r e - v i l l e . . .

- Oh, je connais ce coin. I l e s t t r è s p i t t o r e s q u e , e n e f f e t .

V o t r e v o i t u r e , c ' e s t c e c o u p é A n g l a i s d e t r a d i t i o n q u i f a i t i m p r e s s i o n s u r s o n p a s s a g e ?

- C ' e s t c e l a - m ê m e , u n e A s . . .

I l s f u r e n t i n t e r r o m p u s p a r l e p a s s a g e b r u y a n t d ' u n a v i o n a u d e s s u s d e l e u r t ê t e . C ' é t a i t l a p r e m i è r e f o i s , d e p u i s u n e h e u r e , o u d e u x , o u t r o i s , q u ' i l s d e p r o m e n a i e n t , q u ' u n a v i o n p a s s a i t . I l l o n g e a i t l a g r a n d e a r t è r e q u i m e n a i t v e r s l e s m o n t a g n e s d e l ' O u e s t . Q u a n t i l e u t a t t e i n t l e s c r ê t e s d e c e s d e r n i è r e s , l a n u i t t o m b a t o t a l e m e n t . E r d e l e t l e b i b l i o t h é c a i r e t r o u v è r e n t u n h ô t e l p r è s d u g a r a g e d u c o n c e s s i o n n a i r e .

- 16 -

I l s s ' e n t e n d i r e n t p o u r p a s s e r u n e h e u r e o u d e u x l e l e n d e m a i n , a v a n t d e p a r t i r a u M u s é e d e l a V i l l e . E r d e l a v a i t u n o u d e u x t a b l e a u x à r e v o i r , u n o u d e u x t a b l e a u x à d é c o u v r i r , e t l e b i b l i o t h é c a i r e u n l o i n t a i n c o u s i n à r e c o n t a c t e r . I l c o n t a a m u s é , a v a n t d e s ' e n d o r m i r , l a m a i n b a s s e q u e s a f a m i l l e m o d e s t e m a i s t e n t a c u l a i r e a v a i t e f f e c t u é s u r l e s a c t i v i t é s c u l t u r e l l e s d e t o u t e c e t t e p a r t i e d u c o n t i n e n t . E r d e l r ê v a c e t t e n u i t - l à d ' u n e i n f i n i t é d e j u m e a u x q u ' i l r e n c o n t r a i t à l ' e n t r é e d e c h a q u e m u s é e , d e c h a q u e s a l l e d e c o n c e r t , d e c h a q u e s t u d i o , d e c h a q u e l i b r a i r i e , | L a r o u t e é t a i t d é g a g é e . L a v o i t u r e r o u l a i t b i e n , s e g l i s s a n t e n t r e l e s v i r a g e s s e r p e n t i n s d e s f l a n c s d e l ' A l t e n b e r g . E r d e l t e n a i t l e v o l a n t d ' u n e s e u l e m a i n , c h a n g e a n t f r é q u e m m e n t d e v i t e s s e , t o u t a u p l a i s i r d ' é c o u t e r l e s r e p r i s e s é t o n n a n t e s d u g r o s V 8 , n e l a i s s a n t j a m a i s l e m o t e u r r o n r o n n e r . I l f a i s a i t c o r p s a v e c l a m a c h i n e , c o r p s a v e c l a r o u t e d e m o n t a g n e , d é d a i g n a n t l e p a y s a g e e n c a i s s é , o p p r e s s e u r . I l a t t e n d a i t d ' a r r i v e r a u n i v e a u d e v i l l a g e d ' A l l o f s p o u r r a l e n t i r , r e g a r d e r .

L e b i b l i o t h é c a i r e l ' a v a i t a b a n d o n n é . S u r o r d r e d u d i r e c t e u r d u s a n a t o r i u m , i l é t a i t a l l é à l a b i b l i o t h è q u e d e l a v i l l e p o u r a c h e v e r u n e é t u d e i m p o r t a n t e c o n c e r n a n t l e s n o u v e l l e s m é t h o d e s d e c a t a l o g a g e . E r d e l l ' a v a i t i n n o c e n t é a u p r è s d e s o n r u d e , m a i s c o m p r é h e n s i f s u p é r i e u r . M a i n t e n a n t i l r e d é c o u v r a i t l e f l a m b o y a n t p a y s d e P a r t i n a , s e u l , c o m m e c h a q u e a n n é e .

C o m m e c h a q u e a n n é e , i l s ' é t a i t d e m a n d é s ' i l v i e n d r a i t . C e r t e s , i l a v a i t é t é m a l a d e , v i c t i m e d e v e r t i g e s e t d e m i g r a i n e s p r o l o n g é e s , m a i s c e s m a u x , c e s m a l a i s e s l ' a u r a i e n t p l u t ô t r e t e n u c h e z l u i , a u b o r d d e l a m e r . I l y a v a i t l o n g t e m p s q u e l a t o u x c h r o n i q u e d e s o n e n f a n c e s ' é t a i t é t e i n t e , m a i s i l v e n a i t t o u j o u r s a u s a n a t o r i u m d ' A r g o , l i é p a r l ' h a b i t u d e a i n s i q u e p a r u n s e n t i m e n t i n t i m e f a i t d e r e g r e t , d e n o s t a l g i e d e s o n e n f a n c e b r i s é e v e r s q u i n z e - s e i z e a n s . L a t o u x l e r e p r e n a i t : p a r f o i s , s u b t i l e t d u r é c h o d e s e s j e u n e s a n n é e s . E t i l r e v e n a i t

- 1 / -

a u s s i , c r o y a n t q u e s a p r é s e n c e , l e d é s i r f o u d e r e c o n q u ê t e d e s a n n é e s p e r d u e s à j a m a i s , g a r a n t i s s a i e n t P a r t i n e d e l ' i n t r u s i o n d e l ' é t r a n g e r .

L a p r i n c i p a u t é s ' é t a i t c o n s t i t u é e q u a r a n t e a n n é e s a u p a r a v a n t , s o u s l ' E g i d e d ' u n e t r è s a n c i e n n e f a m i l l e d ' E u r o p e c e n t r a l e , l e s N o r s o b e k . L o r s q u e , à l ' i s s u e d e l a G r a n d e G u e r r e , l ' E m p i r e a v a i t é c l a t é , u n e m u l t i t u d e d e p e t i t s E t a t s s ' é t a i e n t c r é é s , q u i r e g r o u p a i e n t

les ethnies jadis brimés. Ces petits états avaient opté pour la démocratie, le principat, la royauté ou l'oligarchie suivant les aspirations des populations, ou les pressions des factions les mieux organisées. Erdel so u r i a i t en pensant que les habitants de certaines des petites républiques e n v i a i e n t le s o r t de leurs anciens compatriotes q u i coulaient des heures heureuses sous un régime apparemment a u t o r i t a i r e . La sagesse de chacun prévalait sur le choix de sa c o n s t i t u t i o n , de son régime. Le f a r d n'a jamais fait q u ' e n l a i d i r l e s gens âgés, l e s visages i n g r a t s pensa t - i l . Le prince régnant, Manfred II , q u i a v a i t succédé à son père l o r s d'une grave c r i s e diplomatique, entamait sa treizième année de règne. Homme a f f a b l e e t c o u r t o i s - Erdel le conn a i s s a i t bien, pour l u i a v o i r été présenté maintes f o i s e n t a n t qu'homme d'Art e t de L e t t r e s dont le p r i n c e était l'ami, e t dans la mesure de ses moyens, le mécène, a v a i t habilement géré les A f f a i r e s de son microcosme p o l i t i q u e . Il s'était f a i t l'ami de puissances importantes dont P a r t i n a pour des raisons géographiques n'avait r i e n à redouter, e t entretenu de bons rapports avec les états v o i s i n s . Sous son règne, P a r t i n a était devenue une plaque tournante du commerce ses ennemis avaient beau jeu de dénoncer le "prince t r a f i q u a n t " - i n t e r n a t i o n a l , e t , s u r t o u t , de l a c u l t u r e e t des échanges d'idées. Les p e t i t s états, a g r e s s i f s politiquement, s'entendaient à m e r v e i l l e sur les s u j e t s attendant à l a c u l t u r e . F e s t i v a l s , concerts, expositions se succédaient à un rythme effréné durant l a b e l l e saison - l a saison t o u r i s t i q u e , q u i f o u r n i s s a i t l a p l u p a r t des ressources du trésor p u b l i c à t e l p o i n t qu'à cette époque de l'année les douanes étaient supprimées pour

- 18 -

f a c i l i t e r l a c i r c u l a t i o n du p e t i t monde a r t i s t i q u e e t du p u b l i c . Et depuis quelques années Partina concentrait sur s o l l e s plus importants des spectacles de l'été, au grand dam de ses v o i s i n s . La p o l i t i q u e - mais aussi l'amour désintéressé de l a c u l t u r e - du prince a v a i t porté ses f r u i t s . M a i i f r e d I I s'était entouré de b r i l l a n t s e s p r i t s e t d ' a r t i s t e s auxquels se j o i g n a i e n t l'été de nouveaux a r r i v a n t s - dont Erdel. Curieusement, l e l i e u géostratégique - l e prince a f f e c t i o n n a i t ce terme - de ces rendez-vous de l' i n t e l l i g e n t s i a européenne était l e sanatorium d'Argo. Pour des raisons de commodité, d'accueil e t d'espace, de cadre aussi, l'ancien palace maladif s'ét a i t mué e n f e s t i v a l h a n s e t Erdel - l'un des auteurs du p r o j e t - se félicitait encore de l a décision du prince.

Depuis quelques années pourtant - deux ou t r o i s , n u l n ' a v a i t pu avancer une date précise, les choses changeaient. "Comme l a nature ne permet plus aux êtres de prospérer u n e f o i s q u ' i l s o n t a t t e i n t leur stade ultime de développement, ne pouvant plus avancer, i l f a u t q u ' i l s choient". Erdel méditait cette formule de Machiavel quand i l f r a n c h i t le poste de douane déserté pour l a saison t o u r i s t i q u e . La chute était b r u t a l e , e n e f f e t . La clientèle étrangère désertait les hôtels, l e s commerces, l e s casinos, les f e s t i v a l s . En deux ans l a baisse a v a i t frappé près du t i e r s du c h i f f r e d ' a f f a i r e s du secteur tourisme de P a r t i n a . Et lès augures pour l'année à v e n i r étaient plus sombres encore.

Le prince tenta vainement de renverser cette périlleuse progression. Mais, n'en sachant pas les causes, il n'y pouvait rien. Certes, la conjoncture avait changé. Le climat était moins clément, les prix avaient peut-être trop monté, au contraire des revenus des habitués de la principauté. Mais, surtout, l'environnement diplomatique n'était plus le même. Un nouveau gouvernement prenait en charge

- 19 -

les destinées du grand état voisin, dont les premières déclarations laissaient présager le pire. L'accalmie dont Manfred II avait tiré parti pour édifier la fortune de son état était finie. Et le souvenir lugubre des huit années postérieures à la Grande Guerre, au cours desquelles, douze des vingt petits îlots politiques nés de l'éclatement de l'Empire avaient été absorbés et privés de toute liberté revenait à la mémoire de tous les témoins bien informés. Sauf intervention d'une puissance étrangère - mais qui aurait intérêt à sa lancer dans une guerre pour préserver la liberté de quelques milliers d'âmes ? - Partinait ses voisins, Orcistus, Ferghana, Orsel, Me^taxa, Sondarna et les autres, étaient condamnés à brève échéance. L'infiltration du reste avait déjà commencé, à qui l'on imputait les sautes d'humeur diplomatique des voisins. L'eussent-ils voulu que toute alliance était désormais impossible. Le noyautage d'une partie des classes dirigeantes et des gouvernements était si bien entamé qu'aucune tentative d'ouverture n'avait réussi. Ou bien l'aveuglement de ces peuples gâtés par la nature et le talent était tel qu'ils les empêchait de voir... Erdel se refusait à croire à cette version, encore que les événements de l'histoire l'eussent confirmé à plus d'une reprise. Ne dit-on pas qu'à leur apogée les civilisations sont les plus fragiles, car les plus ouvertes, par là-même incapables de se défendre. Tels ces orateurs brillants et généreux qui ne comprennent qu'un auditioire médiocre puisse se lasser d'eux et leur préférer un fringant démagogue, ou un percutant tyran du verbe... Erdel avait écrit dans un important journal occidental un article retentissant à ce sujet, où il optait pour la thèse de l'infiltration et du noyautage, incitant les "grands pays démocratiques et civilisés" à s'unir pour "sauver les perles rares qui demeuraient <èfi l'ancien Empire", et représentait, à ses yeux, le dernier éclat de la culture européenne. Bien servie par une propagande sournoise, la cabale avait été d'une

- 20 -

violence rare. L'auteur était accusé de concussion, d'esprit rétrograde, d'élitisme attardé, de haine primaire des états incriminés. La gêne avait été grande chez les amis d'Erdel, ainsi que dans les petites républiques et principautés. On trouvait qu'Erdel avait été trop loquin, qu'il avait dangereusement noirci le tableau, et justifié a posteriori une riposte violente de l'ennemi. En même temps - et les nombreuses lettres de soutien qu'il avait reçues, et publiées dans un livre consacré à ce problème important de géopolitique - il avait démasqué la lâcheté des uns, la duplicité des autres. Rien ne pouvait plus être comme avant et les malheureux petits peuples appauvris par la crise économique, inquiets de leur avenir, perdaient

chaque jour un peu plus espoir en leur bonne étoile et en leur avenir. Le prince, après un premier mouvement de rejet, avait finalement approuvé la démarche d'Erdel, le conviant une nouvelle fois - la dernière ? - à sa table d'hôtes pour le Q\$ Août, jour de la fête nationale de Partina.

Le paysage avait changé. Aux gorges étroites avaient succédé des étendues vastes et tourmentées, hachées par les lits d'impétueux torrents, des pics élancés, des forêts si épaisses qu'on n'y pût distinguer le jour. D'anciennes places-fortes incrustées dans la roche depuis plusieurs siècles, et réaménagées en musées, renforçaient l'impression du vertige qui frappait tous les voyageurs. Le regard vacillait, maudit par les imprécations des roches. Erdel accéléra. Il n'aimait guère cette zone frontalière, inquiétante qui donnait sur le mont Korda et ses flancs désertiques, point de délimitation de territoire de quatre petits états.

L'air était frais, le ciel ombrageux. Il se remémora les terribles orages qui éclataient ici, son désir jamais réalisé de faire une excursion sur les versants du mont Korda, la parenté

- 21 -
qu'il avait toujours pressentie entre les châteaux les plus fous des romans vampyriques et ceux qu'il voyait là. Enfin il gagna la vallée de la Solvettà. Cette rivière qu'il se jetait en aval dans un des plus grands fleuves européens prenait sa source à Partina, plus haut encore que le sanatorium, à près de deux mille cinq cents mètres d'altitude. A ce point de son parcours, elle n'était qu'un torrent de montagne chaotique et violente. La légende dit qu'on y avait trouvé jadis de l'or, ce qui n'avait pas manqué d'exiter les convoitises. Depuis, c'était à sa seule beauté que la Solvettà devait son charme et son pouvoir d'attraction. Erdel comme bien d'autres s'y baignait souvent.

Le soleil était apparu de nouveau. La chaleur était forte. Sur le bord de la route, de nombreuses voitures indiquaient que les touristes résistaient mal à la lourde chaleur de montagne. Erdel coupa la climatisation, fit descendre les vitres. La chaleur était là, mais le temps magnifique. Il se souvint des baignades avec son frère et ses parents, plus tard avec Irène et des amis Partiniens. On pouvait sans prendre trop de risques jouer au ballon dans la rivière, c'est comme ça qu'il avait connu Irène, au bord de la mer. Lui, dormant, elle lançant son ballon, le ballon qui le heurtait. Il se réveillait, entendait une respiration haletante, ouvrait les yeux. La jeune fille attendant le ballon, souriant d'abord, puis peu à peu inquiète des regards éperdus de stupeur, d'adoration, pas encore d'amour, de l'homme en face d'elle. Le ballon roulant près d'elle, récupéré par ses amis, elle restait là, près de lui, marqué à vie par cette vision. Lui se décidait à lui parler, déchiré de choisir entre la contemplation, entre l'admiration et la déclaration, et la prise de contact avec une belle inconnue, par un Après-midi ensolleillé, sur la plage d'Aspern. Et ne pouvant s'empêcher de penser à

- 22 -

'Odyssee^quand Ulysse rencontre, quand Ulysse rencontre...

Il écrasa la pédale de frein. Les pneus se bloquèrent et la voiture s'immobilisa. Il enclencha la marche arrière et accéléra brutalement. Une voiture le doubla en klaxonnant. Ses oreilles bourdonnaient déjà, il tremblait. C'était bien la voiture d'Irène, une Ford vieille d'une dizaine d'années, qu'il lui avait achetée peu après leur mariage, malgré ses réticences. Non, ce n'était pas elle... Il descendit, s'approcha de l'autre voiture sans avoir pris la peine de se garer, regarda : il ne reconnut aucune des mascottes - un chiot, un ours en peluche, ainsi qu'un albatros en plastique collé habituellement sous le rétroviseur intérieur - dont elle ne se séparait jamais. Non, ce n'était pas elle : elle avait dû vendre la voiture. Il respira : c'était ça. Ça ne pouvait pas, ça ne devait pas être elle. L'image de l'homme dans l'aéroport spatial, la gare des étoiles, lui revint soudain ; - Non, ce n'était pas ça : le bibliothécaire, ou lui, le bibliothécaire lui avait parlé d'Elle, de sa présence à Elle, au sanatorium, avant de se dédire, avant de nier... Il pensa pourtant avoir rêvé à ce moment. Mais non...
Que faire ? Il retourna à sa voiture. Aller au sanatorium ? Pas encore. Si elle y est, elle n'y est pas... Pas en ce moment. Pas par ce temps. Elle, sur tout... Autant vérifier, s'assurer ici même de sa présence. Car la voiture est bien à elle... L'immatriculation ! Il se gara précipitamment, fonda sur la plaque arrière de la voiture. Le pays et la région où elle vivait depuis... cela ne prouvait toujours rien. Si elle avait vendu la voiture à quelqu'un qu'elle connaissait, un voisin, un collègue de travail, une relation. Il entendit le bruit de l'eau, de l'eau torrentueuse qui déborde encore de jeunesse avant de s'assagir dans les plaines groulantes et fertiles de sa lourdeur sous le poids des déjections de l'homme, de croquer sur des distances infinies, avant de se jeter, - 23 -
oui de se jeter dans une mer ou un fleuve plus tenace. L'eau rayonnante couvre les bourdonnements réveille en fin des sens, aiguise ton désir. Tu marches décidé vers la rivière pour la traverser. Elle t'attend peut-être, sa dernière pensée était pour toi. Elle s'est dévêtue, et baigne ses jambes nues en fermant l'oeil sous la pression du soleil. Elle sera surprise de te voir, mais te sourira. Tu t'assieras près d'elle et vous vous raconterez ce que vous avez fait depuis ce temps. Tu auras du mal, d'abord, à lui parler. Tu as peur de mal dire, de trop en dire, ou pas assez. Tu ne sais pas si elle partage le lit, les idées d'un autre homme, tu ne sais pas si elle te trouvera vieilli, affadi, par les ans - les sept ans - qui ont passé, si elle ne veut pas entendre ta voix, la voix de n'importe quel homme, tu ne sais pas si elle n'a rien oublié, si elle te reproche toujours - Dieu sait quoi ! Et pour la retrouver, tu cours, tu n'avais pas couru depuis si longtemps, en sueur échevelé, tu sens la toux qui te reprendra après elle, après Elle, ou ta course inutile, car elle est inutile, elle ne peut qu'être inutile, elle doit l'...
Il s'arrêta. Il vit, dans le contre-jour, au bord de la rivière, deux silhouettes de femmes, il se rapprocha, se cacha derrière un arbre. C'était Irène, et une autre femme, une blonde, qui était de

face, et qu'il ne connaissait pas. Nues toutes les deux, elles s'embrassaient. Il ne sentait plus son cœur battre, plus rien. Le temps avait dû s'arrêter. Enfin, elles se séparèrent. La femme blonde continuait à caresser Irène, la brune. Il ne savait plus. Il allait s'avancer, s'arrachant au prix d'un énorme effort à sa léthargie quand l'une des deux parla :

- "Tu dois vraiment partir ? Le bruit de l'eau rongait sa voix

- Il le faut, tu sais. Ils préfèrent me déplacer et m'envoyer en Amérique. Ils pensent que là-bas je ne risquerai rien alors qu'ici ce n'est plus comme avant.

- 24 -

- Mais tu détiens des importants secrets ?

- Je ne sais pas, pourquoi après tout ?" Il perçut leurs

rires. Il ne savait pas, il ne savait toujours pas si Irène était là.

Il ne reconnaissait pas sa voix. Son rire... il ne se rappela plus son rire. Elle ne riait plus avec lui, sur la fin. Mais non... Elles reprirent...

- Tu prends l'avion demain ? Quand pourrais-je venir te voir ?

- Je l'ignore encore. Dès que ce sera possible, je t'en indiquerai. Mais je voudrais te dire une chose. Il faut me promettre de ne pas répéter...

Erdel commençait à reconnaître la voix. Ce flux cristallin, appel d'un son exotique, et si proche, une lueur pour l'oreille, la nourriture de mon âme... tais-toi, tais-toi, écoute...

- "Je ne peux rien te dire de plus concernant le plan. Mais tu devais le savoir ; je devais le dire à quelqu'un de toute manière, et je n'avais personne, personne d'autre que toi. Souviens-toi..."

Tout se passa très vite. Il baissa la tête pendant un moment, comme près de dormir, et il entendit un hurlement, le hurlement-conjoint des deux femmes. Il leva la tête, vit trois hommes qui s'emparaient d'elles, et les emmenaient. Il réagit et courut vers eux. L'un des trois, qui portait une cagoule, se retourna, et porta la main à sa poche, une voix retentit : - "Ne le tue pas !" Erdel fut frappé dans la nuque. Il ne s'évanouit pas immédiatement. - "Il faut qu'il vive ! Vous savez ce qu'il faut faire des deux autres. - Mais s'il nous suit ? - Ne t'occupe pas de ça. Et n'essayez pas de le faire parler. Ce n'est pas le moment. Nous nous retrouverons à .."

Erdel perdit conscience. Il le souhaitait depuis une minute, depuis dix minutes, depuis une heure déjà, de cette heure prodigieuse qu'il avait sa vie. Le vent s'était levé. La forêt s'agitait : le

- 25 -

soir venait.

- "Monsieur Erdel ! Monsieur Erdel !

La voix du bibliothécaire, sans doute. Il ouvrit les yeux :

c'était bien lui. Ou suis-je ?... Dans la forêt de ... Partina. Le

soleil est là... Près la rivière la Solveta... Assisté j'ai à

l'enlèvement Irène ou autre lui ressemblant... Une blonde belle blonde

moins important Ma femme est morte à qu'il est

- Aidez-moi, je vous prie.

Il se releva et tapota sa nuque. Aucune douleur. L'autre avait

bien frappé. Frappé ? Il regarda vit l'emplacement de la hutte : les fougères et les herbes ne semblaient pas piétinées, poursuivant leur révérence ensommeillée et éternelle.

- On a enlevé une femme tout à l'heure. Deux femmes, même.

Mais l'une est moins importante que l'autre. Je vous expliquerai."

Ils partirent dans la voiture du bibliothécaire, celle d'Erdel avait disparu. Il se laissa conduire, cette fois. Le siège n'avait pas d'appuie-tête ; il commença à ressentir une douleur à la nuque. Elle le rassura presque.

Le jour tombait. "Je vous retrouve toujours au crépuscule" dit-il en sortant au bibliothécaire. La forêt était moins dense du fait de l'altitude ; le sanatorium ne devait plus être éloigné. Un dernier rayon de soleil aveugla les deux hommes, et mourut derrière la couverture montagneuse. Le sanatorium apparut, alors qu'un fort vent agitait les branches des sapins.

La bâtisse imposante reposait sur un socle formidable. Ancienne forte resse, ancien palais désaffecté, ancienne usine aménagée en Sanatorium depuis une centaine d'années pour satisfaire les besoins d'une clientèle riche et malade, frappée de la maladie culturelle par excellence du début du siècle, se dit Erdel.

- 26 -

C'était un long bâtiment de trois, cent mètres sur cent, ceint d'un parc et d'un jardin, pourvu de toutes, les commodités liées à sa nouvelle fonction de festivalhaus. Les malades l'avaient déserté depuis un demi siècle, relayés par les touristes aisés et le public cultivé que privilégiait le prince.

Le bibliothécaire déposa Erdel devant l'entrée majestueuse, ornée de motifs baroques. Le portier l'aida à monter l'escalier. Il lui apprit que sa voiture était là, qu'on avait monté ses affaires, et le mena au bureau du directeur. La police était déjà prévenue. Il fut mené au bureau du directeur qui l'accueillit chaleureusement, et le présenta à deux inspecteurs. Erdel souffrait de plus en plus de sa nuque, obsédé par le souvenir toujours plus précis, toujours plus poignant de sa vision vespérale.

- vous nous dites avoir vu deux femmes près de la rivière ?

Mais que faisaient-elles, demanda l'un des inspecteurs, un gros nommé Erker qui tira de véritables nébuleuses de sa pipe noire.

Ce qu'elles faisaient ? Ce qu'elle faisait avec l'Autre, ce que ma femme faisait, tu crois que je vais te le dire, gros tas de viande ? Viande avariée ! Inquisiteur de l'obscène ! Et tu croiras après que je venais pour me rincer l'oeil, pour voir femme s'envoyer...

- Elles se baignaient, monsieur l'inspecteur. Le plus tranquille du monde.

- Et vous même ? Vous m'avez dit...

- Ce que je vous répète. Je me sentais mal du fait de la chaleur et, plutôt que de risquer un accident, j'ai préféré m'arrêter pour prendre l'air et me rafraîchir. Un arrêt bucolique, si vous préférez.

- Je vois... mais combien de temps êtes vous resté à les... je veux dire...

- Les regarder ? Je l'ignore. Trois ou quatre minutes, c'étaient

de j o l i e s femmes, vous savez...

- 27 -

~ Oui. Oui... N' i n s i s t o n s pas. Et l'attaque s'est déclenchée ?

Combien étaient l e s assaillants? ?

- J'en a i v u t r o i s et s i du bras q u i m'a frappé j e déduis l' e x i s tence d'un homme, i l s étaient quatre, monsieur l'inspecteur.

Erker regarda, ses mains grosses e t blanches posées sur l a t a b le son collègue, un grand maigre nommé Reuman. L'autre, immobile jusque là, commença à marcher dans l a grande pièce - l e bureau du d i r e c t e u r.

Voyez—vous, monsieur E r d e l , Nous avons enquêté durant toute l'après-midi e t . . . La femme que nous suivions - l a brune - depuis t r o i s semaines environ est employée à l a Centrale d'Urizen, ou du moins sur le chantie r de cette centrale, cela ne vous d i t r i e n ? "Erdel secoua l a tête lentement, t o u t heureux de f a i r e prendre de l'exercice à sa nuque malade.

- Bien sût... E l l e ne l' e s t que depuis c i n q ans. E n f i n , pas au c h a n t i e r , j j n g é n i e u r . E t nous savons que n'avez pas eu de contact avec e l l e depuis plus longtemps encore. Est ce que j e me f a i s comprendre, monsieur Er-del ?

- Est ce que j e comprends que vous me menacez, au nom de l a présence supposée de mon ancienne femme ? "Cette question l u i coûta beaucoup. Mais i l v o u l a i t qu'on le laissât t r a n q u i l l e , pour soigner sa nuque d'abord, pour enquêter de son côté ensuite. "Pour t o u t vous d i r e , j 'ai cru reconnaître mon ancienne femme t o u t à l'heure, e t ce f a i t explique mon i n s i s t a n t voyeurisme. Mais j e suis c e r t a i n maintenant que ce n'était pas e l l e.

- C'était e l l e , Monsieur E r d e l , j'en donnerais ma démission.

C'était e l l e : Irène Varna, ex-épouse de l' i l l u s t r e I t v a n E r d e l , écriv a i n , elle-même sans profession au lendemain de son divorce, aujourd'hui ingénieur employé par l a compagnie LORIVAR, soupçonnée d'espionnage

Erdel p o u f f a i t intérieurement. E l l e n'avait jamais su f a i r e une m u l t i p l i c a t i o n , détestait les compagnies macrocosmiques façon

- 28 -

LORIVAR q u i dévastaient l a planète, e t . . . pour l'espionnage, e l l e aimait bien... D e v a i t — i l se s e n t i r e n o r g u e i l l i du comportement de sa femme ?

- R i d i c u l e , inspecteur. Tout ce que vous m'apprenez e t r i d i c u l e . Je nage en p l e i n Vaudeville cauchemardesque. Dois-je déduire q u ' e l l e a été enlevée par une bande r i v a l e , au service d'une puissance étrangère ou d'une m u l t i n a t i o n a l e h o s t i l e pour ne plus nuire aux intérêts d'un mystérieux manitou du Tout-au-Nucléaire ou d'un j e - ne- sais quoi des énergies de demain ?

- Je ne sais à vous entendre, s i vous vous moquez de moi ou s i vous désespérez de vous- j e n'ose d i r e d'Elle. Toujours e s t - i l qu'elle a été effectivement enlevée. Par q u i , nous l'ignorons. Nous croyons q u ' e l l e t r a h i s s a i t . Le mot e s t f o r t , j e suis c o n t r a i n t à cette fermeté, voyez-vous, j e n ' a i pas v o t r e maîtrise du langage - q u ' e l l e t r a h i s s a i t ses supérieurs e t donc nos intérêts - vous q u i vous d i t e s notre ami, vous devriez comprendre... - au p r o f i t d'une puissance p o l i t i q u e ou

économique et qu'elle a été enlevée par une autre puissance, un autre groupe d'intérêts, vous comprendrez que je ne peux rentrer dans les détails. Il se fait tard, en effet - n'en ayant ni le temps, ni le droit, ni les possibilités...

- Avez-vous une photo d'elle ?

- Bien sûr, hurla presque en se levant Erker. Nous avons constitué un dossier la concernant. Si vous voulez le consulter...

Il lui tendit une pochette noire remplie de compte-rendus divers et de photographie. Erdel ouvrit le dossier : la vie d'Irène, depuis sept ans - sept ans de réflexion, sept ans de malheur... Ces malandrins n'en ignoraient rien, ils l'avaient photographiée dans tous les endroits, dans toutes les attitudes, dans tous ses ... états. Il n'osait pas regarder son visage et tournerait vite les pages. Elle s'habillait toujours de la manière, fréquentait toujours les mêmes lieux. Erdel sentit un soulagement formidable. Elle lui avait échappé moins qu'il n'aurait jamais

- 29 -

osé l'espérer. Ces stations, ces rivages, ces cités qu'il fréquentait continuellement depuis sept ans, elle s'y était maintenue, elle s'y était rendue. Femme, principe de permanence et d'apaisement... Il y avait des visages anciens qu'il connaissait. Ceux qu'il lui parlait de elle quant il réclamait. Il y en avait de nouveaux - peu d'hommes. Décidément... enfin elle regarda. Au teint mat, à l'oeil d'Azur, front immense, front bombé de désir et de puissance d'Agir, oeil d'émeraude, teint de feu. Fille de feu... Toujours elle regardait au loin, par-delà les êtres, sans les transpercer vers cet Ailleurs métaphysique dont ils s'entretenaient souvent et qui sous-tendait toute leur.

- Merci...

— Je comprends que tout cela vous émeuve. Bien entendu, jusqu'à, nouvel ordre, vous n'êtes pas concerné par ce que votre ancienne épouse a commis, ou pu commettre. Soyez prudent, cependant - car on ne sait jamais, vous intéressez peut-être les ravisseurs - et, si je puis me permettre, bon séjour.

Les deux hommes se retirèrent. Ils ne faisaient que leur métier, après tout. Erdel fut lent à retrouver tous ses esprits. Enfin, à l'invitation du directeur qui lui avait réservé sa chambre habituelle - celle qui donnait sur les forêts de l'Altenberg et, par de-là le col de Mantuis, les déserts d'Alcortana, il se dirigea vers le salon. Il n'était plus l'heure de manger et il n'avait pas faim.

Le salon bleu, plus belle pièce du sanatorium, célèbre entre toutes, couvrait une distance de quatre-vingt mètres de long sur quarante de large. Les murs peints en bleu, il tenait aussi son nom de la teinte lumineuse qu'il prenait lors des longues et belles soirées d'été ; le directeur disait qu'à certains moments - il regrettait que les plus sensibles de ses clients ne fussent pas forcément présents - il constituait une réplique du ciel, sans totale unicité de ton, à

- 30 -

l'instant. ces, tombees égyptiennes, guilles renvoient à l'image de la mort et de l'univers noir. Erdel se contentait de l'expression symphonie en Bleu, empruntée, à un classique de la poésie du siècle dernier.

Durant la belle saison on y jouait des concerts. L'espace était suffisisant pour accueillir un vaste public et, miracle ou fait du hasard, l'accoustique s'avérait parfaite. Le salon Bleu servait également de salle de jeux, de lecture, de discussions. Toujours passionnées dans ce cadre enchanté, d'accueil et de réception. Le directeur prétendait qu'on eût plus vite fait de se demander à quoi il - son salon - n'avait jamais servis. Erdel, quoique fasciné par cette polyvalence exitante sur le plan intellectuel - le lieu de la paJUpaxis, coeur de multiples définis des cadences humaines, lui avouait qu'il ne pouvait écrire dans le salon, et que vraisemblablement qu'aucun créateur - et ils se comptaient sur les doigts de bien des mains, n'avait jamais composé, écrit, peint dans cet illustre lieu. Le directeur l'avait du reste admis, sans être en mesure de donner d'explication à ce mystère : le Salon Bleu inspire les esprits, les consciences, les conversations mais ne se prêtait pas à la création. Et d'incriminer le "Syndrome critique" de ce lieu du commentaire et de la gloire, de l'interprétation et de la contemplation était le plus souvent incriminé.

La salle était quasiment vide. L'heure tardive, et, surtout, la crise touristique que traversait Partina, y étaient pour quelque chose. Erdel détailla attentivement toutes les places occupées. Des lecteurs las, des petits groupes occupaient par intermittence l'espace du salon. Il reconnut une vieille relation au sein d'un petit comité et se dirigea vers elle. L'homme était Cornélius B, er^ Professeur de musique à la retraite, astre à une profonde érudition et d'une infatigable langue. Il parla du prochain concert que se déroulerait à Argo. Erdel le salua avec déférence : l'autre parut surpris de le trouver là, mais, se reprenant vite, l'invita à s'asseoir après l'avoir - 31 -

présenté aux membres de l'assistance. Il y avait là. une ancienne danseuse étoile d'un opéra célèbre, un critique d'art, deux touristes Américains et un philosophe nommé Angelo d'Arg. L'homme parut surprenant à Erdel : immense, maladroit de ses gestes, nerveux de verbe et agressif, autant qu'un philosophe méconnu peut l'être. La conversation tourna autour de beaucoup de sujets. Erdel s'y engagea fort peu, craignant les piques du philosophe, les grimaces de la danseuse, les mots d'esprit du critique et plus encore les silences entendus des deux amateurs de la vieille Europe. Mais, peu soucieux de passer aux yeux de la société pour un misanthrope ou un misologue il mit fin bientôt à son temps de silence. - Oui... Je vous comprends... Mais dans l'écriture de ce canon il y a, n'est ce pas, toute la détresse d'un Monde, celui du Roi de l'Artiste... Au fait saviez-vous qu'il fréquentait les maisons closes... On n'a pas idée... Mais l'artiste est un homme seul, ma chère, si seul que... (il songeait que sa détresse à lui se limitait au fait de savoir si sa femme en aimait une autre, ce qu'elle faisait comme travail pour la Centrale, ses patrons, ses mystérieux ravisseurs, ce qu'elle était venue chercher ici à Partina, l'endroit par excellence de son oisiveté à lui) ... Oui, pour ma part, je préfère aller et venir dans un musée... A quoi bon traîner derrière un guide verbeux, un groupe de jobards (la danseuse avait une voix délicieuse, véritable chrysostome du pas-dedoux) . Je note un détail à mes yeux importants auquel je me reporte une

heure ou deux après, une fois que je possède mieux l'art du peintre... Erdel demanda à la jeune femme - qui se nommait Emeline Laas - si elle avait déjà dansé dans un musée. Il s'explique sur cette remarque, se lança dans d'habiles développements, et charma l'assistance. La danseuse se déclara séduite par son intuition paradoxale et promit d'en tenir compte. Plus confiant dans son pouvoir de manipuler l'opinion, moins rétif aussi à se livrer dans ces "commentaires interminables" (commentaires que j'ai, par fatalité, et que je n'écarterai jamais de mon discours puis qu'ils me permettent de colmater l'inouïe brèche que crée

- 32 -

à chaque fois, à chaque instant, en permanence l'idéal chu dans l'abyme. L'idéal qui se dépare de lui-même, se déconstruit et m'échappe, puis qu'il ne peut pas être, devant être, devant seulement se contenter de ce devoir être qui m'étripe et me contraint. Rien ne justifie l'Art, rien ne justifie l'Action, que l'Attente assoupie de la mort et de sa minuterie exécrationnelle. L'idéal se tait, cramoisie dans l'être de l'être pur et je le remplace par ce crève-cœur logomachique, ce nasillard commentaire de moi-même, bourreau de moi-même, O funestes !...)

- J'ai toujours - repris - été étonné du manque de communication entre les Arts. Et à un degré très simple, voyez-vous. Aucun d'eux ne semble à même de considérer l'Autre comme un produit pu plus exactement un élément dont il pourrait tirer parti. A ce titre l'art qui me paraîtrait le mieux à même de contenir (contenir, hélas, et non synthétiser. Mais tais-toi donc ! Mais tais-toi donc ! Il retrouvait l'émotion glacée, transie du Grand Aéroport quand il s'était lancé, homme-Obus du dérisoire dans sa gloire infernale) les autres serait la peinture. Imaginez un tableau figurant (la peinture sert à figurer, maintenant...) un peintre, un architecte, un musicien, un écrivain, un danseur (un... un...) exécutant, élaborant leur oeuvre. Et toutes ces productions se rejoignant en un point imaginaire que l'oeil exercé du spectateur devrait situer, préciser, commenter... (Il ne prenait plus garde à ce qu'il disait. Quelle importance ! Ils se chargeaient de le maintenir à cette place, avec ce discours et toutes ses humiliantes chaînes, attendants et résignés, attendant le tour de verbe d'un autre).

À la fin, il ne tint plus. L'assistance gênée retrouva un locuteur en la personne inestimable dans ces moments difficiles du professeur Berg. Il prit le parti de la musique, arguant de la présence d'une telle problématique dans l'oeuvre de l'ou de "" par exemple. Les Américains partirent, puis la danseuse, qui laissa comprendre à Erdel qu'une invitation de sa part pourrait être agréée à l'avenir. C'était le moment : en venir à l'essentiel, son histoire et celle d'Irène.

- 33 -

nr

- Au fait, monsieur Berg, que savez-vous de cette centrale dont j'entends parler depuis que j'ai franchi la frontière ? S'agit-il d'une centrale classique, thermique ou nucléaire, ou d'un lieu mystérieux que tout le monde doit taire ?

Le vieux professeur sursauta, et regarda autour de lui, pour s'assurer que le salon était complètement vide.

- Vous aimez, comme j'a dis, poser les questions auxquelles on ne peut répondre.

- Je me permets d'insister...

- En un sens, vous avez raison. Du reste je suis dans l'incapacité de vous renseigner précisément... Je commence, monsieur Milow ?

- ainsi s'appelait le critique d'Art.

- Faites, mon ami, faites. Cette centrale représente une merveilleuse source d'inspiration pour un créateur de la dimension de notre convive-.*...

Le vieux Berg se lança dans un exposé long et détaillé. Pour être peu au courant, il n'en était pas moins Allemand, et Erdel eut droit à ces interminables développements qui ont fait la gloire de la science et de l'université germaniques.

Etranger, Berg ignorait bien des faits mais conservait un droit de parole dont les Partinien s'étaient serrés depuis longtemps.

La centrale d'Urizen intrigait tous les gens de passage à Partina : nul n'aurait su rien dire de confirmé et véridique la concernant.

Le projet remontait à plusieurs années ; on pensait qu'il émanait du prince, mais certains assuraient qu'il fallait remonter plus haut encore, et que la centrale répondait aux vœux de grandes puissances occidentales qui s'étaient accordées pour J. l'installer dans l'inoffensive principauté. De nombreux savants-collaboraient et des équipes de techniciens internationaux, triés sur le volet, se relayaient pour la construire. L'emplacement choisi était le bois de Bot^ettJ l'un des plus dense de

- 34 -

cette, partie, de l'Europe,, Tel un iceberg, la centrale, était aux neuf dixième souterraine. Nul n'avait évidemment le droit de s'en approcher. L'on prétendait même qu'elle n'apparaissait pas à la surface du sol, voire-même qu'elle n'existait pas. Erdel sourit et fit remarquer qu'une légende coûtait fort cher à la balance des paiements de Partina. De toute manière, qu'elle existât ou non, elle contribuait éminemment à la crise du tourisme partinien. Les habitués sentaient le malaise, les nouveaux arrivants n'appréciaient pas les silences entendus de la population chaque fois - Partina est si petite ! - que la conversation tournait autour du beau bois de Bo-fifôRQ.

La destination de la centrale était totalement méconnue. C'est dans cet absence de prise en compte des inquiètes questions de la majorité que se trouvait l'origine des polémiques et des critiques émises à l'encontre du prince Manfred. Mais que pouvait ce brave homme ? Tenu par l'argent de grandes compagnies, les accords avec des états beaucoup plus puissants, lui-même peu au fait des problèmes techniques et des grands engagements de la Science contemporaine, il n'était pas en mesure de renseigner ses plus sur amis. D'ailleurs son entourage s'était sensiblement modifié. De louches individus, prétendument savants, venus de l'étranger encadraient la cour, en brisant l'ambiance et les loisirs d'antan. Ils lui avaient été présentés cinq ans auparavant - c'est du moins ce qu'affirmaient les relations les mieux informées de Berg - et imposaient de plus en plus leur présence, au détriment de toutes les autres. Le déclin artistique et touristique de Partina s'expliquait ainsi.

Mais la destination d'Irizen... Elle était la question, ironie
ait les témoins cultivés de Partina, attristés de cet état de choses.
L'un deux, le pianiste Morcella avait avancé l'hypothèse d'une nouvelle
substance, inconnue à ce jour. Cette nouvelle substance conférerait à
son possesseur une puissance sans équivalent à ce jour, et pas seulement
sur le plan militaire (il est vrai, ajouta l'honorable professeur, que
- 35 -

les inventions militaires ont fréquemment connu dans le passé d'heureuses
répercussions dans le domaine civil) • Cette substance, disait Morcell
- dont le frère avait travaillé aux plans de la centrale - serait nommée
le gluon.

Le gluon. Cottrell ajouta que Morcell et son frère avaient depuis
été déclarés personae non gratae sur le territoire de Partina et dans les
états voisins, et que l'on n'avait plus eu de contact avec eux depuis
ce temps. Erdel réfléchit un moment et le leur apprit, la voix hésitante,
alors que le raire éclairage conférait au visage des trois compagnons
une ame: fantastique, aux contours indéfinis, que le pianiste Henry
Morcella insi que son frère Peter avaient succombé dans un accident d'automobile
deux jours auparavant. La nouvelle de leur mort n'avait pas été
communiquée à Partina.

Ses deux amis regrettèrent beaucoup la mort du brillant interprète
des Sonatas de Scarlatti et se lancèrent dans un concert de louanges,
vantant les mérites rares - quoique limités de l'élève du grand Froez.

Erdel ajouta alors que leur automobile avaient été poussée par un mystérieux
camion à un passage à niveau, lors du passage d'un train de marchandises.
Le silence se fit.

- Je crois, messieurs, qu'il vaut mieux taire toute évocation
de ce sujet à l'avenir, à peine de nous brûler les doigts, déclara Milow.

- J'aimais bien Morcell. Il me parlait de son envie de jouer en
pleine forêt, près d'une cascade. Je lui rappelais toujours le ton moqueur
de Flanbert à ce propos, vous savez dans quelle oeuvre. Mais j'avais tort.
C'est l'idéal le plus estimable : unir l'art à l'amour de la nature...

Nous n'avons pas fini de nous rencontrer sur ce sujet, sije reste...
à Partina.

- Je comprends votre désir de partir. Il est tout à fait...

- Je n'ai pas dit que je partirai, professeur. Figurez-vous que
mon ancienne femme se trouve - à Partina, et que je souhaite bien la revoir.

- Quel plaisir pour nous ! Pensez..."

- 36 -

Le vieux déviait la conversation à loisir. Erdel ne comprenait
pas pourquoi il avait passé une heure à l'intéresser à la centrale pour
finalement s'en tenir là. Mais lui aussi voulait changer de sujet.

- "Il y a peu de monde en ce moment, n'est ce pas ?" Il avait
malchôsi. Tant pis : autant crever tous les abcès pour déceler l'origine
du mal.

- "Euh... Oui. Il y a peu de concerts, ces temps-ci. Monsieur
le Directeur ne vous l'a peut-être pas dit, mais il compte faire rest
aurer les bâtiments et repeindre le Salon. Si bien que (outre les rai sons
déjà soulignées et dont j'aimerais que vous ne les évoquiez plus
dans vos questions pas plus que dans l'ironie de votre regard, Erdel.)

La clientèle habituelle se tient pour l'instant à l'écart de l'hôtel. Mais rassurez-vous : vous verrez beaucoup plus de monde demain de bon matin. Au fait, nous organisons pour après-demain une excursion dans les grottes d'Altar. Si vous désirez vous joindre à nous...

- Mais certainement. J'ai besoin d'exercice.

-oNous suivrons des chemins escarpés, franchirons d'antiques voies de passage, gagnerons les plus beaux points de vue d'Europe. Ah, tant que je le pourrai, c'est-à-dire tant que je vivrai, je me promènerai sur ces sommets sublimes.

friedrichien

- un héros: T- - en quelque sorte...

Ce fut le mot de la fin.

Le lendemain Erdel se leva fort tard. Il tenait avant tout à éviter le petit déjeuner collectif de la salle à manger, où les clients avaient coutume de se bousculer pour cueillir qu'un bout de fromage, qu'un pain au raisin. Il craignait d'autre part que la nouvelle de son agression se fût répandue, suscitant les commentaires des subtils témoins de l'hôtel.

L'hôtel : telle était maintenant la principale, sinon l'unique fonction d'Argo. Un hôtel hors-classe, d'un style passé mais indépassable, que tout esthète - ou tout fortuné - Européen devait un jour fréquenter. Une page, sinon deux, du livre de vie de chaque homme qui compte...

- 37 -

Il gagna la terrasse. Les clients étaient nombreux, Berg n'avait pas menti. Berg. Erdel le chercha du regard, mais ne le trouva pas. Il ne put également trouver de Journal Anglais. — sans doute parce que, le Devonshire ayant été le lieu de la mort du malheureux Morcelle, on en parlait encore dans quelque page intérieure (mais que vais-je chercher là ? Une intervention ale de l'assassinat au XX^{ème} siècle ? Et qui s'acharnerait sur un inoffensif musicien ? Mais pourquoi Berg m'a parlé de ce frère... Et où est Berg ?)

Il alla se promener hors des jardins de l'hôtel, au bord de la route. Il emprunta un petit chemin de randonnée, décidé, toujours las, à ne pas trop s'attarder.

Il songeait à son emploi du temps réduit à peau de chagrin, suite à la défection de nombreux artistes conviés habituellement à Argo. La clientèle n'était plus la même que les années précédentes. Moins cultivée, sans aucun doute, composée d'imbéciles ou de "gens au courant", dont il fallait se méfier. (Voilà que sa me reprend... Qui a dit que les seuls à avoir tout compris étaient les parano...)

- Monsieur Erdel ! Comment allez-vous ?

Il leva la tête, se retourna, et vit, bondissante et gracieuse, toute de légèreté et de muscle aérien, la danseuse du soir précédent. Son nom l'Ermine, Ermeline, Ermeline Laas. Tout est charmant décidément, dans cette délicieuse créature. Mais il faut lui répondre...

- "Vous avez de jolies jambes." Comme entrée en matière, c'était plutôt manqué, ou du moins brutale. La danseuse s'immobilisa net. Comme foudroyée. Et comme un héron, elle garda l'une de ses jambes en suspension.

Elles étaient orsiment jolies ; au moins n'avait-il pas menti. Athlétiques et fines, les chevilles (il aimait beaucoup les chevilles) superbement

galbées. La belle était vêtue d'une chemise aux manches retroussées et d'un short noir ; elle portait des espadrilles noires également. La peau mate et ses cheveux noirs, évoquaient l'ange exterminateur (pourquoi l'ange exterminateur ?)

- 38 -

- "Je suis confus... Bonjour, avez-vous bien dormi ?

Elle reprit sa course et s'arrêta près de lui. Elle le dévisagea quelques secondes. Encore un regard ambigu... Ambigu. XI y aurait un livre à écrire sur ce mot,, tous les livres ne devraient s'occuper que de ce mot. L'ambigu, c'est la porte ouverte, l'altérité. Dès que tu découvres l'autre, que tu te découvres à l'autre, tu es ambigu, il est ambigu, et votre relation. Tu te livres, il se refuse ; il se livre, tu te refuses, tu le refuses. Cette fille... Exactement la femme qui passe, l'horreur du moment fuyant, que tous jours l'on regrette, et que tous jours l'on fuit. Je lui expliquerai.

- Et vous ? Elle restait sèche, toujours méfiante

- Très bien. Je n'ai pas rêvé.

- De quoi ?

- De vos jambes." Elle sourit. (Enfin !) "C'est la première chose que j'ai vue, vous comprenez. Vous descendiez comme ça et... mon sang n'a fait qu'un tour, y compris dans mon cerveau. Je ne pense pas du reste vous avoir manqué de respect. Est ce que vous n'appréciez pas (ils commencèrent à marcher) chez un homme, disons même dans un esprit une plusieures de ses qualités, que vous privilégiez entre toutes. Son intelligence, son goût, sa distinction, son humour... Mais il vaut mieux que je me taise. Vous êtes-vous bien remise des discussions d'hier soir ?" Il était de plus en mécontent de lui, de sa prestation. Mais comme la nuit précédente, elle semblait n'en avoir une. Le genre de personne à ne jamais s'intéresser à une conversation pour prendre et tirer parti, pensa Erdel. Elle lui parla de l'excursion qu'elle comptait faire seule, affectionnant les promenades solitaires. L'incitation était sousentendue,

mais Erdel hésita avant d'accepter, craignant le rythme animal de la course de la jeune femme.

- 39 -

Elle, était belle.. Mats ce qui l'attirait avant tout, c'était son dégageant vis à vis de. l'ambiance du sanatorium, vis à vis de toute ambiance. Que trouver de mieux qu'une compagnie qui vous fasse éprouver votre solitude en toute sévérité ? XI lui dit qu'elle lui apparaissait comme une passante. Elle le pria de s'expliquer.

- Cela m'est très difficile ; je n'ai jamais rien écrit à ce sujet (il mentait mal), bien qu'ils soient omniprésents en moi... Une passante, c'est le rêve éveillé, l'apparition brutale de l'Idéal, aussitôt interrompue. Sa fulgurance fait sa beauté. J'imagine à chaque fois une possibilité de bonheur, et jamais sa réalisation. Cet état fabuleux me met chaque fois hors de moi, et m'y contraignent. Mon cœur, mon esprit courent & à tout-va, éperdus de désir, humant le fumet acre de l'échec. Et pour tant je retire une sorte de bonheur instantané et suave ; j'isole un moment dans l'éternité, et cueille un fruit à l'arbre de Mort, que je mange avant qu'elle ne vienne me prendre. Comment vous dire ?

Ce bonheur e s t d'une fécondité inouïe, suscité par une douleur intolérante : c e l l e de ne pouvoir r e t e n i r ce qu'on aime. Mais en s'en séparant, on s'en libère ; en s'en libérant, on en rêve. En en rêvant, jusqu'à sa mort, nous éprouvons l' a r t de l'échec métaphysique, de l'errance vaine de l'acquérir (et non de l a chose acquise). Je me refuse à me réaliser pour ne pas s o u f f r i r d'une p a r t , pour ne pas décevoir d'autre p a r t , l' a u t r e ou moi-même j e me refuse à me l i v r e r aussi. Et j e ne tends, de plus en p l u s , qu'à l a r e l a t i o n fulgurante, q u i s e l i m i t e à l'échange d'un regard, lourd comme l e s e i n d'une mère. Regard l o u r d de réel, e t q u i passe pourtant comme un t r a i t aérien sur l e t a b l e a u de mon existence. Les poètes ont écrit maintes lignes à ce s u j e t ; e t chaque homme l e v i t , à sa manière, souvent sans doutes. Je c r o i s peu au regard chargé de concupiscence, ou s i r a r e . Bien plus à. ce s o u r i r e o c u l a i r e résigné, animé d'une j o i e t r i s t e f a i t e de conscience du temps fuyant e t du malheur, q u i

- 40 -

tend l e s cordes d'êtr e à. les' éclater, e t ne l e s libère pas, arc bandé sur l e néant, fleur de beauté incapable de mûrir e t f r u c t i f i e r .

- Voilà ce que j'entends par femme q u i passe. Et vous répondez pour moi parfaitement à ce p o r t r a i t (j ' a i f a i l l i ajouter r o b o t) , encore que j e ressente entre nous comme une s o r t e de parenté, bien sur liée aux a r t s que nous pratiquons, c'est ce q u i vous vaut de m'entendre p a r l e r de manière aussi libérée, e t franche (En réalité, t u ne sais plus s i tu penses ce que t u d i s , depuis l e temps que t u l e d i s , depuis l e temps que t u e n s o u f f r e s . Tu p a r l a i s comme ça à Irène, comme ça à beaucoup d'autres, comme ça dans tes l i v r e s . Et maintenant, vidé de sens e t de sincérité, ton discours s'émousse à se répéter à l a première occasion. Pourquoi ne pas attendre d'aimer cette femme, e t de l a respecter ? Pourquoi prétendre t o u t de s u i t e à l'omniscience de t a présumée expérience des choses e t de l'amour, écarter jusqu'à l'idée de bonheur de l'existence ? Et pourquoi p a r l e r de cela quand Irène e s t peut-être...)

La jeune femme p a r a i s s a i t gênée de c e t t e confiance indifférent e , lucidité déchirée portée sur l e monde e t s u r e l l e . Erdel l a regarda ; e l l e l u i p a r u t maladroite de ses gestes, soudain désarticulée, rompue de rythme e t de cadence.

- "Vous parlez toujours comme ça ?

- Comme ça. Oui.

- Et pourquoi ? Pour vous défendre ? Vous craignez quoi ? Avec v o t r e discours, que risquez vous ?

- Mon discours. C'est ma v i e . "

I l s montaient toujours, sans prendre garde garde au paysage majestueux q u i commençait à composer autour d'eux un tableau évocateur. Erdel songeait à ce tableau de F r i e d r i c h montrant un homme s e u l - le wanderer type - peser de son regard sur l e s sommets montagneux q u i l'ent o u r a i e n t e t q u ' i l dominait. Le genre de scène susceptible d'entraîner un enthousiasme v a i n , une e x c i t a t i o n physiologique e t mentale de t o u -

- 41 -

r i s t e , fatigué. I l e s t s i d i f f i c i l e , de séparer extérieurement, suivant l e s seuls critères du jugement, deux émotions aux causes identiques.

Du r e s t e , sur q u o i fonder l a séparation ontologique de deux types d'émotions, l'une banale e t p l a t e en face d'un o b j e t esthétique creux

et sans intérêt, l'autre noble et profonde, et reposant sur l'insertion en soi de l'altérité et du beau, séparation qui seule justifiait finalement l'art et le goût, le sublime et le mystique ? Il y avait là matière à de franches et iconoclastes discussions avec l'honorable professeur Berg...

Ils s'approchaient d'un belvédère. Soucieux à la fois d'y parvenir et de ne pas gâcher le premier coup d'oeil par une précipitation intempestive, ils marchaient nerveusement. La danseuse avait retrouvé son pas dense et rythmé ; Erdelfatig avait peu à peu. Ils parvinrent enfin au promontoire.

Le paysage s'étendait devant eux à perte de vue. Voir dans l'ouvert, à pleins regards... Chercher toujours ces longues stases contemplatives, et s'y complaire durant une durée indéfinie. Quelle faible chose ! L'oeil seul soutenu par un corps las, avide de boire cette source de beauté, l'esprit perdant, tonneau des Danaïdes toute l'alimpidité cosmique d'un point de vue. Que le regard se pose sur l'ouvert comme l'oiseau sur une branche, et que l'homme entre dans le paysage comme le moindre des animaux, mû par la force silencieuse de l'instinct, la conscience enfin tue... Sur ma gauche se trouvey sur ma droite, et devant moi... Les limites de Partina... Le désert par là-bàs, voie de passage... Décrire dit-il. A quoi bon ? Je perds, tout se perd, même l'émotion, condition, respiration plutôt de l'existence, de l'aurore esthétique... Perdre son temps. C'est juste une question de maîtrise technique. Mais non... faire sourdre l'émotion par—delà les rocs, per monter, trans monter, malgré l'éclat chlorophyllien de la nature.

- 42 -

Ces lentes descriptions de, nature, plaines d'Ukraine, versants abrupts, rivages fracturés sont les plus sublimes pages de la littérature comme de la peinture, ..

La danseuse s'était éloignée, cherchant d'autres angles de vue, d'adonnant sans retenue à sa félinité, à son allant. Erdel s'assit, croisant les jambes et s'appuya sur ses bras. La position du tailleur juif, du penseur de cabinet, face à l'immensité des monts.

Essoufflée (tout de même), elle revint s'asseoir près de lui.

Elle ;

- "Votre prénom est vraiment Ermeline ?

- Et mon nom Laas. Je n'ai pas fini d'en surprendre avec ces deux-là.

- Jusque—là., nous ne nous sommes pas appelés par nos noms.

- Vous ne m'avez pas appelé par mon nom ! Puisque seule mes jambes et ma démarche - (je le vois bien, et j'en ai eu confirmation lors de votre monologue) ont trouvé grâce à vos yeux. Et...

- Je vous aime, Ermeline, je vous aime, je vous aime !

Ils rirent tous les deux. Il prit la main de la jeune femme et

la serra doucement. Puis il regarda l'abyme. Un homme et une femme, sis sur ce sommet, et dans cette attitude...

Un point noir entacha le ciel. Ils attendirent ; c'était un

dirigeable. Le cigare volant le survola peu après. Il semblait qu'il effectuait toujours la même course, ou du moins qu'ils vivaient une même orientation circulaire. Erdel pensa à son rêve dans l'avion.

- Vous le connaissez ?

- Je suis arrivée depuis deux jours seulement. J'ai entendu des clients en parler à l'hôtel. Mais je ne me souviens pas de ce qu'ils disaient...

L'Appel de l'Aullem tué dans l'oeuf, en quelque sorte, livré à

- 43 -

une. misérable migration circulaire, ils en sauraient plus.

Erdel se n t i t se réveiller sa douleur à la nuque. Il n'avait pas détaché son regard du dirigeable pendant un temps assez long, un temps suspendu, suspendu à une contemplation de l'image mobile de l'éternité...

Et o u r d i, il trébucha. L'abyme s'offrait à lui, vertigineux vertige. Sa tête pencha vers l'avant. Je vais connaître... la main l'agrippa solidement et le tira en arrière.

- Attention!... On aurait dit que vous..." Elle se tut et le regarda. Leurs visages se touchèrent.

- Si nous rentrions ?

Ils entamèrent la descente. Erdel pensait aux accidents qui se produisent toujours lors de la descente comme si l'homme, animal de tension et d'ascension, répugnait à son déclin, préférant la chute immédiate à la mort lente de l'arrivée.

- Vous êtes une habituée de l'hôtel ?

- Pas vraiment. Mais j'avais des amis qui venaient souvent ici.

Ils me parlaient, vous vous en doutez bien, de ce cadre et de l'hôtel comme d'un-havre de paix et de sérénité, une porte du paradis en quelque sorte...

- Ce sont des danseurs également ?

- Non. Enfin... Ils ne le sont plus. Comme moi. Oui... J'attendais votre question. J'ai arrêté de danser il y a deux ans. Il m'est difficile d'en parler.

- Je ne vous y contraînt pas.

- Je sais, mais il faudra bien que je le fasse un jour. Et je crois qu'avec vous cela me sera aisé (vous que mes jambes inspirent, acceptez que votre esprit suscite en moi un tel élan). En fait je redoutais de plus en plus ce métier. Ses passions perpétuelles, ses contraintes, cette perfection à rechercher coûte que coûte, lors même que le résultat

- 44 -

vous, déprima et VQUS- s i t u e à votre, juste niveau.

- Les résultats pardonnez moi l'expression — ne vous semblent plus à la hauteur des sacrifices ?

- C'est plus complexe (vous le savez bien, et je vous sais gré, moi, de faire le sot pour me contraindre à l'extirpation de mon mal, à la Parole). J'avais peur. de l'effort, de l'exercice.

- Vous répugnerez à faire vos pompes ?

- Oui... De plus en plus l'entraînement m'apparaissait dans toute sa vanité. Comment parler de perfection quand on s'entraîne et qu'on sue comme un essaim d'abeilles, qu'en répète et virevolte...

- La perfection exclut l'idée de peine.

Erdel regretta sa formule qui coupait l'effort de la jeune femme. La formule. Le mot juste ! Prétendu parachèvement, conclusif sommet d'un long développement, d'une parabole savamment construite, patiemment élaborée !

On ne retient d'une foule de pensées que l'aphorisme final, arguant de l'ordonnance régulière, de la ligne de bataille, légion macédonienne du logos ne peuvent que se résoudre, se subsumer, s'achever dans une apothéose, un final bouquet ! Erdel se remémorait le malheureux jeu de mot, trouver le juste terme d'une expression. Que terme est bien choisi, ainsi qu'achèvement ! Le mot brillant, outre qu'il n'éclaire qu'un faible espace d'idées, de temps tenu, écrase et broie, efface tout ce qu'il précède, met un terme à un continuum, une durée pérenne d'efficacité discursive, de dur labeur idéal. "La bêtise revient à conclure..." Le mot juste est la pierre qui couronne l'édifice, et qui l'écluse en fait. La pierre qui nie l'idée d'effort, comme la perfection, mais ne déploie qu'une infime part de savoir, de capacité cognitive.

Enfin apparut le sanatorium, au bout du long chemin. Ils avaient parlé de choses et d'autres, attendant une occasion (sublimes occasions ! sublimes circonstances auxquelles doit tout l'esprit humain, lieux de

- 45 -
conquête, c&s 3e- bataille de la vérité»..)

Une part importante de clients s'étaient massés sur la terrasse et dans les jardins, les yeux tournés vers le ciel. Erdel leva la tête un instant : le dirigeable passait... il était immobile, entouré d'une cohorte de delta-planes habilement orientés. Des plus vives couleurs, ils passaient sous l'énorme masse aérienne, la survolaient, se posaient quelques instants, successivement insectes, poissons pilotes, rénouras, termites, encadrant leur mère adoptive.

Sa nuque le surprit encore. Il s'avança, abandonnant sa compagne à une contemplation attentive. Les clients adoptaient tous la même pose recueillie, comme frappés d'une soudaine présence, supérieure, qui s'imposait à eux, malgré eux, attirés comme ces misérables papillons de nuit, par l'invisible luminosité du cigare noir, l'inouïe baudruche détentée d'un secret - car il y avait Mystère sous roche, et Erdel patienterait avant d'en demander, d'en décrypter le sens - à la fois fascinant et inquiétant.

Bientôt le dirigeable reprit sa course. Lentement, ils'arracha à sa torpeur. Les lucioles environnantes lui rendirent un dernier hommage, l'escortant quelque temps.

Ermeline rejoignit Erdel qui se tenait - ainsi que sa nuque - à l'entrée du salon Bleu.

- Je vous reconnais là. Vous distancier par rapport à l'émotion collective.

- Vous exagérez ; ne prenez ma mauvaise habitude de tout commenter.

Je n'aime pas la foule, je n'aime pas faire comme la foule.

En outre j'ai mal à ma nuque et j'aime bien regarder les gens dans des poses insoupçonnées.

- Vous êtes un voyeur... Mais je vous quitte. Je vais prendre une douche. A bientôt !

Il alla s'asseoir, prit un journal. Il était tard. Il regarda

- 46 -

autour de lui, fatigué de plus : en vint fatigué maintenant - du flot de purin de la mélodie mondiale qui se dessinait à travers le lettré d'imprimerie. Les gens commençaient à rentrer. Soudain il

y eut un hurlement. Il se leva, gagna la terrasse : l'un des delta planes s'était pris dans l'hélice du dirigeable, celle-ci menaçait de rompre, mais le délicat appareil sombra dans le vide. Des femmes poussèrent des hurlements. La chute fut brève, verticale. On vit le pilote se détacher de son armure aérienne, disparaissant derrière un pic rocheux. Erdel sursauta : un verre venait de se briser près de lui, lâché par une main tremblante. On corrut, on s'agita. Des voix s'élevèrent, proposant d'aller voir, de sauver le malheureux. On porta quelques femmes évanouies pour les ranimer, on renversa des tables. La belle et passive ordonnance s'était rompue, chute du temps, chute du paradis... Erdel soupira : vision sublime et banale du papillon aux ailes brûlées, d'Icare à l'acire fondante ! Il songea au tableau du vieux Breughel - sublime élusion dû sottis jet, fils de Dédale faisant piaf dans un coin du décor, quand de paysans labouraient la terre autre part -, à son enfance innocente et cruelle qu'il passait, les soirs d'été, à guetter et regarder les insectes misérables effectuer leur fébrile pèlerinage. Amoureux de Beauté, de la lueur divine - Artifices humains - artistes à leur insu, passionnés de vertiges, et qui venaient écraser leur railure gracieuse et translucide contre les rudes parois de verre, avant de choir et de découvrir comme Icare - car telle était le but d'Icare, insecte conscient, Icare qui savait !, avant de découvrir l'ivresse brute du vertige, de l'infamale chute aux enfers]

Il retourna s'asseoir, reprit le journal. On y parlait - enfin une page intéressante, une page qui le concernait — de l'enlèvement, qu'il avait presque oublié. Les victimes n'étaient pas nommées ; tout au plus évoquait-on la possibilité d'une main criminelle, armée par

- 47 -

l'étranger, qui, , , et c. . , et c. . . Bixène il n'était fait nullement mention, non plus que du but des ravisseurs. Les pages suivantes traitaient de "la détresse des pauvres du tiers-monde.

Il ferma le journal. Le salon se vidait, pour cause de déjeuner.

Il attendit encore, ressentant la lassitude de la promenade du matin, puis se leva et se dirigea vers la salle à manger. Toute blanche, celle-ci donnait sur des monts éternellement enneigés. Mais, mal orientée, elle souffrait d'une luminosité inintéressante. Le directeur disait qu'elle convenait parfaitement à une lumière blafarde, ciel grisonnant ou brouillard, qui lui conférait alors un charme particulier, puisqu'on ne distinguait plus de séparation entre l'extérieur enneigé, embué, à l'intérieur.

Peinte à la neige éternelle, en quelque sorte.

Il chercha une table. Elles étaient toutes occupées. On lui en dénicha une, finalement, flanquée au mur à l'extrême-gauche. L'émotion avait dû creuser les esprits : il ne regretta pas son indifférence de tout à l'heure.

Il commanda — malgré son accoutumance, sa diète de deux jours entiers commençait à lui peser - et se plongea dans les quatre pages de la carte, additionnant les prix, méditant de savantes concoctions, se promettant des plats formidables. Le maître d'hôtel revint, le pria de s'excuser - un mariage, comprenez-vous... Nous n'avions pas prévu, nous sommes débordés... Il y a là un monsieur" - et lui adjoint une commens

a l.

Ce dernier a r r i v a peu après, s'excusa e t se présenta.

- Je me présente... E l i a s Karel Noster, philosophe.

- Encore l j'en a i vu un h i e r , q u i accompagnait l e professeur Berg. Vous savez...

- C'est un de mes anciens élèves. I l m'a renié depuis. Mais

n'est-ce pas notre l o t à tous ?

- Vous dites E l i a s Noster ? Mais j ' a i déjà l u deux de vos ouvrages.

Pardonnez-moi, mais l'ambiance ne se prête pas à ce genre de

- 48 -

reconnaissance.

- E n e f f e t i Et vous, vous êtes écrivain, j e c r o i s ?

- En quelque sorte. Mais j e n ' a i pas de profonde vocation. Je

s u i s ce qu'on appelle un pervers polygraphe, me consacrant à beaucoup de sujets.

- Vous avez bien raison ! Au XX ème siècle, l a synthèse s'avère

impossible — c'est l'un des rares enseignements de ce centenaire s i

peu philosophe, certainement l e p i r e , sur l e p l a n de l a r a i s o n e t de

l a simple humanité, de tous ceux de notre Ere... Que voulez-vous boire ?

L'homme était assez âgé, p o r t a i t une b e l l e barbe blanche. Ses

cheveux encadraient un visage au t e i n t rosâtre, mis en valeur par deux

yeux n o i r s pétillants. Erdel r e g r e t t a une certaine absence du regard.

Accorte e t j o v i a l , i l mangeait d'assez bon appétit. I l s discutèrent de

t o u t - car de quoi peut-on p a r l e r avec un philosophe, s i ce n'est de

t o u t ? -, burent une deuxième b o u t e i l l e , fumèrent maints cigares.

La s a l l e se v i d a i t e n f i n ; i l s pouvaient aborder des s u j e t s plus, fondamentaux.

Noster écrasa nerveusement son cigare - Erdel irrité se souvint

de sa maladresse à l'exercice s u b t i l de l a déposition du mince étron

cinéraire dans les consacres objets prévus à. c e t e f f e t , exercice q u i

réclame e n e f f e t un sens de l ' a t t e n t e , un doigté e t un s t y l e dans l a g e s t u e l l e très poussés.

- Que faisiez-vous au moment de l'accident de t o u t à l'heure ?

- (Vous me rappelez l'inspecteur d'hier s o i r . . .) Je pense que

vous m'avez vu dans l e salon (car c'est a dessein que vous avez demandé

à m e r e j o i n d r e à. c e t t e table) ; j e l i s a i s ; j ' a i entendu, j e s u i

venu, j ' a i vu, e t j e s u i s revenu a ma place.

- La scène ne vous a inspiré aucune émotion ?

- I l f a u d r a i t que vous donniez une définition correcte de

l'émotion. Pensez-vous que sont émotifs les gens q u i se sont bousculés,

affolés, t o u t à l'heure, e t qu'on retrouve maintenant repus e t assoupis,

- 49 -

r i s q u a n t t o u t au p l u s une douleur stomachale, à. l'évocation f o r t u i t e du drame précédent ?

- Vous avez beau j e u de narguer l'émotion de l a masse. La foule

réagit toujours- e n f o n c t i o n d'impulsions certes brèves mais sincères,

- Peut-être. Mais pour moi, plus qu'un assemblage d'éléments

divers s u s c i t a n t une réaction chimique scientifiquement intéressante,

une foule - dans ce cas précis, e t avant t o u t composée d'individus

conscients/responsables de l e u r a t t i t u d e devant les autres e t devant

eux—mêmes. Et je n'hésiterai pas à vous avouer que le type de réaction auquel j' ai assisté, e t a s s i s t e souvent comme chacun d'entre nous, m'é coeure profondément.

- Vous préférez ne r i e n r e s s e n t i r ?

- Vous avez utilisé l a j u s t e expression précédemment. C'était une scène : un d i r i g e a b l e - f i g u r e génératrice, une myriade de d e l t a planes - l e s f i l s s p i r i t u e l s . L'un se b r i s e à t r o p adorer sa Mère, ou son Idéal. J'interprète l a s c è n e en f o n c t i o n de mythes connus de tous - Icare - e t d'images symboliques - l e p a p i l l o n de n u i t , l a f i g u r e de l' a r t i s t e amoureux de l a beauté. Je f a i s m i e u ce que j e v o i s , e t r e tourne m'asseoir, attendant l a m a t u r a t i o n de cette é m o t i o n i n t e l l e c t u e l l e (l'aéroport, de nouveau l'aéroport... Ce type-là e s t l e père de L u c i f e r Escalator, Pater Noster...) e t j'évite, outre l a vulgarité d'une compassion dérisoire. Jugement, j e v o u s l' a c c o r d e , c o n t e s t a b l e - , l a s o t t i s e d'une occasion manquée du Donner à penser qui s ' o f f r e à nous s i rarement.

- Je vous comprends... Votre rapport au Monde e s t e s t h é t i q u e avant toute chose. Vous êtes une schopenhauerien de premier ordre, mon ami. Le Monde e s t m a Représentation, j e m' e n t i e n s là.. Que m'importe l e reste ?

; - Pourquoi polémiques ? Je connais par vos- livres ;la conception que vous avez du monde e t des êtres. E l l e e s t o p t i m i s t e , s o i t , j e v o u s - 5 Q -

en félicita. Pourquoi a l o r s parce que,, sans me l e d i r e , vous avez l u de mes ouvrages, j e l e v o i s - m a i n t e n a n t — v e n i r me débusquer, m'accusant i m p l i c i t e m e n t d'idéalisme bourgeois, d'égoïsme s i m p l i s t e , d'esthétisme réactionnaire. Je v o u s d i r a i une bonne chose, Noster. I l y a , sur le fond, deux sortes d'êtres : l e s p e s s i m i s t e s e t l e s o p t i m i s t e s . Les pessimistes sont des rêveurs désespérés, q u i n e f o n t de mal à personne, se contentant d'enregistrer les coups de coeur du monde e t de l'humanité, e t de se t e n i r coie dans leur i s o l o i r . Les optimistes sont des rêveurs assoifés de revanche sur l a réalité, enragés d'Utopie matérielle. De là v i e n t q u ' i l s s'amuse à v o u l o i r changer l e Monde, refusant ou négligeant de l'interpréter. De là v i e n t q u ' i l se p e r m e t t e n t de massacrer une moitié de l a planète...

- Je ne vous permet pas...

- Je continue quand même. I l s m a s s a c r e n t l e q u a r t de l'humanité pour s'assurer du bonheur des t r o i s - q u a r t & r e s t a n t . Je conçois, rassurezvous que sans eux pas un progrès ne s ' e f f e c t u e r a i t , n ' e n t r e r a i t pas l a porte de l a décision b r u t a l e dans l e domaine s i fermé de l' H i s t o i r e . Mais, au nom de vos idéaux - pas des moyens (t e r r e u r , i n q u i s i t i o n , prisons vastes comme des continents, massacres e n t o u t genre), épargnez à un t o u r i s t e fatigué de commentaires a b r u t i s sur des événements m i l l i s i m e s , fatigué des sornettes e t l' u n i v e r s e l l e e t a b r u t i e réaction d'une c l i e n t è l e de jobards, fatigué e n f i n de l a sempiternelle récrimination... E l l e v e n a i t d' e n t r e r . E l l e é t a i t superbe. E l l e l u i f i t signe e t s'approcha de l e u r t a b l e . I l s'excusa auprès de son compagnon, l e présenta à l a jeune femme.

- Vous n'avez pas mangé ?

- Je me suis reposée. I l y a v a i t beaucoup de monde, j e c r o i s ?

- C'était intenable. Vous avez bien f a i t de r e s t e r .

- L'ambiance était bon enfant, malgré t o u t . . . Vous exagérez, mon ami.

- 51 -

- Nous reparlerons; de t o u t ça. Je.,.

L'Inspecteur Exkex se t e n a i t a. l'entrée de l a s a l l e à manger.

Cessant de se l i m e r l e s ongles, i l l ' i n v i t a a v e n i r.

- Je v o u l a i s vous d i r e Ce monsieur vous attend.

- Je s a i s . Votre robe vous va très bien. J'y v a i s.

I l g a g n a l a s o r t i e . Ermeline resta avec Noster, qui se r a s s i t.

L a s a l l e était vide.

- C'est un curieux i n d i v i d u . . . On a l'impression q u ' i l assist e r a i t avec j o i e à l a f i n du monde pour l a . . .

- Pour l a commenter.

- Pour l a décrire, pour l ' e m b e l l i r , pour s'en détacher s u r t o u t.

Avez-vous ses l i v r e s ? I l s sont très intéressants, vous savez, mademois e l l e . . . ?

- Laas. I l l ' a s s u m e , plutôt. Sa venue, son o r i g i n e , sa réalisat i o n prochaine. I l e s t plutôt mystique que pessimiste.

- Bah ! J'aurais l'occasion de l u i r e p a r l e r . Que d i r i e z vous d'une...

Erdel était assis seul à l'arrière de l a v o i t u r e . Reuman cond

u i s a i t remarquablement b i e n , commettant très peu de fautes de p i l o t a g e .

I l s arrivèrent bientôt à l'emplacement d l h i e r , l i e u de l a déchirure i n f i n i e .

- Vous avez f a i t de l a compétition ?

- Je p a r t i c i p e encore à des r a l l y e s . Vous vous y intéressez ?

I l s descendirent, reconnurent les l i e u x . Erdel r e c o n s t i t u a du mieux q u ' i l put l a scène.

- C'est donc i c i que l e s t r o i s ravisseurs ont opéré. Je ne vois pas de traces.

- Je n'en voyais plus h i e r , inspecteur.

- Vous pouvez m'appeler Erker, vous pouvez m'appeler Erker...

- 52 -

voyons,,.. un pas par là, un autre par là,.. Ce n'est pas un chemin fréquemment emprunté. Reuman, personne n'a vu de v o i t u r e suspecte, n'est-ce pas ?

- Personne. J ' a i vérifié, après a v o i r contacté tous les s e r v i c e s.

La route du sanatorium était vierge de tout véhicule c r i m i n e l (si j e puis me permettre de vous pastichez, Monsieur E r d e l).

- Vous voyez donc ce que ça s i g n i f i e ?

- Toujours pas.

- C'est t o u t simple. I l s sont venus de là.

Erdel se retourna. La Solvetta c h a r r i a i t des branchages, couvrant

par i n t e r m i t t e n c e toutes les v o i x . B r u i t sourd de l a rivière sourde,

continuum vocal du l e n t s i l e n c e , arpège inouï du t a c i t u r n e sut des r i v e s ,

forêt vierge de toute ouïe q u i v i e n t désespérer l e s randonneurs soucieux

de paix, soucieux d'enfin sérénité. La mort dans l'âme b r u t e , culminant

e f f o r t du v e r t i g e pantareique pour que>.tout roule, roucoule e t coule au

courant courroux des vierges déphasées subitement ôtées aux élancements

d'âme.

- J'ajoute qu'ils sont repartis sans avoir été inquiétés. C'était bien joué. Vraiment bien joué.

- Mais quand sont-ils venus ? Et comment savaient-ils où aller ?

- C'est très simple. Ils ont dû venir en canoë de la rive d'en face, débarquer par ici et attendre qu'elles viennent. Et attendre. Ils connaissaient leurs habitudes, leurs... leurs manières. Ensuite ils sont repartis, ni vus ni connus. La voie d'eau est un moyen de communication mésestimé au XX^{ème} siècle, monsieur Erdel.

- Nous avons organisé les recherches pour retrouver le canoë en aval. Ils n'avaient aucune raison pour le reprendre avec eux.

- La griffe de l'artiste, en quelque sorte... Nous le retrouvons.

•

- 53 -

— Vous enquêter pour voir aboutir vos théories ou découvrir des coupables, inspecteur Erker ?

Terrassé. Et ricanaient. L'arroseur arrosé. Le voyeur vu. Le voyeur voyeurisé. Il est plus humiliant d'être vu en train de faire l'amour avec une femme, que d'être vu en train de voir deux femmes - dont la sienne ! dont la sienne ! Dont la Mienne ! - s'aimer, pitoyable pitre, petit-bourgeois du vicieux oculaire. Il était là ! Ils étaient là depuis le début ! Des hommes en gabardines et bottes, tapés derrière les fougères, derrière un arbre, bêtes de proie patientes et savantes, morbides vampires du temps vécu des Autres ! L'arroseur arrosé. Le penseur pensé. Les ruines circulaires, ce phantasmagorique rêveur d'altérité, créateur d'Autre et de leur, artiste de la réalité, qui se révèle à lui simple fécondation, fiction habile et pâle émanée d'un autre cerveau plus téméraire. Bref, sache sur tout n'es qu'un homme, qui l'n'y a qu'un créateur, là.—haut ou tout en bas..

— Quelque chose ne va pas, monsieur Erdel ?

— Depuis hier... j'ai des vertiges. Ca va déjà mieux.

— Nous vous raccompagnons. Merci de votre aide, en tout cas.

— Que savez-vous d'autre, sur les causes, sur les raisons essentielles ?... Voulez-vous que j'enquête de mon côté ? Pourquoi la mort de Morcell a été passée sous silence dans votre presse ? C'est peut-être mon ancienne femme (les deux autres observaient un silence gêné, peu à peu méditatif, comme touchés d'une grâce apaisante) qu'on est en train de tuer ou de torturer ? Après elle viendront d'autres scientifiques qu'on frappera également. Et puis on frappera la population, parce qu'elle gêne, c'est la population, elle gêne la recherche, elle gêne des états, elle gêne des grandes sociétés, et l'on devra passer sous silence le massacre de tout le monde ? Qu'est ce que vous me préparez là, inspecteur, qu'est ce que vous me préparez là ? ^

Ils le raccompagnèrent. Il décida de gagner Reinata, la capitale de

- 54 -

Partina, et partit aussitôt. Il conduisait vite, trop vite, risquant plus d'une fois d'érafler les ailes de sa voiture dans les virages en épingle de la route escarpée, il parvint en moins d'une heure à la ville, se gara près de la place centrale.

Ancienne place-forte des Norsobek, Reinata s'était développée depuis une dizaine d'années, sous l'impulsion de la prospérité économique.

Le prince et ses ministres avaient tenu à préserver le cachet vieillot de la capitale, encourageant la construction de maisons de vieux style, qui ne déparaient pas des vieux quartiers. On avait volontairement le développement industriel, lui préférant le tourisme, le commerce et, pour reprendre un mot de Manfred II, "un art de vivre ancestral qui devait être maintenu à tout prix".

Il faisait frais. La journée n'avait pas été belle, le vent soufflait. Des papiers gras jonchaient les pavés, tourbillonnaient au gré des rafales. Erdel s'en étonna. La petite cité, joyau de la couronne princière, était d'habitude très propre, chaque habitant s'employant à la maintenir dans cet état pour l'agrément et le prestige de sa ville.

L'unique cité de Partina, principauté champêtre et millénaire avant d'être intégrée pendant quatre siècles à l'Empire - semblait déserte -

Il erra quelque temps dans les petites rues, détaillant les maisons cossues, flanquées les unes près des autres. Bourgeois, s'enorgueillissant, toutes de leurs pigeons, de leurs balcons fleuris, de leurs façades yicWfaêhhr décorées et parfois peintes.

Cette richesse inconsciente et paradant l'irritait parfois; mais il en goûtait l'inertie, la sécurité, le caractère inactuel.

Les rues restaient désertes. Il gagna les zones réservées à la circulation automobile. Quelques voitures passaient, quelques camions.

Le froid le prenant, il ferma son blouson, chercha un bar. La plupart étaient fermés. Il se dit que les jardins du palais pouvaient être ouverts.

- 55 -

Il ne se rappela plus très bien la route. Il descendit la Kohengrasse, vaste artère, à quatre voies, bordée de baies d'arbres et de riches demeures. Le nouveau quartier résidentiel. Devait-il tourner Geteidegasse? Il ne se souvenait plus. Il bifurqua, trouva un plan de ville. La petite place - Alexandeplatz - où il était, qu'il ne connaissait pas, n'était pas située. Y avait-il eu un prince nommé Alexandre dans le lointain passé partinien? Non; de toute manière, on ne baptisait pas toutes les rues du nom des princes. Il se disposait à repartir, quand soudain il se souvint qu'il y avait eu un Alexandre, quelque part au treizième siècle. Un usurpateur. Personnage curieux en vérité, mercenaire de basse extraction au service du prince, qui prétendit que ce dernier avait trouvé la mort sur un champ de bataille, et l'avait désigné comme successeur. En fait, il retenait le prince prisonnier quelque part dans une grotte de l'Altenberg - C'était le prince Johann Ier, il s'en rappela maintenant, ainsi que de toute l'histoire - Alexandre resta quatre ou cinq ans au pouvoir. Il promulga des décrets et une charte - la charte alexandrine - fort en avance pour leur temps, conclut la paix avec plusieurs ennemis, entama la reconstruction économique de Partina, brisée par des décennies de guerre.

Mais d'anciens conseillers du prince légitime, des clers, doutaient de la véracité de ses assertions. Mais comme il avait acheté le silence de la petite armée - Basse de la guerre, comme la plupart de la population, elle se félicitait du nouvel ordre instauré par le successeur de Johann Ier -, et s'était débarrassé de ses rivaux immédiats, ils ne purent établir la culpabilité de l'héritier.

Cependant un légende naquit, aux c o n f i n s de P a r t i n a . Des paysans a f f i r m a i e n t que là-haut, sur l' A l t e n b e r g , v i v a i t encore le p r i n c e Jean, retenu p r i s o n n i e r par Alexandre. Trop heureux de l'occasion, les c o n s e i l l e r s propagèrent ces racontars, rendant d i f f i c i l e , sinon impossible, la p o s i t i o n du nouveau monarque. Ce dernier réussit à se débarrasser des

- 56 -
gêneurs, en l e s f a n a n t dévorer par ses chiens l o r s d'une p a r t i e de chasse. L'un d'eux - Qmer d'Araf±*;ra T réussit à. l u i échapper, e t se réfugia chez des paysans. Alexandre, e n t r e p r i t des recherches q u i se révélèrent v i t e vaines. Furieux, i l l a n ç a des expéditions punitives contre des v i l l a g e s suspectés d' a b r i t e r l e f u g i t i f , passa l e u r p o p u l a t i o n au fil de l'épée. T e l u n f o u , i l d i r i g e a i t de sanglantes opérations dans les contées v o i s i n e s , créant une s i t u a t i o n de guerre, £ l p e r d i t alors l'appui du peuple q u i r e g r e t t a i t amèrement son Ancien prince. Défait par ses ennemis, Alexandre se réfugia dans l e c h â t e a u de Reinata, l a i s s a n t l e pays livré au p i l l a g e e t à l'anarchie.

Arafura organisa alors une expédition - un pèlerinage, d i t - o n à l'époque, t a n t les formes de sa campagne s'assimilaient à. une démarche r e l i g i e u s e — pour retrouver et délivrer l e p r i n c e . Après, quelques semaines d'exploration des f l a n c s du massif de l'Altenberg, on découvrit l a c a c h e t t e : une g r o t t e aux chamois, d i f f i c i l e d'accès. Lès hommes d'arme de garde - isolés e t désargentés - se r e n d i r e n t sans f a i r e trop de difficulté. Le prince était bien là., devenu aveugle avec les ans, mais en bonne santé.

I l f u t porté en triomphe à t r a v e r s tout le pays, e t s'empara sans mal de Reinata e t de l a f o r t e r e s s e . Mais Alexandre a v a i t disparu.

Les choses r e p r i r e n t leur cours n a t u r e l . Les d i s p o s i t i o n s qu'avait prises l'usurpateur durant les premiers mois de son p r i n c i p a t étaient s i bonnes que Johann I I eut l a s a g e s s e de les conserver. La légende-vicieuse, cette f o i s - veut qu'Alexandre a i t f a i t tuer depuis longtemps l e p r i n c e , p r i s a place dans l a g r o t t e e t attendu - h a b i l e p e r f i d i e de l' h i s t o i r e - qu'on vînt l e chercher pour rétablir l'ordre sur son trône chancelant.

Hypothèse géniale q u i v a l u t l a mort à ses auteurs.

Quant à. l a coutume, e l l e i n s t i t u a l' o b l i g a t i o n pour chaque héritier de renouveler, à l'orée de son règne, l e p è l e r i n a g e du c o n s e i l l e r d'Araf u r a à l a g r o t t e de l'Altenberg, e t d'y séjourner une semaine, dans des

- 57 -

conditions, précaires pour commémorer l e s é j o u r de l'infortuné Johann I I . On raconte même que ce dernier a v a i t établi une manière de royaume sur ces montagnes, durant son emprisonnement, nommé depuis royaume de Jean l'Aveugle.

Mais q u i s a i t d'Arafura n'aurait pas f a i t t u é l e p r i n c e pour prendre sa place ? se demanda Erdel, dans un accès de fièvre imaginative.

Erdel ?

I l était toujours sur l a place. Mais ce n'était pas l'Alexanderp l a t z . I l n'y a v a i t d' a i l l e u r s pas de plaque. I l gagna précipitamment l a Bohenstrasse. un b r u i t , une rumeur mécanique, l e r e t i n t . I l s'avança : des chars s'approchaient. Quatre, cinq, s i x . La guerre ? La guerre ?

Non ! Une cérémonie commémorative, une fête, quoi donc encore ? Quoi donc ? Quoi donc ? I l r i t sur l e premier char l e buste de Jason, q u i l e salua. Près de l u i s e t e n a i t l'homme dé l'aéroport, l e méphisto s p a t i a l .

Erdel ? Monsieur Erdel ?

Il ouvrit les yeux. Le bar était vide.

- Nous allons fermer, monsieur.

- Hein ?! Ah oui... ..

- Vous avez rêvé.

Le patron, fringant et bedonnant quinquagénaire qu'il connaissait de longue date s'approcha de lui tout souriant, une serviette à la main.

- Vous avez dormi ? (il se nommait Alexandre. C'était le Bar d'Alexandre !)

Sa arrive souvent ici, vous savez. Tenez : dernièrement, un touriste

Français, fatigué sans doute par une longue route, s'est endormi ici. Il

s'est levé d'un coup en hurlant : " ils arrivent ! Ils arrivent ! "

- Qui donc ?

- Il nous a dit - après s'être excusé auprès de la clientèle. Il l'avait

effrayée, vous comprenez — que des chars se promenaient dans la ville ,

- 58 -

avec à leur tête, des terroristes^ où je ne sais plus trop quoi. Et

aussi., que le prince était un usurpateur. Là., nous nous sommes fâchés,

vous comprenez... .

- Bien sur. Ce français font de ces rêves !

- Ils ont si souvent changé de dynastie, ce n'est pas comme nous, à Part
ina.

- Qu'est-il devenu ?

- Il a dû comprendre qu'il était indésirable - du fait de son orconduite

et de ses choquantes révélations - et s'en est allé d'ici. Il s'appelait.

Beaulieu, je crois. Orlando Beaulieu, c'est ça.

- Dites—moi... Peut—on visiter en ce moment la grotte aux chamois ?

- Vous le savez mieux que moi, vous qui êtes à l'Argo ! Non, on ne peut
pas. La zone est actuellement interdite !

- Interdite. Comment ça ?

- Je l'ignore, mon bon monsieur. Comme dit ma mère, moins on en sait,
mieux on se porte, les gens heureux n'ont pas d'histoire.

- Je ne voudrais pas vous en faire, naturellement. Et encore merci ! Le
schnaps était excellent.

- Mais vous avez pris du whisky !

Il sortit. Deux longs rêves consécutifs ou presque. L'histoire

est un cauchemar... Bref. Les rues étaient sales. On avait festoyé, ce

soir. Il gagna sa voiture ; il vit un prospectus sur le pare-brise. Il

l'ouvrit, laissa tomber un papier. Il se baissa, le ramassa. Des mots

tapés à la machine : " Repartez maintenant. Le désert croit. Malheur à

qui recherche des déserts ! " Signé : quelqu'un qui vous veut encore du

bien ".

Il regarda le prospectus : c'était un guide touristique de l'Altenberg,

avec un chapitre spécial consacré à la grotte aux chamois. Il

tremblait.

Il s'installa au volant, fit rugir le moteur, mit le chauffage.

- 59 -

il se dégagea en frâte, accéléra.

La route serpentine s'offrait à lui, dans toute sa difficulté,

libre de toute présence. rilongeait la Solve tta quant il^perçut des

lumières en contrebas. Il ralentit : des voitures et un car de police

stationnaient sur le bord de la route. Un planton l'arrêta.

- Vous ne pouvez pas descendre. Repartez tout de suite.

- Je m'appelle Erdel. Je suis témoin de l'accident d'hier. L'inspecteur Erker m'attend en bas.

- Montrez-moi vos papiers... Bon, passer, monsieur Erdel. Suivez le chemin, il est éclairé.

Il y avait environ dix hommes qui s'affairaient à remonter le canoë.

Erker le vit le premier et manifestement n'en éprouva pas de grande satisfaction.

- Il vous a laissé descendre ? Décidément, il n'est pas doué, celui-là...

- C'est...

- Eh oui. C'est l'épave. Mais elle n'est pas seule. Venez voir...

Les hommes d'Erker achevaient de remonter un cadavre. Une lumière dense illumina son visage. Glacé, bleu, l'homme portait une gabardine

- Vous le reconnaissez ?

- Je n'ai pas vu leur visage. Mais les vêtements, oui, je les reconnais.

Il a été tué ?

- Je ne crois pas. Il est tombé, tout simplement, à moins qu'on ne l'ait poussé.

- A combien sommes-nous de...

- Huit Kilomètres en aval,

- Cela fait beaucoup, vous ne trouvez pas ?

- 60 -

- Erker ! viens voir ! - C'était la voix de Reuman. Ils s'approchèrent.

La poitrine nue du mort était tachée de sang, un trou rouge sur le côté gauche.

- Ils l'ont tué. Mais pourquoi ?

- Difficile à dire. On ne tue pas ses complices, d'habitude.

- Le bateau ivre et son pilote, en quelque sorte.

Il pensa au dirigeable, à l'infortuné voltigeur. Corps de lumière toujours accompagnés de leurs mandarina merveilleux. Ce soir, le macabre prévalait.

- Bien ! Nous allons remonter. Vous êtes allé en ville ?

- Oui, pour me changer les idées.

Ils se prirent à rire tous les deux.

- Eh bien c'est gagné ! Remontons, mon ami.

Il se demanda pourquoi Erker ne l'invitait pas à partir, à quitter Partina. Il serra le papier dans sa poche. L'homme qui l'avait frappé, le sauvant de la mort, avait dû l'écrire. Oh...

Il rentra. Le froid, la faim le tenaillaient. Il songea à la Descente aux Enfers, royaume des êtres froids. Sa température lui aurait permis de s'asseoir à la droite de l'AntiPère. Qui sait...

Erker ne lui avait plus rien dit. Sans doute préférait-il le tenir à l'écart de cette affaire, tout en le gardant à portée de main... Comment pourrait-il croire qu'il n'interviendrait pas, lui, Erdel, à l'Avenir ?

"Je suis trop seul, de toute manière. Et je ne suis pas un

homme d'action. Ça elle sait. Avec qui pourrais-je ?" Il pensait à

Ermeline, " Qu'irait-elle faire là-dedans ? Qu'est-ce qu'elle me dit ?

Et c'est une femme..." Au philosophe : "Passons". Aux clients, qu'il a vait aperçus. "Je ne peux rien dire, de toute manière. On le saura it, je serai expulsé. Au prince ? Il doit être au courant, à un niveau plus

- 61 -

élevé. Le bibliothécaire ? Pourquoi pas..."

Il espérait qu'un autre viendrait à lui, sans qu'il eût besoin d'aller à sa rencontre, comme lors de ses débuts en littérature. On l'avait introduit presque malgré lui chez un éditeur, à qui il devait tout depuis. Jamais il n'avait su intervenir de lui-même, Agir...

Il arriva enfin. Le parking affichait complet, comme l'hôtel. Il se gara sur bas-côté, à la hauteur du petit chemin du matin, pensant à son étonnante promenade, avec la non moins surprenante Ermeline, et décida d'aller la voir. Il était deux heures du matin.

Les longs couloirs peu éclairés d'hôtel offrent au touriste rêveur plus de charme que le plus risqué des chemins de montagne. Il fut un bon quart d'heure avant de trouver la chambre de son amie, bien qu'il sût le numéro. Pourquoi la voir, qui plus est à une heure pareille ? Elle m'accueillera en me fermant la porte au nez, ou bien poliment, quoique trop lasse pour m'inviter à rester, ou bien gentiment, sereinement même, comme si elle sentait que dès le départ je l'ai appréciée...

Comme elle m'a apprécié;

Il se l'imagine à l'aise et décoiffée, lascive et féline sous une languissante — et transparente - robe de chambre. Pourtant son désir ne le titilla pas. C'est toujours ce qu'on dit... Non : la voir, à deux heures du matin passées, sans souci de la forme, épuisé par une interminable journée, seul à se débattre contre elle savait quelles forces obscures ; la voir, surtout, ensommeillée, sans défense, câline malgré elle, la prendre au dépourvu, sans qu'elle ait pu composer sa silhouette, son rôle, ses poses sublimes qu'elle faisait le régal des connaisseurs.

Nerveux, il tâtonnait. La porte, enfin. Il frappa un coup, pour s'entendre frapper. Puis il sonna, longtemps, à plusieurs reprises. Il colla son oreille à la porte. Pas un souffle. Il sonna encore, donna de rage un coup dans la porte.

Dure défaite ! Elle passe sa nuit chez un autre. La nuit de la

- 62 -

danaeus, e... Fouiller toutes les chambres au besoin ! Avec qui ? Le philosophe A, le philosophe B, le critique, le professeur, un danseur. Il y a peut-être un danseur dans l'Hôtel. Ils vivent en circuit fermé, comme nous tous, de toute façon. Ou chez une..., femme ? Ouh ! Mais passer la nuit ne signifie pas forcément. Elle discute quelque part, chez le professeur Berg par exemple. Oh, et puis jllasta ! j'y vais !

Il prit l'escalier pour retourner à sa chambre située deux étages plus haut. Horreur de ces rendez-vous manqués, un livre à écrire là-dessus. Que tous les Amours Grands parviennent, dans l'histoire, de rendez-vous manqués. La belle est en retard, l'Amant - un artiste : il n'y a qu'un artiste pour aimer vraiment - s'affole, court en tous sens et devient fou d'un simple flirt. Elle s'attarde, bouquine quelque part, manque une correspondance. Lui serre les poings, va et vient, fait le tour du parc, du pâté de maison. Il construit des châteaux en Espagne,

des demeures en Enfer. Il part, finalement, à la rencontre de la Belle, d'autre chose. Quand elle arrive, elle est une Idée. Trois mois plus tard elle est une oeuvre, une Eternelle. C'est comme ça qu'elles entrent en littérature... Les garces ! La garce ! Je la je...

Il entendit un froissement furif, l'éleva à peine la tête. Deux pantoufles blanches, avec des pompons ; il leva un peu plus : une chemise de nuit de soie, toujours blanche. Elle : elle le fixe de ses yeux noirs, surprise.

- Vous ?

- Moi. Je vous cherchais.

- Je suis passée dans votre chambre, D'OU venez-vous ?

Il l'aurait préférée dans le lit d'une autre. Debout à deux du matin pour le chercher dans un hôtel de deux cents chambres. Que pourra-t-il lui dire dorénavant ? Autant l'entendre, avant biauxer.

- Je suis allé en ville. Immédiatement après que les inspecteurs m'eurent reconduit ici. Je voulais partir seul.

- 63 -

- Je comprends. Rien de grave ?

Elle descendit lentement, parvint à sa hauteur. Sa position devenait intenable, il porta la main à sa nuque et s'assit. Elle ne bougea pas.

- Je ne vous a rien dit jusqu'à présent. L'autre jour, ma femme a été enlevée par des ravisseurs inconnus, et pour des raisons que j'ignore.

Elle travaillait à la centrale.

- Et qu'avez-vous décidé ?

Il n'osait plus lever les yeux, plongeant son regard dans une contemplation passive des pantoufles.

- De la rechercher.

- Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez marié ?...

- Je suis séparé d'elle. Nous avons divorcé il y a sept ans. Je ne l'ai revue depuis.

- Oui.

- Vous teniez à me voir ?

- J'étais inquiète. J'ai passé ma journée à vous attendre en la compagnie des autres".

Elle prononça le mot glacialement. Une vraie parole gelée...

Que me veut-elle, nom de Dieu, et que lui veux-je ?

- Je suis un peu gêné... Je passe chez vous, vous passez chez moi, tout ça au milieu de la nuit, sans qu'il ne se soit rien passé entre nous jusqu'à maintenant, et...

- Justement. Nous allons nous voir pour qu'il se passe quelque chose. Vous comprenez ?

Lentement, elle dégagea son pied, son admirable pied musclé, tendu, déformé pour l'amour de l'Art par le cothurne étroit, poussa la pantoufle au bas de l'escalier. Il n'en pouvait plus. La démarche de sa compagne l'avait complètement désarmé. Quelques secondes passèrent, insoutenables. Il porta sur sa nuque un poids supérieur à celui de la

- 64 -

terre, Alors misérable. ^ & l'impuissance et de l'indécision.

Elle descendit en bas de l'escalier, rechaussa son pied, toujours

parfaitement droite. Elle se retourna d'un quart.

- Je ne me baisserai pas pour -vous ramasser.

- C'est que... Je... S'il se passe quelque chose maintenant, il ne se

passera plus rien après... Vous ne me connaissez pas.

Une minute s'était écoulée qu'elle riait encore. Il avait tenu à

se lever quand même, guettant avec inquiétude l'ouverture d'une porte,

l'intervention d'un client. Elle cessa enfin, pouffant tous jours, malgré ses réticences.

- Je crois que... Je crois que... nous n'avons pas trop réussi à nous séduire ce soir.

Il repensa à son rire si agréable. Son visage s'illumina encore

de cette heureuse réaction. Il lâcha sa nuque, lui prit le bras.

- Nous avons commis un contre—sens réciproque sur nos intentions.

Ce disant, il l'attira à lui et l'embrasse. Elle se laissa faire

il se prit à officier avec plus de retenue. L'aimait-il? Ne l'aimait-il pas? Un flirt de vacances? Un dernier amour de jeunesse?

Elle se sépara de lui. Son regard lui fit honte.

- Je vous aimerai... Je vous aimerai... Hors d'ici. Pas dans ces lieux.

Pas dans ce temps. J^-

Il ne dormit pas, partit très tôt. Le temps était toujours couv

ert. Il retourna à l'emplacement du rapt, demeurant quelques minutes

silencieux à méditer son arrachement présent, l'ambiguïté de sa relation

avec Ermeline, l'angoisse de revoir un jour Irène. Il chercha à tâtons

sur le sol quelque objet, quelque bijou qu'elle aurait pu laisser, pour témoigner de sa présence ou simplement par mégarde.

C'était stupide: l'endroit avait fouillé et refouillé par la

police, ainsi que le bord de la rive. Il se baissa, ausculta centimètre

- 65 -

par centimètre, le pied d'un arbre et trouva. L'anneau d'Irène.

Il était brisé. Il chercha l'autre bout, infirme, dont l'absence

permettait de toute façon de mettre la bague, il se souvint qu'il était

déjà, cassé avant. Avant les sept années de séparation, les sept années

rompues, les sept années de parenthèse. Irène l'avait connu lui, Erdel,

avec un anneau rompu.

Il approcha l'objet de son oeil. Regarder le monde en toute

sécurité, à travers ce monocle. S'apercevoir enfin que le monocle et

rompu, que le Monde fut à travers, que l'horreur sourd malgré lui, qu'il

est impossible de se préserver du monde et de l'horreur, que l'objet

dénonce le quart-à, soi, l'oubli de la contingence et de son cortège

d'ignominies et de cauchemars.

Il revécut son existence d'autrefois à travers l'anneau, pandémium

d'imaginaire et de mémoire, kaléidoscope de sensations et de silences.

Sa rencontre, leur rencontre (pourquoi fallait-il toujours,

encore tous jours, qu'il parlât de sa rencontre avec Irène, et non de leur

rencontre. Quand ce prodigieux raccourci lui avait coûté son désir, lui

avait coûté sa vie. On en fers de sang! Irène, je n'ai jamais pu te regarder

qu'à travers l'Anneau, aimer, rire et manger, vivre et te rêver qu'à

travers cet Anneau que tu perds maintenant, alors que toujours déborde

et débordait un pied, une main, ses cheveux, un regard, un sourire,

Anneau qui ne pouvait toute te contenir), leurs voyages, (l'Anneau Solaire

Issu des fond des Temps, fils de Soleil et de Néant, pur contenant de la surface et de la Vie, Anneau sans profondeur, cercle de mort, non disque de vie, |^h\ °^e tous les cycles, de l'Éternel Retour de son départ, de ses départs, de sa dispute, de notre dispute, de la Fondamentale Question quia boutit à l'opprobre des temps Nouveaux dégagés de tout sens, i j

de toute nouveauté, de), leurs séparations incessantes (quand Lui partait ! dans les lieux-dit de son Enfance, qu'Elle gagnait l'Endroit de l'Anneau, dont toujours elle lui avait défendu l'Accès), et la passion, au-dessus de tout, la passion, que l'Anneau ne restituait pas, la Passion, qu'il - 66 -

contenait en Lui, la passion, et guine jaillissait pas de lui, torrent enfouie dans ces-veines, incapable de se libérer de lui, de libérer d'elle, au risque de gonfler, au risque d'éclater, de le volatilisier lui, de se répandre au Monde creux des solitudes... Anneau, Anneau, Énonce-moi, fais-tout Héraut des passions tuées, des patiences tuées, des minutes mornes, de l'Orage Maudit qui déguste sur sa Langue le fruit froid de ma souffrance, o que ma face devienne terre, mon front prenne racine, mon-corps simple élément. Mais non. L'oeil reste là, quiveille et m'éveille, et le centre de gravité de l'univers fut par l'infime vide-espace de l'Anneau.

Il s'approcha de la rivière, faillit perdre l'Anneau, s'aspergea d'eau. Brusquement, il ne bougea plus : quia avait mis l'Anneau ?

Elle ne s'en séparait jamais, fût-ce pour se baigner avec une...

Présent, il n'aurait pas échappé à la vigilance des ravisseurs, non plus des policiers. On le lui avait arraché du doigt, on l'avait déposé là.

Qui ?

L'homme providentiel. L'Ange non-extermineur d'Erdel, qui lui épargnait les coups des tueurs, lui adressait ce mot, vecteur irrésistible de sa quête, et lui abandonnait l'Anneau. Pourquoi ?

Pour le tenter, pour l'aimer vers où ? Le dirigeable, l'ampoule brûlante, l'En-bas des escalators (et si c'était...), vers les Ravisseurs, vers Irène, vers la place d'Irène, vers la centrale... Pour le briser finalement, le faire périr, mais lui permettre de Découvrir... L'Apocalypse ; et il le protégeait de la puissance de son oeil.

Erdel se remémora la Scène ; il l'avait vu par les Yeux de l'Autre.

Il rentra par le Nachhallbrücke, le pont des échos, ralentit en dépassant la rive au canoë, qu'il distinguait mal.

Le sanatorium ployait sous l'activité matinale, un groupe de clients partait. Il le regarda apporter leurs bagages dans l'entrée, régler leur note, remercier et saluer autour d'eux, quitter comme à regret Argo. On - 67 -

luidit qu'il n'était pas ; prévu d'arrivées massives dans le courant de la semaine, que dans nuit jours peut-être..

Quelqu'un l'interpella. Il se retourna, reconnut, marqué jusqu'aux yeux par des livres, le bibliothécaire.

- Je vous ai attendu hier. Quand viendrez-vous me voir ? Nous sommes en plein inventaire.

- Je sais. Je n'ai pas eu le temps. Les nuits de l'accident, vous savez.

- Vous avez vu un docteur ?

- Pas encore. Donnez, je vais donner un coup de main.

Ils gagnèrent avec difficulté la salle de lecture. Elle était déserte à cette heure.

- Les gens ne viennent pas lire. De drôles de clients, cette année. Ils ne s'intéressent qu'au lac, à la planche à voile, ou au dirigeable. Vous avez vu l'accident d'hier ?

- Oui, Je les pose là ?

- On m'a tout raconté. J'ai eu droit à dix versions différentes.

- La mienne ne ferait qu'ajouter aux autres.

- J'ai cherché des livres à la matière "dirigeable". J'en ai trouvé un très intéressant ; Je vous le montrerai. Au fait, vous saviez que la victime était un ingénieur de la centrale ?

- Que faisait-il là-haut ?

- Que faisait-il en bas, plutôt !

Il n'entra pas dans la grande salle, préférant éviter de bon matin la vision vertigineuse des pyramides de livres, des plongées abyssales. La salle avait été construite par un architecte néo-baroque, Orlando de Beer, qui s'était inspiré au début du siècle, des sonjfcueuses perspectives de Vredeman de Triès, des labyrinthe sinistres de Piranese (Ces deux auteurs lui rappelèrent son cauchemar de l'Aéroport. Décidément, il ne pouvait s'en libérer). Il hésita, puis renonça.

- 58 -

- Je viendrai d'ici peu.

- Vous avez intérêt ! Vous serez presque seul. Mon frère arrive d'ici peu. C'est un érudit; vous savez. Il travaillait actuellement sur...

Il la rencontra dans le Salon Bleu, à l'en heurter presque.

Ils déjeunèrent ensemble, près d'une fenêtre. Le temps était couvert, mais lumineux. Il lui proposa de retourner au point de vue d'hier.

- Je suis allée faire le tour du lac, ce matin.

- (L'Anneau) J'ai longé la rivière. Nous ne risquions pas de nous rencontrer. Je voudrais que nous oubliions les ambiguïtés, la gêne d'hier soir. Ce que je dois vous dire et plus important.

Ils croisèrent quelques marcheurs matinaux se regardant alternativement, comme inquisiteurs de ces présences, de leur présence aussi, l'un pour l'autre périlleuse. L'espèce la plus rude, qui n'exprime pas le paysage, l'ambiance environnant, mais au contraire les réfute, sublime espace vide, enclos d'existence et de conscience. Il se rappela le reproche que lui adressait, tout enfant, son père de s'entourer de barbelés avec les autres, un mur de honte, en quelque sorte.

Ils s'allongèrent à quelques pas de distance, regardant le ciel gris. Ils ne pouvaient — amusante et navrante constatation - se parler qu'en ne se voyant pas.

- Je voulais vous dire à propos de cette nuit...

- Rien. Il ne faut rien me dire. Restez en réserve de l'amour, comme vous êtes en réserve de la danse.

- Pour m'économiser ? Vous étiez sérieux en me disant que...

- Je pense. Vous connaissez la figure archétypale de l'artiste avec les femmes. Il lui en faut une qui incarne l'idéal, et les autres - de préférence imbéciles, qui incarnent la chair. Et je ne veux pas de demi-mesure en ce domaine.

- 69 -

- L'amour à vie sera it une demi-mesure. (Il regardait toujours le ciel, absent de tout passage, chape de plomb bla f a r d . Tenir un t e l dialogue sans s c r u t e r le regard de l' a u t r e . . .) Vous êtes décidément drôle. Vous penser à votre femme.

- Je pense à son enlèvement, comme je pense à votre démarche, comme je pense au regard d'une autre, à son parfum, à sa détresse, à ses désirs. J' i s o l e de chaque i n d i v i d u ce dont je pense t i r e r p a r t i . Ils se l i m i t e n t pour moi à des essences. Du r e s t e , j e n' e n s a i s r i e n : les r e l a t i o n s n'ont pour moi p l u s de sens, comme l e r e s t e . Autant me t a i r e , donc.

E l l e se r e l e v a , s'appuyant sur ses b r a s , tendant son regard vers la masse puissante de l'Altenberg qui se d e s s i n a i t avec peine au l o i n , suggérant une ombre.

- Vous êtes au courant pour l'accident d'hier ? (i l se d i t que pour l u i l' e s s e n t i e l , c'était l'Accident, les Accidents en général ; i l se fé l i c i t a de la tournure de la conversation. E l l e p o u r s u i v i t avant q u ' i l pût répondre) Je sens bien que seul cela vous intéresse.

- (a l l e r a u b u t , n' a l l e r q u' a u b u t , b r i s e r toute déchirure, t o u t risqué d'Ecoute) Oui. C'était i n t e n t i o n n e l . Mais ce n'est pas l e d i r i g e a b l e q u i . . .

- Non. I l y a eu un coup de feu que personne n'a entendu, j'ignore pourquoi. Le mort t r a v a i l l a i t à l a c e n t r a l e (je sais l...) C'était l e frère d'une de mes amies. Je l' a i fréquenté a u t r e f o i s . . . On l u i à tiré dessus, c'est pourquoi i l s'est mis dans les pales du d i r i g e a b l e .

- (Dommage pour Icare) On a retrouvé l e corps ?

- Non. On a retrouvé simplement son a i l e . Malgré les précautions des autorités e t de l a d i r e c t i o n de l'hôtel, l a nouvelle a été connue dans l a soirée. On à parlé de vous, certains savaient à propos de l'enlève-
7Q -

ment . Les c l i e n t s commencent à p a r t i r .

- I l s ne savent pas ce q u ' i l s perdent ; e t j e ne sais pas ce que je gagne, a u r i s q u e , à r e s t e r .

- Vous n'êtes plus seul à r e s t e r .

- Vous l'aimiez ?

- J'ai du c r o i r e que j e l' a i m a i s . Tout cela n'a plus d'importance, maintenant.

- E t v o t r e amie ?

- E l l e m'a téléphoné d'Amérique, tôt ce matin. I l désirait p a r t i r depuis quelque temps, d'autant q u ' i l y a à l a c e n t r a l e des compressions d' e f f e c t i f s .

- Ce n'est pas une manière de se débarrasser des gêneurs... Le meurtre au l i e u du classique e t p l i e n t licenciement ! Mais pourquoi ? I l s veulent fermer ce temple de l a modernité ou n'ont plus besoin des anciens cadres?

- Ce que j'aime avec vous, c'est que vous connaissez toutes les réponses à toutes l e s questions. Vous n'êtes jamais s u r p r i s , jamais désarçonné

.
- L'expérience ne m'est jamais qu'une c o n f i r m a t i o n , d i s a i t Goethe. Cela ne m'empêche pas - j'espère vous rassurer a i n s i - de me tromper, de m'écraser comme Icare e t comme v o t r e ami. La connaissance n'exclut pas l a t e n t a t i o n ; c'est l e j a r d i n d'Eden^inversé.

- En fait, de nouveaux arrivants sont prévus pour demain soir. Le professeur Berg m'a appris cela. Il est désespéré, le pauvre.

- Ses concerts risquent gros dans cette affaire. Périssent l'Univers, pourvu sur je puisse méditer une musique transcendante !

- Pas seulement. Il a l'impression que toute l'harmonie du lieu - à laquelle vous êtes sensible, ne prétendez pas le contraire - s'éteint, disparaît peu à peu sous le choc...

- D'une force mystérieuse et malfaisante ! Ce matin j'ai retrouvé un anneau qui appartenait à ma femme.

- 71 -

Il se redressa cette fois. Elle le fixait, depuis plusieurs minutes.

- Oui-, sur le lieu de l'enlèvement. Comme vous vous en doutez, la police aurait dû le trouver hier. Il a donc été mis là pendant la nuit. On savait que je revendrais, que je fouillerais, même sans espoir de rien découvrir. Mais on m'a quand même donné espoir, la nuit dernière.

- Comment ?

- Lisez.

- De qui est la citation ?

- De Nietzsche. Quelque part dans Zarathoustra. Le gangster est homme de culture. Homme de jeu aussi, puis qu'il me guide où il l'entend, comme il l'entend.

- Et l'anneau ?

- Le voilà. Il est brisé. Je présume que le bougre l'a précisément chossé. Vous connaissez la légende antique. Un anneau brisé est un signe qu'un initié est un initié pour rencontrer un autre initié...

- Qui lui tend l'autre part de l'anneau.

- C'est cela même. Et c'est elle qui l'autre bout, depuis des années. Depuis toujours. Je me débats dans une pleine énigme.

- Et que chercherez vous, à partir de maintenant ?

- un sphinx. Il - me posera quelques questions, et comme je sais par expérience antérieure les réponses... (elle lui sourit un court instant) Mais je suis incapable de trouver moi-même ce sphinx.

- C'est votre obsession qui reparait.

- Laquelle ? (Ce fut lui qui sourit cette fois. Le vent se levait, qui cressait ses cheveux)

- ... celle de réaliser, d'achever. Tout se passe comme si vous exercez pendant des mois comme un danseur ou un sportif et qu'au dernier moment,

- 72 -

vous renoncez. Alors que vous êtes capable de l'emporter.

- c'est un vieux phantasme personnel. Je n'aime pas plonger dans la réalité. Mais je vous trouve très ressemblante à cet égard.

- J'ai dansé pendant quinze ans, tout de même.

- Oui. Mais ce n'est pas derrière vous. Il ne vous faudra rien pour repartir. Juste... Tiens ! Notre dirigeable !

L'oiseau d'hélium surgit de la masse nébuleuse qu'il enserait l'Altenberg, volant à une vitesse bien supérieure à celle du jour précédent. Il disparaît bientôt, pâle vecteur d'ombre, issu d'obscur, trame oubliée de toute velléité d'oeuvre.

- Nous en reparlerons plus tard. Partons. A propos, qui est le propriétaire

de ce bel oiseau ?

Le vestibule d'accueil semblait tout remué encore des départs du matin. Le directeur se lamentait des fâcheux événements de la précédente journée, "véritable Jeudi noir de l'industrie hôtelière partitionnée". Il restait toute fois un nombre respectable de vacanciers. Erdel gagna seul le salon Bleu. Sa venue suscita des regards furtifs, des commentaires réprobateurs. Il songea à son père : s'il s'en trottait, lui, de barbelés, la foutue humanité nait des canons dans chacun de ses regards. Le misanthrope d'aujourd'hui devrait réviser sa panoplie de défense.

Il trouva le vieux Berg en nombreuse compagnie. Ce dernier se lamentait de la tournure des événements, tout évoquant les inoubliables soirées musicales d'antani. Il n'y a que le passé qui soit inoubliable, dit Erdel. Dieu merci, on oublie tout du présent. Noster avait rejoint le groupe. On vous voit moins souvent, lui reprochait-il. Mais je ne suis là que depuis deux jours, comment pouvez-vous dire une chose pareille ? N'y voyez surtout pas une intention déplacée de ma part. Ah, mais c'est que vous gardez le secret de toutes vos occupations. A

- 73 -

propos, la promenade est remise. L'accès à la grotte est momentanément interdit, et cetera, et cetera, vous voulez lire les journaux, la conjoncture n'est pas bonne ces temps-ci, on parle de, on parle de.

Des murmures parcoururent le Salon. Une arrivée imprévue, revêtait sans doute un caractère exceptionnel. Erdel ne leva pas les yeux, se consacrant à la lecture d'un article d'un grand quotidien occidental dont il connaissait l'auteur. Ce dernier développait d'audacieuses thèses concernant Partina et les petits états environnants ; pour lui, la construction de la Centrale annonçait un prochain Projet d'alliance qui garantirait à chacun des microcosmes politiques son indépendance et, surtout, sa liberté. Prévenu vraisemblablement de la mort du frère de Morcell, l'auteur prédisait de graves événements, tous liés à la volonté de domination de la grande puissance voisine. Il concluait en soulignant l'urgence de l'Union des états "de la petite Europe", urgence, dont, à l'en croire, étaient pleinement conscients les gouvernements responsables. Une Alliance de Partina et d'Orcistus... Erdel en laissa tomber le journal. Deux verres d'eau pour emplir une piscine. Et pourtant, l'urgence, ou l'urgence. L'urgence de retrouver Irène, de retrouver, Amour, l'urgence de sauver le monde, une partie du monde, du cauchemar qui se profile, de la lumière noire qui le menace. Comment résister, comment te sauver, Irène...

Il leva enfin les yeux. Un groupe de nouveaux arrivants envahissait le salon. Bruyants, indisciplinés, ils accaparèrent de nombreux fauteuils inoccupés en dépit de la présence de convives, emmitouflés dans d'épaisses pelisses, coiffés d'énormes chapeaux. Le troupeau classique, le bétail humain en vadrouille jouissant solidement de son âge d'or, l'ère du tourisme de masse.

Ses compagnons commençaient à incriminer le dit Age. Il préféra !

- 74 -

se lever, sortir. Il gagna la réception pour chercher son courrier.

Qui s a i t s ' i l n' était pas détourné, l u , tronqué ? I l v i t de dos une s i l h o u e t t e — i l n' eût pu un d i r e un homme - élanç é e , f i n e , couverte d'une longue gabardine e t d'un f e u t r e n o i r . Le chef des nouveaux a r r i v a n t s ... non. I l d é c a c h e t a l a l e t t r e que l u i a v a i t tendue le réceptionn i s t e . E l l e était de Voyrenox. Ce dernier l u i é c r i v a i t d'une île du Pacifique où i l pensait, quelques mois auparavant, trouver l' i n s p i r a t i o n pour son prochain roman - q u i s e f a i s a i t attendre.

"Crois-moi, mon ami, ne suis pas mon exemple. Voilà t r o i s semaines que j e s u i s arrivé, q u i me paraissent i c i des siècles. Je ne sais plus q u i d i s a i t q u' i l f a l l a i t être assis pour peindre l' o b j e t q u i passe (Bonald, se précisa Erdel) ; de l a même manière, i l f a u t être dans un Poêle, comme de bon Descartes, par un h i v e r bien rude, pour se consac r e r à l'écriture, ne se consacrer qu'à e l l e .

" I c i , j e s u i s hors du temps, hors du désir. Mes sens s'émoussent, mon t r a v a i l s e r a l e n t i t . Une p a i x ambiguë mine tous mes t a l e n t s que j é ne peux même rompre en naviguant. Les écrivains exotiques me f o n t s o u r i r e : on peut chanter les mers du Sud, certes, mais à condition de v i v r e dans le Nord. Industriel e t f r i l e u x Européen, j e m'accroche à ma plume chez nous pour éviter de périr de f r o i d ; i c i , e l l e me coule des d o i g t s , au p o i n t que j e me sens même incapable de s e c o u r i r des infortunés (l'île aux lépreux n'est pas s i " l o i n) qui abondent p o u r t a n t sous ces l a t i t u d e s . Savourant l' a l c o o l plutôt que la douceur de v i v r e , j e languis paisiblement au gré des c o c o t i e r s bercés par l e s vents, maudissant Maugham, L o t i e t tous les autres de m'avoir amené i c i .

" J ' a i e u des nouvelles d'Irène. E l l e s'intègre, paraît-il, à la Vie p a r t i n i e n n e , s o r t avec des amis - dont une c e r t a i n e Deborah Moor au physique admirable -, ne s'ennuie pas. Félicite-toi de tes choix, la

- 75 -

s o l i t u d e , l'errance, e t s u r t o u t le Nord. I l me semble qu'on y trouve plus d' a t t r a i t s q u' a i l l e u r s , quand au l i e u de s'en arracher - pour gagner le Sud !-, on essaie de l'imaginer non pas Autre, mais encore plus Lui-Même, en complète résonnance avec son essence.

"A p a r t ça, j' a i écrit une cinquantaine de pages. Je n'ai l a force n i de r i e n m o d i f i e r , n i de r i e n recommencer. Je garde c e l l e de r a t u r e r , me souvenant de ton s u b t i l j e u v e r b a l (lis/tes ratures) e t m'app l i q u e à bien r a t u r e r , traçant des t r a i t s soigneux, de vigoureux barbelés, de f r i n g a n t e s guirlandes d'encre. C'est a i n s i que j e t e s t e mon humeur, du moins se q u' i l e n r e s t e . Ton dévoué..." s u i v i de l'indéchiff r a b l e signature.

Pauvre Voyrenox ! I l a u r a i t dû t r a v e r s e r le sahara e t s e l a i s s e r mourir de s o i f quelques jours pour décrire ses mirages... une main l u i t e n d i t un l i v r e .

— Pardonnez—moi, monsieur E r d e l . De l a p a r t du bibliothécaire. I l m'a d i t de vous l e remettre voilà environ une heure.

— C'est un l i v r e sur Orlando de Beer. Très intéressant.

Erdel se s a i s i t de l'ouvrage revêtu d'une b e l l e r e l i u r e de c u i r n o i r , sans t i t r e e t sans mention d'auteur. I l l' o u v r i t e t l u t l e t i t r e . C'était l'homme au chapeau q u i a v a i t parlé.

•«• J' a i l e même exemplaire chez moi.

Erdel l e regarda e n f i n . L'homme l e f i x a i t depuis plusieurs

minutes de son regard clair et vivant. Son teint était pâle, ses traits fins, ses lèvres minces. Il lui sembla très neutre. Erdel le trouva moins grand que précédemment. L'effet de la gabardine et du chapeau qui allongent la taille, un effet d'anamorphose. Il n'avait toujours rien dit.

— Je n'aime pas entendre un jugement sur un livre que je m'apprête à

- 76 -

lire. C'est déplacé et, comment dire, très méprisant, dépréciatif pour une oeuvre qui se trouve ainsi réduite à une expression souvent gratuite et irréfléchie."

Le réceptionniste regardait intensément l'objet du ressentiment.

- Alors, je n'ai pas voulu vous irriter, monsieur... Erdel. Faites-moi les honneurs du Salon Bleu."

Erdel prit le livre, ils sortirent. L'homme se découvrit. Ses cheveux courts étaient blonds; il lui rappela quelqu'un, lui fut soudain sympathique. La réminiscence d'un physique vu dans le passé le menait fréquemment à de meilleurs sentiments.

Le salon se vidait. Le Nouveau, l'Intrus, l'Homme (comment le définir pour l'instant?) regarda la paysage, sans aller sur le balcon, circula lentement dans la pièce en détaillant tous ses recoins. Puis il s'approcha d'Erdel, lui proposa d'aller manger. Il fit sa canne tourner - une canne en bois d'acajou qu'Erdel n'avait pas remarqué jusque ici, tant l'usage qu'en fait son possesseur était discret, transparent - en racontant son voyage et son arrivée à contre temps, "quand tous les clients habituels s'en vont, quand de nouveaux insoupçonnés arrivent".

Ils s'installèrent à quelques tables - Voyrenox aurait dit à quelques encablures - du bruyant groupe d'arrivants. Il semblait que rien n'était advenu depuis tout à l'heure qui pût les calmer. Le déjeuné s'en trouvait terni; Erdel, qui venait de se rappeler l'existence d'Ermeline, en espéra l'absence. Elle vint, pourtant, le temps d'absorber un hors d'oeuvre, et de ressortir, plus aérienne que jamais.

Il fixa enfin son voisin. Elle détailla lentement; l'autre avait pris de l'avance, il est vrai. Un seul regard lui suffisait à mater l'indiscrétion, à apaiser la curiosité de son interlocuteur.

Il devait être jeune. Il approcha ses mains artistement formées,

- 77 -

sculptées presque, de son menton, ferma ses poings.

- Je m'appelle Orden de Ries. Je viens de Londres, envoyé par la société MAZEPA,

- Je connais.

- Je poursuis. Spécialisé dans la protection des savants, scientifiques et artistes de la communauté internationale. Vous en êtes adhérent.

- Depuis cinq ans. L'idée - de rassembler sous une même barrière les hommes se consacrant aux meilleures et aux pires des choses - m'apparaissait très belle. Mais j'avoue que les orientations prises dernièrement par vos employeurs et la Finalité - la protection!... - de Mazepa me déçoivent de plus en plus.

- Il est vraisemblable que si vous l'aviez quitté, vous seriez déjà mort.

Erdel ne répondit d'abord pas. Le visage du p r o t e c t e u r évoquait une énergie immense, q u i s o u r d a i t à peine. L'homme était d'une fulgurante beauté. Erdel l e regarda, ébloui quelque i n s t a n t . D e c e t t e beauté q u i ne terrasse pas au premier abord, mais marque lentement d'une empreinte, incontournable le regard, l a conscience du témoin, du malheureux témoin. La beauté d'Irène, un i n s t a n t réssuscitée. I l j u b i l a i t . Et en plus - i l s a v a i t , i l d e v a i t t o u t savoir.

- Qu'est ce que vous ignorez, monsieur... monsieur...

- De Ries. Je vous l e répète : l a mort vous a u r a i t frappée. Les gens q u i ont enlevé v o t r e femme ne vous auraient pas épargné. I l a f a l l u un Signe, bien qu'une consigne ou qu'un ordre.

- Et vous pensez q u ' i l s ! agit de Mazepa ? Ecoutez, c'est curieux mais h i e r j ' a i trouvé sur l e pare-brise de ma v o i t u r e ce mot... Et ce matin un anneau q u i appartenait à ma femme.

—On l ' y a déposé... Certainement un membre de notre Association.

- 78 -

- Comment, i l s e r a i t également dans l ' a u t r e camp...

- Ne parlons pas de cela. Pas encore, Erdel. J'ai été envoyé en mission exceptionnelle pour vous protéger a i n s i qu'un autre de nos protégés (Ermeline !) , mademoiselle Laas, avec q u i j e vous sais en très bon t e r mes

- Pas seulement.

- Bien sûr. Je dois enquêter sur l a mort de l'ingénieur Morcell e t du savant Français Beaulieu, l e malchanceux s p o r t i f de Mercredi. I l f a i s a i t également p a r t i e de notre organisation.

- Vous parlez comme s i nous étions du même bord, vous les Protecteurs, nous les b r e b i s égarées.

- Vous verrez que l a réalité ressemble f o r t à ce paradoxe.

- Que savez-vous d'autre, monsieur de Ries. Par exemple - par exemple !

*- sur l e coeur du problème, l e coeur des ténèbres.

- La centrale ? Eh bien j e c r o i s que ce sera l'occasion de ma première excursion.

- L'endroit est i n t e r d i t .

- A i n s i que l a g r o t t e aux chamois, que l e versant Est de l'Altenberg, q u i donne sur l e désert.

- Euh, a. moins que vous préféreriez répondre a i l l e u r s , quelle est v o t r e . . .

- Hypothèse de départ ? N u l l e . Je n'avancerai que par évidences, Erdel. Par évidences. Souvenez-vous du vers : " i l y a plus de mystères dans l e monde...

... "que toute votre philosophie n'en s a u r a i t rêver. "Cette f o i s , c'est moi q u i vous coupe. Sur mon domaine, i l e s t v r a i . J'aime assez votre interprétation de cette phrase. J'aime aussi ce que vous êtes, De Ries, v o t r e personne.

- Moi aussi. Vous m'êtes sympathique.

- 79 -

I l s Se levèrent, ayant f i n i de déjeuner, ou plutôt n'ayant pas déjeunés (Erdel ne se r a p p e l a i t guère qu'un ou deux repas de ces j o u r s d e r n i e r s) . I l était en p r o i e à une f o i e , à un désordre intérieur immense, q u ' i l n'avait plus connus depuis sa rencontre avec Irène.

Autant q u ' e l l e douze ans auparavant, i l était l e mobile, l a volonté q u ' i l

a t t e n d a i t aujourd'hui, plus qu'Irène encore. Le maître-trame de son e x i s t e r chaotique.

Un des mangeurs du groupe, q u i g a r d a i t toujours son chapeau, S'étira pour b a i l l e r . Il allongea ses jambes. Erdel buta sur son p i e d d r o i t . Il manqua de c h o i r , se r e t i n t à l a t a b l e suivante, encore occupée par un couple de vieux c l i e n t s .

Les apôtres du bon manger s'exclamèrent bruyamment. Erdel S'excusa auprès des deux v i e i l l a r d s , se retourna. Le s i l e n c e se f i t . A l a jovialité animale succéda une haine f r o i d e . La haine f r o i d e de l a meute.

I l entendit des pas derrière l u i , redouta un i n s t a n t une a t t a que en revers. C'était Orden, q u i l e dépassa, revêtu de sa gabardine e t de son f e u t r e . I l t e n a i t sa canne d'une main, en suspension. La s u i t e se passa très v i t e , comme un rêve, alors que sa douleur l ' a v a i t r e p r i s , que l a scène de l'enlèvement se confondait avec ce q u ' i l voyait.

— Tu vas t.^excuser auprès du monsieur, gros boeuf ?

- V a s t e f a i r e f , , , - . - .

La canne semble v o l t i g e r en l ' a i r , lancée par un r e s s o r t i n v i s i b l e . L'homme q u i se l e v a i t s'effondra sur sa chaise, l e nez ensanglanté.

Son v o i s i n h u r l a , sa main choquée l a i s s a choir l a b o u t e i l l e de bière - ' q u ' e l l e t e n a i t . E n f i n , comme par magie, un verre p l e i n de v i n s'éleva i n t a c t , sans se v i d e r - l e s i l e n c e dura ce que dura l e mouvement suspendu du g r a c i l e o b j e t , l'espace d'un moment, l'espace d'une i l l u s i o n , avant de retomber e t de se b r i s e r , éclaboussant les occupants de l a

- 8Q -

t a b l e .

Erdel r e p r i t conscience : déjà. De Ries, Orden, son Frère Orden,

regagnait l a s o r t i e sous les regard médusés de l'assistance. Médusés.

Erdel a t t e n d i t q u ' i l f u r e n t s o r t i s prendre le café sur l a t e r r a s s e . Le s o l e i l s'était e n f i n levé.

Médusés. La démonstration de force q u i paralyse l'adversaire, paralyse les témoins e t ne l e s pousse pas à réagir, à se venger. Gorgone l a Méduse q u i change ses tueurs p o t e n t i e l s en p i e r r e .

De Ries était parfaitement calme, se berçant les yeux fermés de

l a caresse du s o l e i l . Ses t r a i t s recouvraient toute leur régularité,

l e u r caractère juvénile. I l a v a i t certainement moins de t r e n t e ans,

peut-être même v i n g t cinq. Son corps p a r a i s s a i t frêle sous l a s i l h o u e t t e que l u i conférait sa tenue d'épouvantail p o l a i r e . Erdel s o u r i t : un

garde du corps !

On apporta les cafés. Le maître d'hôtel v i n t pour s'expliquer.

Les gens ne devaient pas r e s t e r longtemps, i l s a l l a i e n t être employés

dans l' i n d u s t r i e d' i c i peu, on a v a i t imposé leur présence à l a d i r e c t i o n

Erdel le congédia. Les paupières toujours closes, De Ries p r i t un sucre

entre t r o i s d o i g t s , l e rompit, l a i s s a choir un demi-morceau dans sa tass

- Combien pariez-vous q u ' i l s vont rester ?

- Encore... Jusqu'à l a f i n ! Mais l a f i n de quoi ?

- De l a c o n s t r u c t i o n de l a c e n t r a l e . Mais e l l e est achevée.

- Alors ?

- E h b i e n , jusqu'à ce q u ' e l l e fonctionne. Et quand e l l e f o n c t i o n n e r a , ce sera l a f i n , mais l a f i n d'autre chose.

Erdel regarda autour de lui. De loin, il vit Ermeline arriver.

- Je vais pouvoir vous présenter à votre autre protégée.

- Elle vous a dit pourquoi elle avait abandonné la danse ?

- Non.

- 81 -

- L'explication vaut la plus belle expression tepsichorienne, si j'ose dire. Elle vous l'apprendra.

- Elle vous apprendrait que vous l'impression de tout savoir, par anticipation. Jusqu'à ce matin, ce privilège et ce sacerdoce m'incombaient.

- Vous savez tout des êtres. Moi je sais tout des faits. Quand la psychologie prendra le pas sur les faits, vous l'emporterez.

Elle s'approchait. Erdel alla à sa rencontre. Elle souriait, comme pour se remettre d'une émotion.

- Il vous est arrivé quelque chose ? Il y a de l'agitation dans tout l'hôtel.

- Oh, rien de grave. Notre ami que voilà vient de s'illustrer.

Elle regarda De Ries avec méfiance. Illu ir appela it quelqu'un apparemment.

- Ah, et comment ?

- Il a mis hors d'état, hors d'envie plutôt, de nuire un ivrogne agressif.

- Quel exploit ? Vous êtes un habitué ?

- Des imbéciles, comme tout le monde. Des jolies femmes, aussi peu que possible. Je vous salue, mademoiselle.

- Vous comptez rester longtemps ?

- Eh bien, si je me plais à Argo...

- Qu'appellez-vous vous plaire à Argo ?

- Le quitter à mon départ avec plus de reconnaissance que d'amour. C'est de cette unique manière, je crois, qu'il nous faut séjourner, ou vivre. Je suis heureux de vous retrouver.

Elle tremblait sur sa chaise, serra la main d'Erdel.

- Il faut que je m'explique. J'ai connu dans un lointain passé la soeur de mademoiselle. Nous nous accordâmes le temps d'un été, avant de nous

- 82 -

séparer, victime moi de son inconstance, elle de mon devoir. Je...

- Vous n'avez pas changé. Je dirai même que vous vous êtes perfectionné.

- Je parle beaucoup de langages.

Le groupe sortit sur la terrasse. Les dix hommes passèrent près de leur table pour rejoindre, le parking. L'ivrogne du repas regarda dans leur direction, mais le tint à peine, un homme le suivait, de très haute taille, les traits taillés à coups de serpe, élégamment vêtu. Il sourit, s'approcha des trois compagnons, et s'adressant à Orden

- Heureux de vous rencontrer, monsieur Erdel.

- Vous faites erreur sur la personne. Non. Ce n'est pas non plus mademoiselle.

- Vous avez le sens de l'humour à ce que je peux voir, De Ries.

- Je m'adapte à toutes les situations.

- Vous désirez me voir ?

- Ah ! Je vous prie d'accepter mes excuses et pour mon erreur, et pour l'inadmissible agression dont vous avez la victime.

- En l'occurrence, je crois que la victime a été votre... ami.

- Ce n'est pas mon ami. Je connais l'habileté naturelle de monsieur Orden De Ries. J'ai très récemment lu votre dernier ouvrage... votre avant-dernier plutôt.

- Prenez donc un siège, au lieu de nous intimider...

- Je vous en prie, De Ries. Voici, monsieur...

- Fox. Richard Benjamin Fox. Votre dernier ouvrage, disais-je, sur Ganelon et le rôle du traître dans l'histoire.

- Le livre traitait plutôt de Charlemagne et de la chanson de Roland, monsieur...

- Fox.

- Je sais, mais je me suis surtout attaché à votre étude de Game Ion. Très intéressante, monsieur Erdel, très intéressante.

- 83 -

— Elle justifie la restitution d'un anneau ?

— Je vous demande pardon ?

— Rien je plaisais, bien sûr. Voyez-vous, cher monsieur, je m'étois toujours de la réaction des lecteurs face à mes livres, face aux livres en général, jusqu'au point de même que l'Autre était peintre, je lecteur à mes heures... De cette capacité que nous avons tous de déglu-

l'essentielle, l'amande même d'un bouquin, certain que l'auteur n'a pas accordé à cet élément toute l'importance requise... Et de cette incapacité, pour ne pas dire cet aveuglement, de percevoir que ce que nous

interprétons n'est pas de nous-même, que nous retrouvons au détour du passage, voir d'une phrase. Démarche très réductrice s'il en est, nu dont j'ai pris mon parti puisque la seule que nous soyons à même de découvrir, y compris dans les oeuvres, y compris dans les autres, c'est nous-mêmes.

(Pourquoi parler comme ça ? L'homme, la cruauté tranquille de son visage d'aigle, était peut-être intéressant. Pourquoi ne pas l'interroger, ne pas profiter de son goût, de sa faible sensibilité pour les lettres donc pour lui-même et s'égarer dans le dédale d'une vacuité commentée

ve toujours, toujours renouvelée. Réveille-toi ! Ranime-toi ! Sois l'

lecteur de tes actes, non le commentateur de tes échecs, le commentateur de tes conversations, stupide... Heureusement, Orden, peut-être)

— J'admire votre pouvoir de lire dans l'âme des gens comme dans un livre. Et...

— A condition de n'omettre pas de traduire. Pardon...

— Enfin, j'espère que nous nous reverrons bientôt et nous pourrions poursuivre cette intéressante conversation.

— Peut-on savoir l'objet de votre visite, cher monsieur Fox ? Ainsi, nous saurons qu'il ne faut pas vous décourager, si nous nous rencontrons

- 84 -

en forêt, ou dans la salle à manger...

- Mais je visite, cher De Ries, je visite. Je sers de guide au groupe d'ingénieurs que vous avez vus.

- Vrai ? Vous nous ferez visiter la Centrale et la grotte aux Chamois ?

- Décidément, vous aimez croiser le fer. Je me retire. Au revoir, mademoiselle. Il s'éloigna. Orden énervé heurta la table de sa canne.

- Je croisera le fer quand nos chemins se croiseront, Fox. N'oubliez pas...

Fox rejoint sa voiture, une puissante limousine Allemande : le

chauffeur claqua la portière et démarra, suivi de deux autres voitures de même gabarit. Ermeline irritée se leva brusquement.

- Mais pourquoi vous acharner sur lui ?...

Orden avait repris sa placidité, tapotant sa main gauche de sa canne (et si *Q[^]Qi*) était... ton sauveur. Le gangster ou le... ou le... amateur de littérature, et désireux d'épargner la vie d'un écrivain tout en excitant sa convoitise, son désir d'enquêter, de... critique l'oeuvre criminelle d'un ancien disciple en lettres devenu un maître en criminalité, en fait, en...>

- Vous trouvez que nous nous acharnons ? Diable ! Un nez cassé pour trois tués, deux enlèvements...

- Vous croyez (mais je pense que nous nous tutoierons prochainement, Orden, mon frère Orden) qu'ils ont rapport avec ?

- Ce sera énorme, non ? Je vous l'ai dit, je me fie à l'évidence, à l'évidence seule. Ceux là sont trop idiots pour avoir affaire avec l'enlèvement, ou même être ingénieur. On les a mis là pour autre chose.

Elle avait repris son sac, s'apprêtait à partir.

- Pour quoi, alors ?

- Remémorez-vous la matinée. Vous pensez peut-être qu'ils n'ont pas réussi ?

- 85 -

Soyez prudente J... Non, rassure — toi. Elle ne craint rien tant que... nous verrons.

- Elle ne t'aime pas beaucoup...

dernier à Bruxelles. Elle et sa soeur se trouvaient à un congrès féministe quelconque. J'étais chargé de veiller sur la sécurité des membres de notre association — tu vois qu'elle comprend des ramifications nombreuses, je dirais infinies. Infinité, oui. L'organisation est infinie, Erdel et c'est pourquoi elle seule, nous seuls pouvons lutter contre les Autres, contre l'Autre - et je n'ai pas veillé sur mes sentiments ni sur ma conduite. Comme je devais repartir, que je repars toujours, j'ai préféré mettre un terme à notre petite association.

- Moi, je mets un terme avant de pécher par inconduite.

- Je sais. Ça ne les satisfait pas plus. Elle n'a pas l'air contente...

- Tu m'accapares.

- Je t'accapare. C'est vrai. * 1//

Ils traversèrent tous le pays, interrogèrent les cafetiers, les marchands, les passants, franchirent les frontières, gagnèrent tous les lieux où elle, auraient pu se rendre. Orden ne conduisait jamais, interrogeait rarement, méditait sans cesse. Erdel se demandait quelles pourraient être les motivations de cet être étrange, qui ne se délivrait que lors de rares moments d'affection ou d'agressivité, apparemment si jeune, profondément siveux, ancien.

Un Bonaparte de l'espionnage, qui aurait vécu déjà des vies nombreuses.

Partir et retrouver son calme. Le temps chaud et beau avait succédé au gris des premiers jours. La population se rassemblait autour du lac,

des plans d'eau divers qui jonchaient le relief partien. Un été 1914, en quelque sorte, disait Orden. Il semblait que rien ne venait contrarier

- Un transfert familial. L'histoire est bien longue, ça se passait l'an

- 86 -

La joie innocente des vacanciers, que rien non plus n'entraverait le processus qui s'était déclenché - dans les rêves d'Erdel, ou dans la réalité, il n'aurait su le dire - en un moment précis, sur la terrasse ou dans la salle à manger, le jour de la Rencontre.

Ils rentraient de Reinata. Orker les avait sermonnés au sortir d'une boutique, les menaçant plus ou moins d'une expulsion prochaine si...

- Il va falloir changer de méthode. Nous agissons en débutants.

- Tu tiens à tes évidences... Ou vas-tu les retrouver ?

- Je dirais, pour parler comme toi, mes épiphanies. Ça vient du grec, je crois ?

- d'épiphaino, trans-paraître.

- C'est cela même...

- Remarque, révélation, dévoilement serait à mon gré aussi bon, sinon meilleur. Bien, et la révélation, nous allons l'avoir où ?

- Comme de coutume. Dans un Lieu Saint. Le Lieu Saint de la Modernité.

- Ou de l'Antiquité. La Grotte au chamois. La Centrale. Tu sais que qu'on risque...

- Plus que tu ne: le concevais (la route défilait comme un long fil, le fil tenu de l'existence, qui tous jours menace de rompre, de nous projeter dans l'abyme si voisin, à ta gauche Erdel, Erdel, à ta gauche, et qu'un petit coup de volant viendrait interrompre, innocemment, absurdement. Penser, continuer à penser qu'une Mort belle est possible, si une vie sensée ne l'est pas, que toutes les morts ne se valent pas, au contraire des vies, au contraire des individus, qu'il y a des morts héroïques, des morts tragiques, des morts méta—mégaphysiques, des morts d'Ivresse Apocalypse et non la bête morte, faite d'être et de n'être pas, fin de naissance d'usine, d'opprobre de vie et d'entropie, qui coupe court à tout ce que magique de l'exister dont": la Seule Fin est la préparation

- 87 -

patient et perpétuelle de l'Achèvement suprême, de l'Apothéose morte uaire, du Grand Art de Périr au milieu beau des flammes folles et des cris, des éruptions d'essence et des confins de sueurs brutes) dans tespires cauchemars (puisqu'aussi bien ta seule vraie grandeur réside en eux, repose en eux)... Oh, je n'en sais rien, après tout. Mais l'accès doit être très difficile. A propos, qu'est-il advenu de l'excursion prévue pour le lendemain de mon arrivée ?

- Ils ne l'ont pas remise, de peur de prolonger l'état de peur au sanatorium. Ils se sont contentés d'une visite des Hauts lieux historiques et géographiques de Partina.

- J'aimerais bien connaître le désert. Ils'y trouvaient des Tartares...

Arrête-toi.

- Où ça ?

Ils arrivaient sans qu'ils s'en rendit compte, à la hauteur du lieu de l'enlèvement. L'anti-centrale, songea Erdel, en se garant. L'emplacement était désert. Emu, comme porté par une force invisible, Orden restait toute la scène. Il mimait les gestes de chacun des ravisseurs, l'agression des jeunes femmes, la longue attente des agresseurs derrière leurs arbres. Erdel regardait la rivière, comme pour y trouver un écho visuel du bonheur, de la douleur d'Irène. Qu'avait-elle

dit, signifié à la rivière.

- Regarde !" Il se retourna; Orden tenait en main une carte d'identité. Il la montra à Erdel. L'amie d'Irène. Il ne l'avait pas vue si belle.

- Où as-tu trouvé ça ?

- Chez un commerçant. Elle l'avait oubliée en réglant un achat.

- Et il ne l'a pas donnée à la police ?

- Il est des nôtres. Je t'expliquerai.

Soulagé, il scrutait les sol, s'attendait à voir surgir des pièces à conviction. Les cris d'Irène auraient fécondé la terre, son imploration

- 88 -

sourde et continue les fera pousser...

- Pourquoi ne me l'as-tu pas montrée plus tôt.

- Je voulais la voir là. Seul, dans un premier mouvement. Elle ne te plaît pas ?

- Je t'ai déjà dit ce qu'elle faisait là avec Irène...

- Elle est magnifique.

Amoureux d'une image... Erdel songeait à tous les personnages de romans qu'il aurait pu aimer, vôtres adorés, à la consolation qu'il retirait de l'impossibilité de cet amour ; mais l'image, plus lancinante plus douloureuse aussi, à laquelle on ne prête pas des traits rêvés ou empruntés, s'impose dans sa toute canalité, ombre de chair et de désir d'une présence momentanément absente, éloignée dans l'espace, à l'autre bout d'un monde ou d'une condition, à l'autre bout du temps, dardant l'esprit, dardant l'Ame entière du pauvre Appelé, du pauvre éperdu, éperdu dans les sens, éperdu dans l'histoire, éperdu dans sans indépassable malédiction.

Orden alla et venait avec son image, comme s'il tentait de prendre place dans la photographie, près du modèle. Il semblait un enfant, un primitif quelconque, désireux de faire fonctionner le mécanisme fabuleux d'un objet exclusif, et incapable de parvenir à ses fins — Elle ne t'avait pas frappée avant ?... Elle est peut-être vivante.

- Je n'ai pas regardé. Je n'avais pas gardé. Erdel : elle s sont vivant toutes les deux. Toutes les deux, tu entends ?

Il s'assit ; sa douleur à la nuque le reprenait ; son dos lui faisait mal. L'idée de revoir Irène... Il essayait depuis le début de pas penser à elle, de ne considérer l'enlèvement que sous l'aspect d'une énigme à résoudre, dont les signes se révélaient ici et là, et la fin, le but de sa quête s'effaçaient dans son esprit sous l'agissement des moyens et des circonstances qu'il utilisait, ou rencontrait

- 89 -

Il pensa à ces alpinistes qui ne regardent que l'obstacle immédiat, la paroi périlleuse dans l'instant, qui tomberait aussitôt glacés d'effroi s'ils s'avisait de regarder Là-Haut. Le But Ultime... Toujours chasser le but ultime.

Il mouilla son visage, sa nuque. Irène... Les hésitements de Thésée avant le dernier Détour, avant le Dernier Couloir qu'il menait au Minoraure. La peur du dévoreur ? La peur de trouver, tout simplement, qui conforta les hommes durant des siècles dans leurs superstitions et leur faiblesse technique, avant que, absents de toute religiosité, puis de sentiment du Divin, ils se consacrent à la Science justement,

à la découverte, ne f i s s e n t plus que ça.

I l e u t u n e p e n s é e f u g i t i v e p o u r l e d i r i g e a b l e . I l y a v a i t l o n g t e m p s q u ' i l n ' a v a i t p a s c o n t e m p l é c e c o u r a n t d ' a i r h u m a i n , à l a f o i s f a s c i n a n t e t r e p o u s s a n t , e n t a n t q u ' i l i n c a r n a i t d e d é s i r d ' A l l e r v e r s l a C W o s e , l ' i m p o s s i b i l i t é q u ' o n à d e s ' y m a i n t e n i r , n e f û t q u ' u n e f r a c t i o n , q u ' u n e p o i g n é e d e t e m p s . I l d é s i r a i t l e s h a u t e u r s .

- La chaleur e s t f o r t e , O r d e n . J e v o u d r a i s a l l e r e n h a u t e u r , m ' a é r e r .

V o i r l e d i r i g e a b l e , d e s s o m m e t s .

- G o û t e r l ' â m e s o l i t u d e d u m o n t a g n a r d , d e u x m i l l e p i e d s a u - d e s s u s d e s h o m m e s e t d u t e m p s . J e t e s u i s ! " d i t - i l , s o r t a n t , s u r g i s s a n t p l u t ô t , d e s a p é n i b l e c r i s e d ' a d o r a t i o n .

I l d é m a r r a , s a n s a v o i r e n t ê t e d e l i e u p r é c i s o ù s e r e n d r e .

A t t e n d r e l ' a c c i d e n t , a t t e n d r e l e p o r t a i l d e l a d é c o u v e r t e . I l c o n d u i s a i t e n t o u t e f l u i d i t é , n e t r o u b l a n t p a s l e r y t h m e d e l a p u i s s a n t e m a c h i n e , d é s i r e u x d e n e p a s ê t r e d é r a n g é q u a n d s u r v i e n d r a i t l ' a c c i d e n t .

A u b o u t d e p e u , l ' i m a g e d ' I r è n e r e v i n t l e h a n t e r .

- T u c o n n a i s s a i s d é j à c e t t e f i l l e ? Q u i e s t - c e ?

- E l l e s ' a p p e l l e F e l i c e ä a u r e r . J e n e l a c o n n a i s s a i s p a s . J e t é l é p h o n e r a i c e s o i r à L o n d r e s p o u r m e r e n s e i g n e r .

- 90 -

- T u n e m ' a s t o u j o u r s r i e n d i t d e l ' o r g a n i s a t i o n . . .

- C ' e s t t r è s c o m p l e x e , E r d e l , t r è s c o m p l e x e . C e r t e s e l l e a c h a n g é a u c o u r s d e s a n n é e s , m a i s n ' a p a s d é v i é p o u r a u t a n t , c o n t r a i r e m e n t à c e q u e b e a u c o u p c r o i e n t , d e s e s o b j e c t i f s p r e m i e r . J e d i r a i s m ê m e q u ' e l l e n e l e s a j a m a i s s i t o t a l e m e n t e x p r i m é s , s u b l i m é s p a r f o i s - a u p o i n t q u c e r t a i n s d e s m e m b r e s d i r e c t e u r s e n f o n t l a r e m o n t r a n c e a u B u r e a u E x é c u t i f s u p é r i e u r l o r s d e n o s a s s e m b l é e s - q u ' a u j o u r d ' h u i .

T u s a v a i s , j ' e s p è r e , q u e c e s b u t s n e s e l i m i t e n t p a s à l a p r o e c t i o n d ' i n d i v i d u s d o n n é s , q u i e u s s e n t p a y é p o u r q u ' o n l e u r g a r a n t i t

s u r v i e ! N o n , o n p r o t é g e a i t l e s i d é e s , l e s t e n d a n c e s , l e s r é a l i s a t i o n s

- e s t h é t i q u e s o u d a n s u n a u t r e d o m a i n e - q u e r e p r é s e n t a i e n t c e s c r é a t e u r s , l e s c h o s e s e n s o m m e d o n t i l é t a i e n t l e s A g e n t s .

(I l v e n a i t d ' a r r ê t e r l a v o i t u r e , s e g a r a n t à l ' o r é e d ' u n c h e m i n

f o r e s t i e r . L a f o r ê t ! E n f i n l a f o r ê t . I l s n e s e r e g a r d a i e n t p a s . e s t d e s c h o s e s q u ' o n d i t e n n e s e r e g a r d a n t p a s , e n p r é s e n c e t o u t e f o i s

d e l ' A u t r e s u p é r i e u r , l ' i n d i s p e n s a b l e m a î t r e - é p r e u v e d e s a v o i x . L e s l o n g s f û t s d e r é s i n e u x d i s p e n s è r e n t l e u r r o u t e , q u a n d i l s e u r e n t q u ' i l l e c h e m i n . M a i s t o u j o u r s l a v o i x , v i b r a n t e , t a n g e a i t à s e s o r e i l l e s) .

" L e b u t f o n d a m e n t a l d e M A Z E P P A , n u l n e s a u r a i t t ' e n p a r l e r .

I l e s t à l a f o i s u n e t i n n o m b r a b l e , i n f i n i t e t l i m i t é . N o u s d e v o n s p r o t é g e r d a n s l e M o n d e , e n c o u r a g e r , p r o m o u v o i r , f i n a n c e r a u b e s o i n t o u t e s

l e s a c t i v i t é s a t t e n a n t à l ' i d é e , a u x i d é e s d u B o n , d u B i e n , e t d u

P r o g r è s . N ' y v o i s p a s l à u n e r é s u r g e n c e q u e l c o n q u e d u p l a t o n i s m e , l e r e l i e f d é p r é c i é d ' u n h u m a n i s m e . L e b u t u l t i m e s e r a i t p l u t ô t t h o m i s t e ,

t e n d a n t à r e s t i t u e r a u M o n d e s a s o n o r i t é p r i m i t i v e , s a s é r é n i t é .

" L ' i d é e n ' e s t d o n c p a s d e p r o t é g e r q u e l q u e s i n d i v i d u s , m a i s

t o u s l e s i n d i v i d u s , t o u s l e s h o m m e s p l u t ô t , à t r a v e r s q u e l q u e s - u n ,

l ' a c t i o n d e q u e l q u e s - u n s , l e s d é f r i c h e u r s d ' a v e n i r .

- 91 -

(i l p e n s a i t a . c e s p a r t i e s d e c a c h e - c a c h e a v e c I r è n e o ù l e

chercheur, abandonné à son arbre, errait désabusé dans la forêt, percé par l'oeil de l'Autre - un jeu de Voyeur, le voyeur - témoin, heureux de la déconvenue troublée de l'autre, ou le voyeur jouissif, sentant venir sa Fin à l'approche de l'Autre - la proie dissimulée, en vérité chasseur, en quête de signes à travers cette forêt, répétition incessante de répétition et de différences)

"L'Assemblée générale se réunit chaque été, à l'insu des médias et de la plupart des membres. Elle doit débiter dans quelques jours à Sarsène, en Italie. On procédera à l'exposé des ordres du jour, à la discussion collective puis par petits groupes, enfin à la méditation finale - particularité essentielle - et au vote, c'est aussi la période où nous faisons le compte des principales publications et créations qui ont emporté dans le monde l'année écoulée. De cette manière, le Savoir universel est en notre possession, dont un jour nous pourrions nous servir pour renverser l'Empire, les empires du mal.

"Chaque membre directeur, au nombre de trois mille - et tenu à un silence exemplaire. Je n'ai pas eu droit à cette distinction, payant par là le prix d'un passé dont je te parlerai. Mais tu viens d'être choisi, Erdel, malgré toi, parmi des centaines d'autres membres malgré eux de l'Organisation. Et je suis venu là pour te chercher, t'amener à Sassena.

"Il se peut que tu aies des doutes, éprouves une certaine méfiance. Sache que l'Organisation ne te retiendras pas mais que malgré toi tu resteras, tu te rejoindras à la lutte que nous menons depuis des années.

"Autant te parler dès maintenant de nos adversaires. Ils sont nombreux, de tous ordres d'association malfaisante, états politiques, médias brutissants, grandes sociétés internationales, particulières

- 92 -
richissimes, l'Humanité en somme, pourrait-on dire sans excès. Nous la combattons en les infiltrants, en le noyant pour que, malgré eux tous jours, ils se retrouvent un jour dans notre camp. Ces orientations ont été prises il y a six ans sous l'impulsion de notre Nouveau Haut Responsable de l'Exécutif Supérieur. Peu convaincu de la lutte déclarée, il prêche la stratégie odysseenne du cheval.

Le monde est pour nous la ville de Troie, nous sommes pour le Monde le cheval de Bois. Et dehors, il n'y a pas d'invasion, de pillage de sang versé en attente. Il y a l'idée toute simple que nous nous faisons de la sérénité. D'autres que moi t'expliqueront cela."

Il se tut. Ils marchaient de concert, du même pas. Erdel tenait ses mains dans ses poches, déchiré entre la perspective d'une aventure fabuleuse et la haine que tout honnête homme se doit de professer à l'encontre d'un groupe "rassemblé en vue de..."

- Je m'en doute. La leçon ne fait que commercer. Quel est ton rôle ?

- Théoriquement, je suis homme de corps, attaché aux personnes que l'organisation croit menacée, ou qu'elle veut s'adjoindre. En fait je suis agent recruteur, homme de main, observateur. La deuxième fonction, si tu préfères, reproduction du guerrier d'antan. Je suis guerrier.

- Tueur patenté, pion dérisoire, sergent recruteur... Pardonne-moi.

Je ne sais pas si je dois t'envoyer promener ou t'écouter pour peu à

peu me lais ser convaincre, absorbé dans ce groupe.

- C'est justement parce que tu es i n d i v i d u a l i s t e e t donc respectes profondément l' a u t r e - mais pour d'autres raisons aussi, bien entendu - que

l e s m e m b r e s d i r e c t e u r t ' o n t c h o i s i .

- Reste à v o i r s ' i l n e f a u t p a s se méfier des i n d i v i d u a l i s t e s autant que des hommes de... troupe. Dis-moi, combien êtes vous de... Guerriers ?

- t r o i s c e n t s , p o u r l ' i n s t a n t . Le recrutement e t p l u s délicat, à une époque aussi emcombrée d ' i n t e l l e c t u e l s . Mais aussi l'Organisation redoute

- 93 -

que, trop nombreux, nous p e r v e r t i s s i o n s l e s b u t s précis q u ' e l l e nous assigne lors de chaque mission.

- Qui veut l a f i n , veut les moyens, pourtant.

- Nous les avons, E r d e l , nous les avons. L'arsenal ne se l i m i t e pas au savoir. Tu pourras prendre enseignement avant de v e n i r avec moi à Sarsena en l i s a n t dans notre Annexe...

- La bibliothèque du Sanatorium ! Quelle idée !

- Oui, e l l e correspond en plus aux options esthétiques de nos membres a r c h i t e c t e s . On n'y trouve pas l e s l i v r e s essentiels e t l e s archives - j e ne peux encore t e d i r e où i l s sont, du reste j e l ' i g n o r e moi-même précisément - mais tout ce q u i de près ou de l o i n nous concerne dans les domaines les plus d i v e r s , dans tous les domaines en f a i t .

- Homcjsun), n i l m i h i humanum a l i e n o p u t o .

- Tu a s i n t e r v e r t i deux mots, j ' a j o u t e r a i que l e bibliothécaire qjt des nôtres.

- Pas l e d i r e c t e u r . . . Des nôtres, des nôtres. E t l a formule malgré s o i malgré l u i ? Vous imposerez l a p a i x au Monde malgré l u i ? L ' a r t , l a c u l

t u r e , l a sérénité à l a majorité des imbéciles, à l a minorité des c r i m i n e l s , malgré eux, malgré vous ? Comment ? Par l a f o r c e , par l a propagande, par l ' a u d i t i o n de musique pour qu'elle adoucisse les moeurs ?

Vous ne pouvez prêcher que des c o n v e r t i s , Orden, que des hommes de bien

Et comme un homme de bien ne vaut de toute façon pas plus qu'un affamé ou qu'un a b r u t i . . .

- S i nous échouons, nous périrons. Ou nous nous p e r v e r t i r o n s . Mais j e dois d i r e que l a p r i n c i p a l e préoccupation de nos chefs e t de ne pas l a i s s e r se putréfier nos idéaux en dépit de t o u t . Sache en t o u t cas que nous commençons d'être puissants, Orden, véritablement puissants.

- Que penses-tu de cette stratégie du noyautage ?

- E l l e e s t ambiguë. Nous en discutons souvent les e f f e t s pervers, l e s

- 94 -

c o n t r a d i c t i o n s . Se transformer en ennemi, ce brigand à abattre de son trône ? De plus, r i e n ne d i t que nos adversaires - i l s se rassemblent,

E r d e l , se concentrent en un p o i n t , une o r g a n i s a t i o n , que nous frapperon ou qui nous frappera - n'agissent pas de même, que l'un de nous, l e

d i r e c t e u r , moi-même, ne soyons pas des propagateurs du Mal extérieur.

Aussi nous exerçons-nous, nous exhortons-nous à nous p u r i f i e r , nous p e r f e c t i o n n e r , nous amender perpétuellement.

- Vous vous espionnez ?

- Disons que nous prenons des g a r a n t i e s , des précautions. La v i e de chacun e s t fouillée plus qu'aucune v i e ne l e f u t jamais par un romancier

- Vos a r c h i v i s t e s - rassembleurs enterrent Balzac e t Mann, s i j e comprend

bien !

- Ils les dépassent sur certains points . Ne t e l a i s s e pas a l l e r à l a dérision ou l ' i r o n i e . C'est l'arme du désarmé.

Ils p a r v i n r e n t au sommet de la pente. La forêt s'estompait. La chaleur était moins f o r t e , le temps couvert. Erdel méditait l e s paroles de son compagnon. Emanation d'un cauchemar en creux, expression d'une réalité supérieure ? Tandis q u ' i l p a r l a i t , Orden a v a i t p r i s une tournure grave, renfermée, igepugnable à l ' i r o n i q u e , au contempteur. La Fanatique L'Homme de Paix, de la Sérénité. Il pensa à cette mer de la Sérénité, quelque p a r t sur la lune ; l e mot l ' a v a i t toujours fasciné, enfant. Sérénité. I l y a l e mot s o i r dedans, l e crépuscule. Et l e crépuscule implique l'idée de ... déclin. Ultime moment, euphorie agonique du monde moribond prêt à se dissoudre dans l'horreur d'une Apocalypse toujours, t o u j o u r s renouvelée. Mais quoi ? S i l ' e s p o i r naît d'une perversion de l ' e s p r i t de mort imhéfcent à nous tous, de l ' e s p r i t de lemming, q u i e s t contenu dans l ' o r g a n i s a t i o n , maîtresse des passions des sentiments ? Voyrenox l u i a v a i t d i t un jour que s i l ' o n m o d i f i a i t " l e s s t r u c t u r e s a p r i o r i de la sensibilité" - pour p a r l e r comme l e v i e u x chinois de

- 95 -

Koenigsberg - en révolutionnant l ' a r c h i t e c t u r e , l'urbanisme e t l e mode de t r a v a i l , on p o u r r a i t changer l'homme e t , sinon l e p e r f e c t i o n n e r , du moins l e normaliser. Ce n'était qu'un p i s - a l l e r , un essai en vue de mieux, e t non une utopie. Voyrenox... Que f a i s a i t - i l dans l e Pacifique - Ce qu'on l u i d i t de f a i r e , t o u t simplement. Mais i l écrit aussi, j e c r o i s . Voilà t r o i s ans que t o n ami e s t parmi nous. I l e s t mal v u , du r e s t e , des d i r e c t e u r s . Son p r o j e t a été tetenu. Nous savons q u ' i l émanait également de t o i . Tes l i v r e s s'accordent remarquablement à l'es p r i t - maison Mazeppa...

- Tu r a c c o l l e r a i s pour un éditeur que t u ne t ' y prendrais pas autrement Orden l u i s o u r i t . Et la danseuse ? E l l e n'en était pas; mais sa soeur, o u i , ce q u i a v a i t valu à son impétueux conquérant d'être éloigné quelqi temps.

Le paysage se dégageait. Les nuages crevaient sous l a pression des dards de l'Azur, semblant célébrer à l e u r manière l a prochaine admission d'un membre de l a société secrète MAZEPPA. Erdel se rengorgeail car, même s ' i l n'accordait aucun crédit aux récompenses, à l'illustrât] à l a reconnaissance de l a société, i l n ' a v a i t jamais su s'empêcher de accepter e t de s'en réjouir, non par vanité (des vanités q u i ne s e r a i t que vanité), mais comme gage, preuve à l u i accordée par d'autres que l \ de son e x i s t e r , de son a g i r . I l a v a i t suffisamment enduré l'intense absence de fondement pour méditer cela sans déchoir. Du moins l e c r o y a i t - i l ?

I l regardait vers l e p i c d'Arena, situé en Orcistus. Apparut l e d i r i g e a b l e . Lentement, i l contourna l ' o b s t a c l e , feignant l ' i g n o r e r , toute majesté e t t o u t e indifférence. Le r o i de l a montagne, pour un temps. Fauve aguilon, i l f e n d i t une mer de nuages, un brise-lame, songt New, brise-l'âme. Sa course ë/eàifÊ \tous jours tendue, jamais hésitante. Depuis q u ' i l connaissait, depuis q u ' i l l e v o y a i t évoluer - l e mot prem

- 96 -

pour une f o i s s a t o u t e ampleur -, 11 n'avait jamais eu l'impression que

mangeur d'espace a it manqué a. un moment de définition sans son v o l ,
même-de préméditation. Les c i r c o n v o l u t i o n s obéissaient a. une volonté
supérieure, q u i i g n o r a i t c e l l e s des hommes. L'En—bas, l'En haut. Erdel
pensa à l'nimal du poète q u i s e u l v o i t dans l' o u v e r t . Le r o i du c i e l
t r a v e r s a i t l'ouvert en toute innocence, en toute supériorité Le v o l
d'avant l a chute.

Quelle maîtresse—main pouvait guider ce seigneur aérien, l u i
conférer ce parcours surhumain dans sa détermination e t son détachement
S'arrêtait-il, r e p a r t a i t - l l , a c c e n t u a i t - i l sa cadence de v o l que t o u jours
son cheminement se f a i s a i t sans à—coups, sans rebondissement, san:
infécond mouvement. Le cigare était maître du mouvement e t par la. pénét
r a i t l'espace, pénétrait de son éclat l e s consciences broyées des t r o p
humains cotemplateurs, les pénétrait de l e u r i m p e r f e c t i o n , de l e u r
quand bien même i l s e r a i e n t en mesure de l e n a r g u e r , de
l' i m i t e r . Un roulement de tonnerre se f i t entendre. I l f a l l a i t r e n t r e r .
Erdel détournait son regard quand i l e n t e n d i t l a v o i x d'Orden.

- Regarde !

I l se retourna - j e n e f a i s que me retourner, perpétuellement,
dans ma v i e , comme s i j e r a t a i s t o u t , l'instantané, l a s p o n t a n é i t é du
\, l'innocence de l'éclair, l a v i o l e n c e e t l'immédiate du t r a i t , et
q u ' i l n e m e r e s t a i t qu'à me retourner pour constater l'étendue du dégât
du f a i t réalisé, t o u t en l e médiatisant, l e pensant, l e c o n s t i t u a n t men
talement avant de l'apercevoir, sans plus de s u r p r i s e que s i j'eusse
assisté à sa génération continue, perpétuée, mais à un niveau de connaissance
i n f i n i m e n t inférieur - e t nota, ne fût-ce, que pour corroborer
l'exclamation d'Orden, un changement dans l a course du d i r i g e a b l e .
I l était presque imperceptible, même s' i l n'avait pas échappé à
l' o e i l prodigieusement exercé e t prévenu de son compagnon. Peu à peu,
- 97 -

t o u t de même, i l v i t que l' e l l i p s e jusque là. p a r f a i t e que décrivait dan
l e c i e l l'étendue masse noire s o u f f r a i t de hoquets simusoïdaux, se
rompait sur maints points de l' i n v i s i b l e f i l tendu depuis...

I l s'approcha du bord de l a f a l a i s e , à en perdre l'équilibre.

Mais o u i : l'oiseau d'hélium p e r d a i t sa superbe. I l p e r d a i t aussi de
l' a l t i t u d e . Enfin, i l bifurqua.

- I l v i e n t sur nous ! I l va v e n i r sur nous !

- Que f a i t - o n !

- Abritons-nous !

- Mais i l n e v a t o u t de même pas s'écraser ?

Le d i r i g e a b l e était face à eux maintenant. I l semblait avoir recouvert
son équilibre e t sa stabilité. Erdel regarda vers l e b a s : l' i v r e s s e l e
reprit;? I l l e v a l a tête : l a bête s e r t i a i t ' v e r s eux. Une main, l a main
d'Orden, l'agrippa, quand i l se v o y a i t déjà trébuchant. I l s coururent.

La forêt était en contrebas. Mais f a l l a i t - i l f u i r ce monstre de
gaz, manquer a i n s i une sublime e x p l i c a t i o n de f a i t ? Orden s a v a i t ce
q u ' i l v o u l a i t .

I l s se réfugièrent entre deux éperons rocheux. Le r o i du c i e l
l e s menacerait moins. Pensant à s' a b r i t e r , i l s p e r d i r e n t de vue l e u r
chasseur. Reprenant l e u r s o u f f l e , i l s tendaient l' o r e i l l e : on n'entendait
plus r i e n . Où était-il passé ? Erdel se leva.

- Ne bouge pas ! Il a du coupé les gaz. D'ici nous ne pouvons pas le voir...

Une masse énorme couvrait d'une ombre blanche leur cachette.

D'instinct Erdel leva la tête : l'appel du vide...

- " Il est passé !

- Attends !..." Des crépitements d'arme automatique, suivis d'une explosion, fêlèrent le silence. Il semblait que l'orage contenu, séquestré par les nuées n'attendait que ce silence pour éclater : ce qu'il

- 98 -

fit, à grand* fracas. Ruisselant d'eau, ils sortirent de leur cachette.

Il crut entendre " voir ce qui s'est passé", suivit Orden qui s'était élancé. Le bougre était rapide. Erdel entendait l'eau ruisselant sur ses tempes.

Il eut soudain comme un éclair. Il courut, porté par un élan nouveau, qu'il avait perdu depuis de nombreuses années. Il retrouva son allant, sa jeunesse. Il rattrapa Orden, se maintint sans problème à sa hauteur. Ce dernier tenait toujours une arme à la main, constamment portée vers la même direction.

Ils dépassèrent les derniers arbres. Plus rien ne pouvait les abriter que les anfractuosités, les reliefs déchiquetés des rochers. Plus rien, au loin, qu'une grotte qu'ils voyaient — la grotte aux chamois, à laquelle ils ne pensaient plus depuis des heures, devant laquelle aletant, épuisé, se tenait le dirigeable.

Ils ralentirent, s'approchèrent lentement. D'inonbrables questions, comme des gouttes de pluie, piquetaient son esprit : qui avait tué ? La grotte - interdite depuis peu était-elle le refuge du dirigeable que momentanément il n'avait pu atteindre, ou le lieu strictement interdit qu'on avait défendu à tout prix ? Mais dans ce cas pourquoi le diable avait-il modifié sa trajectoire, risquant sciemment d'être frappé ? Qui se trouvait autour du dirigeable et dans le dirigeable, autour de la grotte et hors de la grotte ?

L'orage se calmait. Il continua de pleuvoir doucement, finement.

Le soufflé rétabli d'Orden laissa échapper une fine nuée ; on sentait le froid.

Le dirigeable échoué comme une baleine s'écrasait sous son poids. La masse énorme haletait. Ils furent longtemps avant de trouver la nacelle. Ils virent deux hommes étendus, vêtus d'une combinaison

- 99 -

noire moulante.

- Ils sont morts, constata Orden. On entre ?

Le poste de pilote était des plus réduit, pauvrement équipé.

D'où venait donc cette maîtrise de la course qu'il s'émerveillait tantôt

Une porte bloquait l'accès de ce qui devait être la pièce principale.

Ils la forcèrent. Erdel trébucha. Sa douleur à la nuque le repréna.

Il se releva titubant, se heurta aux objets que le choc avait projeté partout dans la cabine.

Elle était gigantesque. Il n'en crut pas ses yeux, réussit à s'asseoir. De forme rectangulaire à la base, elle s'achevait en coupole au sommet. C'était un palais oriental, une galerie des glaces, un rêve souverain de décorateur, un... locus solus. Des tableaux de maîtres,

des tapis d'orient, des meubles d'époque, des lustres inouïs, des fourrures d'animaux introuvables, les fastes de toute l'histoire du monde. D'une énorme armoire coulait un flot de manuscrits d'avant la Renaissance. D'une commode massive un filet de pièces d'orfèvrerie. Des couverts inestimables jonchaient les dalles de marbres couvertes des merveilleuses tinées de l'orient. Du marbre dans un dirigeable... Des photographies du début du siècle encadraient saugrenement le Lorrain, le Chirico. Erdel en saisit une : il reconnut l'une des plus grandes stars du cinéma muet, qu'on croyait depuis des années... Gloria Diebo. C'était donc ça... La réalité dépassant la fiction, et qui devient plus que belle que la fiction au point que les autres-mêmes ne croient plus cela. Le monde entier contenu dans un phantasme de cinéma..

- Que dis-tu ? Tu sais à qui ce yacht appartient ?

Il reprit son soufflé, s'adossa à un mur, caressant du regard une nymphe de Fragonard qui s'ébrouait sur l'autre bord.

- Je n'en suis pas sur, mais juque là rien ne vient contredire cette hypothèse, c'est une histoire vieille d'un demi siècle, à qui l'on

- 1QQ -

accordait l'attention qu'on accorde aux légendes surannées.

- Oldies but goldies. Viens au fait, jete prie.

- C'était en 1928 ou 1929, je ne me souviens plus, lors de l'apparition du cinéma parlant. A cette époque de grande stars se partageaient une gloire universelle, due à la seule force de leur regard, à la magnificence de leur physique, à l'éclat de leurs gestes. Ces stars qui *iMitbto*~
Hiii l't^U&Ci sur leur temps - au point d'être reconnues à des milliers de lieux de chez elle par un berger habitué des séances de cinéma dominicales, ou célébrées dans des temples animistes, au point d'exalter ou de désespérer par leur attitude, le quart de l'humanité- ces stars dis-je furent brisées par l'apparition de la Voix au cinéma. Certaines s'y adaptèrent tant bien que mal, acceptant à contre-cœur d'utiliser leurs cordes vocales au détriment de leur regard, mais d'autres, condamnés par leur organe ou délibérément, ne se plièrent pas aux nouvelles exigences et disparurent des écrans — pour quelque chose qui ne s'y trouve pas !

"J'ignore si l'apparition du parlant a ruiné la divinité des grandes figures du cinéma. Mais vraisemblable : la mort du muet, ce fut la mort de Dieu-visage.

Gloria Diebo en était. Adulée dans les années vingt par - je n'exagère pas - des centaines de millions d'hommes à travers la terre, immensément riche, et rude aussi pour ses malheureux amants - n'est-ce pas Byron qui a dit qu'il valait mieux mourir pour une femme que vivre avec elle ?, elle atteignait le sommet de sa carrière. Et--brusquement elle mit fin à tout.

"On dit qu'elle n'avait jamais passé d'audition, et c'est vrai.

Elle se refusa au parlant, comme une reine refuse à un empereur, une vierge à un dieu. Elle quitta les studios, vendit ses biens innombrables disparut à jamais. On lança sur ses traces les plus fins limiers - ils

- 1Q1 -

se cassèrent les dents. Les hypothèses les plus folles se succédaient, qu'on oubliait sitôt qu'on les avait retenues. Les mois passaient quand

un journal - le star chronique, j e c r o i s - p u b l i a l ' a r t i c l e , o u l a l e t t r e , j e n e s a i s p l u s , d ' u n e a d m i r a t e u r d e l a g r a n d e G l o r i a . I l d é c l a r a i t q u ' u n s o i r , a u s o r t i r d e s o n t r a v a i l , i l a v a i t v u u n d i r i g e a b l e , e t q u e , r e n t r é c h e z l u i , i l v o y a i t t o u j o u r s c e t t e m a s s e i m p o s a n t e s o u s l e s y e u x . R é s o l u , i l p r i t d e s j u m e l l e s , e m p r u n t a u n e é c h e l l e , m o n t a s u r l e t o i t . E t l à q u e l l e n e f u t p a s s a s u r p r i s e d e v o i r D i e b o s e p e n c h e r à u n h u b l o t e n t r o u v e r t p o u r p r e n d r e u n e b o u f f é e d ' a i r , t o u j o u r s a u s s i b e l l e , t o u j o u r s a u s s i i m p a s s i b l e , m a i s l i b r e c o m m e j a m a i s s t a r n e l e f u t p l u s j a m a i s .

"Les journaux, l e s l a n g u e s s ' e m p a r è r e n t d e c e t é c r i t . O n f i t u n p o n t d ' o r à l ' a u t e u r q u i d e v i n t c r i t i q u e é m é r i t e d a n s l e s p l u s g r a n d e s f e u i l l e s h o l l y w o o d i e n n e s , h o n o r a n t m ê m e d e s a p r é s e n c e q u e l q u e s p l a t e a u x d e t o u r n a g e i l l u s t r e s . O n é p i a l e c i e l , o n l e d é c o u p a . C h a q u e a p p r e n t i - a s t r o n o m e t e n a i t s a p a r t i e , s a p o r t i o n c é l e s t e q u ' i l d e v a i t a u s c u l t e r c h a q u e j o u r , c h a q u e n u i t . O n r e p é r a l e d i r i g e a b l e , o n l e s u i v i t . L e s f o u l e s s e p r i r e n t d e p a s s i o n p o u r c e t t e b e l l e a u b o i s d o r m a n t d e s a i r s q u e n u l n ' a p p r o c h a i t , n e t o u c h a i t . E l l e s e n n é g l i g è r e n t l e s n o u v e a u x d i e u x d u p a r l a n t — l e c i n é m a n e s ' e n r e m i t j a m a i s .

"Quand le d i r i g e a b l e s ' i m m o b i l i s a i t p o u r s ' a p p r o v i s i o n n e r e n c a r b u r a n t o u n o u r r i t u r e , d e s a t t r o u p e m e n t s c o n s i d é r a b l e s s e p r o d u i s a i e n t O n n e c o m p t e p l u s l e s c o r d e s c o u p é e s p a r u n b i l a n t r o p c u r i e u x , l e s m a l h e u r e u x q u i s ' é c r a s a i e n t a u s o l p o u r a v o i r v o l u u v o i r d e t r o p p r è s l a d é e s s e i n c o n n u e . O n o r g a n i s a i t d e K e r m e s s e r , d e s s o u s c r i p t i o n s , d e s p é t i t i o n s , d e s p è l e r i n a g e s ; e t l ' o n d e m a n d a i t à l a s t a r d e s e m o n t r e r à l a f o u l e . E t , d e s f o i s , d e s y e u x m u n i s d e j u m e l l e s t r è s p u i s s a n t e s c r o y a i e n t v o i r , l a s s i v e e t s o u r i a n t e , p e n c h é e à s o n h u b l o t l a s t a r s t é r i l e e t t r i o m p h a n t e . L ' A p o t h é o s e d u g é n i e e n r é s e r v e , e n q u e l q u e - 1 0 2 -

sorte ! E t , p a r c o n t a g i o n , l a n o u v e l l e s e r é p a n d a i t , s u s c i t a n t l e s p l u s f o l s e n t h o u s i a s m e .

"La b e l l e e r r a a i n s i q u e l q u e s a n n é e s d e p a r l e m o n d e . P a r t o u t e l l e r e c e v a i t l e m ê m e a c c u e i l t r i m p h a l . I l s e m b l a i t q u e , d a n s c e s d u r e s a n n é e s t r e n t e . ? , e l l e f û t l a s e u l e c o n s o l a t i o n p o u r l e s t e r r i e n s f r a p p é s p a r l a c r i s e - l a c r i s e q u i p u n i s s a i t l ' h o m m e d u v i n g t i è m e s i è c l e d ' a v o i r r e n o n c é a u m u t i s m e d u c i n é m a ! - e t d ' a u t r e p a r t , l e s e u l ; l i e n e n t r e d e s m i l l i o n s p r ê t s à s ' e n t r e d é v o r e r p o u r a c c a p a r e r l e s r i c h e s s e s p r é s u m é e s d e l e u r s v o i s i n s .

U n j o u r , h é l a s , d e 1 9 3 9 , l a s t a r d i s p a r u t a v e c s o n d i r i g e a b l e , e t p o u r t o u j o u r s . I l s e m b l e q u ' e l l e a i t é t é v i c t i m e d ' u n e b a l l e o u d ' u n o b u s p e r d u s , q u e l q u e p a r t a u - d e s s u s d e l ' o c é a n o u d ' u n e m o n t a g n e . O n n e r e t r o u v a j a m a i s r i e n . L e m o n d e f u t p u n i d e l a m a n i è r e q u e t u s a i s . "

I l s e t u t . O r d e n s o u r i a i t à c e t t e h i s t o i r e e m b e l l i e e t d é f o r m é e à s o u h a i t , s i c o n t r a d i c t o i r e e t o V m i i j U e q u ' e l l e e n d ô l / Ū / " ê t r e r é e l l e .

- M a i s l e d i r i g e a b l e , l à , i l e s t c h a r g é d ' h é l i u m . E t à l ' é p o q u e . . .

- J e s a i s . I l s é t a i e n t g l o n f l é s à l ' h y d r o g è n e . M a i s l e p r o g r è s - s ' i l

s ' a g i t d ' E l l e , c e d o n t j e n e s u i s t o u j o u r s p a s c e r t a i n . I l s ' a g i t d e l u i , c ' e s t c e r t a i n , m a i s e l l e . . . n e v a u d r a i t - i l p a s m i e u x q u e n o u s n e l a v o y o n s p a s ? - l e s p r o g r è s , d o n c , c o n c e r n e n t t o u t l e m o n d e , l e s g e n s q u i v o y a g e n t s u r t o u t . C e n ' e s t s a n s d o u t e p a s l e m o d è l e q u ' e l l e

avait en 1938. Il est concevable qu'elle s'adresse incognito tous les dix ou vingt ans à une société pour qu'elle lui en fabrique un du dernier cri...

- Tu as raison. C'est un vrai film.

- Un beau sujet, oui. Un beau sujet. Mais où est-elle ? Cherchons encore.

- 1Q3 -

- Ne cherche plus. Tandis que tu parlais, sans me regarder, je l'ai trouvée.

Erdel frémit ; il trembla en se penchant sur le corps allongé derrière un divan. Le corps de Gloria Diebo. Elle était là, étendue sur le dos, le visage aussi resplendissant qu'avant, et morte. Du sang coulait de son visage parfait. Erdel fixa Orden. Il n'avait pas remarqué.

- Retourne-là. Regarde ses pieds, ses genoux.

Il souleva la robe, devinant l'âge des jambes, n'osant pas les regarder. Elle était sur le ventre. Le visage que l'on voyait était...

Nerveux, Orden retourna le corps. Ils virent alors l'oeuvre du temps.

Ils sortirent quelques instants plus tard, silencieux, comme accablés.

- Rupture des vertèbres cervicales. Elle n'a pas souffert longtemps.

- Elle a souffert pendant plus d'un demi-siècle.

- Ce n'est pas sûr. Enfin, au moins jusqu'en 1939. Quand je l'ai vue, pendant que tu me parlais, je l'ai vue vivante. Elle me souriait presque. Jamais je n'aurai pensé qu'elle avait collé ce visage.

- La réplique de Orian Gray... Je garderai ces traits tuméfiés dans ma chair jusqu'à ma mort.

- Allons à la grotte.

Des roulements de tonnerre couvrirent leur voix. L'orage avait repris, mais il ne pleuvait plus. La grotte irradiait d'une lumière blanche. Erdel hésitait, n'allait-ils pas commettre une sorte de blasphème, de violation de temple en pénétrant profondément ce devant quoi le dirigeable lui-même s'était immobilisé ?

L'intérieur était sombre. Le temps d'un éclair, ils virent qu'elle était habitée. Des lits de camp occupaient une partie de l'espace somme toute réduit. Il y avait des meubles, une cuisine. Plus loin, dans un

- 1Q4 -

renforcement, ils découvrirent une table chargée de mets. On avait quitté les lieux précipitamment, et un dépôt d'armes.

- C'est curieux, non ?

- Les occupants ont fui à cause du dirigeable.

- Ou d'autre chose, qui a également détruit le dirigeable. J'espère que ces lieux t'inspirent... Je me demande où ils ont pu aller, viens...

Ils s'enfoncèrent plus encore. Mais l'obscurité les empêcha d'avancer plus. Orden retourna sur ses pas, revint après quelques instants muni d'une bougie. Ils étaient presque au fond. Une pierre de taille moyenne obstruait un passage — ce qu'ils supposaient, ce qu'ils espéraient être un passage. Avec beaucoup de mal, ils la déplacèrent. Un courant d'air frais éteignit la bougie. Orden la ralluma. Il promena la flamme vacillante, se décida enfin. Une vraie procession, songea Erdel. Ils parvinrent enfin à l'extrémité du passage, obstrué lui aussi.

Mais il n'y avait plus rien à faire.

- On fait des paris ? Le temple du soleil, un dépôt d'armes, un central informatique, une salle de commandes pour faire sauter l'univers entier ?

Ils sortirent enfin de la grotte. Orden tenait encore la bougie à la main. La cire dégoulinant lui fit lâcher son sceptre du royaume d'obscur. Le dirigeable n'était plus là. Ils se regardèrent, comme pour s'assurer de la présence de l'autre ; il avait bel et bien disparu.

- Je commence à fatiguer un peu...

- Est-ce que tu penses que nous devons prévenir - en bas ?

- Qui sait ? Le passage a boutit sans doute au palais princier. C'est par là qu'ils se glissent, et qu'ils noyautent le gouvernement.

D'un coup, le ciel se découvrit. Le soleil apparut, et la chaleur écrasa le paysage. Las, déçu de leur attente vaine, ils redescendirent. Après quelques minutes, ils se rendirent compte qu'ils ne revenaient pas sur le pas. Ils changèrent de route, ne retrouvèrent aucun des éléments

- 1Q5 -

du paysage de leur ascension. Le paysage état d'âme, qui se modifie au gré des phantasmes et des frustrations du voyageur, l'égarant pendant quarante années jusqu'à, ce qu'il se rende compte qu'il n'appartient qu'lui de se retrouver dans son droit chemin.

Ils hâtèrent le pas. Impassibles, les sapins couvraient leur présence, couvraient leur marche. Ils gravirent un relief pour se situer

Ils étaient loin déjà de la grotte. Erdel hésitait presque à poursuivre ils n'auraient là-haut que la confirmation de leur -

Le sommet. Entre les frondaisons d'arbres situés en contrabas,

ils virent un lac. Par là, dit Orden. Ils gagnèrent un point de vue.

pierreux dégagé. Un lac ; à en juger par la forme, ils'agissait d'un lac de Fernholm. Erdel respira.

- Nous ne sommes plus en Partina, Orden. Nienorcistus. c'est difficile à dire. C'est le point de rencontre de six ou sept pays — Orsel, Metaxa Sondorna, Ferghana...

- Une zone neutre, alors ?

- Non plus. Mais mal définie. Elle appartient un peu à tout le monde.

Dépasse-tu une pierre ou bien un arbre que tu es dans un autre pays.

Les gouvernements respectifs ne se sont du reste jamais entendus une fo:

pour toute pour régler le problème. Aussi ces frontières sont-elles insignifiantes au sens fort, et glissantes".

Il se souvenait du livre que lui avait inspiré ce problème des

frontières, qu'il était venu là, ou un peu plus loin, une dizaine d'anne

auparavant, pour écrire son livre "les monts d'Aflsuréna". Lire un paysage

comme un livre, et se laisser pénétrer lentement de toute sa richesse

naturelle dans un premier temps, et de son ambiguïté ensuite, cannotée

par les artifices déployés par les hommes pour s'approprier d'imaginaire

lignes. Et ces frontières naturelles qui ne pouvaient plus le demeurer

quand chacun rêve de s'approprier cette nature, et qui deviennent glis-

- 1Q6 -

santés, on iriques, la pons d'espaces et de temps, épousant les contours

de la conscience des hommes bruts et ambitieux... - Mais il n'osait

jamais écrit ce livre, ce livre entre les livres, qu'il lui faudrait écrire un jour.

- Regarde ! Tu vois . . . Une maison là-bas. Oui, et un balcon devant. Dis-donc, c'est presque la maison, ce balcon.

Le soleil était encore assez haut. Ils furent en bas en quelques minutes, dévalant la pente, comme aspirés par la possibilité d'une présence humaine.

Ils arrivèrent près d'une berge, bordée de sapins. De l'autre côté, la maison paraissait inoccupée, reflétant son impassibilité, sa majesté dans l'eau morte du lac. Ils longèrent la rive, décidés à se rapprocher coûte que coûte de ce home mystérieux.

Il s'agissait vraisemblablement d'un ancien château reconverti en gentilhommière. Le donjon, les créneaux avaient été rognés. Le mur, haut comme une falaise, qui faisait face au lac était non pas ciblé de meurtrières mais orné de fenêtres vastes comme des yeux sur un visage, d'où pas un regard n'émanait.

Erdel s'immobilisa ; mais Orden avait déjà vu la barque, arrimée à un ponton. Les planchers craquèrent sous leur pas. Une brise s'était levée, qui donnait vie à l'eau. Des nuages couvraient d'ombre la surface bleue du lac, aussitôt chassés par le vent. Les arbres bruisaient. Orden commença à détacher l'amarre.

- Vous cherchez quelque chose, messieurs ?

Ils se retournèrent plus surpris encore de l'apparition que de l'apostrophe. L'homme qui se tenait devant eux semblait échappé d'un livre de légendes germaniques. C'était un vieillard, haut de taille et barbu, vêtu du traditionnel costume de ces montagnards d'Europe centrale, seigneur des morts et des forêts, un chasseur. Il tenait son fusil en pandoulière, bien campé sur ses bottes au pied desquelles grondait son chien.

- Laisse, Martin, laisse. Ces messieurs sont nos hôtes, n'est-ce pas ? Il prit sa pipe, la bourra, l'alluma. A ce moment, il pouvait faire partie d'un tableau, être un tableau. Erdel n'y tint plus.

- Je vous salue, noble vieillard. Nous sommes deux voyageurs égarés et rompus de fatigue. Nous pensions trouver de l'aide, sinon le gîte pour la nuit dans la gentilhommière que voilà. Nous arrivons de Partina, du sanatorium d'Argo. Mon nom est Erdel ; je vous présente Orden de Ries.

- Pardonnez-moi si je vous ai effrayé ; dit le vieux en retrouvant le sourire. Voyez-vous, je vois si rarement des voyageurs se risquer dans ces parages que je me montre rarement à la hauteur de l'événement. Mon nom est WfcKûfcPvon Mattheuer. Je suis le propriétaire de ce château qui appartenait à mes ancêtres lesquels étaient liés à la maison d'Arafur. Je vois à vos mines que vous connaissez l'histoire de Partina. Mais venez donc ; vous êtes mes hôtes pour cette nuit, pour d'autres mêmes si vous le désirez."

Orden regardait en l'air, comme s'il eût cherché un astre où se raccrocher. Le soleil était haut ; il pouvait être midi, au plus tard une heure.

Ils prirent les rames. Le vieil homme, qui rappela Elias Noster à Erdel, caressait son chien — qui grondait toujours, tiraît de profondes bouffées de sa pipe, dévorant ses hôtes du regard. Erdel

détourna le sien, vit Orden ; l'oeil aussi pur qu'un diamant affronta l'étrange présence de l'autre, au bout de la barque.

- Ne vous inquiétez pas pour le chien ; ce n'est plus vous, c'est l'eau qu'il redoute. Il déteste prendre le bateau. Je dois dire que c'est te

- 1Q8 -

liquidité ne me convient pas non plus.

— Vous devez toujours emprunter cette barque ?

— Jugez par vous même. Au cours des siècles, pas un agresseur n'a pu s'introduire dans le château par la voie... terrestre. La falaise est haute de trois-cents pieds. La seule voie d'accès est lacustre.

Ï- C'est bien le lac de Feshnôlm ?

— Non. Pourquoi croyez vous...

Ils échangèrent un regard.

— Nous sommes où, monsieur Von Mattheuer ? demanda d'un ton sec Orden.

— Sur mes terres, dans le comté qui porte mon nom.

Erdel arrêta de ramer. Le vieux lui paraissait sincère et moqueur

à la fois. Une comédie stiftérienne qu'il me joue là. A moins que...

— Pardonnez-moi cette question un peu stupide, comte. En quelle année sommes-nous ?

Ils mangeaient à la table d'hôte, éclairés par quelques chandeliers, les produits de la chasse et de la pêche de la journée. La nuit était

tombée brusquement, au milieu de la traversée. Ils n'avaient plus eu

d'autres solutions que d'accepter l'invitation du vieillard. Un fou, se disait Erdel. Tout de même, si je m'attendais à cette date... Ah, si

je pouvait prévenir le sanatorium. La police a peut-être de nouveaux

indices... Ermeline doit être inquiète. Quand je parlerai de cette

\réplique vivante d'Attinghausen ! Qui sait s'il ne se joue pas de nous,

continuellement... Ils vont nous croire enlevés ou morts, là-bas !

Comment rentrerons-nous demain ? Il n'y a pas plus de chance de retrouver

notre chemin dans ces conditions ; s'il se croit en il ne nous

sera d'aucun secours.

Peu à peu, ses pensées encombrantes libèrent son esprit,

comme si la nouurrature avait l'effet d'un narcotique. Il entendit la

- 1Q9 -

voix d'Orden, toute d'aisance et clarté.

- Vous n'avez pas de domestiques ?

- Je préfère. Il me serait difficile d'en trouver et surtout d'en garder.

D'autre part je goûte fort la solitude... bien sur en la compagnie de Martin.

- Vous vivez seul depuis combien d'années ?

- J'ai cessé de les compter lors de la quarantième, j'entends la quarantième de ma présence ici. Mais je n'y a pas toujours vécu. Je suis

longtemps resté. Soldat, servant dans l'armée de l'empereur. Avant, le

château était habité par mes soeurs. Quand elles le quittèrent, je décidai

de renoncer à la condition des armes, et m'amenageai ici.

- Vos soeurs sont parties, dites-vous ?

- C'étaient deux anges d'innocence et de beauté. L'aînée, aux cheveux

plus noirs que l'aile du corbeau s'appelait Charlotte. La cadette, Isab

elle, avait des cheveux plus dorés que la sueur de soleil. Elles viv

aient là recluses, attendant la fin de la guerre, ne voulant si d'une alliance qui les plongeât dans le quotidien, ni d'une vie monastique qui les arrachât à leurs rêves, à la contemplation du lac. J'ai beaucoup voyagé dans ma jeunesse, messieurs ; jé n'ai jamais vu de paysage comparable à celui que vous verrez demain, dès la première heure... Mais je poursuis.

"Elles cultivaient les arts, s'adonnant qui à la musique, qui au chant, qui à la peinture, à la cuisine même. Elles cultivaient surtout le plus noble des arts, l'art de se perfectionner, de mettre à profit les quelques jours que le seigneur nous concède dans sa grâce infinie pour devenir un modèle digne du royaume céleste. Et elles y seraient parvenues si... Pardonnez mon émotion. Mais voilà dix ans que je n'avais rien dit de cette histoire, et qu'elle ne m'était apparue dans tout son tragique...

- 110. -

"Un jour, donc — mais peut — il en advenir autrement ? Comment concevoir qu'une existence se déroule hors du temps, à l'affût du réel, de l'histoire, du monde et de son horreur sans que le seigneur vous inflige une épreuve, ou le diable — ce disant, le vieillard projetait des étincelles de feu de son regard, phénix de fureur, rancoeur, régénérée de ses propres cendres. ?

"La guerre frappa à nos portes. Au cours de la bataille de Langenau, le corps de troupe de nos adversaires se débandèrent — qu'ils soient maudits ! Certains fuyards réussirent à nous échapper, qui se réfugièrent dans la grotte du prince Johann — où ils furent massacrés. Mais d'autres descendirent comme vous — comme vous, messieurs, ils étaient deux —, deux cornettes, je crois, qui empruntèrent cette barque.

"J'ai peine à vous conter la suite. Après avoir vainement tenté de résister au torrent de passion qui entraînait leur raison, leur piété, dans les profondeurs du péché, elles accompagnèrent les objets de leurs feux, lâches déserteurs, ennemis de notre prince... L'une acheva sa vie au cours d'une rixe où femmes et enfants qui suivent les troupes furent massacrés. L'autre, abandonnée par son amant dont elle attendait un enfant, revint à ce château, messieurs ! Revint à ce château et se jeta du haut de la... du haut de la falaise..."

Du mauvais Stifter, pensa Erdel. Mais après tout, le mauvais Stifter, c'est l'histoire vraie. L'histoire vraie ! Mais non, les dates de toutes manières...

- "J'espère que vous ne voyez pas en nous les figures maudites des deux cornettes ?

La voix d'Orden coupante comme une lame transperça son oreille. Le chien se remit à gronder. Le vieux se leva.

- 111 -

- Je vais vous conduire à vos chambres.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvaient dans la chambre d'Orden.

- Je flaire le coup de l'Auberge rouge, c'est certainement le gardien du château, que sa solitude doit déranger un peu. Je pense, donc je fuis. Allez, viens.

- Et s'il bloque la sortie ?

- J'en fais mon affaire. Tu te sens peut-être à ton aise dans cette dinguerie littérature, mais moi j'en ai assez pour aujourd'hui. Tu es sûr que c'est le lac de Fernholm ?

- Voilà vingt-cinq ans que je viens dans la région, mais...

Il toucha de la main l'épaule d'Orden. Le vieil homme, en costume d'apparat se tenait devant la porte. Après un instant l'hésitation, Orden s'avança. Il le laissa passer.

Ils trouvèrent la barque à l'emplacement prévu. La lune était pleine, le temps parfaitement beau. Le départ de Lohengrin...

- On aurait du lui demander un cygne pour partir...

- Regarde ! Des lumières !

Ils ramèrent, trouvant une cadence commune. Merveille et grâce du rythme, creuset de l'habitude et de l'effort, et oblitère le temps, les sueurs, dans sa maîtrise totale du geste et du mouvement ! Les lumières se précisèrent. C'étaient celles d'un hôtel. Erdel se retourna sans cesse, au risque de rompre la cadence, guidé par sa seule oreille.

- Ne cherche pas, c'est l'hôtel du lac. Oui, le lac où tous les touristes se baignent.

Ils ralentirent. Qu'allait-on leur apprendre encore, qu'ils n'en avaient leur journée. Leur journée ? Quel jour, quelle heure ? Depuis quand étaient-ils partis ? Ils accostèrent.

Après avoir prévenu le sanatorium pour qu'on vienne les chercher, ils dinèrent au restaurant de l'hôtel, affamés, épuisés par leur journée. Ils ne se disaient rien. Erdel s'immobilisa soudain.

- 112 -

— "Je sais. On a mangé tout à l'heure... C'est bien moi, je ne suis pas un mirage."

Le maître d'hôtel leur rapprit que le château de Fefetein était gardé par un vieux bonhomme du nom de Strasser, au louche passé de braconnier-passeur-bonimenteur, qui maintenant gagnait - si l'on peut dire - sa vie, c'est-à-dire quelques thalers, à garder la demeure estivale des comtesses d'Arafura, présentement absentes. Personne ne le fréquentait, mais on savait que - du fait de sa solitude, de son habileté bonimentrice qu'il retournait contre lui maintenant - il divaguait quelque "peu. Erdel parla du dirigeable. Personne ne l'avait vu de la journée.

Ils rentrèrent tard. Le salon bleu était encore fort animé.

Erdel se souvint qu'un concert devait se dérouler ce soir. Il n'était pas terminé - il reconnut - alors que le réceptionniste lui tendait son courrier - le quatrième mouvement de la première symphonie de Brahaus. En quelques secondes, il revécut sa journée — l'Ascension, la discussion, le dirigeable, la grotte, le lac, le château, le fou.

Il fut surpris par un crépitement d'applaudissement. Le concert venait de s'achever. Où était passé Orden ? Il gagna le Salon Bleu. La pièce était comble, tous les spectateurs debout, qui orationnaient les musiciens. Il reconnut le chef d'orchestre, Otto Langdorf, qui demanda

et obtint le silence. Il parla de Morcell, pria l'assistance d'observer une minute de recueillement.

Erdel parcourait la salle du regard. Il vit le dos d'Ermeline,

à demi couvert par sa chevelure, s'avança. La minute prit fin, les gens sortirent. Gêné, il cria. Elle n'entendit pas. Elle s'aya de ne pas écouter les commentaires des gens, qu'il n'avait jamais supportés au sortir du concert. Pourquoi ne s'expriment-ils en musique ? disait-il. Enfin, il l'attrapa. Elle sembla ne pas le reconnaître.

- 113 -

- C'est vous... Je vous ai attendu. Nous avions prévu une sortie, si vous vous souvenez...

- Je sais. Je n'ai pas pu. Je ne peux pas vous expliquer. Vous ne me croiriez pas, je n'y crois pas moi-même. Allons prendre un verre...

- Oui, mais avec les autres. Ils m'ont donné rendez-vous, et seront là, eux.

Que voulait-elle qu'il fit ? Qu'il descendît en téléphérique de la grotte au chamois, qu'il fonçât en hors-bord dans le lac de Ferstein - le lac de l'hôtel, qu'il sautât en parachute du dirigeable ? Du reste, que lui voulait-il ? Cette question le calma. Il n'avait rien à lui dire, à lui demander. Orden était parti, il se sentait seul. Bon ! Allons retrouver M.M. le professeur, les philosophes, le critique, le glossateur, l'expert en relief de montagne et les touristes en mal de discussion culturelle !

- Mais où étiez-vous donc ? lui demanda d'une voix mielleuse le critique d'art qui s'appelait Milow - ou Milosz, tandis qu'ils iraient une vodka orange.

— Je, j'ai fait une promenade, avec monsieur de Ries.

- Le nouvel arrivant ? Vous sympathisez bien vite avec lui... Il est vrai qu'il vaut mieux bien s'entendre avec le bonhomme, à ce qu'on en dit.

Il jeta un coup d'oeil alentour. Ils se moquaient - discrètement de lui, de sa mise désordonnée, de sa béate attitude, de l'apparent - et réel - coup de tête qu'il avait eu pour un beau jeune homme agressif et cogneur. Même Ermeline semblait satisfaite de sa déconvenue. Il chercha sa parade. Ne pas bégayer, surtout, ne pas bégayer...

- J'espère que vous voyez-là une raison suffisante pour mettre dans vos articles mes ouvrages à l'index. Mais est-ce ma faute si de tout

- 114 -

temps j'ai préféré la compagnie des aventuriers aux répétiteurs, des cogneurs aux pions, très cher Milow... (C'était manqué, agressif et manqué. Il tenta le tout pour le tout). Nous sommes allés à la grotte aux chamois.

- Vous rêvez, ou vous vous moquez (il reconnut la voix de Noster).

L'accès en est interdit. Et l'on nous a assuré qu'elle était gardée par des hommes en armes, des militaires je crois, en prévision du prochain pèlerinage du prince.

- Et... qu'y faites-vous ?

- (Qu'y faites-vous !) Des armes, mais point d'hommes. Ou plutôt si : des hommes morts. Les pilotes du dirigeable sur lequel on a tiré. Bonsoir."

Il se leva. A l'entrée du salon, Orden discutait avec le bibliothécaire

.

- c'est un diable en communication que ce De Ries ! Il charme tous...

- Vous partez demain, monsieur Milow ?

- Oui, pourquoi cette question ?

- c'est p a r f a i t . Vous ne m'en voudrez pas.

I l p r i t s o n v e r r e , but une gorgée, versa l e r e s t a n t sur l a tête intriguée du c r i t i q u e , e t s'éloigna. Orden l e p r i t par l e bras.

- Ah, t e voilà. Monsieur vous cherche depuis ce matin. Tu as encore provoqué un raffût ? Le dernier acte g r a t u i t de l a journée ... Nous devenons les terreurs de l'hôtel, mon cher Lucas.

- Moins i l y en aura, plus i l y aura de chances de découvrir... I l faut absolument que j e vous voie demain, monsieur E r d e l . Je suis heureux d'apprendre que ... Nous en reparlerons. Passez vers sept heures t r e n t e , au plus t a r d h u i t heures. L'inventaire est achevé, e t les l e c t e u r s , de l'hôtel e t d ' a i l l e u r s , nous envahissent à nouveau. Bonsoir."

I l l e s q u i t t a , nerveux de s'être adressé à eux, au v u e t au S U de tous.

I l s gagnèrent une table voisine de l'entrée, commandèrent des consommations. Orden se passa l a main au niveau des a i s s e l l e s , l a huma.

- E s t ce que tu te sens sale ?

- Non. On d i r a i t que nous avons passé l a journée i c i , à jouer aux cartes et commander des punchs. Remarque... Làbas, i l s me trouvaient un peu... débraillé ?

- I l s ne peuvent plus t e s e n t i r . C'est un sentiment que j e provoque souvent chez l e s a u t r e s , e t j e s u i s contagieux. Mais t i e n s ! Voilà de l a v i s i t e .

Ermeline venait de se l e v e r . E l l e s'approchait d'eux, gênée par l e s innombrables chaises qui encombraient ce s o i r l e salon. I l se r e n d i t compte q u ' i l n'avait pas même prêté a t t e n t i o n à son apparence. En serrée dans une longue robe de soirée qui l a moulait sans trop révéler ses formes harmonieuses, l e visage l i b r e de tout fard, de tout ornement - à moins q u ' i l n'en fût couvert, mais discrètement, pudiquement, mettant en valeur l a nature plutôt que l a f o r t u r e ou l e bon goût de l a jeune femme (i l y a un a r t de r e s t e r sans a t t r i b u t esthétique comme i l y a un a r t de l e s p o r t e r) , e l l e se g l i s s a i t entre l e s o b s t a c l e s , se servant de ses bras comme des b a l a n c i e r s , des pétales, qui l u i permettaient de se mouvoir en constant déséquilibre avec une p a r f a i t e assurance, c e l l e que confèrent des années d ' e f f o r t s et d'ardeur, magiquement convert i s en grâce, l'espace d'un moment. (I l se demanda pourquoi i l avait renoncé s i brusquement à e l l e dans l ' e s c a l i e r , l ' a u t r e s o i r , interrompu l a romance e s t i v a l e . . . Fuite éperdue face aux responsabilités de l'engagement vis-à-vis de l ' a u t r e , l a responsabilité par excellence, qui résume un être à une seule essence, sourire et forcenée, tendue d'échine et de labeur, labeur d'amour, labeur épis d'amour et suèsamahT " 6

un être sous l a seule vérité, sa seule vérité d'être - pour, d'être donateur, donateur de s o i , donateur de sang, navré de m'égarer, pour l a j u s t e cause, que l a pâle nullité d'écrivain, d'homme a c t i f , d'homme l i b r e sans qualité. Pourquoi, s i

l'amour... y renoncer ? Parce que tu attends l e r e t o u r d'Irène,
l e retour de temps anciens, où tout n'était bu, t o i n'étais
vu qu'à t r a v e r s l e prisme universel de son anneau, de ton
anneau, vérité première d'être consacré ? C'est lâcheté que
tout c e l a , abandon pur de sacerdoce. Irène r e v i e n d r a i t que
de même tu a g i r a i s , fuyard de t o i , comme de l ' u n i v e r s , impacide
lunatique désireux de devenir pas...)

E l l e s'arrêta. A quelques mètres d ' e l l e (ses bras semb
l a i e n t avoir pris e sur l e temps, q u ' i l s p a r a l y s a i e n t) se
d r e s s a i t de toute sa masse corpulente l ' i n s p e c t e u r E r k e r .
I l s ' a v a n ç a , s ' a s s i t à l e u r table.

- Je voudrais savoir ce que vous avez f a i t aujourd'hui ?

- C'est un a v i s d'expulsion ?

- I l s ' a g i r a de bien d'autre chose que d'expulsion,
monsieur E r d e l , s i j'apprends que...

- De quoi, a l o r s , de quoi, r u g i t Orden ? Vous nous
abattrez avant q u ' i l s fassent, s i par mégarde ou i n a t t e n t i o n
i l s n e l e f o n t pas avant que... avant que quoi, inspecteur ?
Que nous découvriions l e marionnettiste, l e maître de céans,
l e grand ordonnateur de l'Apocalypse ?

- Je n ' a i pas voulu dire c e l a . Calmez vous... Nous avons
retrouvé l'amie de votre femme, monsieur E r d e l .

- ... Morte ?

- Vivante. Apparemment, i l s n'en ont pas voulu, ou se
sont rendus compte que...

- Mais e l l e t r a v a i l l e aussi à l a C e n t r a l e , pourtant.

- C'est v r a i . Mais ce n'est sans doute pas à l a Cent
r a l e q u ' i l s en veulent. Votre épouse a i n s i que ces... ingénieur
s f a i s a i t partie depuis quelques années d'une société
secrète dont l e s buts plus ou moins avoués étaient s u b v e r s i f s .
Depuis quelques temps, des bandes r i v a l e s l a menaçaient, qui...

- C'est une a f f a i r e de moeurs, ou un règlement de
compte, inspecteur ?

- Nous l'ignorons pour l ' i n s t a n t . Ce qui e s t sûr, c'est
que F e l i c e Maurer e s t vivante et en bonne santé. E l l e se d i t
prête à nous aider pour notre enquête dès demain...

- Attendez, inspecteur. Oui, j e c r o i s me souvenir. Des
amis communs m'en avaient parlé. La groupe Arcana ; j ' a i du
conserver quelques papiers qui l e concernent...

- Dans ce cas, j e vous s e r a i s reconnaissant de me l e s
communiquer au plus tôt. E t cette journée ? Vous n'avez pas
bravé l ' i n t e r d i t , au moins ?

- Mais s i . Nous sommes allés à l a grotte au chamois,
ou des soldats nous ont priés de p a r t i r au plus v i t e (quoi
de plus naturel en ces temps de préparatifs ?) . Puis nous avons
navigué sur l e l a c de Fe/stein et sommes rentrés grâce au secours
de l'hôtel.

Vous pouvez vérifier... Ah oui! Nous avons rencontré
l e gardien du château.

- Le fou . I l ne vous a pas ennuyés, au moins ? E n f i n ,

je vous avais prévenus. Contentez-vous à l'avvenir de promenades plus classiques. Sur ce, je vous quitte. A bientôt, messieurs, et pardonnez le dérangement. Monsieur Orden, il faudra que nous parlions demain, tous les deux.

Il se leva, s'éloigna. Ermeline reprit sa marche, posa doucement sa main sur l'épaule d'Erdel, l'arrêta, s'assit près de lui. Elle semblait désolée du tour que prennent les événements. Elle est toujours désolée de ce qui m'arrive, s'avoua Erdel, et toujours à l'affût.

- Vous croyez qu'il a compris ?... Que vous avez menti.

ut
- Menti ? Mais je n'ai pas menti. J'ai pieusement confessé notre itinéraire de la journée. Quant au reste, j'ai des papiers qui prouvent que...

- Je ne parle pas de ça. Je voudrais dire (avec votre souci de l'exactitude, de la transparence du verbe, vous faites de chaque conversation entre nous un parcours d'obstacles) vous croyez qu'il a cru que vous le croyiez ? Cette histoire de mœurs, de règlement de comptes...

- Tout cela m'importe peu.. Ce qui me tourmente, c'est de savoir pourquoi Maurer a été relâchée. Dans les deux cas, terrorisme, espionnage, ils n'auraient pas dû... Tu ne penses pas Orden ?

Le détective s'abimait depuis dix minutes dans la contemplation de la carte d'identité de sa belle du matin - paré pour retrouver Laura. La voix jaillit, nette, coupante comme à l'ordinaire, quand le regard demeurait égaré dans sa stérile rêverie.

- Ils donnent le change, pour que personne ne s'occupe d'eux. Ils préfèrent relâcher cette fille que personne ne connaît plutôt que ta - que ton ex-femme .

- Ce serait une fausse ?... Ah, en voilà assez pour aujourd'hui ! (il regretta ce qu'il venait de dire, comme s'il pressentait que toute discussion à ce sujet serait à l'avvenir impossible ou du moins intermittente avec Orden. Vaut-il perdre sa lucidité ? J'aurais pu prévenir le mal dès ce soir. Oh, et puis...)

- Le châtement ! Le châtement !

Ils sursautèrent. Tel un diable de sa boîte avait surgi un homme savonarole réincarné. Petit, d'aspect chétif, il portait un long manteau rapiécé qui lui descendait jusqu'aux

chevilles, des chaussures, des cache-pieds, dont n'eût pas

11

in

voulu un clown ; sa tête était bardée d'une chevelure broussailleuse et grisonnante, dont les longs composants paraissent interminables - un astré en fusion, qui décochait des éclairs. Sa voix forte fatiguait l'ouïe, mais fascina l'esprit, pour lequel on prêtait attention à son discours. Il gesticulait, crachait ses cheveux, bavait ses paroles. La

paisible assemblée le laissa parler, prédicateur trublion de fin de soirée. Il reprit :

- La terre va s'ouvrir et la forêt ! Des flots de lave vont couler, qui vous emporteront plus bas que l'Achéron ! Repentez vous avant qu'il ne soit trop tard ! Abandonnez vos chaises, abandonnez vos assiettes, veules spectateurs, et suivez le messager au sommet las de la montagne, au sommet la et protecteur qui ne défendra plus son troupeau impie ! Vous pleurerez, vous crierez, vous vous déchirez en spasmes, rien n'y fera ! La lave sera la qui vous couvrira de honte, vous trempera de dégoût ! Le gouffre s'ouvrira, qui flétrira le coeur de vos dégoûts ! Valse folle des vengeances de l'Inimé, coeur assoiffé de la pierre matée et enchaînée par la main de l'outil ! Le bois mutilé écorchera vos enfants, l'acier dompté puis révolté redeviendra fer ! Il instaura l'âge de fer, l'âge du roi Kfrifer qui vous broiera sous sa sauvage enclume ! N'espérez plus ! N'espérez plus ! Toi ! Toi ! Vous serez tous navrés, vous serez tous rongés, dévorés par la rouille affamée des suifs qui ne sont plus, rage des éléments justement révoltés ! Libérez les matières, libérez les fers, des fers dont vous les attachez, que vous vous attachez depuis des millénaires ! Un jour, la montagne s'ouvrira, seuls les nerfs des géants ne craqueront pas sous les chocs du Dieu Volcan ! Verrez dès maintenant ! Demain tout se perdra, Demain tout se...

La prédiction s'acheva dans le bâillon qu'agressivement lui tendait un des solides garçons de l'hôtel dépêché pour le maîtriser. Les gens s'agitaient ; le directeur vint lui-même pour calmer l'assistance "Un fou, un fou qu'on ne reverra plus, évadé d'un asile, rassurez-vous mesdames et messieurs dans un instant il n'y paraîtra plus, etc, etc". Erdel méditait ces propos flamboyants, dont l'écho lui dévorait l'esprit. Fallait-il intervenir pour qu'on ne... Il se retourna, attrapa Ermeline par le bras. "Venez", il l'entraîna dans sa chambre, rompant les digues humaines à l'encre du salon, perforant l'escalier de son indigne échec, ouvrant la porte restée ouverte de sa chambre. Douceur des chairs, délices crues de l'innocence inavouée, caresses drues de l'extase démoniaques, dévoilement du feu des sens, calice de vie et d'ironie des chairs, flambantes manies des rires au creux des blancs emmitouffiants. "Vous m'aimez ? Ne m'aimez pas. Ne m'aimez jamais plus de temps qu'il ne vous faut pour le dire..."

Il se réveilla le corps très bas. Il regarda le réveil : il était près de huit heures. Le rendez-vous ! Il bondit hors du lit, chercha ses vêtements. Il était encore habillé. Il se tourna vers le lit : elle était bien là, aussi vêtue que lui. Ils n'avaient donc... Il ne se souvenait de rien. Il pourrait toujours lui demander. Il descendit, s'égara dans les couloirs. Un voyageur

pendant des années, pendant tout le temps de sa vie, cherchant sa chambre, et se trompant... Une femme de ménage, subtile incursion du monde du travail dans sa conscience de classe endormie. Il se remémora la phrase du critique Fursti "Les rapports de classe sont étrangement absents de votre oeuvre, monsieur XXX" le renseigna. Tant bien que mal, il gagna l'ascenseur, gagna le niveau 1, 2 ou 1 ? se retrouva dans un magasin d'hiver réservé aux skieurs ; les ski. S'ils avaient pu mener leur enquête à ski. Tout le sens, toutes les errances dans la forêt auraient..., remonta, trouva finalement la porte de la bibliothèque ; fermée.

Elle n'ouvrait qu'à neuf heures. Le bibliothécaire l'attendait dans un des magasins. Un garçon lui indiqua une entrée de service. Il se retrouva dans la bibliothèque.

La bibliothèque : longue d'une centaine de mètres, large de soixante, elle est - et là surtout réside sa particularité haute de quarante. Elle a été construite sur les plans d'Orlando de Beer, concepteur issu d'une famille d'architectes dont les origines se perdent dans la nuit des temps. De Beer agi en deux fois : avant la première guerre, après. Sa mobilisation durant l'immense conflit l'empêcha de concevoir son oeuvre en un seul soufflé. Mort fou peu après, d'une maladie contractée dans un bouge ou sur le front, De Beer a laissé peu de réalisations derrière lui, mais une foule d'esquisses, de planches, de dessins qui font l'émoi quotidien des collectionneurs.

Erdel se rappelle qu'il a assisté à Londres aux plus folles enchères de l'histoire. Il semblerait que De Beer, assurant et dépassant tout l'acquis des visionnaires du passé, ait annoncé, prévu, ce que serait le vingtième, et les siècles suivants, pour autant que les formes expliqueront jamais les consciences.

Deux formes s'enchevêtrent dans la bibliothèque ; la géométrique et l'anarchique. Personne n'est en mesure de définir parfaitement les figures que la main du concepteur malin, du concertiste sournois, décrivit au cours d'un accès - Erdel s'égare dans les deux, qui se résignant dans la folie. Le rêve exterminateur de la raison s'avère pour toujours plus frémissant que l'idée cauchemardesque, l'anormalité, comme s'il menaçait plus le témoin, le spectateur, le malheureux lecteur.

La première partie est immensément haute, déploie des trésors d'anamorphose et de topologie. Les épis, les étagères s'enflent et se dégonflent au gré des plis qu'à l'espace inflexible la maestria beerienne. Toutes de monstrueux visages envahis de boursofflures, de chicanes ou d'aigreurs de ventre, elles succombent sous l'assaut vil de l'espace-temps. Intérieur de prison, de carceri méandreux, étendant par delà ses pylônes, ces escaliers infinis - escaliers ? - ces poutres entrelacées, ces ponts jetés par un hasard - nécessairement hasard ! au-dessus d'un abyme - un abyme rempli de livres - et petite, en même temps, elle est petite la bibliothèque,

qu'Erdel parcourt dans un élan s i v i t e .

Les livres ? Les livres sont les murs, les livres font les murs, épis, travées, les étagères. Les livres font l'espace comme ailleur s le temps. La surface rétentive ne se voit pas. Rien ne les retient, aux yeux du grand public. Les livres r d e s s i n e n t l e s c o u r b e s l e s - a r c s - p l e i n - t r e o u d o u b l e a u x - , l e s a r c s d e t r i o m p h e i m p é r i a u x - , l e s e s c a l i e r s , l e s r a m p e s d e s e s c a l i e r s . Sur une rampe se g l i s s e t o u t u n M o n d e ! Toute une époque !

Erdel se rend compte que tout est d'un seul tenant. Il n'y a pas une ligne fracturée, un élan brisé, un soufflé coupé. Tout se suit en ne se ressemblant pas. Il admire, oh combien ! Les noeuds complexes a u t o c r a t i e r s esquissés par le maître ! Autoroutes à quatre voies de livres superbes s'entremêlant, l u t t a n t , perdant au corps à corps leur âme, et chutent dans l' i n f i n i f r o i d des mots et des surfaces mortes. La topologie ! De Beer s a v a i t comment déplacer l'espace en le mettant en bandoulière.

L'autre s a l l e - l ' a u t r e face de Janus- l'autre joue, la Dite géométrique, l' E u c l i d i e n n e , l'Autre qui e s t l a m ê m e e n f i n , s'étend en toute profondeur, niant les hauteurs en tant qu'elles s'épuisent, qu'elles attendent à se trouver en fond de champ. Au fond de champ, point de f u i t e , malheureusement, rude et b r u t a l e , la chute. Les f i g u r e s s'additionnent, volumes, disques et r e s t a n g u l a i r e s , carrés, t r i a n g l e s , et puis cônes, arcades. Tout de l i v r e consommée, l a b i b l i o thèque. Des soeurs d'étoiles au coeur d'étoiles composées, trapèzes, parallélépipèdes, turaulus d'ombres, carnac de lignes d r o i t e s , rùgineux chapiteaux d'écumants souhaits f a i s . Erdel s'approche d'un P a t h é n o n p e t i t e t l a s , bourré de l i v r e s - p r o n a o s , s a l l e h y p o s t y l e , locus cultus, que s a i s - j e , juge entre les l i g n e s u n i d i r e c t i o n n e l l e s l a q u e l l e s e u l e i r a s e p e r d r e , i r a t r o u v e r , car s e u l s t r o u v e n t c e u x q u i s e p e r d e n t , l e p o i n t u l t i m e d' a c c u m u l a t i o n , ponctueux verbes des encensoirs d' a r t i s t e s . Juché sur une p i l e , i l v o i t l e s p i l e s , i l v o i t l e b l a n c . Le blanc sublime, le blanc pulpeux des bancs de l i v r e s d e l a s a l l e . Non, l'autre e s t n o i r e , i n e x t r i c a b l e e n t r e f o u i l l e m e n t d e c a r t e s g r a s s e s e t d' a r c h i v e s , v i e i l l a i r e s d' a s t h m e s , obscurisme ergastule d'arts et de techniques ; c e l l e - l a , candeur de n'être et d'être pas, naissance Acquis de Paix et linéament calme, stérile et f r o i d . Mais les l i v r e s , bon dieu, les l i v r e s se suivent et se ressemblent. Et l'on ne trouve l'un qu'en regardant l' a u t r e , et l'on s a i t , d u r e s t e , décalque le limes.

Erdel s' a s s i t sur une p i l e de l i v r e s encore en attente d'être rangés. Il f e u i l l e t a quelques pages d'un ouvrage consacré à Orlando De Beer, où le rédacteur s'employait à dégager toutes les i n f l u e n c e s extérieures qui avaient prévalu à l'élaboration de son oeuvre. L'auteur était par a i l l e u r s renseigné et intéressé... Erdel songeait : comment f a i r e l a p a r t d e

l'Autre dans son oeuvre, de l'Autre Extérieur, si l'on peut dire, les sensations, les relations, la vie en somme, de l'Autre Interne d'autre part, chair de sang de tout artiste, unique ossuaire de soi-même, l'art et son histoire. Il se remémorait toutes les critiques qu'il avait pu lire à propos de son oeuvre : "compilations d'écrits navrants et indigestes" "pastiches, voire recopiage d'illustrations et de textes", "inaptitude à concevoir une idée originale en dehors de toute référence", "catalogue désordonné des lectures du Sieur E...", celle qu'il aurait pu lire d'un de ses écrivains, qui l'aurait crucifié : "chacune des oeuvres de XXX est pour le lecteur un moyen d'avoir un aperçu des dernières lectures de l'auteur" ou quelque chose d'approchant "Et pourtant, l'écriture au XXème siècle paraissait bien être le produit non pas d'une classe sociale ou d'un moment de la société, non pas le produit d'un esprit lumineux et fécond, mais le produit des productions antécédentes, de la littérature tout simplement. Whitman écrit déjà : "mon savoir ma part est vivante" assumant comme sien ses lectures, Bernard Shaw qu'une poule est pour un oeuf le moyen de faire un autre oeuf, ou si l'on préfère qu'un auteur est pour un oeuvre le moyen de faire une autre oeuvre et que la littérature, sublime oiseau néquetroque, ne se nourrit que d'elle-même, depuis la rédaction de quelques textes, de quelques livres où, comme dit Balzac, sont contenus tant d'autres livres. Il aimait les bibliothèques. Seul lieu où il se sentait chez lui, en sûreté. On put se justifier sa conception de la littérature, conception cultuelle, de bibliothécaire, de génie bibliothécaire. Le vingtième siècle avait résumé, dépassé, les siècles passés. Hégéliens en diable, les écrivains se voulaient avant tout exégètes, commentateurs, récréateurs. Ils se penchaient sur la littérature (il faut en penser ça).

- Vous cherchez quelque chose ?

- Comment ?

- Je dois dire que vous m'avez effrayé tout à l'heure, plus que moi sans doute à l'aéroport. Il est vrai que chaque homme spécialisé dans une branche de l'activité universelle - une branche importante s'entend, créatrice - effraie un peu le nouvel arrivant, le profane. Il apparaît comme une Emanation du Dieu (ou du Diabolique) dans son aspect quasi-surnaturelle à se mouvoir, à agir, à vivre. Voyez l'acrobate sur son trapèze, l'astronome devant sa lunette, le mineur dans son couloir obscur, l'écrivain dans sa bibliothèque, le...

- Le diable dans son élément, le poisson dans l'eau.

Vous aimez cultiver l'ambiguïté, monsieur...

- Ah, monsieur Erdel ! Je suis heureux de vous retrouver

! Je crains si fort que nous ne réussissions jamais.

Remarquez, je n'aurais jamais perdu votre trace... A propos, puisque vous connaissez si bien les lieux, pourriez vous m'indiquer

Le rayon...

C'était bien lui, l'homme de l'aéroport, identiquement vêtu. Il sembla à Erdel qu'il l'avait quitté depuis une minute, guère plus. La capacité d'occuper la conscience de ses momentanés compagnons devait être prodigieuse. L'homme-présence Il cherchait disant-il, des ouvrages d'eschatologie, comme s'il ne les avait pas tous lus depuis des années, depuis des siècles, depuis l'Eternité. Erdel Lh^{nh}uit en vain son regard l'homme lui tournait toujours le dos, ou le regard ; et, quand il posait ce dernier, il devenait insoutenable de présence. Il lui indiqua quelques livres.

Il devait être tard ; il regarda sa montre. Elle s'était arrêtée. Le syndrome du temps qui s'arrête, beaucoup plus priijhùrt(r que celui du temps qui passe. Mais peut-on dire que le déplacement circulaire d'une brindeille métallique, spatiale donc, révèle, représente même le temps, entité abstraite que nous croyons couler, quand même notre sueur perle, notre peau se ride, nos cheveux blanchissent, nos yeux ne voient plus ? Les cycles ne sont pas le temps, il faudra le chercher plus loin, dans la Durée, dans l'Eternité. Mais non... " Il coule et nous passons". Oui, un fleuve qui charrie des troncs, qui charrie de l'eau. Les éléments qui le composent ne sont jamais les mêmes d'une fraction (!) de temps à une autre, et lui reste le même, reste soi, le fleuve. Jusqu'à ce que... Mais non, l'image est faible, toute image est impuissante à figurer à dire le temps, philosophie, au secours !

Il faisait froid. Le soleil avait pourtant percé le rideau, l'écran montagneux, au moins se rappela-t-il cela de son prosaïque réveil à côté d'Ermeline - mais la température était glaciale, presque hivernale. L'Autre se retourna vers lui et, d'un doux sourire qui exprimait presque une excuse, laissa tomber : "Je suis froid, il est vrai. Mais songez d'où je viens..." Ses yeux ? Ou sont ses yeux ? se dit Erdel.

- Erdel ! Monsieur Erdel !

Mmmh... Le bibliothécaire, qui décidément officiait comme éveillé-rêve, tire-là du cauchemar. Erdel constata une ressemblance qu'il n'avait jamais notée jusque là entre le visage qui se penchait vers lui et...

- Pardonnez-moi. Un bref évanouissement. Dites moi, avez-vous quelqu'un de votre famille, ici ?

- En ce moment ? Mon frère. Il travaillait à la Centrale.

Vous l'avez vu ?

- Pas exactement... entr'aperçu. Je l'ai pris pour vous mais ne l'ai pas abordé.

- Il est très intimidant, pour ne pas dire plus. Je ne lui parle pas beaucoup moi-même. Il vient travailler ici de - il Xtemps

en temps.

- Ah bon ? Dites moi... Il faudra que vous me montriez

les livres de l'Organisation.

- Dr MAZEPPA ? Mais ils sont là ! Mais oui, réfléchissez.
Si nous les dissimulions, il se trouverait toujours qu'un
pour les dérober, les photographier, les brûler, que
sais-je... ^ Lors que là, tous les livres ! Tous, monsieur Erdel.
Tous les livres du monde... Et qui sont ceux de l'Organisation,
ceux que comme moi vous lisez.

- Je ne comprends pas. Vous n'allez pas me dire que tout
le contenu de tous les livres entassés ici et dans les magas
ins sont ceux de l'Organisation. Cela n'aurait pas de sens.
Il y faut une... un choix, une orientation. Une clé.

- Bien sûr. C'est le mot. Une clé.

Orden venait de parler. Il s'appuyait contre une des
poutres piranésiennes, enfoncé dans un matelas de livres. Erdel
vit au bout de quelques instants qu'il se limitait consciencieusement
les ongles. Il portant chacun d'eux à sa bouche comme
pour s'assurer de leur perfection. La perfection de soi, le
soin de la personne que tout artiste du reste, danseur, guerr
ier, s'accorde sans cesse. Il reprit :

- Nous possédons tous à des degrés divers cette connaissance
des clés, des signes. Elle est d'une effrayante complexité.
D'abord, il faut tout connaître, les titres de chaque
livre et leur contenu, grosso modo. Ensuite, il faut savoir
les que les prendre, les que les apprendre, et quoi en chacun d'eux.
Cela, on te l'indique au fur et à mesure que l'on t'estime méritant,
capable. Enfin, ultime épreuve qui te permet d'accéder
à la suprême condition de Directeur, il faut savoir dénicher
seul des mots, des phrases, des textes apocryphes, c'est-à-d
ire qui expriment l'essence du message de l'Organisation.
Certains de ces textes sont déjà connus, répertoriés ; pour les

M

autres, une commission scientifique se réunit qui agréée ou
refuse les propositions de l'Accédant -c'est ainsi que l'on
nomme et c). Suivant ses résultats, il est reçu ou non. Je
dois dire que seuls les génies sont aptes à cet exercice suprême,
et que chez nous comme ailleurs, ils sont rares, fort
rares.

Il se rétablit avec une vivacité souveraine, grimpa à
un niveau supérieur, erra parmi les livres, parmi les cabal
istiques formes de l'Ami De Beer. Erdel suivait son évolut
ion et son discours avec respect, soumission presque, tel
ce jeune disciple en peine à l'idée de ne pas séduire son
maître. Il était fatigué surtout.

- Mais tout de même... Dans ce cas de figure, seuls
les lecteurs, les intellectuels, les chercheurs en somme ont droit
d'accès, non ? Ce n'est pas très démocratique, ni surtout -
ni surtout ! très intelligent. Voulez vous passez à côté de...

- Rassure-toi, nous n'assassinons pas Mozart ! Rapp
elle - toi que nous ne contactons que des esprits d'élite, qui
certes ne sont pas tous supérieurement doués ou cultivés,
mais sont aptes à le devenir, ou jugés tels. En outre, et tu

t'es sauvé à temps, démocratie ne signifie pas intelligence. On est intelligent parce qu'on choisit qui il faut, et non parce qu'il faut choisir. Enfin, des enquêteurs partent fréquemment aux quatre coins du monde pour découvrir et ramener des talents nouveaux et des caractères bien trempés.

- Vous ne risquez pas de... d'abrutir vos Ac-cédants sous une masse énorme de culture, telle dromadaire du fou de Turin, ou de sélectionner des érudits chargés d'eux ?

- C'est le danger, mais je pense que tu pourrais me citer autant si non plus de génies ayant percé, éclaté, fracassé le Monde à l'âge de l'adolescence, des études, des premiers travaux. D'autre part, la vieillesse n'est pas une tare pas plus que la jeunesse n'est une excuse.

- On pourrait renverser la formule.

- Je sais que tu n'aimes pas les formules. Mais tu ne vois le vieux que sous le jour du gâtiome.

Orden se retira peu après. Erdel demeura seul avec le bibliothécaire qui avait contacté le directeur pour qu'on n'ouvrit les portes ce jour-ci, "pour préparer la visite de son Altesses" avait-il prétexté.

- Alors, mon vieux ! Qu'avez vous à me dire, à m'apprendre, à me montrer.

- Plusieurs faits, monsieur Erdel, plusieurs. Et tous plus étonnants les uns que les autres. Voyons auparavant si rien ne vous intéresse dans nos derniers arrivages.

Ils allèrent et virent quelques instants dans la bibliothèque. Erdel ne prit aucun livre, attendant que l'Autre commençât.

La bibliothèque du sanatorium d'Argo était renommée pour la qualité et la rareté des ouvrages contenus dans ses travées. De nombreux savants et éminents chercheurs y venaient travailler, qui trouvaient des monographies, des essais, voire des romans restés inconnus, édités à seulement quelques exemplaires, et dont seule la bibliothèque avait gardé la trace. Cela posait un certain nombre de problèmes, notamment au niveau du catalogage. En effet, d'un ouvrage inconnu, comment extraire l'essence, l'amande qui le compose et lui donne sens, comment trouver les vedettes matières qui pourraient secourir l'éventuel lecteur dans sa quête d'un domaine cognitif précis ?

L'un de ces ouvrages était tombé par hasard entre les mains de Lucas Sparade, bibliothécaire du sanatorium d'Argo. Le regardant au hasard, ce dernier avait vu le titre d'un chapitre : "La guerre des Faluns". Il s'était renseigné ; personne ne connaît cette guerre. Selon l'auteur, apocryphe, elle s'était déroulée quelque part entre le XIV^{ème} et le XVI^{ème} siècle et concernait plusieurs grands états politiques de l'Europe. D'illustres chefs de guerre avaient tiré une grande gloire de ces opérations militaires. Au reste, celle-ci avaient pris fin assez rapidement ; la guerre

des Faluns avait alors pris une tournure différente : joutes diplomatiques, combats de clercs et de savants, alternent - tout de même - avec quelques prises d'armes légères. Une guerre élitiste, qui contraste bien avec celles que l'occident connaissait depuis deux siècles. Mais cette guerre, nul ne l'annonçait. Intrigué, excité même à l'idée d'une enquête peu sûre d'aboutir, Sparada consulta les catalogues des bibliothèques de Partina. Mais il ne trouva rien. Alors commença son errance à travers l'Europe et le Monde. Au grand dam du directeur qui par ailleurs reconnaissait ses brillantes qualités, il prenait des congés, s'absentait souvent pour, disait-il, prendre des contacts avec des éditeurs, des bibliothèques plus importantes encore, instaurer une politique d'échanges à la hauteur des autres aspirations partiniennes.

Il visita près de trois mille bibliothèques, compulsait tous leurs catalogues, parcourut les titres des articles de toutes les revues historiques et militaires édités depuis trente ans en Europe. Il questionna les plus grands historiens, qui ne lui apprirent rien. Un jour, pourtant, c'était en Hollande, il entra dans une librairie tenue par un vieux boutiquier juif, émigré de Russie au début du siècle. Détaillant du regard avec la vitesse et l'efficacité prodigieuse que les clients de l'hôtel admiraient toujours plus, il aperçut un livre usagé, à la couverture abîmée. Il lut "Faluns" ; le reste de la reliure était arrachée. Il s'empara du livre, craignant qu'il ne s'agît des "mines de...", de la nouvelle d'Hoffmann. C'était un autre exemplaire de la "guerre". Il se renseigna auprès du vieux ; ce dernier lui apprit qu'il possédait ce livre depuis son enfance, qu'à l'époque on en parlait souvent, du moins dans son entourage immédiat. Il avait été écrit par un historien Yiddish nommé Ari Rohem. L'auteur n'avait jamais mentionné s'il s'agissait d'un livre de fiction - une guerre imaginaire, contée à la manière d'une chronique - ou d'histoire. Mais ce qui était sûr - le vieux s'enflammait à ces phrases, ranimant en lui le feu sacré de l'imaginaire, de la transcendance de l'histoire après des décennies de silence marchand, de cendres froides - ce que Rohem n'avait pas écrit ex nihilo le livre, qu'il avait quelque part puisé des sources sûres. Des sources oui, mais quelles sources ? Folkloriques, orales, légendaires ou historiques ? La était la question.

Le vieux mourut peu après. Il fit envoyer après sa mort deux manuscrits du XVIème siècle à Sparada, les lui léguant pour qu'il poursuivit sa quête. Les textes, authentifiés par l'oeil avisé de plusieurs experts, narraient la guerre des Faluns.

Cette fois, Sparada n'hésita plus. Il entreprit des recherches plus poussées, trouva d'autres documents. Curieusement, il ne les découvrait jamais dans des instituts officiels.

i e l s , mais toujours dans d'affreuses boutiques sombres d'où
émanait le s o u f f l e rance de l ' h i s t o i r e et de son odeur grasse
I l contacta le s gouvernements concernés, des sociétés
savantes, des académies. I l essaya de f a i r e des conférences ;
i l l u i manquait un nom, une éloquence s u f f i s a n t e . I l l u i manquait
surtout la confiance des 'autres", des savants, experts
h i s t o r i e n s ou autres professeurs en renom. E n f i n , v i n t l e
- ! J \

Ails

temps où i l se v i t refusé l'accès dans c e r t a i n s i n s t i t u t s .
Un comble ! puis dans c e r t a i n s pays. C e f a i t l ' i n t r i g u a .
Non q u ' i l t i n t pas dessus tout à sa liberté de mouvement -
chaque l i v r e étant pour l u i comme pour d'autres un t a p i s
volant -, mais i l se demanda pourquoi on l u i i n f l i g e a i t cet
exorbitant châtime nt. Dès l o r s , craignant pour sa v i e et
pour sa r a i s o n - frappée d'un délire de persécution aussi
v i c i e u x que fondé, a u s s i d e s t r u c t i f que sciemment provoqué
par... - i l raréfia ses voyages, ses longs cheminements urbains
à la recherche d'un temps égaré par l e s hommes.

I l écrivit à sa façon l ' h i s t o i r e de la Guerre des
Faluns ; on ne l e p u b l i a pas. Tout au plus p u t - i l confier
c e r t a i n s exemplaires à des amis, et à l ' o r g a n i s a t i o n qui l u i
f u t toujours d'un r i c h e réconfort - encore que... mais non-
I l était convaincu maintenant qu'elle a v a i t eu l i e u cette
guerre, longue de cent cinquante s i x années, qui a v a i t opposé
trente deux royaumes et principautés.

- C'est inouï, j e s a i s . S i e l l e a effectivement occupé
tant d'années, tant de pays, i l n'est pas vraisemblable
qu'on en a i t r i e n retiré, r i e n conservé, qu'aucune trace
ne s o i t venue à nous... E t pourtant ! E t pourtant monsieur
E r d e l Pensez à tous ces t e x t e s qui p a r l e n t de f a i t s , i n t e r prètent
des événements que tout l e monde a caché depuis !

Bien sûr, i l s sortent d'un cerveau puissant et surmené, mais
tout de même... J ' a i tenu avant tout à conserver mon calme,
ma présence d ' e s p r i t . Je s u i s en passe d'affronter un fant
a s t i q u e bouleversement qui me détruira moi ou - j e s a i s ce
qu'a de dérisoire cette formule absolue - l ' h i s t o i r e du monde,
l ' h i s t o i r e t e l l e qu'on la conte, monsieur Erdel.

Depuis des années on a tenté - que d'atrocités n'at'on
commises - de f a i r e oublier ce p a n e n t i e r de notre h i s t
o i r e . Or, l e s gouvernements, l e s s c r i b e s , l e s autorités
r e l i g i e u s e s , que s a i s - j e ? - a tenté d ' e f f a c e r , j e d i s b i e n
d ' e f f a c e r de la conscience u n i v e r s e l l e , du t e x t e u n i v e r s e l ,
c'est-à-dire de tous l e s l i v r e s , un événement v r a i s e m b l a b l e m e n t
e s s e n t i e l .

Pourquoi ? I l y a là une v r a i e q u e s t i o n . Tant de guerres
se sont déroulées, q u i sont encore vantées e t célébrées,
en dépit de tous l e s c r i m e s , en dépit du sang versé ! Vers
I 530 ou vers 154-0 i l y du se passer quelque chose q u i e s t appar
u e f f r a y a n t , comment d i r e , un monstrueux a c c i d e n t , une appar

ition - non, non, je ne sombre pas dans la sorcellerie, n'allumez de bûchers ironiques et narquois -, un Dévoilement.

Vous dites une apocalypse. Si l'on se fie à l'étymologie, c'est fort possible. Un cratère a du s'ouvrir en quelque endroit, une autorité a brandi un sceptre menaçant, un tison de haine - les spasmes se sont tus, les fers se sont retenus, les feux se sont éteints. Depuis, monsieur Erdel, depuis, l'humanité vit avec un voile qui l'ombrage quelque part. Je ne me prétends pas le psychanalyste de l'histoire, susceptible de faire poindre à la connaissance du plus grand nombre ces faits authentiques et fabuleux.

Il faut le dire, monsieur Erdel, il faut le dire à tous.

Il faut savoir aussi pourquoi on a caché cette guerre, pourquoi on l'a effacée, comment a pu fonctionner ce silence incroyable, ce silence imposé par... Mon Dieu, doit-elle être atroce, doit-elle être épouvantable cette Apparition pour que...

- Calmez-vous, Lucas, calmez-vous. Et vous pensez que l'Organisation ne vous apporte pas le soutien nécessaire ?

Erdel regarda sa montre ; il était plus de midi. Il se reprocha de s'intéresser plus à la confiance qu'on pouvait Mazeppa qu'à cette prodigieuse nouvelle qui lui mangeait l'esprit. Mais quoi ? S'il ne s'agissait que d'une histoire, non de l'histoire ?

- J'en ai parlé, bien sur, en haut lieu. Mais vous savez que le recrutement de Mazeppa se calque malheureusement sur celui de la Société, à tort ou à raison - à tort, selon moi. Et je dois affronter bien des réticences d'esprits apparemment ouverts et compréhensif, et qui en réalité sont décidés à taire comme d'autres cette Formidable Nouvelle...

- Si nous allons manger ?

- Oui. Nous reprendrons cet après-midi. Venez quand vous voulez. J'aurai d'autres étrangetés à vous soumettre...

A se chevaucher ainsi, elle s'en ira presque par s'étouffer

- Nous sommes des blasés de l'Absolu, mon cher Lucas.

Vous ne venez pas déjeuner avec moi ?

- C'est interdit à tout le personnel de la maison.

Vous savez... les rapports de production !

Erdel se retira. Dire que ce pauvre bougre détenait la clé de maints savoirs - et pas forcément celui de la guerre fantastique des Faluns, de bien d'autres... et qu'il n'avait pas le droit de manger à la table des maîtres, ou de conférer fort de ses diplômes et de sa lourde sottise en présence d'une assistance digne de lui... La salle à manger était encore vide. Il regagna le Salon Bleu où régnait une certaine agitation.

Elle venait d'arriver.

Elle ; par Irène, bien sur, son amie, sa maudite,

Felicie Maurer. La blonde salace et scatophile, le chien lit des décrépitudes éruptantes, de ses amours éteintes. Elle apparait sait comme une star, au milieu d'un groupe de gens empressés.

Pourquoi?... .

Il s'approcha, vit Orden qui la portait dans ses bras.
Elle avait du s'évanouir en arrivant au Sanatorium. Leurs regards se croisèrent : Erdel crut que le détective allait déposer la fille pour le rejoindre, comme un paquet. Orden se détourna, la posa délicatement sur un divan. On amena des
I V -

alcôles et des sels qu'on lui fit respirer. Elle se ranima. Erdel la voyait pour la première fois ; il n'avait absolument pas fait attention à cette fille la première fois. Il se dit qu'il aurait alors tout compris ; elle était magnifique. C'était un modèle trop parfait pour être un modèle de peintre ou de sculpteur ; on se serait cru projeté dans une imaginaire mythologie ; une nymphe, une divinité femelle divine des Dieux, des seuls cours d'eau, pour son reflet. Grande, presque athlétique, elle portait une robe longue jaune et pailletée, sur laquelle irradiait son visage sans défaut ; Plus que sans un défaut ; il était sublime, inouï. Erdel nargua les descriptions célèbres de beautés dont il se souvenait : "dents de panthères, chevelure de feu, yeux de braise - les siens étaient bleus, enfin, si l'on peut dire - port de reine..."

Elle sourit. La déesse ouvrant son cœur. Elle regarda Orden - Auras-je aimé être à sa place ? C'est un homme mort - puis l'assistance qui se retira, chuchotant son admiration, pour manger. A table !

Le sourire avait chassé la divinité du visage, heureusement.

Erdel sentit un regard sur lui ; il vit Ermeline, elle aussi remuée par cette vision trop réelle. Il vit Orden et elle, Ermeline et lui, lui sans Ermeline. Elle passa près de lui : "Je vais partir. Vous allez la retrouver. Bonne chance". Il ne réagit pas, se retourna trop tard.

Il la regarda de nouveau. Elle s'éveillait à la vie, au Salon Bleu, qu'elle écrasait de son souverain... Orden ? Il était digne d'elle, couple mythologiquement beau. Il avait toujours su, pour Orden. Mais qu'il tombât amoureux, lui, il comprenait, mais Irène...

Orden vint à lui, le présenta à la demoiselle Maurer. Felice Maurer. Elle ne parut pas autrement suffoquée de sa présence. Orden ajouta, en pesant ses mots, qu'Erdel était là au moment de l'enlèvement. Une légère ombre passa sur son visage, qu'elle effaça rapidement "cela a du être très dur pour vous aussi..." Elle ne parla pas de ça ! Fallait-il lui demander si elle couchait avec son ex-femme ? Pourquoi cette ombre, tout à l'heure, cette expression coupable et frauduleuse ? Mais non, elle repensait au choc, c'est tout. Ai-je bien vu ce jour là, ai-je bien vu ?

- Tu sais quelque chose pour Irène ?

- Toujours rien. Je crois qu'il faut y aller, maintenant.

Dans deux jours au plus tard. Ils ont du la garder làbas.

Felice n'en sait pas beaucoup plus que nous.

- Je vois. Vous ne restez pas à manger ici ? Bonne

journée, alors...

Il sortit du salon, tout en sueur. La salle à manger était comble, vomissait d'humanité satisfaite et replète. Il préféra ne pas manger, croisa dans un couloir le philosophe, le vieux Noster. Ce dernier semblait soucieux, fatigué. Il avait perdu sa bonne mine des jours derniers, et sa faconde. Il demanda à Erdel de l'accompagner à la salle de sport, déserte à cette heure.

- Je voulais vous parler, monsieur Erdel. Je suis désolé des événements de l'autre soir...

- Ce n'est rien, bien sûr. Qu'avez-vous à me dire ?

- Venez par là. Voilà. Il y a quelques années, j'étais ce qu'on appelle communément le porte-parole d'une génération, son maître à penser, son gourou. De nombreux jeunes gens m'accompagnaient à l'époque dans mes pérégrinations, souvent fort dures. Nous allions de ville en ville, vivant de ce que nous trouvions. Nous franchissions des montagnes, des rivières, des mers, gagnant des paysages oubliés, des forêts et des inouïes. Et toujours méditation, discussions, confiant, sous mon autorité, au livre de bord la pensée du jour que nous jugions supérieures aux autres. Notre communauté - Aspora était son nom - se renouvelait sans cesse, fécondée par un échange perpétuel entre le monde et nous, entre chacun de nous. L'élan nous entraînait sans cesse à nous dépasser. Pour purifier notre esprit, nous exercions nos corps à l'ascétisme, à l'effort. Nous prenions garde à ne pas effrayer notre prochain, tout en l'exhortant à nous rejoindre. L'heure est grande et belle, où se saisit l'autre ! J'étais jeune en ce temps-là, plus jeune que vous aujourd'hui.

" Un jour, bien sûr, Aspora déclina. Cela se passa il y a quelques années. Un tout jeune homme nous avait rejoint, dont l'influence pernicieuse se révéla bientôt néfaste. Non qu'il fût vicieux ; au contraire, il se voulait parfait. Et se voulant parfait, il tenta à conformer le Monde à son image, l'image qu'il voulait atteindre. Voilà pourquoi, malgré les apparences, j'appréciai fort vos remarques, le premier jour où nous parlâmes, si bien qu'il décontenança notre groupe, l'écartela en plusieurs tendances.

" Je ne fus pas capable de résister à cette épreuve.

L'âge, sans doute, ou mon innée médiocrité. Je craignais trop en fait de briser le modus vivendi que nous avons adopté depuis des années, de concasser l'habitude. Je fus faible au point de n'agréer aucune des propositions du jeune homme, et de proposer son ostracisme. Il se défendit avec talent et âpreté, entraînant avec lui une vingtaine de nos plus brillants compagnons.

" Dès lors le ressort fut rompu. Nous végétâmes ici et là, ayant perdu nos fers de lance, notre enthousiasme, notre foi. Aspora se désagrégea peu à peu, et je demeurai seul à la fin, philosophe sans disciples.

" Philosophe sans d i s c i p l e s , Erdel, et à la recherche de d i s c i p l e s ! J' e r r e depuis ce temps écrivant l e s bouquins à succès que vous dénoncez - car vous ne me l'avez pas avoué, mais vous ne l e s aimez pas, j e l e s a i s - à la recherche de d i s c i p l e s dignes de probité et d'enseignements. On d i t souvent que l e s maîtres ont l e s d i s c i p l e s q u ' i l s méritent, mais j e pense que la réciproque est v r a i e a u s s i . La jeunesse, l e t a l e n t , l'enthousiasme, l' a t t e n t i o n sont autant de vertus d'origine dignes de c e l l e s présumées des maîtres, magma cumulatif d'années d' e f f o r t s , d'erreurs et de sueurs. Non, la jeunesse e s t l a v r a i e promesse, et j e s u i s incapable de l a t e n i r aujourd'hui.

- Je comprends, E l i a s (décidément j e ne comprendrai jamais r i e n . A quoi l' a v a i s - j e réduit, ignorant l e s r a i s o n s de son a t t i t u d e . Mais, après tout, s' i l n' était pas capable d'exprimer devers l'autre l e s r a i s o n s de son a g i r a c t u e l , j e n'y pouvais mais... Seuls ont d r o i t a u r e s p e c t ceux qui e x p r i m e n t , p u i s q u ' i l s sont l e s s e u l s que l'on connaisse. Oh, misère, quel amas navrant de c e r t i t u d e s vacillées !...) e t vous respecte d'autant plus. Mais pourquoi n'avoir pas exposé ces r a i s o n s auparavant, pourquoi l e s exposer maintenant, pourquoi m e l e s d i r e en ce l i e u , en cet i n s t a n t .

- C'est que... Votre ami, Orden de R i e s . . . C'est pour c e l a que j e m'adresse à vous. Bien que l e s années aient passé, que son apparence se s o i t modifiée... Bref, i l e s t ce jeune homme, ce jeune illuminé qui nous b r i s a à l'époque. E t vous connaissez l a s u i t e . L' a i l e extrémiste se détachant de notre groupe, r i e n ne pouvait l a r e t e n i r d'agir en vue de se... perfectionner. I l s devinrent t e r r o r i s t e s . Orden de Ries fut pendant p l u s i e u r s années le chef du groupe t e r r o r i s t e E r o s t r a t e qui s' i l l u s t r a de t r i s t e manière...

- Je me souviens... De véritables carnages. I l me semblait qu'on l e s a v a i t tous supprimés, au cours d'une de l e u r s glorieuses opérations.

- Non. Je l' a i reconnu. Je s u i s c e r t a i n q u ' i l s'agit de l u i . I l a survécu au massacre. Souvenez-vous, l e s corps ne purent tous être identifiés à l' i s s u e de l' i n c e n d i e de la Bourse de XXX. E t l u i a pu s'échapper...

- Je ne vous comprends pas. Que voulez vous que j e f a s s e ? Que j e l e dénonce, que j e l' a b a t t e , que j e l u i p a r l e , ou que j e me fâche avec l u i . . . ?

- Vous ne voyez donc pas ce q u ' i l est venu f a i r e i c i ?

- Mais non ! Mettre l e f e u à la bibliothèque ?

- I l e s t venu f a i r e sauter le barrage de H e ^ l i g e k r e i s . C'est un des p r o j e t s non réalisés d'Erostrate, e t , j e n'en s u i s pas sûr, mais, saboter l a c e n t r a l e d'Urizen.

- E t , à supposer que ces f a n t a i s i e s soient exactes et q u ' i l a i t l e s moyens de l e s réaliser, que voudriez-vous f a i r e ?

- J e . . .

I l s furent interrompus. Des c l i e n t s s p o r t i f s a r r i v a i e n t ,

qui n'accordaient pas à leur corps la moindre heure de digestion. Erdel n'entendit pas la dernière phrase de Noster "avertir une police... parallèle... internationale, anti-terroriste".

Le vieillard n'avait assurément pas pardonné son intrusion au génie fait anarque. Pourquoi d'un côté en avait-il, admirait-il la jeunesse, et de l'autre la détruisait-il, la haïssait-il ? Et pourquoi un homme de l'esprit tenait à ce point à livrer à la flicaille son ancien disciple ? Uniquement pour remplir son devoir de citoyen du monde, de cosmopolite accompli ? Devenait-il conservateur à ce point ou désirait-il garder intacte l'image qu'il avait, lui, du monde, sans que le terrorisme, Jason ! Jason ! Cruel Jason ! - lui jetât au visage l'eau de lessive de la condition humaine.

Il se rappela la phrase d'Orden "Je n'ai pas eu droit à cette distinction, payant par là le prix d'un passé fort chargé". De ce bonhomme, rien ne le surprenait. Il avait tout fait, tout vécu, tout compris, dès la naissance ; il était de cette race d'homme pour qui la vie n'est qu'un remake, une nouvelle version, inférieure à l'ancienne qu'ils connaissent par élection, et qu'ils traversent avec un sourire ironique et une moue constants, toujours en recul par rapport au présent.

... Même s'il avait été terroriste, il appartenait à Mazeppa et se trouvait là à Argo pour d'autres raisons. Mais... la centrale. Orden profitait de ce que lui, Erdel, voulait retrouver sa femme pour l'entraîner sur les lieux. C'est idiot : il n'aurait pas besoin de moi. Je suis cent fois moins efficace que lui...

Il retrouva le bibliothécaire à l'endroit où ils s'étaient quittés.

- La suite ! La suite ! Racontez-moi la suite de vos aventures bibliques (sic) que je m'évade encore du monde, de prison !

Sparada lui avoua qu'il écrivait un nouveau livre qui ne s'occupait pas, celui-là, de guerre imaginaire (penser que toute l'histoire du monde est un masque, un mensonge, que rien de ce qu'on voit aujourd'hui, textes, monuments, inscriptions ne reflète une vérité, que tout n'a été qu'invention, charlatanerie à l'usage des touristes du temps que sont les hommes, conspiration du songe suscitée par des gouvernements fous, ou responsables, seuls au courant d'un mystère suprême qu'il convient de dissimuler. Il avait lu quelque part que la certitude que la terre était ronde n'était pas une connaissance réelle du fait, que la création en six jours pourrait fort bien avoir eu lieu, un dieu malin se chargeant de broiller les pistes en créant les fossiles, les vestiges et les traces du passage d'autres êtres avant l'homme, qu'on s'accrochait plus aux certitudes qu'à la vérité surtout quand celle-ci ébranle les fondements, la base même de mon existence... Otellurisme de telles pensées !).

Il avait trouvé la référence d'un ouvrage au fichier

de la bibliothèque, ouvrage qui manquait dans les magasins. Après des mois, des années d'enquêtes et de recherches, il s'était décidé à l'écrire. Tant pis si c'était une farce, tant pis si c'était un livre réel. Ce livre, son livre prendrait la place du livre.

- Et si vous le retrouvez ? Lequel garderiez vous dans les magasins ?

- Ce serait embêtant. Je n'ai pas encore choisi. Je comparais d'abord... Si les livres étaient les mêmes ? La date n'est pas spécifiée. Il se peut que la fiche annonce, attende ce livre, attende mon livre. C'est un anonyme, d'ailleurs.

- Quel est son titre ?

- Le livre des livres qui n'existent pas.

- C'est facile. Presque trop. Vous ne connaissez pas un farceur qui aurait pu perpétrer un tel crime ? Et s'il n'existe pas, ce livre, la fiche, la fiche subsidiaire, la fiche en trop, n'a-t-elle pas troublé l'ordre normal de la bibliothèque ?

- Vrai. Et il y a d'autres livres dans le même cas.

D'autres erreurs, d'autres lapsus. Je dirai même que l'univers en fourmille, qu'il n'est fait que de cela. Je ne devrais pas vous le dire, mais voilà des années que le catalogue ne m'est plus d'aucune utilité, nul et vacant. Un lecteur me demande t'il un livre, je vais le chercher sans tenir compte de la côte. Il va de soi que moi seul suis en mesure de savoir la bibliothèque et ses livres, et qu'à ma mort...

- Il vous faut un disciple, alors, ou refaire le catalogue.

- C'est très difficile. Argo contient beaucoup plus de livres que le baroque de la salle laïsse paraître (le trompe l'oeil, Erdel, le trompe l'oeil du mur plat qui n'est en réalité que profondeur), beaucoup d'exemplaires uniques difficiles à répertorier. Il faudrait presque les numérotés à la suite l'un de l'autre, mais vu la configuration de la salle, vous admettez avec moi que c'est impossible. Non le monde est fou. Pour le changer, il faudrait Dieu. Pour le maintenir, il faut un Fou. Mais j'ai une dernière chose à vous montrer... Suivez-moi".

Ils descendirent au plus profond des magasins. La descente aux enfers bibliques conduit par le bibliothécaire de Lucifer... Les jeux topologiques et anamorphiques s'accumulaient au point d'entraver la marche des deux hommes. Une forêt vierge de livres, le royaume de la ligne brisée... Sparada s'entrait avec une rare habileté, lutin des lieux. Entre lui et Orden, je suis bien loti, ramené à ma juste valeur...

- Là !" Il désigna un livre épais, consacré à un militaire, le capitaine Orcana. Personnage au jour d'hui mort, au jour d'hui - date de l'édition de l'ouvrage - se situant approximativement en 2 \$84-. Le capitaine avait vécu, lui, de 2185 à 2233.

- Intriguant, non ? Encore une farce ? S'il y en a

d'autres du même cru, je le trouverais. J'explore ces parages, en ce moment (ne souriez pas quand j'affirme que j'explore).

Quelle date sommes nous ? Environ six siècles avant ce livre.

Comme si Froissart lisait ces lignes nous concernant, Alwin lesexploits de John Hawkwood. (Erdel regardait le bibliothécaire. Il ressemblait de plus en plus à son curieux compagnon des enfers, ou pour mieux dire c'était le compagnon infernal qui se tenait devant lui. Il avait du gagner ce lieu par l'une des innombrables ramifications de l'oeuvre de De Beer qui fatalement devait aboutir à l'enfer). La question est plutôt, dites-moi si vous êtes d'accord ? comment se communiquent les époques, comment passe-t-on d'un siècle à l'autre ? Car on passe, Erdel, du XVIIème au XVème siècle comme on passe d'une pièce à l'autre, en franchissant la porte. Et ici les portes sont les livres.

- Vous voudriez trouver un livre qui retracé nos existences ? Cervantes avait pensé la même chose.

- Oui, mais Don Quichotte n'est qu'un livre. Ici nous sommes vrais, Erdel. Le cauchemar n'est pas phantasme, le cauchemar est réel. Je trouverai d'autres livres, je traiterai d'autres livres, je dois...

- En deux mille cinq cent et quelques, vous croyez qu'on s'en tiendra encore aux livres.

- Mais le microfilm existe, ainsi que la traduction informatique, et d'autres modes de relation du livre. Je les ai mis de côté. Le livre restera, de toute manière, Erdel. Il sera le tombeau du monde."

Une sonnerie retentit. "Je vous laisse. Adieu ou à bientôt". Erdel fut long à s'extirper de la bibliothèque, retenu par les livres et les obstacles naturels des magasins.

Est-ce un fou ? Est-ce un génie ? Est-il dans le vrai ?

L'entrevoit-il ? Phantasme-t'il ? Ces questions se bousculaient dans sa tête alors qu'il hurlait des pylônes de livres, troublant le pieux ordonnancement de livres d'art.

Enfin, il se retrouva à l'air libre, sur la terrasse du Salon Bleu. La nuit n'était pas encore tombée, le ciel uni de bleu lançant un dernier reflet dans la salle qui lui était consacrée depuis toujours. Depuis toujours... Tout existe, doit exister, à dû exister. Un éternel retour inspiré par les livres, inspiré par la culture... Bah !

Il avait bien curieusement dépensé sa journée. Où étaient passés les autres ? Il y avait peu de monde. Ils auront profité du beau temps, pensa-t'il malgré l'heure tardive.

Il contempla un dernier instant l'ouverture céleste par-delà le massif de l'Altenberg, comme s'il eût voulu pérenniser ce moment, le garder toujours en lui. Il songea que bien des fois déjà il s'était attaché à un paysage, une vision quelconque pour tenter de l'unifier, de lui donner un corps, une présence définitive, inscontestable. Et chaque fois cette tentative de muer l'instant en éternité, le désir en béatitude

a v a i t échoué.

Enervé, il r e n t r a dans le salon. Quelques c l i e n t s i n quiets écoutaient une r a d i o . I l f u t long à réagir, à comprendre la langue q u ' u t i l i s a i t le speaker. C'était du Sondarnien. Quelques brides l u i parvinrent, q u ' i l déchiffra plus ou moins Sondarna a v a i t toujours refusé de s a c r i f i e r sa langue aux commodités de la langue unifiée - une variante de l'Allemanddes autres p e t i t s états centraux.

" Les menaces qui pèsent sur la liberté des p e t i t s états sont de plus en plus lourdes... Une puissance étrangère masse des troupes à la frontière Nord d'Orcistus et P a r t i n a Les gouvernements s ' e f f o r c e n t d'apaiser l e s e s p r i t s . . . Les provocations doivent cesser, affirme l'ambassadeur de Ferghana L'organisation des Nations Unies siège pour statuer s^ur" le sort des p e t i t s états... Les a l l i a n c e s sur le s q u e l l e s s'appuyaient l e s principautés s'avèrent moins s o l i d e s que..."

Le cauchemar sourd qui l e h a n t a i t depuis des semaines, depuis des années, depuis toujours peut-être s ' a c t u a l i s a i t, lentement, sûrement. I l se réveillait au m i l i e u des t o r t i o n n a i r e s du temps. Irène ! Irène, i l f a u t te retrouver, te retrouver plus v i t e , p a r t i r d ' i c i . . .

On annonça dans la soirée la mort du prince Manfred I l survenue à la s u i t e d'une attaque cardiaque.

V I I I

I l s'éveilla tard le lendemain, la conscience lourde de rêves inaboutis, de tensions rompues. I l a v a i t toujours eu bon sommeil et c e l a n'avait cessé de l'étonner ; i l s'en félicitait même, comme d'une grâce conférée par l e c i e l ou l physiologie plus importante que c e l l e d'écrire, la grâce qui permet de r e t e n i r , t e l l e une digue, l' assaut de l'Autre, et de l' e x o r c i e r . Rien ne pouvait l'empêcher de dormir, n i l a mort de ses proches* n i l'inachèvement d'une phrase, n i l ' i d e l a mort faucheuse de v i e et de sens qui vous menace

toujours au détour d'un sommeil. Talent rassurant d'un cert a i n point de vue, p u i s q u ' i l l e g a r a n t i s s a i t de la maladie, de l a f o l i e , le sommeil était aussi inquiétant : ne marque - t - i l pas l a l i m i t e de toute préoccupation e s s e n t i e l l e qui ne s a u r a i t se propager au-delà d'une v e i l l e de la conscience, d'une activité r a t i o n n e l l e , comme s i r i e n de sa v i e poétique, aucun idéal, aucun absolu l e v î t troubler le marais physique dans lequel i l se plongeait.

I l avait toujours f a i t des rêves médiocres ; i l e n v i a i t ces gens en mesure de conter durant des heures des images sublimes et détachées de toute contingence à un psychan a l y s t e , tout en l e s méprisant de n'en pas p r o f i t e r , de n'en pas t i r e r p a r t i ; s ' i l a v a i t pu, lui, rêver !

I l se c o n s o l a i t finalement en,disant que son imaginase t i o n - l a c r i t i q u e l u i a v a i t toujours reconnu une imagination b r i l l a n t e , et ses amis, et ... - était à la hauteur, et suff i s a i t à son besoin de se reposer sur ces vagues plages d'espace

- temps, sources de sommes et de t e x t e s , chantiers de tout possible que sont l e s images instantanées qui nous surviennent par s u r p r i s e , et qui, approfondies, médiatisées, situées par rapport à un réseau de références, d'idées, de connotations e f f i c i e n t e s , nous donnent l a matière brute, l'aérien r i e n , l a base même de nos créations, sans l e s q u e l l e s i l n'est pas de littérature.

I l avait écrit à ce s u j e t , soutenant par dérision, par souci a u s s i de ne pas l a i s s e r une f r u s t a t i o n l u i "manger l e cerveau", trop s'intériorer au point de l e hanter, sans qu'on sût comment l a déloger, comme ces fantômes d'Ecosse que l'on v o i t partout dans leur manoir et dont l e L i e u Défin i , l'Origine topique est n u l l e part, l e n u l l e part. I l prétendait dans cet e s s a i que l a v i e a c t i v e de l' i m a g i n a i r e - l a Faculté Royale- était inversement proportionnelle à l a r i c h e s s e onirique et qu'en f a i t l e l a dépassait infiniment puisque tout rêve recèle l'idée de sa d e s t r u c t i o n , l'idée de sa fragilité quand l a Res imaginata se couronne, s'apothéose dans un continuel déploiement d'audaces et de f o r c e s , d'hymen et de partage.

L a s a l l e à manger était déjà vide ; l e s garçons (e l l e n'était donc pas vide ; e n f i n , vide des gens, des conditions pour l e s q u e l l e s e l l e a été élaborée ; ou, s i l'on préfère, inentéléchiquement remplie) achevaient de débarasser l e s t a b l e s , l e s apprêtant pour l e dîner.

I l n'osa pas se retourner : i l p r e s e n t a i t une présence massive à l a porte, comme une sorte, une spéeie d'absence. Des gens parlaient ; l' a s s a s s i n a t de son ami l e Prince de P a r t i n a . A u f a i t , i l f a l l a i t vérifier. I l héla un garçon. C e l u i - c i parut stupéfait, de c e t t e s u r p r i s e bête qui vous plonge plus bas que t e r r e , vous désespère de poser j a mais une question d'actualité.

Non, l e P r i n c e n'était pas mort. I l v i e n d r a i t à Argo aujourd'hui, pour préparer l e pèlerinage du lendemain, et l e séjour à l a grotte. Vous avez mal entendu, monsieur.

I l f a l l a i t l e prévenir, l' a v e r t i r . De quoi ? S i l e Prince n'était pas mort, i l pourrait toujours supposer, E r d e l , q u ' i l a v a i t rêvé l'attaque du d i r i g e a b l e , l e vide de l a grotte, l'enlèvement de sa femme êt l e r e s t e . Mais i l y a v a i t Orden. Les ... autres.

I l se r e n d i t à l a s a l l e de sports, regarda une p a r t i e de squash, puis un bowling. On l u i d i t de s' a s s e o i r a i l l e u r s , q u ' i l gênait l e s joueurs ; une compétition, vous comprenez ou vous ne comprenez pas monsieur. Haïssables et a c t i f s groupuscules ! Minables collectivités de pions, branchés comme des fers à repasser, sur des jeux, des occupations, des sports où se résumait pour un i n s t a n t , une journée, ou pour toujours l'âme d'un corps ou d'une équipe. E t toujours de pourchasser l' i n t r u s , d'invoquer l e d r o i t pour s o i , l'argent

pour soi, le choix de ses amis (dont les amis sont mes amis, puisque je suis qui je hante, pas un manoir, un public - relation de la crotte et l'indigence sournoise de l'esprit, vacance déplorable du plus petit p3furit d'esprit authentique, du quant-à-soi cognitif qui devrait débrider quelque part en nous les plus infâmes réactions, grégarisme de la culotte de mort ou de l'abonnement-bouffe, et délivrer...). On le poussa, assez fort. Deux hommes du groupe de Fox. "Laisse-le, voyons, c'est un ami du petit détective... Il a l'air bien seul aujourd'hui, sans son ami".

Ce nul avait raison : habitué depuis des jours à la présence d'Orden, il se sentait seul. Face à ces brutes, il ne pouvait rien. Il pensa à ces ignobles séances de récréation où dans toutes les écoles du monde un gosse costaud et ML

crue l s'en prend à un plus jeune, à un plus faible, souvent avec d'autres loups, et le rosse régulièrement jusqu'à ce qu'un autre, souvent de la bande, lassé de l'iniquité ou du spectacle, par goût sacrificatoire ou expiatoire, prenne la défense du plus faible, se faisant battre à sa place. Orden était pour lui, bien que plus jeune, un de ces protecteurs ambigus de cour d'école, qu'on respecte et qu'on attend avec crainte, qui vous trahissent parfois, que l'on trahit parfois.

Il n'y tint plus. Il arracha une boule des mains d'un joueur - il aurait bien aimé emporter quelques doigts en souvenir -, interpela les deux hommes - toujours couverts de leur gabardine et de leur chapeau, lança avec force la sphère noire. Celui qui se trouvait devant la recevait tant bien que mal chutant avec. Des cris se firent entendre, l'arraché injuria Erdel. L'autre s'avança.

Il fut fauché proprement, étalant de tous son long sa masse puissante au sol. Orden enfonça sa canne dans sa bouche ; il éructa, vomit. Orden appuya plus fort, regardant tour à tour Erdel et sa Dame - qui était là - la suite fut brève. - "Je te revois là, je te tue. Je te revois dans l'hôtel, je te tue. Je te revois dehors, je te tue. Où que je te vois, je te tue. Sors d'ici".

L'autre se releva avec peine, sortit avec son compagnon. Ce n'étaient pas les mêmes que la dernière fois. Orden prit la boule qu'Erdel avait lancée, l'expédia sur une piste, balança toutes les quilles. Avec déférence, il invita ses deux compagnons à sortir, une haie d'honneur salua malgré elle leur passage. Quelques instants après, le bibliothécaire les rejoignait sur la terrasse du Sanatorium. - tu me fais penser à un mélange de Pensée et de la Gorgone. A chaque fois que tu frappes, tu pétrifies, tu méduses tes adversaires - et le public - Le temps s'arrête presque

.
- J'ai quelques bottes secrètes... A propos. Felice

a quelque chose à t'apprendre.

Il regarda plus précisément la jeune femme. Intimidée, elle fut y a it son regard, comme si elle craignait de ne pas le convaincre ou de l'entendre évoquer la scène avec Irène ; elle avait en tout cas une contenance modeste, comme si la personne du grand écrivain - vanté vraisemblablement par Orden - ou du mari - le cour de Lesbos - l'impressionnait, ou celle de l'homme tout simplement. Il se souvint qu'il plaisait surtout aux jolies femmes, qu'il en avait toujours été ainsi, sans qu'il sût pourquoi. Peut être sentaient-elles lui l'esthète respectueux de leur personne, ou le Don Juan de la frustration éternelle susceptible de projeter hors de soi, d'exprimer l'image de la beauté du moment. Il avait une manière élégante de les regarder en les flattant. L'éducation du regard, l'art de dévisager en laissant croire à une impression favorable... Enervé, parfois, il les mangeait du regard.

- Ils nous ont emmenée en ville d'abord, puis nous ont séparées. Je suis restée dans cette ville jusqu'au moment où ils m'ont transférée à Reinata. Et là, j'ai été libérée, sans savoir pourquoi ...

Mais Irène, elle, ils l'ont gardée. J'ai entendu une conversation peu de temps après... Ils parlaient d'une grotte ou d'une ancienne mine, je ne sais plus trop bien...

- tu connais la mine, je pense.

- C'est celle de Griffelsdorf. Elle est abandonnée depuis longtemps...

- Depuis exactement six ans, c'est-à-dire depuis qu'on a commencé la conception...

- De la Centrale. Tu penses qu'elle communique avec...

- La grotte aux chamois. C'est quasiment certain. Ce pays est truffé de rivières souterraines...

- D'égoûts... qui relient le sanatorium, le palais, la centrale ...

- La centrale n'est pas au niveau du sol. Elle est souterraine, à cheval sur plusieurs frontières, autant qu'il y a d'états intéressés à sa construction.

- Tu ne penses tout de même qu'ils auraient supprimé leurs propres ingénieurs ?

- Qui, ils ? Les concepteurs du projet ? C'est internat ional, n'oublie pas. Et vois les pressions dont sont victimes les différents gouvernements, les ... noyautages.

- Que veux-tu faire ? Aller à la mine ?

- Oui. Trouver l'ouverture que nous avons manqué dans la grotte la dernière fois, et qui nous permettra d'arriver à la centrale et de retrouver ta femme.

Orden se leva peu après pour téléphoner. Erdel demeura avec les deux autres, songeant à la centrale. Nouveau temple de l'esprit, cathédrale sylvestre, culminance architectotomique de la révolution industrielle, reconquête de la nature par l'artifice, bien maléfique ! Il verrait bien... Lucas et

Felice parlaient de l'affaire. Il avait quelque chose à lui dire... Quoi donc ? Ah oui ! son histoire de la non-histoire.

- Lucas (Pardonnez mon intrusion dans cette conversation placide, qui en va bouleverser le rythme et le contenu. Il m'a si souvent été reproché de ne pas tenir compte des capacités et des aspirations de mes interlocuteurs au cours de mes innombrables conversations, dans le seul but, m'avouait-on sous cape, de briller ou plutôt de jouer au jeu savonarolien, iconoclaste du briseur de ronron au nom d'un idéal cognitif reconnu et cultivé de moi seul, d'être intolérant enversDmme) j'ai repensé à nos confessions vertigineuses

yffl ^

d'hier, et donc à d'autres livres traitant du même sujet. Je vous citerais le simple exemple de l'héritier du roi Louis XVI, dont certains historiens - Friedrichs et pour ne pas les nommer - affirmaient qu'il avait survécu à ses prisons et vécu jusque vers 184-5 en Prusse. Il se nommait Naundorff, je crois ; Léon Bloy va même jusqu'à affirmer que Talleryrand, en accord avec Louis XV Iij-fratricide en puissance - a bradé toutes les conquêtes françaises de la Révolution et de l'Empire pour que la Prusse garde cet encombrant sujet dans le plus grand secret, pour que, surtout, la lieutenance du royaume de Dieu ne soit plus entre les mains de son élu privilégié... Dans d'autres textes, le même écrivain parle du scandaleux oubli de l'Empire byzantin dans l'histoire écrite de l'Occident, comme si la date fatidique de 14-53 constituait l'incornable obstacle dont nul n'approcherait (pardonnez-moi, mademoiselle, je me doute de l'orientation habituelle de votre discours_5îen société et me repens du mien, si m'en repens...)

- Merci Erdel. Je savais plus ou moins ces choses...

Pensez que si nous sommes nombreux à vouloir réinventer l'histoire, pensez à ce qu'elle peut devenir... L'invention perpétuelle ment mouvementée, régénérée de chaque esprit. L'Absolue Occupation de chacun de nous. Mais nous nageons un peu là...

Je vous quitte : au jour d'hui j'ouvre !

- Si vous voyez votre frère, dites lui que j'aimerais le voir...

Lucas fit signe qu'il avait compris et reentra. On ne se bousculait plus aux portes de la terrasse ; l'hôtel n'était à titre simpliqu'au tiers de sa capacité. Il se vidait, comme une bouteille renversée que par indifférence ou par goût on laisse dans cette position, comme un savon au fond d'un lavabo qui se dissout sous le regard de deux enfants occupés à faire naviguer des bateaux en papier.

- Il y a combien de temps que vous connaissez

Irène, Mademoiselle Maurer ?

- Appelez-moi Felice... Trois ans, je crois. Non quatre. C'est cela, quatre ans. Elle me parlait souvent de vous, vous savez... Je crois qu'elle est restée, et je

commence à la comprendre ! profondément attachée à vous.
Elle me parlait de votre charme, de votre culture, de votre sensibilité...

- De mes qualités, en somme. Et mes défauts, vous le savait-elle ?

- Elle restait discrète. Vous avez vu les photos.
Elle mentent beaucoup. En fait, je la connais si peu, ou du moins je la connais si peu...

- Défauts ?

- C'est cela, par ses absences, ses réticences. Elle se refusait aux autres, et dans une certaine mesure à elle-même. Elle lisait beaucoup de poésie, de la poésie féminine, surtout. Les derniers temps, elle ne voyait personne, que moi un jour ou deux de la semaine. Elle se sentait traquée.

- Elle vous a dit pourquoi ? non, bien sûr... Elle ne se livrait pas. Son malaise était le même, approfondi, aggravé ou était-il autre ?

- Oh, il était différent, très différent ! Je pense qu'elle savait quelque chose à propos de la centrale. Elle avait failli m'en parler une fois, et s'est finalement retenue. Elle s'attendait à un malheur, à une menace...

- Pardonnez moi cette question (une question de futur beau-père), mais quelle est votre profession ?

- Je n'en ai pas. Je suis ce qu'on appelle une fille de famille. Ah ! Voilà Orden qui nous revient. Alors, ce coup de téléphone ?

- R. A. S. J' ai appelé à Sarsena. Nous irons dans trois jours, si tu veux bien. D'ici-là, nous pouvons cocher des cases à notre emploi du temps. La mine est libre.

- On peut la visiter ? Je viens avec vous ...

- Nous ne resterons pas dans le palais du monstre à humer son odeur, Felice. Nous allons descendre (entendstu, mon enfant ?) au plus profond de ses entrailles !

- Orden. J'aimerais voir les déserts...

- Les déserts, la centrale, la mine, la caverne, le palais principal. Il y a quarante sésames dans cette histoire. Des fois je me prends à penser au héros qui renonce, après une course dans le désert, à étancher sa soif près de la source qu'il trouve.

- L'eau n'a que le goût de l'eau. C'est son absence qui lui confère saveur de vie et de désir.

Ils mangeaient qu'il se reprochait encore cette formule enfoncée à coup de marteau dans le cerveau rhétorique.

Ermeline avait consenti à déjeuner avec eux dans une salle à manger qui retentissait parfois de leurs paroles, de plus en plus de voix grasses et tonitruantes. Erdel s'était battu pour qu'elle accepte son invitation. Il lui avait promis, sitôt revenu de son excursion, de l'accompagner à la gare, ou de suivre le minibus de l'hôtel si elle se refusait. Après son départ, il ne resterait du cénacle que le bieux Berg et le

penseur hirsute. Le philosophe était parti ce matin. Erdel bondit sur l'occasion ; Orden qui se distinguait du toutvenant également par sa non-réponse...

- Il m'a dit que tu le connais. Oui, Noster, l'honme à la belle barbe blanche. Tu étais l'un de ses plus brillants disciples dans son groupuscule philosophique Mazeppa, pardon Astora (Aspora), quand tu décidas de le quitter. Oui, oui, mesdames... Notre ami qui-rosse-toujours est un ancien disciple...

Orden ne répondait toujours pas. Erdel attendait une riposte verbale ou autre, d'un niveau d'efficacité comparable à celui du matin. Il parla évasivement quelques instants ; pour la première fois, il parut rongé de l'intérieur, miné. Erdel avait au moins senti cela, qu'une trop parfaite attitude, une aussi sécurisante beauté ne pouvaient que masquer par leur ampleur, atténuer un mal interne. La centrale ? Le terrorisme.

Le terrorisme. L'autre craignait qu'il lui parlât de son passé de... . En présence de Felice, Felice surtout qui semblait le brûler comme elle avait brûlé Irène, Erdel lui échappait par un hasard - une bénédiction- Ou alors... Il verrait, ils auraient tout à Sarsene. Il m'apparaîtra le troisième jour.

Il gagnèrent le salon bleu. Quelques clients - dont le professeur Berg- parlaient du dirigeable qu'on ne voyait plus depuis quelques jours. Certains prétendaient qu'il avait gagné d'autres territoires aériens, d'autres qu'il avait été invité à quitter les lieux après l'incident par les Autorités.

Erdel repensa à Sparada, à l'infinité des interprétations de l'histoire. "Elle se valent toutes" rumina-t-il, en regardant Orden prendre Felice par le bras. Il se retourna vers Ermeline qui était sur le point de s'éloigner.

- Alors, vous êtes toujours d'accord pour ce soir ? Je ne sais pas si je sera à l'heure, malheureusement. Je essaiera à en tout cas d'être à la gare.

- Bien... Aujourd'hui, vous n'allez rien trouver.

- Vous devenez voyante ?...

- C'est le fait d'être hors course sur tous les plans.

La danse, l'amour, la quête. Et comme Cassandre (pour arborer les écussons culturels que vous affectionnez tant) nul ne me croira.

- Je devrais ne rien chercher, passer avec vous l'après midi.

- Vous connaissez mieux que moi la réponse... Vous m'auriez au moins donné cela. Vous vous souvenez que nous nous étions promis de parler de la réserve...

- Nous avons laissé le sujet en réserve. Tout n'est pas perdu. Il suffit de quelques mots, parfois, pour décrocher l'aberration de la lune. A ce soir.

Il gagna la terre sse, ne vit pas Orden et sa compagne.

A un angle, seul, lisant le journal, il reconnut Monsieur Fox. Celui-ci le héla, l'invita à s'asseoir. Erdel déclina l'invitation, la remit au soir. Il attendit un peu avant de gagner sa voiture, irrité.

Il démarra brutalement, effraya quelques enfants qui répétaient une saynète. Le lourd coupé s'arracha du parking. Erdel se sentait frustré de son amitié, comme il était sevré de l'amour possible de la danseuse. Il écrasa la pédale ; d'accélérateur, freina aussitôt. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, remontant vers le sanatorium, surpris de la brutalité du conducteur.

- On y va ? je voudrais être rentré assez tôt. J'ai la place pour vous remonter, Felice. Au besoin, Orden peut rester ici en attendant.

C'était juste une revanche. Elle monta près de lui, presque intimidée. Il accéléra lentement, pour lui faire entendre toute la gamme des rugissements de la puissante mécanique. Le siècle de l'automobile... Il n'avait jamais pu se défaire de ce stupide vice qui le tenait depuis l'enfance. La seule concession qu'esthète il fit à la Société de consommation... se remémorant certains incidents passés, ils ourirent. Ils arrivèrent. Toujours détendu, il se tourna vers Felice. Elle lui parut hideuse ; comme lui, elle souriait. Mais pour autre chose, comme si elle eût été en mesure de soulever la nappe cure des vomissures du Monde, d'entrevoir l'aurore du Châtiment dernier.

Guillerette, elle le quitta, descendit prestement. Erdella suivit du regard ; elle passa près des enfants. L'un deux se tourna vers Erdel. Lui aussi, il avait vu. Comment lui dire ? Et quoi lui dire ? Qu'elle n'était pas elle, mais une sorte de monstre, de génie malheureux que le temps d'un éclair, d'une maléfique orgasme d'expression il avait perçu, appréhendé ? Ne le soupçonnerait-il pas à juste titre de jalousie, morbidité ? Le dévoreur monstre aux yeux verts " ne voguait-il pas le papier lisse de sa lucidité ? Pourtant, l'enfant l'avait vue, comme lui. Il l'avait suivie du regard, comme lui. Comme lui, une abjection des Enfers qui par retournement normal - eut-il-dit - apparaisait dans une toute resplendissance, une inouïe candeur. Oh, la revoir avec Irène, par cette atmosphère de plomb, et la dévisager... Si l'on pouvait lui donner cette chance, une fraction de seconde, qu'il la fixât et la comprît ! Mais non de nouveau il dévorerait Irène du regard, comme l'autre dans sa Descente et ne livrerait pas bataille au Diable. Tentation d'authentifier l'Acte du Voir au prix de l'oeuvre d'Art qu'on n'arrachera pas au fleuve noir de la conscience ! Car enfin, s'assurer, c'est cela, s'assurer de ce qu'on voit pour une fois, ne pas prévoir... Orphée se retourna, Orphée voulait se retourner pour voir, et non pas pour vérifier, et non pour ramener. Oh finitude spasmodique des

choeurs humains aux bouches de l'Enfer ! L'Enfer de voir
importe plus que l'Art, quand il est attaché à l'essentielle
chose, la reconnaissance par l'altérité de son talent nul !
Acte génie que l'acté giratoire, fruit d'un instant, grain
d'éternel. Qui se soucient des poèmes d'Orphée ? Ah si les
poètes avaient plus vu !

Orden était beaucoup plus bas quand il fût en voiture.
Il ne savait que dire ; il avait bien tardé. Il accéléra,
arriva peu après au Nachhallbrucke.

- Pas par là... Tourne plus tôt. Nous irons à la mine
demain.

- Pourquoi ? Tu préfères te contenter de la seule
forêt ?

- Oui. N'oublie pas qu'ils sont venus de... l'autre
rive. Et que si la centrale est de notre côté, l'agresseur
est de l'autre, l'agresseur vient de l'Ailleurs. De la forêt,
des déserts, des frontières Nord...

- Tout n'est que frontières, dans cette partie-ci de
l'Europe... Je me souviens que la seule géographie qui m'intéressait
était la géographie militaire dont l'essentielle
occupation est d'expliquer, justifier, signifier la frontière,
l'invisible ligne qui commande l'acte et le temps des hommes.
Frontières naturelles, frontières historiques, frontières
linguistiques, politiques, épisodes toujours renouvelés, le
lapsus vrai de l'homme.

- Tu as été militaire ? Pendant combien de temps ?

- (il est rare, cher Orden, que tu m'interroges sur
moi-même... moi qui ne suis que transparence, évidence,
véhicule chargé d'amener l'autre à lui-même, au lieu d'errance,
récépissé pâlot des questions héroïques, porte-plume témoin
d'un champ de vie fatale, concepteur de l'herbier des
plaines-paradis, je me vois mal, où l'heure vient, me récitant
ma maigre histoire) Cinq ans.. Oui, je suis resté cinq
ans dans l'armée. De plus, ce n'était pas celle de mon pays
d'origine. J'ai donc été légionnaire, mercenaire en quelque
sorte. Peu de gens le savent ; ils ne me croient généralement
pas, ou me jettent d'ironiques regards, comme si ils
comprenaient... que ce fut un caprice, un art du paradoxe.
Un type comme lui à l'armée ! Je me suis engagé jeune d'ailleurs...

- ... je t'y vois très bien. Prototype d'individu
dégagé de toute tendance héroico-politique, ambigu à souh
ait, désireux de s'arracher de sa torpeur, tenté par l'héautontimoroumanie
... Tu devais t'y sentir, y jouer constamment.

Hors du Monde Ouvert, où les idées risissent et
où s'oublie, dans le clos système où seule émergeait ta
pensée libre et grande. Pendant cinq ans tu as été le plus
heureux des hommes.

- Je suis parti à dix neuf ans. J'avais: assez des
études, de la famille, des étudiants et des amours. J'ai

toujours été faible de complexion, admiratif des brutes.
Déchiré en outre par une multitude d'idées et de tendances dans tous les domaines. Ensuite, c'est vrai, j'ai toujours voulu me particulariser, m'illustrer à ma manière, incognito à mes seuls yeux, aux yeux de peu. Enfin, et c'est la raison essentielle, je voulais écrire.

- Je suis sûr que tu n'as pas écrit une seule ligne à l'Armée.

- C'est vrai. Enfin, pas tout à fait... J'ai pris des notes, tout de même... Pas tant des notes sur mes idées proprement dites, que des observations sur ma vie quotidienne à cette époque, qui me permettaient de m'y accoutumer, de m'y conforter, de me renforcer. Mais je n'ai pas écrit. Je me suis tenu sur ma réserve, et approfondi ma vocation de telle sorte qu'au sortir de la servitude j'ai commencé à écrire et ne me suis plus arrêté. Deux, trois livres par an,

If

4<ri

prolixité que me reprochent les critiques qui certes n'ont pas connu ce silence imposé (il roula très lentement, de plus en plus lentement, les vitres baissées, laissant leurs organismes se pénétrer du rythme nu des bois, silence fou des rois, avant de s'élancer, avant de s'attaquer à) et ne comprennent pas mon assurance totale, s'ils reconnaissent ma maîtrise technique. Il leur semble que je laisse m'échapper une foule de vues que j'aurais dû taire, quand je les a semées, fécondées, et vue germer cinq ans durant, sans y toucher, sans en cueillir, car recueilli.

- se recueillir au lieu de cueillir... C'est juste. Tu étais alors dans le même cas qu'aujourd'hui Ermeline. Tu sais, ton amie danseuse infortunée...

- Sauf que j'attends de créer et m'apprêtais pour ce seul but. Et qu'elle a délaissé, s'est arrêtée... Je suis sûr qu'elle est toujours au sommet de son art - au sommet, pas plus haut - et qu'elle pourrait du jour au lendemain remettre ça...

- Pourquoi s'est-elle arrêtée ? Et qu'attend-elle ?

- Tu me fais rire. Tu crois qu'on peut comme toi être idéaliste, puis terriste, puis repent, puis agent exterminateur - le mot est plaisant en ce qui te concerne, Ange Orden - Elle est artiste, donc déterminée dans une seule essence, la technique de son art. Elle est parvenue au sommet et juge que si l'Everest est plus haut que le Ben Nevis il reste une montagne. Il lui faudra it, comme à nous tous, une autre chose, un dirigeable... Mais elle souffre plus que d'autres, plus supérieurs, de cet état des choses contingentes et ne s'en remet pas. Et puis elle goûte - elle attend, pour reprendre ton verbe - l'auguste non sueur de la Réserve. T'es-tu jamais demandé la jouissance qu'il y avait à (il s'était arrêté. Ils marchaient. La forêt

prolixité que me reprochent les critiques qui certes n'ont pas connu ce silence imposé (il roulaît très lentement, de plus en plus lentement, les vitres baissées, laissant les organismes se pénétrer du rythme nu des bois, silence fou des rois, avant de s'élancer, avant de s'attaquer à) et ne comprennent pas mon assurance totale, s'ils reconnaissent ma maîtrise technique. Il leur semble que je la laisse m'échapper une foule de vues que j'aurais dû taire, quand je les ai semées, fécondées, et vue germer cinq ans durant, sans y toucher, sans en cueillir, car recueilli.

- se recueillir au lieu de cueillir... C'est juste.

Tu étais alors dans le même cas qu'aujourd'hui Ermeline.

Tu sais, ton amie danseuse infortunée...

- Sauf que j'attends de créer et m'apprêtais pour ce seul but. Et qu'elle a délaissé, s'est arrêtée... Je suis sûr qu'elle est toujours au sommet de son art - au sommet, pas plus haut - et qu'elle pourrait du jour au lendemain remettre ça...

- Pourquoi s'est-elle arrêtée ? Et qu'attend-elle ?

- Tu me fais rire. Tu crois qu'on peut comme toi être idéaliste, puis terroriste, puis repent, puis agent exterminateur - le mot est plaisant en ce qui te concerne, Ange Orden - Elle est artiste, donc déterminée dans une seule essence, la technique de son art. Elle est parvenue au sommet et juge que si l'Everest est plus haut que le Ben Nevis il reste une montagne. Il lui faut, comme à nous tous, une autre chose, un dirigeable... Mais elle souffre plus que d'autres, plus superflus, de cet état des choses contingentes et ne s'en remet pas. Et puis elle goûte - elle attend, pour reprendre ton verbe - l'auguste non sueur de la Réserve. T'es-tu jamais demandé la jouissance qu'il y avait à (il s'était arrêté. Ils marchaient. La forêt pénétrait dans leurs pas, en vahissait leurs phrases ; il s'y perdrait, comme en la selve obscure) se savoir le meilleur et ne pas le montrer, ne pas le manifester. Comme ce prêtre à connaître l'absolue clé du monde et de sa possession, et de se contenter de cette seule science ? De ne se pas jeter, vil oiseau d'Entropie, dans le courant courroux du temps, naissance d'usurier et de gâcher sa perfection ?

- Oui... Il y a un point sur lequel je ne suis pas d'accord. Quand elle s'est arrêtée, elle n'était pas au sommet.

Elle a du y parvenir depuis, même sans s'entraîner, du seul fait de son élan... Elle en a peur. Mais enfin, il y a aussi des ratés qui sont sur la Réserve.

- Evidemment. Ceux qui ont peur de se salir les doigts, les platoniciens et les journalistes, les érudits et les commentateurs, les idéologues. On n'en trouvera d'ailleurs jamais dans les masses.

- Elles sont innocentes - innocentes au travail et créatrices malgré elles (la forêt l'enivrera, le bruit sourd d<

Leurs pas car essait son oreille, énumérait ses leurs. Limpidité de n'être plus qu'un corps, un corps lourd de vertiges, capiteux, odorant, sylphe surpuissant où l'esprit venait s'alanguir, en un repos si doux. Attendre, attendre que l'âme passe, la brise d'âme, le souffle d'âme effilée pour se ruer dans la nitidité mensongère, douceur d'être et de n'être pas au bruit criissant des feuilles sous les pas. Aborder l'air soeur... Vite, et se saisir de l'enfin tu de la raison. Ils reprirent) Il y a un vice stérile, un vice inactif comme il y a un vice actif, belligérant, que l'on nomme péché. On ne se tire pas- de là par l'inaction.

- A tout le moins, son cas est sur et je préfère en parler que d'autres. Oui l'armée : ne crois pas que j'ai passé
1}

MA

mon temps à méditer bureaucratiquement à quelque table d'office... Moins prosaïquement, j'ai baroudé. Sac au dos, marches forcées de nuit, bivouacs étoiles, glaciés des sols, frugalité. Mais, grâce à ma marginalité complète, je progressais sûr toujours de moi. J'étais même courageux, osant au cours des rares occasions de s'illustrer, de coups que nul n'attendait de moi - parfois d'un homme sensé. Il m'arrivait de traverser des champs de mines, d'avancer fusil en main un terrain découvert par nuit de pleine lune, d'opérer en premier au cours d'un discret assaut. Mes camarades m'admiraient, mes supérieurs m'appréciaient - autant mes faits d'armes que mon constant silence. Je progressais, donc, et devais monter en grade. Las volontairement, j'avais opté pour la pire des conditions, celle de simple soldat - ce qui n'est d'ailleurs pas la pire, à bien des égards la plus paisible - et ne voulais pas monter en grade.

Quand il ne me fut plus possible d'échapper à la remise de mes premiers galons - toujours cette appréhension du somme ce goût pour la réserve, riche de possible sinfinis quand le sommet n'est que l'actualisation d'une brillante écoulée -, je m'arrêtais, et regagnai la vie civile. Du reste j'étais bien mûr pour écrire. Deux mois plus tard, j'achevais ma première oeuvre qui parut la même année, grâce à un fort coup de pouce de ma destinée. J'avais failli trop attendre !

- Tu ferais un tabac avec une histoire comme ça - Ton histoire, Erdel, ton histoire.

- J'aurais pu aussi bien la raconter un soir au sanatorium. L'effet en aurait été très fort. J'y pense parfois...

- Et tu n'as rien gardé de tes notes ?

- Non. Je ne mettrai jamais rien - comme l'autre - de ma vie dans mon oeuvre, de ma vie socialement active en tout yfél

cas... Et toi, Orden. Pour le terrorisme.

- Attends, plus tard, à Sarsène. Je veux choisir mon moment mieux que toi...

Ils se turent. Portés par leurs paroles, ils s'étaient profondément enfoncés dans la forêt. La densité de la végétation au sommet des arbres - qui semblaient à leur base de sobres pilastres, évoquant un temple antique muet - leur interdissait de voir le soleil et sa déclinaison, juste quelques pans de ciel, arrachés à l'Azur. La chaleur sourde préoccupait les corps, Erdel avait l'impression qu'on l'emplissait d'une substance douce et dense, qui engluait ses membres, son esprit. Une drogue chlorophyllienne, en quelque sorte, le ramenant à l'état de matière. La démarche inverse du sculpteur, pensa-t-il, cherchant dans sa mémoire soudain si lourde si une oeuvre avait un jour exprimé ce, que loin d'informer la pierre, de lui donner un sens et de la détacher de son amorphe masse, un marteau, un maillet, un ciseau avaient célébré ce retour de la forme à la matière, ce repli esthétique vers le fond d'Informel. Que loin de s'extirper de l'obscur masse, la figure l'appelât, l'invoât.

Ils s'assirent. Leur coeur battait au coeur d'un tellurisme secret, écraseur de mouvement. Il pensa qu'on voulait les effacer, hommes de trop dans la forêt, boire enfin dans l'ouvert... Erdel s'allongea, fermant presque les yeux, par peur de vertige de l'abyme inversé dont il avait parfois parlé pour illustrer l'humaine condition... Orden soucieux frétilait encore. Il eût voulu l'abattre, tel un dormeur de haine, soucieux de maintenir sa paix, son espace intérieur, son égo assoupi, au point de joindre le non-moi, de devenir le tout, abattre un déplaceur de lignes, un bûcheron de nuit...

- Je crois que nous ne sommes plus très loin de la
MI

Centrale. Cette atmosphère est complètement anormale. Le gluon - tu sais, la substance mystérieuse qui succédera aux armes les plus meurtrières de l'histoire de l'homme - doit sourdre des cuves - pourquoi pas ?..., des containers de la Centrale, et ses émanations parvenir jusqu'à la forêt. Les deux font bon mélange... bon ménage. Ne t'endors pas Erdel, ne t'endors pas veux-tu, mon frère mon ami tel un héros fantôme, une ombre blanche, un combattant de rien. Il ne faut pas dormir, et il ne faut pas rire ou sourire. C'est sérieux, veux-tu, vois-tu, sinon ils vont nous... nous attaquer et nous porter comme ta femme. Ces hommes puent et ne sentent pas l'odeur, l'horreur. C'est le diable, hein, qui est si froid pour pas sentir le chaud. Je crois qu'oui. Parle-moi Erdel, parle, mon frère, mon broth... Me laisses pas comme Saint Paul ou Saint Jésus au lieu béni du jardin d'Eve, au jardin des huiles d'olives, tu ne dois pas mon chou, tu ne dois pas... Sinon, eh bien, j'embrasserai Judas car ils seraient encore cette fois à te tenir compagnie, me tenir compagnie, et me, amis ronron... mes amis dormiront.

Erdel, que penser de Maurer, tu sais la Felice, je suis fou elle, Maurer, Erdel, et tu n'as pas tout dit. Je sais

pas ça Er del, fais moi pas ça languir en vain, suis pas si fou
je la vaincra it'engueulera i.,.

Le flou murmure des forêts envahit son oreille, bourdonna
dans son ouïe. Son tympan était l'église de la nature où
toutes les vies venaient tinter, paisibles et belles. Il s'endormit
presque dans les bras d'Irène - Ou était Orden, si
éloigné ! Il le verrait à son éveil. Et puis assez, après tout
Un souffle frais le réveilla. Il ouvrit les yeux, crut
qu'il faisait nuit. Il se redressa brusquement ; sa douleur à
la nuque le reprit. Il se souvint de la mélodie d'Orden ; il
regarda autour de lui ; il avait disparu. Qu'avait-il bien pu
se passer ? "Ne t'endors pas, ne t'endors pas" ; on était à

M

la veille d'un événement grave, Irène, la Centrale, les Guerres
et lui dormait, comme un enfant pendant un bombardement. Fur
ieux, il se leva, chercha une issue. Il était dans une clairière
de forme ovale ; il ne se souvenait pas... Ils s'étaient
endormis sur une espèce de butte, dégagée d'arbres, mais pas
au centre d'une clairière.

Inquiet, ils l'agita. On les avait déplacés... dans l'enfer vert. On, on. Les tueurs de
Fox, les hommes de la Centrale

les ravisseurs qui ? Déplacés, oui, mais séparés ? aussi ? Il
chercha à tâton la trace d'une présence d'Orden. Ce geste lui
rappela celui de l'autre jour, quand il cherchait un signe
pour Irène... Son cœur battait à rompre. Levant les yeux, il
vit une flèche, une ombre d'or brillante à un tronc d'arbre -
L'issue...

Posée par Orden. Mais où l'eût-il trouvée ? Il s'avança.

Le chemin était difficile, couvert d'obstacles ; il s'accrocha
à une branche épineuse, des gouttes coulèrent sur ses yeux.

Son front saignait. Il s'essuya, goûta son sang. Et comme res tauré,
il s'enfonça plus vite, parvint à une autre clairière.

Une autre flèche l'attendait. Il la suivit, heureux que l'espr
rit de la forêt veillât sur lui, comme au premier jour.

Il entendit des cris, aperçut une ombre. C'était Orden.

Sans se retourner, ce dernier lui indiqua sa place, excluant
par ce geste toute amorce de dialogue et de questionnement.

Presque ennuyé, il penchait la tête au sol. Il eut comme une
sorte de secousse. Il voyait ; il faisait encore jour ! Si fejour
étaient ses yeux, sinon ire la forêt - mais non pourtant, mais
non, pourtant... Fin d'après midi, pas même début de soirée.

Il se haussa un peu. Trois hommes - Trois des hommes !

Il crut les reconnaître. Ce pouvaient être d'autres. Ils se
resemblaient tous - entouraient un petit homme chauve, qui

Ci,

Ai><

portait de grosses lunettes. Un nom le frappa "Overbe&k".

C'était le nom du savant qui avait conçu le projet Urizen,
un spécialiste des matières... Ils le moquaient, le menaçaient.

Le vieil impotent implorait une grâce. Quelle grâce ?

Ils n'allaient pas le tuer sous ses yeux tout de même ? Ehy Orden ?

Il lui prit la main, la broya presque, et la rejeta, comme il rejeta toute idée d'intervention. Erdel souffrait en deux points de son corps maintenant, impuissant à son tour, alors qu'il assistait au début de la mise à mort.

Le vieux cria. L'un des hommes lui arracha ses lunettes, brisa les verres en deux. Puis ils sortit un objet de sa poche fin et court - c'était une cuiller. Pendant que ses compagnons maintenaient la victime, il énucléa soigneusement les deux yeux. Tournant la tête mutilée, percée de deux abymes, le chauve rugit au chœur des morts.

Ils le déshabillèrent, le lacérèrent. Ils lui déchirèrent les pieds, lui coupèrent des doigts. L'un d'eux approcha son briquet d'une oreille, l'enfonça longtemps. Erdel humait la chair grillée. Fasciné, il ne réagissait plus, ses douleurs l'avaient laissé.

Ils lui brisèrent autant d'os qu'ils pouvaient, arrachèrent ses dents. Fastueuse vague de destruction à l'encontre d'un corps, iconoclasme du corps vivant ! Le retour à la matière, Erdel, le retour à la matière.

Le corps n'était plus qu'un flasque vif. Ils cessèrent enfin, en sang et en sueur. L'un d'eux déclara qu'il avait faim. Il ne toucha pourtant pas au corps. Au contraire, l'arrosant d'essence - versée d'un jerrican jusque là invisible - il y mit le feu. La chair crépita, l'odeur acre, transmuée par l'atmosphère douce de la forêt - il faisait bon, en effet était agréable, invitait à manger. Erdel sentait la faim le tenait comme jamais. Il eût voulu les appeler, pour qu'ils l'invitassent à le ur table. Mais ils ne mangeaient pas. Quand tout fut consumé, ils s'agitèrent à nouveau, prenant soin de bien effacer les traces de leur passage. Ils agirent avec une habileté supérieure - comme la dernière fois, et, leur besogne achevée, s'éloignèrent rapidement. Le silence, d'ailleurs peu troublé, recouvra tous ses droits sur l'assoupie forêt.

Erdel se dit qu'il avait manqué quelque chose à la scène. L'anthropophagie... Ils n'avaient pas mangé, s'étaient tenus sur la réserve ! C'est ça, sur la réserve !

Il se découvrit un dégoût formidable. La nausée gagna le corps, jaune, malade, il vomit. Après quelques temps, il se redressa, rejoignit Orden près des cendres du corps, de quelques os. Des années de réflexions, d'amour esthétique de la vie pour en arriver à goûter une cérémonie cinéraire et macabre, veille d'anthropophagie ! Ne pas intervenir par peur des coups, par peur d'Orden, par goût - du spectacle. Orden tournait autour du corps.

- Tu sais sans doute pourquoi je n'ai pas réagi, et même mieux que moi. Mais toi, toi, pourquoi ?

- Il fallait qu'il pérît ainsi, il fallait qu'il pérît.

Vecteur de mort et de sentence, irresponsable science. C'est au moins ce que j'aime chez eux ; ils tuent leurs savants quand ils n'en ont plus besoin, et avant qu'ils puissent servir leur adversaire. Et je hais l'art et la science qui se donnent pour fin, quand ils ne sont que les instruments d'un pouvoir occulte et criminel. Qu'ils crèvent...

- Pourquoi ne les a-t-on pas suivis ?

- Va le suivre. Tu n'oseras pas. Imbécile, pourquoi dormais-tu tout à l'heure quand nous pouvions sauver d'un coup, tout renverser et rétablir ?

- Mais que s'est-il passé tout à l'heure, que s'est-il passé ? Pourquoi nous a-t-on déplacés, qui nous a déplacés ?

- Je l'ignore. Pour que nous visions tout peut-être, et nous n'avons rien vu. Et moi je n'ai rien fait.

- Tu as vu... Irène ?

- J'ai vu tout. Les mannes futures du Monde, l'Agonie des Etats, la mort brute de l'homme, le Recouvrement par la Matière. C'est la fin des temps d'énergie, des temps d'action. Le règne de la Masse et de l'Amorphe va reprendre.

Orden alluma une cigarette, tira quelques bouffées, jeta la cendre sur les cendres, laissa tomber la cigarette. Quelle différence entre les cendres... Qui lit les cendres, lit le passé, et lit la vie.

Ils partirent enfin, descendant la pente. La nuit tombait, mais voyaient. La forêt se taisait, comme si elle observait une minute éternelle de silence. Mais quoi, nous nous serions ?... Il n'y avait plus de bêtes, plus d'animaux. Par le gluon mués eux en matière.

Ils entendirent des pas. Orden se retourna, dégaina.

Pour la première fois Erdelit son arme. Etrange, et n'ayant pas de forme. Une arme - bluff ?

- Allons, messieurs, allons ! Du calme !... Je suis le docteur Otto Abenrenther de ...

Le cousin d'Attingshausen et du philosophe, à qui il ressemblait en plusieurs points. L'image du double indéfini défila sous Erdelit. Vacillant, il se retint à un arbre.

- Jadis j'étais à la Centrale, comme simple architecte. Je suis parent pas alliance d'Ottaⁱ© de Beer, petit-fils de l'Illustrateur Concepteur que vous connaissez certainement. J'y ai travaillé douze ans, avant d'être relégué comme on dit à de plus humbles travaux, puis rejeté du petit monde de la Centrale. (C'est étrange vous ne dites rien ? Je poursuis donc Jusqu'à aujourd'hui, je suis le seul survivant de tous ceux qui ont vécu et travaillé à la Centrale, sans que je puisse m'expliquer pourquoi. Il leur fallait un témoin, je suppose, pour l'avvenir... Pour raconter leur Histoire. En fait, cette histoire est très longue, ne vous y trompez pas. Elle a commencé voici déjà quatre siècles... (en pleine guerre des Falums, vous le savez ?) et est près de s'achever ou de se couronner. Dans quelques temps...

J'étais célèbre à cette époque. Aujourd'hui je suis ermite (il f a i t nuit maintenant. E r d e l , Erdel, je t'appelle, c'est moi Irène, ta femme, ton aimant, ton sens, t a multip l i c a t i o n . Quelque part sous l e s roches, je s u i s là qui t'attends, qui t'étreins, qui te sens. F o u i l l e et remue l a t e r r e , tu trouveras Métal qui porte mon v e s t i g e . I l l u s t r e - l e de ton amour, m e r e s s u s c i t e . Je s u i s i c i , E r d e l , je s u i s i c i) On m'a laissé l a v i e à condition que j e demeure en ces l i e u x jusqu'à l a f i n . Je me nourris de ce que j e trouve. Vous avez pu remarquer que l e g i b i e r est r a r e par i c i , je s u i s donc cannibale.

Bien, vous ne s o u r c i l l e z pas, vous êtes donc mes hommes. Du r e s t e , s i l'on vous a épargné, c ' e s t que vous représentez quelque chose d'important, pour ne pas d i r e d ' e s s e n t i e l aux yeux de mes maîtres.

Je suis arrivé i c i par hasard, ne sachant ou a l l e r , i l y a vingt quatre ans de c e l a . Un hôte mystérieux me cond u i s i t en pleine forêt et q u e l l e surprise n'eus-je pas de v o i r réalisé, sur pied réalisé un p r o j e t de cathédrale f o l l e que j ' a v a i s conçu dans ma prime jeunesse, et qui toujours a v a i t été repoussé. Vous l a v e r r e z , j'espère, cette cathédrale engloutie, s i vous prolongez votre séjour parmi nous.

Sf

Quelques temps après, a l o r s que j e t r a v a i l l a i s déjà au projet Urizen, je r e n c o n t r a i un savant chirurgien qui m'apprit que l a même aventure l u i était arrivée. De f i l e n a i g u i l l e , j ' a r r i v a i s à l a conclusion que tous l e s gens qui ont travaillé i c i à un niveau supérieur ont été séduits, retenus par l e même procédé. On leur a f a i t croire q u ' i l s étaient reconnus et respectés au moins quelque part par des hommes de bien, q u ' i l s étaient quelque part l e centre du monde.

Des m i l l i e r s de réalisations furent nécessaires pour que cette opération réussît. Comment l a forêt n'a pas d i s - paru, sous l ' a s s a u t de ces c i t e s imaginaires, hôpitaux, champignons, utopies absolues, v i s i o n s matérielles, G'est bien ce qui m'intrigue l e plus et renforce ma confiance et ma c r a i n t e à l'égard de ces puissants e s p r i t s . I l m'arrive de rencontrer, isolés dans l a grande forêt de fous projets que l'on ne v e r r a i t pas du c i e l , que l'on ne v e r r a i t pas à dix mètres d'écart. Je c r o i s avoir vu un de vos l i v r e s en images, monsieur E r d e l . . .

Vous souvenez vous de ce généralissime qui au dix huitième siècle contentait son impératrice en fabriquant de toutes pièces d'imaginaires cités susceptibles de charmer l e regard de l a souveraine en masquant l ' h o r r i b l e misère du temps ? Eh bien, misère du temps exceptée, j e dois dire, messieurs, que l a forêt me p a r a i t un théâtre, un ensemble de cités imaginaires issues des fous phantasmes et que l e règne du réel peut imiter en s'y ressourçant et s'y confortant.

Mais... j e ne puis demeurer plus longtemps. I l faut que j e regagne ma cachette. Voyez par là, s i vous trouvez quelque chose, et remontez un peu. Nous sommes s i proches

9 (

des déserts, qui toujours gagnent sur l a forêt. Bonsoir...

Le bonhomme disparut en une seconde, sans q u ' i l s pussent l u i poser une question. I l s g r a v i r e n t l a pente dans l a d i r e c t i o n q u ' i l leur a v a i t indiquée. La végétation se f i t plus rare. I l s p a r v i n r e n t au peid d'une corniche r o c a i l leuse haute et massive, mais d'accès relativement aisé. La perspective d'une vue du désert ouvert au crépuscule, à n u i t venue, décupla l e u r s ressources.

Le désert d'Alcortana constitue une des grandes curiosités de c e t t e partie du vieux continent. Aucun géographe n'a un jour pu définir l e s o r i g i n e s de sa formation : dépôts éoliens de sable, dessécat ion du s o l , r a r i s s i m e s p r é c i p i t a t i o n s (on compte quelques millimètres par siècle, par millénaire même) ont été mis en avant parmi d'autres hypothèses mais non retenues comme décisives au niveau de l'exp l i c a t i o n des causes. Certain historien-poète se permit au siècle dernier (son l i v r e du r e s t e est conservé à l a b i b l i o thèque d'Argo) d'avancer une supposition pour l e moins baroque : i l prétendait qu'en des temps reculés, l e l i e u était f o r t riche et fréquenté. Poussées par l a faim, l e s peuplades p r i m i t i v e s migraient et fatalement élevaient ce l i e u comme l i e u de résidence. Grâce à l a r i c h e s s e du s o l et du sous-sol, l e s populations prospéraient, leur nombre augment a i t . De ce f a i t l'endroit c r o i s s a i t en p r e s t i g e , sa renommée dépassant tout ce qu'avait pu connaître jusque là l ' e s p è c e humaine.

Un jour, pourtant, l e nombre se f i t excès, l e peuplement surpeuplement. Désireux de s'entendre pour demeurer dans l a t e r r e de l'âge d'or - car l e désert d'Alcortana f u t l e l i e u privilégié des temps de l'Age d'Or - l e s hommes s a crifièrent d'abord quelques v i e i l l a r d s , puis l e s plus f a i b l e s enfants. Amollis par l e u r s r i c h e s s e s , i l s renonçaient à se combattre. I l s chassèrent ensuite l e s plus malingres d'ent r e eux, puis l e s femmes.

Les races du pays de l'Age d'Or dépérissent. Non régénérées, e l l e s se t a r i r e n t et succombèrent au premier choc.

Kniva, r o i des peuples de l'Age de Feu s u r v i n t de l' E s t et attaqua l a r i c h e contrée. Les r a r e s défenseurs succombèrent sous l e nombre et l a v a i l l a n c e de l e u r s a d v e r s a i r e s . Mais, encore p r i m i t i f s , et comme rendus fous par l a beauté et l a prospérité du pays, l e s barbares s'acharnèrent à détruire et ravager tout l e pays, tant et s i bien q u ' i l ne demeura plus un champ i n t a c t , plus un v i l l a g e , plus un temple. Alors par un décret céleste, l e bonheur se r e t i r a de cette région qui se mua peu à peu en désert.

Ce ne f u t pas sa f i n ; en e f f e t , l e désert et sa

beauté propre convainquirent les rares survivants de l'époque dorée à célébrer annuellement un pèlerinage et à construire un temple situé à peu près au centre de l'Alcor-tana...

Depuis, le désert avait vengé sous l'impulsion dynamique des temps mécaniciens. Il en restait néanmoins une partie d'origine qui servait de séparation, de tampon entre différents petits états de cette partie du monde. Erdel hésitait ; il ployait sous l'effort, inquiet de ce qui là-haut l'attendait, désireux à la fois de s'arracher à la masse noire d'en-bas. Orden était presque au sommet de la corniche. Il devait le rejoindre. Le désert était zone interdite : on ne savait pas, à l'exception des rares géographes militaires qui effectuaient régulièrement des reconnaissances, où commençaient, où finissaient les limites de chaque pays et de l'espace qui avait été déclaré

n

Ait
zone neutre, et dénommé Egoland. Qu'y trouver, sinon des patrouilles occupées à arraisonner le vide, à décompter des grains de sable ? Alors qu'en bas, Irène et l'Autre attendaient...

La douleur causée tout à l'heure par la pression d'Orden se réveilla. Il s'immobilisa, à nouveau fasciné par le vide, attiré par le haut comme le bas, et déchiré. Un choc le rappela à lui ; il acheva son escalade, aidé par Orden.

La nuit tombait. L'immensité vide, grêlée de rares buttes, laissa à glisser la vue au fond de nuit. L'air était bleu foncé ; il faisait presque chaud. Un léger vent soulevait des vagues de sable gris et vert. Le temps incommensurable apparait dans son essence unique de destruction et d'entropie, de vague à l'âme et nostalgique. Un entrepreneur de démolition, se dit Erdel qui tendit la main comme pour saisir, au moyen de grains de sable, de temps pur. Le temps pur : ce nuage d'inconnaissance idyllique, mêlant toutes les matières, et qui vaquait à ses arrangements toujours recommencés, sans rien qui fixe muât » s'ébauchât et se tût. Aucun objet ne se pouvait réaliser, qui pût être détruit. Le désert est pur espace de passage et d'incommencement ; seules sur lui s'use le regard posé sur lui, et qui en fait partie. Le regard d'illusoire qui n'a le temps de rien - analyser, compter, commenter, pur écran de passage, témoin de l'incessant et nul à percevoir.

Orden s'avança ; il descendit au bas de la proéminence où ils se trouvaient, et marcha. Où pensait-il aller ? ou bien il s'imaginait trouver un hermitage pour plus tard, dans ses vieux jours. A contre-cœur, Erdel le suivit. La contemplation d'un paysage lui suffisait à le connaître ; il répugnait toujours à y entrer, s'y intégrer pour un

plus ou moins long séjour. Il se fût contenté de voir l'un
ivers par un écran, par un tableau. Jamais il n'avait approfondi,
bouleversé une émotion vitale en dépassant le
stade sage de la contemplation. Voir dans l'ouvert...

Il ne pouvait. Il s'arrêtait devant, se contentait, toujours
séparé du monde, se souvenant quelque part en lui -
même de la formule pure " le monde est beau à voir et la id
à être". Jamais il n'avait pu vivre autrement que par le
regard, l'analyse, la médiation. Et...

Orden avançait vite. Il semblait qu'il se fût fixé
un but précis, un endroit à rejoindre, voire même qu'il
eût un rendez-vous à respecter en un lieu - dit. Erdelle
suivait avec peine; il faisait presque sombre. Il butait
sur des pierres, manquait de choir dans des crevasses
qu'on ne voyait pas du promontoire. Ses difficultés illu-
traient bien, confirmaient sa pensée précédente. Il s'accusa
de faiblesse, de veulerie. Marcher, oui, mais avec un
sens ? Où trouver un sens dans un désert, dont la conformation
se brise à chaque instant ?

Orden s'immobilisa. Il tendit l'oreille, s'allongea
sur le sol. Erdelle imita, et s'endormit.

Le ciel était gris. Il avait dormi d'une traite, d'un
sommeil de brute. Sur la fin, il avait rêvé de Voyrenox.

Ce dernier, juché sur un sommet montagneux dans une île trop
icale, l'invitait à le rejoindre. Il s'approchait vite de
lui, le voyait l'instant d'après en plein effort, redescendant
la paroi. Voyrenox l'appela encore, le poussait
à tomber dans le vide. Soudain, il se détachait de la roche
et sombrait dans l'abyme en riant. Il semblait toujours proche,
et Erdelle se rendait compte alors qu'il l'accompagnait
dans sa chute, et qu'il allait s'écraser aussi.

Orden n'était pas là. Il se souvint de son réveil
dans la forêt et, soucieux, le héla. Il marcha quelques
minutes, cria de nouveau. L'autre lui répondit. Il grimpa
sur une roche de forme géométrique, qui évoquait la proue
d'un navire. Une sorte de proue imaginaire qui se sera
échouée ici, s'imprégnant dans quelque roche, songea-t-il.

Orden lui fit signe : ils étaient tout prêts. Il
paraissait agité.

- C'est toi qui m'as réveillé, figure toi. Nous avons
été séparés, je ne sais pas pourquoi.

- Oui... J'espère que nous ne nous sommes pas trop
enfondés. D'après toi... où nous trouvons nous ?

- En Egoland. Je n'en sais rien, d'ailleurs...

Terre du moi, terre d'émoi. Ce qui m'intéresse, c'est de
savoir comment nous avons été séparés. Tu n'as rien entendu
cette nuit ?

- J'ai rêvé que je chutais dans le vide à la suite
d'un ami... Ah si, j'ai entendu des roulements de pierre,
presque... une symphonie pétrique.

- C'est ça, un concert de musique contemporaine.

J' a i vu des bottes toute l a n u i t . E l l e s me passaient devant, dessus, à côté, m'aspergeaient d'eau, me c r i b l a i e n t de p i e r r e s , me piétinaient. On d i r a i t que l e désert v i t l a n u i t .

- Une danse macabre pour l'Age d'Or, en somme.

- Nous avons delà v i s i t e .

I l t o u r n a l a tête. Un détachement de soldats se d i r i g e a i t vers eux, drapeau en tête. I l s ' a g i s s a i t vraisemblablement d'un corps sondarnien. Les deux hommes se d i r i g è r e n t vers eux, lentement, comme pour montrer q u ' i l s ne s'effarouchaient pas de l'indésirable présence. Le commandant du détachement était un capitaine qui p o r t a i t une casquette de l a couleur du désert et une fine moustache.

I l l e s salua.

- Messieurs, je me présente. Je suis l e capitaine

A l f r e d d'Okrana, mandé par sa majesté l e prince de Sondarna pour v e i l l e r sur l a sécurité des frontières de notre E t a t . Je voudrais savoir ce que vous f a i t e s sur notre terr i t o i r e .

- C'est mieux, capitaine, j ' a u r a i s juré que nous étions en Egoland. Expliquez moi comment vous vous y retrouvez

-. Ah, j ' o u b l i a i : v o i c i mon ami Monsieur E r d e l . Je suis Monsieur de Ries. Nous venons de l a principauté de Partina où nous coulons des jours heureux et passions par là par curiosité...

- Sans équipement, sans boisson... Vous me f a i t e s r i r e , Messieurs...

- Tu as s o i f , Erdel ? Mais soyons sérieux... Oui, vous m'expliquez comment ?...

- C'est une question d'habitude, Monsieur de Ries, et de patriotisme. S i évidemment vous ne vous sentez pas concerné par ces nobles sentiments et que vous n'êtes pas suffisamment versé dans l a géographie m i l i t a i r e pour...

- Admettons, admettons. Permettez moi un geste, c a p i t a i n e , je prends cette pierre ; j e s u i s peut être mal placé, mais bon lanceur. Je l a l a n c e . . . Voilà - Où se t r o u v e - t - e l l e ? En Egoland, à P a r t i n a , à Sondarna, en Océatrus ? E t c e t t e pierre , à qui a p p a r t i e n t - e l l e ? Sauriez vous l a reconnaître et l a reconnaître et l a ramener chez vous, dans votre bien-aimé pays?

- Montrez moi vos passeports, j e vous prie.

41L

- Mais, mon c a p i t a i n e . Vous savez bien qu'en cette période-ci de l'année, i l s ne sont pas nécessaires...

- I l s ont été rétablis depuis hier pas sa majesté l e Prince O l r i c I I I entre Sondarna et tous l e s états v o i s i n s . J'ajoute que vous ne me paraissez pas être des r e s s o r t i s s a n t s de ces pays-là.

Soldats, f o u i l l e z ces hommes.

- Cette fois, la plaisanterie a assez duré !

Orden dégaine son arme, et avec une rapidité foudroyante immobilisa le capitaine d'une prise au bras. Il menaçait la troupe, commença à reculer. Erdel s'empara de l'arme de l'otage, prit sa casquette et la jeta au loin.

- Maintenant, vous déposez vos armes. Nous rentrons tranquillement. Vous nous avez découvert, vous êtes très forts. Le problème c'est que nous emmenons votre capitaine sur la partie du désert de Partina et que là il sera dans son tort, et que là il risquerait de se produire «de graves événements

.
- Il veut provoquer une guerre ! C'est un espion !

Faites feu, soldats, faites feu !

Ils s'arrêtèrent tous, paralysés par ce qu'ils venaient de voir, puis s'éloignèrent, lentement d'abord, puis en courant. Erdel chercha autour de lui ce qui avait pu les mettre en fuite, puis il s'approcha d'Orden. Son regard avait une fixité, une dureté de marbre. Il lâcha sa prise, qui s'effondra. Le bras brisé, l'homme était mort.

- Qu'est-ce que tu lui as fait ? Qu'est-ce que tu lui a fait Orden ?

- Viens, ne restons pas ici.

Ils marchèrent longtemps. La journée passa vite. Le temps était gris. Erdel suivait Orden, toujours plus rapide,

•m

qui semblait marcher sur les crevasses, et traversa les roches, gardant une course incroyablement tendue. Il lui rappela le dirigeable. Il sentit un poids dans sa main : le pistolet de l'autre, qu'il n'avait toujours pas lâché.

De surprise, il le laissa tomber. Orden se retourna. Ils tentèrent de le retrouver, soulevèrent quelques pierres.

Ils virent une lance, la dégageèrent. Orden s'en empara, la lança au loin. Elle s'enfonça dans les roches comme si elles avaient été liquides.

Ils gagnèrent un sommet, virent un chemin, le longèrent. Peu à peu celui-ci prit l'apparence d'une piste, puis d'une route. Ils parvinrent à une guérite abandonnée devant laquelle pendait une barrière. Un poste de douane. Ils s'arrêtèrent.

Le poste n'avait plus servi depuis longtemps : en plein désert... Lassés, ils extrayèrent de la guérite deux chaises et s'assirent, pensifs. Erdel s'assoupit.

Un bruit de moteur l'éveilla. Une voiture arriva, s'arrêta devant la barrière. Plusieurs douaniers en descendirent, qui se présentèrent... Ils se trouvaient en Orcistus.

Par suite des menaces qui pesaient sur la sécurité du pays, les autorités politiques et militaires avaient décidé de réoccuper les postes-frontières du désert d'Alcortana. D'un commun accord, Partina et Orcistus- décidaient de surveiller leur frontière Nord, prélude vraisemblable à une alliance de fait en cas de conflit.

La voiture, une fois déchargée de son matériel, dev
ait regagner Artaba, la capitale d'Orcistus . Le chauffeur
accepta de le reconduire. La radio faisait état de nombreuses
menaces qui pesaient sur la paix dans cette partie
du monde. On ne savait pas qui en voulait à qui, mais on se mettait
constamment de l'huile sur le feu. Erdel regardait
Orden qui souriait presque à l'annonce de ces nouvelles.
Enfin on apprit la mort d'un capitaine sondarniert.
Le corps avait été retrouvé sur le territoire Ferghanien.
On ignorait ses assassins potentiels . Sondarna n'avait pas
donné de renseignement à ce sujet et pas même évoqué
l'existence du détachement qu'ils avaient vu, eux.
Erdel étouffait de chaleur. Il se leva avec peine ;
il était toujours dans la clairière. Il regarda sa montre :
il dormait depuis plus de vingt heures. Orden apparut à
l'orée d'un sous-bois. Il était frais et souriant.
- Il y a de l'eau par là, si tu veux te laver.
- D'où venons nous ? Qu'avons nous fait ?
- Mais rien , mon vieux. Nous avons dormi, c'est tout.
- Vingt heures ! Tu veux dire que nous avons dormi
vingt heures ?

Brusquement, il se rappela le meurtre du vieux savant,
il fonça à travers les feuillages , ruisselant de sueur.
Stupéfait, il se rendit compte qu'il savait où il allait , qu'il
n'hésitait pas -. Il stoppa net sa course.

Les restes du corps étaient bien là, cendres, ossements
Il entendit des pas. Orden.

- Nous avons tout vécu, tout, tu entends ! Ils nous
ont ramené à quelques centaines de mètres de là et épuisés,
nous nous sommes rendormis. Mais le sommeil et le rêve ne
sont pas des refuges, Erdel . Tout ne fait que commencer, que
commencer, tu entends ? Revenons, maintenant.

En quelques instants ils furent à la voiture . Il
avait laissé la clé sur le contact. Le vrombrissement doux
du moteur le rasséna un peu. Il reprit confiance, accéléra
un peu, se maintenant à une moyenne honorable. Ils ne
se parlaient pas.

- Regarde. Une Ferr...

À

Il eut juste le temps de voir la voiture rouge qui
le dépassait. Ultra basse, sculpture sur roues larges.
Le conducteur esquissa un geste de défi, de moquerie. Erdel
ne rechigna pas ; les voitures qu'il conduisait depuis des
années suscitaient souvent de genre de réactions. Trop rares
pour ne pas être reconnues, trop belles et trop puissantes
pour n'être pas défiées, elles représentaient à ses
yeux l'image même de la puissance inaltérable, inattaquable
: la bête tapie dans la jungle, le fauve que nul n'ose
affronter . Il ne réagissait jamais aux vulgaires provocat
ions des autres.

- Suis-là.

- Pourquoi ? Il veut frimer, sans plus.

- Suis-là, je te dis . Il ne nous provoque pas pour le plaisir .

Ils uivit la voiture rouge pendant une heure, sans tenter de la rejoindre , sans tenter de la rejoindre , pour marquer qu'il pouvait soutenir son rythme, mais qu'il ne bouleverrait pas pour autant son propre rythme. Malgré lui , il la rejoignit à un carrefour. Un homme descendit de la voiture et sortit de leur champ de vision . Au bout d'un instant, une voiture apparut, la même que celle qui l'avait doublée.

- Et maintenant, qui suit-on ?

- Personne. On sait pourquoi ils nous ont cherché et pourquoi ils nous chercheront encore. C'est une lutte d'influence sur les routes...

Le ciel se couvrit brusquement. Il pleuvait quand il gara sa voiture dans le parking de l'hôtel. Une réunion avait lieu au salon, qui rassemblait tous les clients de l'hôtel. Il entra, fut stupéfait. Il ne restait qu'une poignée de gens, de happy few qui s'expliquaient sur leurs raisons de rester ou de sortir . Orden était parti rejoindre Felice.

Il y avait encore le professeur Berg et quelques habitués de l'hôtel, ainsi que des touristes Américains que l'aventure déclinaient. On parlait de la possible fermeture d'Argo, des dangers des révolutions, de prémisses d'un coup d'état. Un conseiller du prince, homme éminent qu'Erdel connaissait bien, venait d'être assassiné. Le pèlerinage à la grotte était remis à plus tard ("ce sera la première fois depuis quatre cent cinquante trois ans " affirma gravement le vieux professeur, comme s'ils'agissait d'un casus belli ou d'un casus itajcaelis), le Palais suggérant même dans certains ménages l'éventualité d'une mobilisation partielle des troupes. C'était absurde : Partin avait des alliés sûrs et puissants . Son armée ne lui servirait à rien en cas de conflit . Erdel intervint , se disputa avec ses interlocuteurs . Il les accusa d'alarmisme, d'esprit feuilleteur . On lui demanda d'où il venait , surtout avec son ami. L'inspecteur les avait cherchés partout pendant deux jours.

On passa à autre chose : les esprits frétilaient, frénétiques. On raconta des histoires macabres de gens oubliés dans un ascenseur au début de vacances estivales, et qu'on avait retrouvés morts, entredévorés quelques temps plus tard. Un des locuteurs conta l'histoire d'une jeune fille de famille qui avait organisé une partie de cachecache le jour de son mariage. Son tour étant venu, elle alla se réfugier dans un coin connu d'elle seule. On la chercha partout. Elle ne put jamais être retrouvée. Son mari, éperdu d'elle , devint fou, finit misérablement à l'asile . Les

parents fouillèrent méthodiquement leur gigantesque demeure, pièce par pièce. Ils moururent quelques années après.

AH

Le château fut vendu peu après. L'acquéreur était épris d'histoires de fantômes, de chambres secrètes. Tombé amoureux du portrait de la jeune fille, il expérimenta toutes les solutions de passage possibles. Devenu vieux, il trouva. C'était une longue et haute pièce, une ancienne chapelle. La jeune fille avait dû être la seule à la connaître. Au fond de la pièce était un coffre lourd et noir. Il était fermé. On passa plusieurs jours à tenter de l'ouvrir. Un savant mécanisme interne interdisait toute ouverture. Le vieux propriétaire se décida à le forcer. La jeune fille était bien là, ou ce qu'il en restait. Le mécanisme s'était enrayé, elle n'avait pu rouvrir le coffre. Elle avait crié en vain, se cognant la tête, s'arrachant les ongles et les cheveux. Elle s'était rongé les bras. Etait-elle morte de faim, de soif ou d'asphyxie ? Ou de folie, tout simplement. Le vieux fit refermer le coffre, scella la chapelle, défendit d'y toucher. Le lendemain, le feu embrasait la vaste demeure. Le châtelain et quarante domestiques périrent dans les instants. Seules restèrent intactes quelques pièces, dont la chapelle. On retrouva le coffre, mais vide.

Un frisson parcourut l'assistance. Erdel se souvient d'Ermeline. On lui dit à la réception qu'elle avait retardé son départ de vingt quatre heures. Le garçon avec qui il avait parlé l'autre matin le regardait avec attention : n'était-ce pas l'homme au courant à propos du meurtre du conseiller ? Erdel lui rendit son regard, heurta un client dans l'entrée et sortit précipitamment.

La petite gare de Reinata, créée au milieu du XXème siècle conservait un aspect provincial champêtre même grâce aux balcons fleuris qui bordaient les voies. Erdel n'était venu qu'une seule fois en train, encore enfant, quand il accompagnait sa mère.

Mi

Il la trouva dans la salle d'attente des premières classes. Curieusement, elle n'était pas bondée. Les gens étaient partis depuis un ou deux jours, sans doute. Elle le regarda de ses yeux brillants, exprimant le regret - assuré d'un bonheur qui eût pu être, et ne fut pas - Erdel se souvint que par avance il vivait l'angoisse des adieux, le déchirement et le soulagement des séparations. Elle se leva, ils marchèrent le long du quai.

- Je vous ai attendu hier, et avant-hier aussi...

Je pensais que vous viendrez tôt ou tard, que vous vous arracheriez de votre cauchemar. Je venais, j'attends, je rappele l'hôtel. On venait me chercher, je remettais mon départ à demain. Je crois que j'aurais pu attendre encore plusieurs fois pour vivre cet instant. Imaginez que

vous ne veniez pas ce soir encore...

- Vous vous seriez logée à la gare. Votre train part bientôt. Vous ne m'avez rien dit sur la Réserve...

- Qu'ai-je à vous dire que vous ignoriez ? Je vais danser dans deux jours à NEW YORK, devant quatre mille personnes.

J'ai dit que j'étais prête, que rien ne manquait à ma préparation. Les places se revendent au marché noir. En un sens je suis contente. Vous verrez le spectacle à la télévision, sans doute, si je n'ai pas craqué, si je n'ai pas été trop mauvaise...

- Vous serez merveilleuse. Mais... Je ne sais pas, enfin j'espère que je pourrais voir cela. Danserez vous après Ou est-ce juste une preuve, une manifestation que votre art est resté le même, pardon... s'est transcendé au cours de ces années d'absence.

- On dirait que même vous ne croyez pas qu'il soit possible de progresser en se tenant en arrière... Je verrai. Si j'ai besoin d'argent, peut-être. Je préfère ramener tout à cela. Du moins tout...

- Le train arrive. Il se peut que vous ne soyez pas en mesure de redanser comme vous danserez après-demain. Ecoutez : la réserve, c'est le pouvoir d'éprouver son absence dans l'assurance de sa force maintenue. C'est comme un mort conscient qui assiste aux réactions de ses proches à son enterrement. Mais gardez vous, Ermeline, garde toi. Tu n'étonneras qu'une fois, et quelque temps. J'aurai dû t'aimer...

- Adieu. Je briserai vos étreintes.

Une locomotive à vapeur ! Le train s'éloigna lentement.

Ses cheveux ondoyants se détachaient sur le fond clair delà vapeur. La femme part, et l'homme reste. Oui, mais ce n'était pas sa femme. Ils s'étaient dit peu de choses, si peu. Et il ne savait pas si ce qu'il avait éprouvé était sincère, même profond. Il aurait dû ajouter que seule lui avait manqué la volonté parce qu'il était retenu là malgré lui, enfoncé dans l'abyme...

Il s'en retourna. Des gens arrivaient, qui attendaient le prochain train sur la autre quai. Curieux Ermeline il croyait presque l'avoir accouché d'un esprit introspectif et rationnel qu'elle signorait jusque là. L'amour manqué lui ouvrait une autre part de son être, au lieu de briser l'essentielle. Il se félicita : après tout, il l'avait laissée intacte. Intact : ce mot lui traversait, lui transperçait régulièrement le cerveau depuis qu'il était né à la vie de l'esprit. Là résidait pourtant l'unique, l'irréfutable, l'incircouvable particularité de l'artiste :

la réalité, et son activité au travers, au moyen de cette réalité ne le laissent pas intacts. S'il en était autrement, l'artiste serait qu'une occupation parmi d'autres, l'artiste un artisan ou un ouvrier manuel, et l'écrivain un

journaliste. Il se disait que le pire était atteint lors-< que le talent, voire le génie actuel d'un chacun ne correspondait pas à une nature d'artiste. L'artiste manqué finissait fou, suicidé, mystique, quand de piètres individus s'avéraient d'incomparables acteurs esthétiques.

Il pensait souvent à Voyrenox à ce propos ; ce brillant esprit, ce remarquable écrivain, ce sifin analyste ne souffrait, d'endurait pas de Golgotha et de couronne d'épines. Et pourtant ces pièces fusaient des sentiments les plus profonds, les plus nuancés. Peut-être cette oeuvre comme d'autres ne restera pas parcequ'elle n'était pas marquée, n'était pas maudite pas une voix, une sensation intérieure électrique et maléfique, une géistlorele, une sirène de l'entendement.

Puis il se contredit : pourquoi souffrir, à quoi bon. S'il n'y a rien de transcendant, il ne nous reste qu'à rassembler, sélectionner, amender et organiser les éléments du réel, leur donner une forme et comme écrit l'autre Il une locale habitation et un nom". Tout de même : faire du formel avec du disparate ! Dans ce cas, il n'y aurait aucune différence de nature - pas de degré, de nature - entre un brocanteur et un artiste. Cueillicic et là de vieux objets, les réparer et les revendre... Non ! Non ! A supposer qu'elle soit vraie, cette hypothèse est trop nulle, inessentielle. Il faut qu'il y ait quelque chose, non pour se justifier non pour rassurer, quelque chose pour sentir sourdre au fond de soi une espèce de sentiment indégagé, enveloppé de nuées, et nommé dignité, dignité humaine et que l'art depuis l'annuit des temps est le plus apte à rendre et exprimer.

..

Il freina brutalement, fit marche arrière, se gara à sa place habituelle dans le parking. Il retourna au salon, entendant par la terasse la rumeur sournoise de l'humaine dispute. Il passa par la réception où on lui remit une lettre : elle était de Voyrenox.

"Cher ami. J'attends toujours de tes nouvelles, des nouvelles d'aillieurs. Mon roman avance bien, encore que je sois disposé à en contester et réviser chaque page, jusqu'à © qii-elle me donne entière satisfaction. Tu lis bien : satisfaction. Ce qui me paraît assez bien fait, suffisant. Je n'en demande pas plus à mon oeuvre, à laquelle je me propose de mettre un terme ; mais je t'expliquera... J'ai interrompu son écriture depuis quelques jours. L'île est infestée de touristes bedonnants, craquants de devises, en sueur sous leurs lunettes noires. Je pensai qu'ils ne s'attarderaient pas. Or c'est le contraire qui se produit : ils s'installent, investissement les lieux, je jurerais même qu'ils sont en train de fonder une colonie. Tu as bien lu : une colonie, Partagé entre les indigènes et ces envahisseurs, je me trouve dans une situation, une position même délicate.

J'arrête d'écrire, je règle les premiers litiges qui se produisent.
D'ici quelque temps les deux communautés m'auront
élu pour juge, n'en doute pas. Je n'ose donc partir : comment
quitter un lieu où tant d'attaches spirituelles me retiennent
Et il y a ce roman au sujet que je dois achever ici car je ne
peux l'achever qu'ici.

Envoie-moi de tes nouvelles. Je t'apprendrai alors
la queue de mes deux tendances aura prévalu."
Il se souvint du reproche que tous leurs amis faisaient
à Voyrenox : celui de tirer parti de son esprit excessivement
brillant, de son cynisme, de sa relative indifférence
face aux choses et aux hommes pour juger de haut - disaient-
on - le restant de l'humanité et ses actions. Les imbéciles:
comme si, désespéré, il ne jugeait pas au nom d'un idéal,
au nom d'une Foi enfouie, imperceptible à leur esprit malingre,
mais vaste et juste comme un ciel. Voyrenox avait cherché
et trouvé la solitude parmi les autres déchiré entre sa
passion esthétique et son désir de communiquer avec l'autre.
De rage, il avait rompu toute relation avec la sympathie,
l'imminence des sentiments pour s'ériger en juge, en cabot
râleur et souffreteux. Il avouait un jour à Erdel : "ce que
j'aime en toi, c'est l'amour que tu inspires", Erdel avait
rétorqué...

Où pouvait être Orden ? Penser à l'urgence de la lettre
re ! Que lui voulaient l'inspecteur ? Que faire le lendemain,
et maintenant qu'Ermeline était partie ? " Il faut quitter
la vie comme Ulysse quitte Nausicaa ; avec plus de reconnaissance
que d'amour". Ermeline avait effectivement un côté
Nausicaa ; et lui, il était Ulysse Pied-de-Boeuf.

Il tendit un peu l'oreille : on bridait des bouts de
phrases à propos de coups d'état, de révolutions, de guerre.
Il se rendit compte au bout d'un instant que la radio était
allumée, qui apportait son obole à l'édicule logorrhéique
du salon. Après tout, pourquoi interdire la conjecture ? La
discussions politiques gardait toujours à ses yeux une dimension
d'une insigne médiocrité, circonstance passe-partout
qui permettait à la conversation de ne pas s'éteindre, combien
même elle se fut alanguie depuis des heures, depuis des
jours, depuis des siècles même. C'était la affaire sociale
pas excellence, donc la affaire de tous. Cette remarque lui
voulait, expliquant à ses yeux la médiocrité basique du débat
politique, l'inimitié des démocrates, si généreusement
distillée à la moindre contestation. Et pourtant ! Un homme
sur cent est à même d'expliquer le mécanisme d'une pendule,
d'un moteur, la texture d'un vêtement, d'une poésie.
L'on trouve normal de ne pas élire un chef de bord dans un
avion, sur un bateau (les pirates eux-mêmes ne contestent
pas toujours l'autorité technique - il repensa à Jason) et
l'on se bat pour choisir celui qui, artificielle ment sélectionné
entre mille pour son bagout, son sourire rassurant,

son incompétence sigillée, administrera l'Essentiel, à la cité. Oui, mais comment faire ? Que proposez-vous ?

Bon, la radio n'arrête pas les événements de la journée.

Le Ministre des Affaires Etrangères avait commencé une tournée des capitales européennes pour s'assurer des milleurs sentiments des grandes puissances. Des clients évoquèrent telle conférence qui dans le passé avait mal abouti. Le speaker lut un message attendrissant du prince où Erdelre censa tout ce qu'il est possible d'invoquer en ces moments.

On lui toucha l'épaule : c'était Orden avec sa Belle. Il le invita à s'asseoir, alla commander des consommations, s'apprêtait à ramasser quelques journaux ici et là quand il vit l'inspecteur.

- Je vous ai cherché toute la journée. Non, rassurez vous (et puis perdez cette irritante paranoïa que je constate à vous voir chaque fois ; j'ai d'autres tigres à fouetter !) je n'en ai pas après vous. Il ne s'agit pas de votre non plus, mais de votre - on m'a chargé de vous prévenir, de votre ami enfin, Voyrenox. Il est mort hier, après-midi sur l'atoll de Manati, assassiné dans des conditions mystérieuses.

Les médecins font état de diverses fractures causées par des objets divers (des rames, des statuettes, des noix de coco). La nouvelle vient d'être publiée. A la radio, notamment, si vous avez écouté le journal du soir. Mais... venez par ici. Interpol qui était sur ses traces depuis quelques temps a retrouvé des papiers concernant une organisation secrète nommée Macepa ou Marzepa à laquelle votre ami collaborait activement. Certains de ses papiers sont consacrés au célèbre écrivain Monsieur... Erdel.

- Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Orden s'approcha, décala Erdel, fixa Erker. Personne ne dut voir son regard. L'autre recula, affirmant qu'il repasserait le lendemain. "Il sera trop tard" affirma, lugubre, Orden qui reconduisit Erdel à sa place.

Voyrenox mort. Un assassinat. Certes la lettre avait un accent inquiet, reflétait un esprit tourmenté, mais combien ironique, combien éloigné de la gravité des choses.

Il montra la lettre à Orden ; l'invasion des touristes s'assimilait fort à ... Il s'était réanimé, braise toujours renaisante. Il s'était réanimé, Voyrenox, dans son esprit à lui Erdel, à la lecture de cette lettre, et toutes les visions communes, les émotions passées affluèrent à son esprit comme l'eau franchit la digue par la brèche en un jour de tempête. Il fallait apaiser ce flux ; comme un astre, Voyrenox, comme un astre.

Il était mort quand son message vivait et transmettait ; il était tué quand sa voix n'était pas encore tue.

A quoi avait-il encore écrit, qui ignorât les circonstances de son épouvantable mort ? Comme ces astres dont la lumière nous parvient quand même ils sont depuis des millénaires

morts. Qui meurt ne s'éteint pas. Pas tout de suite.
Orden s'avait depuis hier : il dit à Erdel que le meurtre de Voyrenox s'était produit à la même heure que celui d'Overbeek - cette infâme crapule s'empressa-t-il d'ajouter -.

4H

Erdel songea que s'il était intervenu hier pour sauver le vieillard, il se serait peut-être trouvé quelqu'un pour défendre Voyrenox. Cette idée le désespéra profondément : il n'aurait pas défendu Voyrenox, il en était sûr à présent.

Il entendit la voix du professeur Berg, qui célébra la mémoire de son ami. Après tout, c'est ce qu'il y a de mieux à faire pour ne pas trop souffrir. (Voyrenox avait eu les yeux crevés ; on l'avait ensuite plongé dans une mélasse infâme puis abandonné aux oiseaux de mer. Les petites phrases scandées d'Orden, il lui sembla qu'il les rêvait depuis la nuit des temps).

Il était près de minuit : la plupart des clients étaient montés. Arriva un voyageur, qui prétendait venir à pied d'un pays fort lointain. Le maître d'hôtel voulut le refouler, mais Erdel l'invita à rester. Questionné par les trois ou quatre personnes encore présentes, dont Monsieur Fox, l'homme déclina son identité et raconta son histoire - certaines de ses histoires - insista-t-il, car il tenait à ne pas la livrer toute à l'appétit de son auditeur et brader l'entremets et le dessert.

Il s'appelait Salomon Loôs. Il voyageait depuis son plus jeune âge. Il avait perdu ses parents tout enfant dans de dramatiques conditions et comme ces petits animaux efficients se débrouiller seul et parvenir à l'âge adulte sans encombre. Du reste il affirmait qu'il n'atteindrait cet âge adulte qu'à sa mort puisque la mort est le sommet de l'existence et qu'après le sommet il n'y a rien.

Il énuméra certains de ses voyages : il avait traversé un pays où les hommes passaient leur temps à s'enterrer. Inspirés sans doute par des coutumes religieuses venues d'ailleurs, ils pensaient que l'enterrement avait une signification religieuse telle qu'elle permit de s'attacher la faveur des dieux. Les hommes alors enterraient les vivants leur premier nouveau-né, les vieillards. Puis ils creusaient la terre pour enfoncer leurs demeures, conçurent et bâtirent des cités souterraines. Celui qui voyait le ciel était aussitôt sacrifié, jugé sacrilège par la communauté.

La cécité devint héréditaire; toujours inquiets, les hommes creusaient plus profond, espérant trouver le séjour beni des morts. Dussent-ils traverser la terre de part en part, ils tenaient à gagner le Point Ultime générateur de Vie et d'Essence que l'usine et le temps avaient couvert de terre. Le voyageur avait préféré qu'it t e r ces lieux.

Il voyagea pendant de nombreuses années en diligence, et dans la même diligence, la diligence du tour du monde. Elle était connue de fort peu de gens, réservée du reste à une seule élite. Son cheminement rapide permettait aux voyageurs de découvrir les plus fantastiques paysages de plaines et de montagnes, de villes et de déserts.

Des géographes de la diligence dessinèrent les contours des régions les plus méconnues du globe. Les passagers les plus divers montaient tour à tour dans la diligence. Seul le cocher demeurait toujours fidèle à son poste, homme de glace et vêtu de noir, et selon certains-historiens, frère jumeau du cocher de l'Acheron, seul être terrestre éternel.

Un jour la caravane parvint à une auberge étrange, située aux confins du monde civilisé. Cette auberge n'était pas tenue par un patron mais par les clients qui l'entretenaient — par leurs domestiques - le temps de leur halte, avant de partir pour une nouvelle destination. Le gîte et le couvert étaient gratuits; tout au plus devait-on abandonner, en guise de dédommagement un de ses bagages, une de ses possessions. Certains laissent là une valise d'autres une lampe, d'autres encore un meuble d'importance. Peu à peu l'Auberge, recommandée par tous les grands

/ni
voyageurs de ces temps reculés, fut toujours pleine de clients qui à leur départ remettaient un don en nature à la réception. Les objets s'amoncelèrent; on dut construire des annexes et des entrepôts. Ceux-ci ne suffirent pas, on dut construire une autre auberge semblable à la première en tous points. Bientôt l'Auberge devint le plus riche lieu de la création. Encens, myrrhes, tapis, mobiliers, oeuvres d'art, épices diverses, métaux précieux jonchaient le sol magique des chambres et des salles à manger. Le lot de la création, la galérie de l'Eternité, la Réserve du tout, telles furent certaines des appellations de l'Auberge qui devint bientôt contrée, puis univers. Descartes savantes furent dessinées et distribuées à grands frais pour guider les nouveaux arrivants, les malheureux égarés. Des messagers-clients devenus fils de la Maison Rêve - allaient et venaient toujours, des spectateurs s'assuraient du décompte exact des objets. On poursuivait même ceux qui ne laissent rien, les contraignant à demeurer jusqu'à leur mort pour payer leur écot, qu'ils réglaient cent et une fois. L'Auberge devenait lieu de mort et de teneur.

Un jour pourtant se produisit un changement. Un voyageur arriva qui demeura quelque temps logé et nourri à l'Auberge, et annonça son départ. Le jour de son départ, il laissa bien quelque chose - certains parlent d'une croix, d'autre d'une pièce - mais emporta un des innombrables objets avec lui. Les Autorités de l'Auberge se saisirent

de lui, le jugèrent, le condamnèrent.

Mais son exemple fut suivi par une foule d'autres voyageurs. On prenait, on emportait quelque chose.

Dégorgeant le trop plein de ses richesses, l'Auberge retrouva son harmonie perdue. Du monde entier venaient pèleriner des hommes qui adoraient le souvenir de l'heureux initiateur.

Mais ce bonheur ne dura pas. On emporta plus qu'on ne prit. Les faiblesse de l'Autorité encouragèrent les pillages, les raids lamentables des meneurs du désert. La sécurité n'étant plus assurée, les voyageurs se firent plus rares, et l'Auberge s'appauvrit d'autant.

Elle déclina au point de disparaître jusqu'au jour où un brave homme de tenancier en mal d'ouvrir boutique s'arrêta définitivement, décidant de reprendre en main ce qui partait à l'eau. Et raisonnablement, l'Affaire reprit cours...

On demanda au voyageur quel était le nom de l'Auberge.

Il se perdit en hésitations, déclarant pour en finir qu'ils'agissait d'Argo. tout le monde sourit à cette amusante assertion.

Le voyageur était demeuré quelque temps à l'Auberge, comme tout le monde à l'époque (dix ou vingt ans il ne savait plus au juste). Puis il était parti à l'aventure, confus de se rendre compte que durant tout le temps passé à l'Auberge il avait perdu son indépendance et son initiative d'antan. Il gagna un lieu mystérieux, un château, nommé le château d'Anarkon. Le château était la demeure présumée d'un être de génie, qui y vivait retiré depuis des décennies - certains disent des siècles.

Le grand homme - le grand être - avait jaédi couvert de bienfaits le monde. Ingénieur, architecte, musicien, savant, il couvrait tous les domaines de la pensée et des réalisations humaines, répandant ses bienfaits avec équilibre et parcimonie quand soudain - par caprice, chagrin d'amour, par lassitude peut-être - il s'était retiré dans ce sublime château d'Arkanon, véritable demeure des dieux qu'on ne pouvait admirer hélas qu'à distance. Le monde allait fort mal : épidémies, corruption, perte d'être le minaient, le perturbaient. Il ne se passait pas un jour sans qu'un scandale, une horreur se produisissent, sans qu'on eût à déplorer la perte de la civilité que l'humanité avait consacré tant de temps à acquérir - en vain.

On s'impatientait - on appelait le génie. Des communautés itinérantes se rendaient au château d'Arkanon, campaient dans l'immense parc de la demeure du génie, véritable jardin des Hespérides de la prospérité où l'on trouvait en abondance tout ce qui était nécessaire à la survie du corps et de l'esprit. On priait, on invoquait, mais le génie n'apparaissait pas.

On prétendit qu'il savait mais ne venait pas, qu'il pourrait sauver le Monde, mais ne le voulait pas. " Il éprouve affirmement certains, un contentement à ne pas intervenir, à rester sur la réserve et ne pas agir. Le sort de l'homme l'intéresse peut-être mais il se refuse à bouger. D'ailleurs il était sur le point de sauver définitivement le Monde, d'en faire un paradis terrestre - par des voies artificielles quand il avait pris sa retraite. Il se contentait d'être sûr de sa puissance, non résolu à l'éprouver. Il vivait de son assurance et de ses souvenirs, et non de l'action. Il lui manquait le feu magique, qui détermine l'homme à agir suivant sa pensée, chose la plus difficile, feu magique qui s'appelle aussi modestie. Oh, cela se comprenait, pourquoi se fût-il abaissé à agir, à porter secours aux autres hommes quand il détenait et jouissait de l'Universelle - et inutile connaissance ? C'était un égoïste, voilà tout ".

Des orateurs haranguaient quotidiennement la foule des pèlerins, l'exhortant à faire ceci ou cela. Des luttes sévères se produisaient sous l'empire de ces meneurs au cours desquelles on se battait, on se tuait dans le jardin. A ces violences succédaient de longues périodes d'accalmie et de purification. Les habitants du jardin chassaient d'eux les mauvaises pensées, la part violente de leur être pour mieux se préparer à la venue du Génie. Un jour, il apparaîtrait à une porte, à un balcon, viendrait sauver les hommes qui devraient se montrer dignes de lui et de son application au Bien. Puis, l'impatience et le désespoir aidant, les disputes reprenaient le dessus, la violence son cours sanglant.

Un jour un pèlerin annonça que le génie était retenu prisonnier dans son château par un esprit maléfique, et qu'il appartenait à la cohorte de ses admirateurs de le délivrer au risque de périr tous dans les innombrables pièges des abords du château conçu pour qu'on laissât en paix le Résident. On débattit une nouvelle fois. Ce débat fut le plus long, dura plusieurs générations. Fallait-il partir, fallait-il rester ? On s'épuisait à le savoir, à décider. Les luttes et les purifications se multipliaient ; on aurait cru que le temps s'accélérait, que l'histoire emballait sa durée coutumière. Un jour pourtant un enfant perdu par ses parents s'aventura plus loin qu'aucun autre homme ne l'avait jamais fait dans les abords du château. On le vit, on constata qu'il ne lui était rien arrivé. Dès lors la décision fut prise ; on massacra les derniers réticents qui criaient au sacrilège et, armés de courage, on progressa vers le château. Mais le château était plus éloigné qu'on ne l'avait cru. Une sublime perspective déformait l'espace. Ce qu'on imaginait être là, à quelques centaines de mètres, était distant en fait de myriades de lieues. Les petites forêts, les jardins, les marais, les déserts artificiels et savamment

agencés ("e l' a r t e c h e f a t u t t o n u l l a s i s c o p r e" murmura un marchand méditerranéen compagnon du Voyageur) étaient en fait immenses. Certaines traversées s'effectuaient facilement, en quelques mois. Mais d'autres prenaient des années, voire plus. On compta quatre décennies pour la traversée du désert : que lles ne furent pas les souffrances au cours de cette Anabase de l'Esprit ! Des enfants naissent, quand des peuples périssaient, noyés dans des marais malins, assoiffés dans d'interminables déserts, égarés dans de grandes forêts, isolés dans de farouches monts. Certains tentaient de revenir, qui mourraient aussitôt, frappés d'un mal qu'on eût tôt fait de baptiser "mal du retour". On ne pouvait qu'aller de l'avant, dans le parc d'Anarkon, dût le dernier homme périr ! Ce fait avait au moins pour mérite de n'entraver pas l'anabase, de ne diviser pas les peuples qui se pressaient.

Certains s'arrêtaient ; on se rendait bientôt compte qu'un magicus lapsus déplaçait les reliefs et les paysages, dans un ordre trop complexe pour être saisi par l'esprit humain. Il était donc impossible de faire halte et de se restaurer, à peine de se trouver d'un moment à l'autre au beau milieu d'une inhospitalière contrée que l'on n'était pas prêt à affronter.

Quelques médecins affirmèrent que ce Magicus lapsus était causé par l'excessif poids d'une communauté sise en un seul point, poids qui avait comme conséquence de peser sur un socle souterrain (le parc n'était-il pas, avant tout, une construction réalisée de l'esprit ?) qui alors tournoyait et plaçait un autre décor sous les pieds des pèlerins. On contesta vigoureusement cette hypothèse : pourquoi les pèlerins n'étaient pas déplacés en même temps que le socle qui les portait ? Des théologiens écrivirent - en marchant de savantes sommes où ils tentaient d'expliquer que c'était avant tout par intervention sur naturelle et donc divine que se produisaient ces phénomènes. Néanmoins on avançait.

Un jour on arriva à l'entrée du château. Il parut plus extraordinaire que dans tous les rêves les plus fous des plus fous des hommes. On admira les prodigieuses perspectives, les innombrables façades, les savantes réalisations architecturales, mais cette fois, on n'hésita pas. On entra. A l'intérieur, il n'y avait pas de pièges, pas de difficultés majeures. Du reste, il était réduit. Les gens s'énervaient, se piétinaient dans les couloirs, les escaliers. On chercha quelques jours dans les chambres, les salles d'expérience, les ateliers, les souterrains ; on ne trouva rien. Le génie avait dû partir.

Le désespoir fut grand ; les hommes gémissaient, les femmes s'arrachaient les cheveux, se brisaient les ongles sur les murs nus de la déserte demeure ; les enfants pleuraient à l'instant de leurs parents. Passé le premier moment d'émot

ion, la colère s'empara des esprits. On s'en prit aux meneurs tenus pour responsables de l'Echec de l'Anabase, qui furent massacrés. Qu'y pouvaient ces malheureux qui n'avaient fait que leur devoir ?

On multiplia les tentatives d'explication de l'absence du Génie dans sa tanière. Certains affirmèrent qu'il était mort, d'autres qu'il était parti à la rencontre des hommes et que donc il aurait fallu ne pas bouger. Un esprit subtil - l'ami du voyageur - prétendit que le Génie n'avait jamais existé que dans la conscience des hommes. On le somma de s'expliquer à ce propos. Il dit, en précisant un peu sa pensée, intimidé par les milliers de regards qui se posaient sur lui chaque jour, que le Génie était une invention des hommes pour expliquer le bien et le mal sur terre. Sa présence engendrait le bien, son absence le mal, c'est du moins ce que disaient les savants théologiens, les meneurs et certains savants. En fait, quand les choses allaient mal - épidémies, famines, guerres, c'est qu'elles ne pouvaient aller autrement, et la racine du bien devait en être extraite pour à son tour répandre ses bienfaits dans le monde.

Les hommes étaient maîtres de leur destin et de leurs actes, il ne fallait pas en référer toujours à un Esprit Supérieur. Car après tout que devait-on au Génie ? Qui pouvait affirmer sans risque que tout ce que l'homme avait fait de mieux lui était dû ? Là-dessus, il fit prendre connaissance à l'assistance médusée la série d'inventions, d'expériences et d'oeuvres qu'il avait réalisées au cours de l'Anabase.

Le résultat fut contraire à ses espérances - on le prit pour le Génie, on se l'arracha. Le malheureux fut déchiqueté par une foule furibonde, ses traités disparurent, happés par un magma de mains.

Le calme revenu, on constata une nouvelle fois que la furie avait eu de déplorables conséquences. On fit du château d'Anafekon un temple consacré au Génie martyrisé par l'esprit du mal qui prédominait toujours en l'homme. Puis les peuples sortirent du château. Les plus forts s'installèrent sur les plus riches terres le plus près du temple.

Les plus faibles se virent désigner les déserts ou les marais, les plus hautes montagnes.

Le voyageur avait terminé. On lui demanda de raconter une autre histoire, mais il refusa et prit congé de son petit arépage. Erdel songeait qu'ils pourraient, lui et les autres, à l'avenir, être l'une des histoires du voyageur. Cette pensée le fit bondir : peut-être qu'il savait la fin de leur, la fin de cette histoire. Il se leva, sortit du salon Bleu, rejoignit le voyageur. Il reconnut le fou qui avait parlé l'autre jour. L'homme avait repris ses traits agressifs, son expression démoniaque, son phrasé hachuré. Sans répondre à la question d'Erdel, que visiblement il ignorait, il se lança dans un violent discours de fin du monde :

" La prairie de la mouette sera pleine de la rosée de l'épée, rouge de la chair du cygne rouge... La lune des pirates ne servira de rien car le faucon du sabre sera percé, montré à vif... La pluie de la bataille se fera déluge et sa sueur recouvrira les terres... Les faucons fous des rives dévasteront les plages... Enfin la Maison des Os accomplira la volonté des héros..."

L'autre disparut. Il se demanda s'il avait rêvé, chercha ce que pouvait signifier ces images. Le pré de la mouette.

Son visage s'éclaira. La rosée de l'épée, c'était le sang, le cygne rouge la mort ou quelque chose d'approchant, la lune des pirates qui sert à rien le... La pluie de la bataille, le... déluge de feu ?

Le salon Bleu était désert quand il y retourna. Du moins le petit cénacle s'était-il désagrégé, seul restant Monsieur Fox. Il invita Erdel à s'asseoir.

- Vous m'aviez promis que nous discuterions, souvenez-vous...

Que vous a dit notre idiot du village ?

- vous l'avez reconnu ?

- Bien sûr. Je suis même étonné que vous ayez tant à le faire de votre côté. Je le connais depuis longtemps ; il erre maintenant dans la forêt, se terrant l'hiver, faisant la tournée des hôtels l'été. Il n'a jamais eu accès à Argo ; c'est pourquoi ils s'est fait passer pour un voyageur ordinaire. Il vous a parlé de l'Apocalypse, n'est-ce pas ? "La terre s'ouvrira, le volcan vomira sa lave etcetera ?"

- Pas exactement. Ils s'est exprimé par images ; il a cité la... rosée de l'épée, la pluie de la bataille, la maison des os... Je cherche à interpréter ces phrases.

- Pour le soutenir plus tard ? Vous ne perdez pas une occasion. C'est ce qui vous différencie de nous. Vous, les écrivains, n'avez en général pas plus d'imagination que la moyenne. Mais vous avez de la mémoire, une forte curiosité intellectuelle, et l'intelligence de noter, comme des capitaines au long cours.

- Vous me semblez limiter un peu notre mérite ...

Le plus grand écrivain, à vous entendre, serait un capitaine, un preneur de notes quotidiennes. D'autre part, s'il est

vraî (pardonnez-moi de ne pas lever la tête mais je dois terminer ma petite besogne. Voilà) que nous prenons notre matière où nous la trouvons - dans le monde et dans nos rêves

- nous ne nous en tenons pas là. Le véritable commence à ce moment, en vérité.

- J'entends bien, j'entends bien - Ecoutez Erdel.

J'ai lu plusieurs de vos livres avec le même plaisir et éprouvé pour vous une sympathie que je crois sincère. Vous ne vous posez ni en génie transcendant, ni en imbécile révolutionnaire, ni en pédant sanguinaire. Vous n'avez pas de projet grandiose du monde sans cela être médiocre.

Bref vous ne bradez pas votre art et votre talent (comme, par exemple, ce triste sire de Voyrenox, pétitionneur à «rance, crypto-politicien dangereux à un point que vous «l'imaginerez pas). Mais... J'aimerais connaître vos opinions politiques.

- Nous ne sommes pas de même nationalité, Monsieur Fox
Nous ne pouvons donc nous accorder sur des notions qui diffèrent selon les traditions, l'histoire, le climat même de chaque pays.

- Vous pensez que le climat influence sur le comportement politique, c'est amusant ; il est vrai qu'il explique l'inégalité développement économique et culturelle... avec, selon moi, d'autres raisons. Mais hissons le débat à l'échelle de la planète.

- Je crois que je fais les extrêmes. Que vous dire ?
Je trouve malheureux de tuer les gens, de les contraindre, de les tromper, de les affamer... Comme tout le monde, je présume.

- Tout le monde ?

- Tout au moins au niveau des finalités politiques.
Il n'est pas de régime dans l'histoire - à quelques rares et cauchemardesques exceptions près que les hommes eurent tôt fait, dans un de ces accès de justice et de raison qui les traversent parfois, de combattre et supprimer - qui a été visé à rendre les peuples misérables. La différence apparaît selon moi au niveau des moyens ? Vous connaissez le proverbe «qui veut la fin veut les moyens». Si vulgaire qu'ils soient, il est bien en apparence le hic qui m'intéresse : il y a ceux qui extermineraient le quart de la population d'un pays, et ceux qui se refusent à trop empiéter sur le territoire individuel. Homme de plume, je me considère de ceux-là, et ne crois pas être d'un parti quelconque. Dans chaque parti vous trouverez les hommes décidés à tout et ceux qui respectent leurs concitoyens ou leurs sujets.

- Et d'après vous quels sont les plus efficaces ?

- Raisonner en termes d'efficacité, c'est déjà déplacer la balance au profit des autoritaires, Monsieur Fox.

- Certes, mais vous ne répondez pas à ma question.
C'est depuis que nous avons lésiné sur les moyens que nous autres Européens avons perdu la place qui était la notre autrefois. Il y a eu ces malheureuses guerres, c'est vrai. Mais la principale raison de notre déclin est mentale, Monsieur Erdel : nous avons lésiné, nous avons piétiné. Je ne vous ferai pas l'injure de vous rappeler «le message de l'écriture sainte : Ufite vobis qui claudicatis in duas partes ! Malheur à vous qui hésitez entre deux camps ! Nous sommes devenus boiteux dans la course à la vie qui nous oppose aux autres races et aux autres continents parce que nous n'osons plus tirer parti de notre force, au risque d'écraser les

autres ! Et voyez combien nous avons décliné depuis que nous avons sacrifié cette puissance à d'aussi plates idées que les droits de l'homme, l'égalité des races, les devoirs des puissants ou des riches envers les pauvres et tout ce salmigondis insane qui nous ronge comme un cancer et nous fera crever un jour, (je vous vois protester). Nierez-vous que nous sommes encore impérialistes, que nous commettons encore des actes monstrueux ? Nous en commettons toujours, Erdel, parce qu'il est dans la nature de l'homme d'asservir et de combattre son prochain, d'enfoncer ses racines dans le mal (ce que vous nommez mal et que je nomme, moi, volonté de puissance, détermination incontestable de l'âme). Nous faisons encore office de maîtres, mais nous le faisons mal. Et qui renonce à dominer, qui renonce à se défendre, doit du même coup renoncer à vivre !

M,

- Si je comprends bien, nous ne sommes plus assez sauvais, cruels ?

- Nous le sommes toujours ! mais mal ! Et par la faute de ce cancer nihiliste qui nous mine depuis un siècle. Qu'est ce qui fonde, et où, et quand, les droits de l'homme, les droits de l'esclave à ne plus être esclave, et tout le reste ? Rien ! Des phantasmes, des lubies !

- Un progrès de la civilisation et de l'esprit.

- Voyez donc notre siècle et ses atrocités ! C'est bien sur vous qui parliez de la fin et des moyens tout à l'heure. Est ce que les partisans présumés des droits des uns et des autres n'ont pas commis plus d'atrocités que leurs adversaires soi-disants monstrueux ?

- C'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour affirmer que leur doctrine ou certaines de leurs idées sont nulles et caduques...

- Qu'est ce que le droit, Erdel, qu'est ce que le droit ? De la force qui dure, et rien d'autre. La force ne prime pas le droit, elle le fonde. Et que sont tous ces grands idéaux humanitaires dont nous rabattent nos ennemis, nos anciens esclaves, nos futurs maîtres, et les traîtres qui nous divisent - parfois même malgré eux ? Des phantasmes, des croyances fantastiques qui ont fait leur chemin dans les esprits faibles ou malheureux et, fonctionnant comme les religions, ont acquis droit de cité, prétendant régir notre existence et notre avenir, au risque même de nous détruire ! Ce sont là tables de faibles, tables qu'il faudra rompre et effacer de nos mémoires ! Ce que vous nommez progrès n'est que répression face à nos instincts premiers, fondateurs de nos lois et de notre force. Il n'est de progrès que dans la

ûCfià
force, ne vous en déplaie...

- Mais, si l'on suit vos fort estimables opinions, Monsieur Fox, qui doit dominer ?

- Quelle question ! Les m e i l l e u r s , tout simplement.
- Cela me paraît bien vague. Qui sont l e s m e i l l e u r s ?
- Les m e i l l e u r s .
- C'est-à-dire... Je ne s a i s i s pas très bien.
- Sont l e s m e i l l e u r s ceux qui l e deviennent. De l a même manière que l a f o r c e qui dure devient d r o i t , c e l u i qui se bat e t vainc devient l e m e i l l e u r , l ' A r i s t o s s i vous préférez. Et , à ce j e u , l e s blancs, l e s occidentaux européens ont été l e s m e i l l e u r s - s i j'ose dire - depuis des siècles jusqu'à ce q u ' i l s succombent à l e u r mauvaise conscience, et que l e ressentiment des e s c l a v e s l e u r coulât dans l e sang comme une cigiie.

- (Toujours Socrate et Calliclès !) Dans cette optique, vous niez l'héritage c u l t u r e l indo-europé - pardon pour ce lapsus - non, judéo-chrétien.
- J'estime en eux l a f o r c e et l ' e s p r i t q u ' i l s nous ont donné, l a c o n v i c t i o n . Car r i e n de grand ne se f a i t sans conviction, surtout r e l i g i e u s e . Mais j'écarte bien sur l e s d i a t r i b e s aristophobes d'un a n a r c h i s t e mal peigné qui s'ent o u r a i t de prostituées et de paumés ; j'écarte aussi ce souci de retourner l a volonté de puissance centre s o i , contre nous, ce goût marqué de donner mauvaise conscience, pour mieux l'écraser, au puissant, au r i c h e - encore que j e ne considère pas l a r i c h e s s e comme une marque de grandeur. Le r i c h e est couard par essence - au seigneur. Grâce à Dieu, nous avons gardé jusqu'à ces siècles derniers l e s aspects p o s i t i f s conquérants du c h r i s t i a n i s m e . Pensez à ce clergé i s s u de toutes l e s couches s o c i a l e s qui a v a i t pour mission de
M

libérer, galvaniser l e s âmes contre l e s ennemis du dehors, de combattre s p i r i t u e l l e m e n t l e s ennemis du dedans... alors qu'aujourd'hui i l s'avère un sublime tremplin pour b r i s e r notre élan conquérant.

- D'autres d i r a i e n t que nous avons retrouvé l e message c h r i s t i q u e . . . Mais voyons, Fox, s i l e m e i l l e u r ne gagne pas, i l d o i t s'effacer, vous êtes bien d'accord ? Or s i l e s Aristob, l e s m e i l l e u r s en s o i depuis des siècles que TOUS semblez pérenniser dans leur essence d'aristos jusqu'à l a f i n des temps, ont décliné, c'est q u ' i l s ne méritent plus de demeurer ce q u ' i l s sont et que d'autres, anciens esclaves, p r i m i t i f s , exploités, tout ce que vous voudrez méritent «aintenant de l e s remplacer. Pourquoi ne pas reconnaître l e s succès de vos a d v e r s a i r e s , l'efficacité de l e u r s méthodes - Apologie du f a i b l e , des d r o i t s de l'homme, n i h i l i s m e et mauv a i s e conscience infligés à nos troupes - et tout sottement s ' i n c l i n e r devant eux ?

- J'aime bien votre question, E r d e l . Je ne m'étais pas trompé sur votre compte, non... Et bien c'est par choix, par idéal, tout simplement. Et a u s s i parce que p o t e n t i e l l e ment nous restons l e s m e i l l e u r s . La bassesse des moyens

qu'utilisent les esclaves est efficace, je vous l'accorde.

Mais elle ne pèserait rien face à un Occident régénéré sûr de lui-même et de sa force. Régénérescence qui m'incombe ainsi qu'à d'autres. Il faut chasser les Erynnies de la conscience Européenne... Non, nous ne nous inclinons pas.

- Mais pourquoi invoquez-vous toujours un esprit guerrier, agressif, intempêtif, comme si vous craigniez l'usure du temps ?

- Le temps nous presse, en effet. Un jour viendra où nous serons trop faibles pour combattre. Pour l'heure, il faut motiver, mobiliser et se battre.

- La lutte pour la puissance est pour vous fondamentale ?

- C'est la base même de l'homme. J'essaie là de vous convaincre, et vous vous tentez de me couper par vos questions, de m'embarrasser. La séduction opère en amour, et dans les domaines que vous connaissez mieux que moi de l'art, de la culture et de la religion. Mais pour la puissance basique, matérielle et physique, seule importe la lutte ou, si vous préférez la guerre. Il est dans notre nature de nous faire la guerre et d'écraser les faibles comme de respirer, de manger et copuler pour survivre et nous accroître.

- Mais la guerre détruit ?

- Et alors ? Ne respirons-nous pas pour mourir un jour, ne mangeons-nous pas pour mourir malgré tout. La guerre achève ce que la nature a commencé, la destruction de l'être depuis son premier cri. Nous sommes comme ces petits animaux, nous autres hommes, qui devenus trop nombreux se ruent sur les plages et plongent dans la mer nageant jusqu'à l'épuisement total de leurs ressources et leur mort par noyade. Avez-vous jamais remarqué comme les guerres, ces puissantes matrices de l'histoire, aiment à éclater lors des crises économiques, comme pour accélérer le processus de destruction des vieilles structures et du trop plein soudain de population inoccupée.

- Mais elles éclatent aussi lors des phases de prospérité. Voyez...

- Mais oui. Et plus précisément au sommet des phases de prospérité. C'est lors qu'ils ont trop prospéré que ces rongeurs du Grand Nord...

- Les lemmings ?

- C'est cela, les lemmings, que les lemmings donc se précipitent vers la mer où ils déversent leur trop-plein d'individus. Et n'oubliez que si une guerre ne vient pas assainir ces brèves périodes d'excessive prospérité, les crises ou les famines - autrefois, du moins - se chargent d'y mettre fin, comme si l'homme, comme si la sous-jacente volonté qui régit le Monde et son histoire n'aient décidé à ce que la mort l'emportât. Je vous promets pour bientôt une nuit des lemmings, Erdel.

- Je vois... Beau programme. Mais... Je connais un puissant, un aristos, pardon, qui n'est pas des vôtres.

- Vous ? Un jour vous viendrez à nous, Erdel. De gré ou de force...

- Je ne pensais pas à moi. Je m'estime trop en retrait du monde pour participer à son élaboration ou à sa destruction. Je pensais à l'homme qui rosse toujours vos sbires, le dénommé Orden de Ries."

Fox quitta son sourire. Il se leva, effectua quelques pas, revint vers Erdel.

- "Ils'agit d'un individu dangereux, Erdel. Quittez-le. Je ne pense pas seulement à ses idées, à son insolence. A autre chose. Il n'est pas l'ennemi que de notre groupe. J'espère que nous pourrons nous revoir, et reparer de tout cela. Bonsoir."

IX

Erdel regagna sa chambre. Il ne réussit pas à s'endormir tout de suite. Les idées de Fox ne l'avaient pas ému outre mesure. Débat classique du partisan des brutes et des puissants contre l'homme de raison... Et pourtant. Il n'était pas lui-même un héritier de cette raison des lumières au nom de laquelle avait commis depuis deux siècles autant sinon plus

de crimes que les hommes de l'autre camp. Il repensa à la phrase de Fox : Vae vabis qui claudicatis in duas partes ?

Malheur aux vaincus ! Ceux qui hésitaient seraient balayés

à l'instar de tous dans le monde. Ici, à Partina, où le prince battait seul contre

d'invincibles et mystérieuses puissances

qui menaçaient de rayer de la carte cette partie de

lui-même, cette fine fleur de l'esprit cosmopolite, ce joyau

de la couronne des heureux temps maudits... Fox avait raison

si il avait tort. Voilà que lui, Erdel, était disposé à user

des mêmes méthodes qu'il dénonçait deux heures auparavant Misère de la raison face à la conviction violente. La raison ne peut que charmer un auditoire, l'amuser ou l'instruire,

quand la conviction le pousse, pousse les mêmes personnes commettre, sous l'effet de la contagion mentale, les pires

crimes. Se méfier des foules.

Il repensa à l'expression du visage de Fox quand il

avait évoqué la personne d'Orden. A son bref déplacement, sa perte de contrôle, son inquiétude presque. Erdel était

pour lui plus qu'un adversaire, plus qu'un aristos. Une grande

inconnue en quelque sorte. Moi-même je connais mal Orc

et si il me fascine ainsi c'est pour des raisons sur, supérieures

à ses... Et pourtant il est dans le lit de cette fille, à cette

heure. Il en est amoureux fou, et... Oui, mais le visage de

cette fille l'autre jour. Orden savait peut-être. Qui est

Orden ?

Il s'éveilla très tôt. Le grand jour, enfin. Quand

partiraient-ils ? Est-ce que la fille viendrait avec eux ?

Reverrait-il Irène ? Il s'apprêta lentement, avec soin, comme

si il était convié à une fête importante. Il se rappela les

jours lointains où il s'ignait sa tenue, prenait son petit déjeuner dans une religieuse atmosphère : convocation à un examen, dans le bureau d'un éditeur intéressé par ses premiers écrits.angoisses frémissantes, trac dissimulé, assurance mal fêlée, sensation avant tout, inouïe sensation qu'une porte enfin va s'ouvrir et vous offrir un cheminement sûr, une voie définie, un cursus social existentiel déterminé. Moments doux de fin d'adolescence, ou l'âme se replonge dans sa nitidité passée, ses espoirs, ses constructions passées, moments de ressassement de tous les possibles qui se sont présentés et qu'à l'heure du choix on écarte et sacrifie pour la vie, jusqu'à la mort. Ou il est encore possible - moments riches de possibles et si prêts de s'acclimater, moments uniques enfin. Dans un instant je serais, dans un instant je ne pourrai plus être... Mais quoi, malheur aux boiteux, à ceux qui ne choisissent pas.

Il se vêtit comme pour une cérémonie, se parfuma, se rasa de près. Qu'au moins il fût digne de l'ultime périple, de la dernière étape, ou les énigmes seraient dévorées par les faits vécus.

Il descendit au Salon Bleu ; Orden n'était pas encore là. Il résolut d'aller voir Lucas à la bibliothèque. Le lieu du ressourcement avant l'épreuve... La grande salle était ouverte. Il fut long à trouver Lucas. Ce dernier le héla, du haut d'un pylône de livres. Il paraissait épuisé, inquiet. - Vous voilà... Je ne sais pas ce qui se passe ou je deviens fou. Les livres, Erdel, les livres ne répondent plus. Ils sont en désordre. Quelqu'un les range mal, arrache des pages, des pages souvent essentielles, oui, qui concernent Mazeppa. Je commence à me perdre dans un dédale... - Calmez vous, Lucas. Vous êtes sûr de ce que vous avancez. Qui peut commettre de tels actes. - Est-ce que je sais ? Des clients, un fou, les brutes qui envahissent l'hôtel. Oui, tout est calme ce matin. Mais dans une heure vous les verrez. Ils sont arrivés au milieu de la nuit.

-(Toujours cet impeccable sommeil) Ils sont liés à Fox et ses hommes ?

- Sans doute. Ils veulent tout détruire, Erdel, tout détruire. Ce sont des Huns...

- Ecoutez, Lucas. J'ai vu la dernière fois un curieux bonhomme dans la bibliothèque. Je l'ai déjà vu à l'aéroport, lors de mon arrivée. Il se peut que ce soit lui qui désorganise la bibliothèque...

- Le seul homme que vous ayez rencontré dans ces deux lieux, c'est moi, Erdel.

- Je sais, mais je vous assure que je l'ai vu et lui ai parlé deux fois. Vous avez évoqué votre frère, la dernière fois...

- Mon frère ? Non. Je ne me souviens pas. Je n'ai jamais eu de frère. D'où tenez-vous cela ?

- Mais de vous... Il cherchait des livres sur...

- La sonnette ! Attendez moi là."

Il resta seul quelques minutes. Lucas ne revenait pas.

Il songea qu'il allait manquer Orden, chercha la sortie, ne

la trouva pas. Irritant s'égarer dans des lieux qu'on

croit connaître ! Il heurta des livres, les renversa. Il se

bassait pour les ramasser. Des pages manquaient ; Lucas n'inv

entait pas. Pourquoi ces pages ? (définir les choses par

leur absence et le sentiment de cette absence...)

- Attention ! Vous dérangez mes livres !

Il se retourna. C'était l'Autre, qui tapait deux

bouquins pour leur ôter toute poussière.

- C'est fou de voir combien des chefs d'oeuvre ont été

ignorés et mis à l'écart par les soi-disants spécialistes...

Comment allez-vous Erdel ? Comme vous êtes bien mis...

- Que faites-vous ici ? C'est vous qui bouleversez...

- La bibliothèque ? Bien sûr. Je suis le maître de

céans. Voyez-vous l'autre est trop broillon, trop faible

intellectuellement, trop inapte en fait à gérer la mémoire

du monde. Il fallait qu'un esprit plus capable le remplaçât.,

C'est pourquoi je suis là et m'occupe à donner un sens nouveau

à ces ouvrages, à cette harmonie qui les rassemble. Le

travail est difficile et de longue haleine, mais j'ai mon

temps. Tout mon temps...

- Où est Lucas ? Attendez...

- Lucas n'est pas là, Erdel. Lucas ne peut pas être

où je suis quand j'y suis. Vous saisissez ? Ou faut-il qu'une

fois de plus je vous renseigne...

- Une minute, mon bon ami. Vous ne pouvez apparaître

l'un et l'autre qu'alternativement ? Et par quel miracle ?

- Simplement parce que nous sommes...

- Frères ?

- La même personne.

Il se rappela les scènes déjà vécues: l'homme lui app

araisait pendant quelques minutes, et Lucas l'arrachait à

ce... cauchemar. Fixant son interlocuteur, il tenta de deviner

les traits de l'Autre sous le faciès glacial. Déjà il

voyait...

- Ne vous fatiguez pas, Erdel. Puisque je vous le dis Mais permettez-moi de me présenter

: je suis Anthéonor Kargas,

docteur dans de nombreuses disciplines littéraires et scienti-

fiques. Je pense sans trop m'avancer être un des rares

sinon l'unique détenteur du savoir universel ou de l'Apititude

suprême. à ce savoir. Comme en outre je détient des

pouvoirs magiques d'essence supranaturelle, il était juste

qu'on me choisit pour cette essence elle besogne, prélude

aux temps futurs et à la Reforme de la bibliothèque.

-Et vous croyez qu'en arrachant des pages...

- Allons bon, ne soyez pas sot. Je ne fais qu'arracher

ou détruire. Je me prépare à élaborer et concevoir. Voyez

cette travée de livres. Je l'essaie parcourrus ce matin. Jugez de mes capacités. Oui, c'est lui - c'est à la page que vous désirez..."

Il savait tout. Il donna à Erdel des détails terminologiques, des références bibliographiques. Emporté par son élan, il brossa en quelques instants un prodigieux tableau synthétique de l'histoire du monde, de l'état de la science, de la finalité de l'art. Erdel n'avait pas approfondi une phrase qu'aussitôt une autre lui ouvrait d'innies abymes. Il récita le monde. Erdel s'assit, écrasé par une telle puissance. Il se hissa sur un épi», arracha d'autres pages.

- Mais je vois que je vous fatigue... Naturellement je ne crois pas un mot de ce que je viens de vous dire. Tout cela est du ressassé, du dépassé, du contingent. C'est autre chose que nous voulons apporter au monde.

- Qui, nous? Vous faites parties parties du consortium qui construit la centrale?

- Ah, l'association maléfique dont on vous a rebattus les oreilles. Mais la centrale ne sera qu'un des attributs de notre puissance, Erdel.

- Mais c'est monsieur X! Enchanté de vous revoir."

Orden venait d'entrer, faisant tourner sa canne à fol

une vitesse prodigieuse. Détendu, il s'adossa à un mur près d'Erdel.

- Je t'ai attendu en haut et je me suis dit que je te trouverais ici. Non, je n'ai pas vu Lucas. Vous n'avez pas répondu à mes salutations, Kargas, et je m'en étonne.

- Bonjour, Monsieur De Ries. Que nous vaut cet honneur. Nous discussions avec Monsieur Erdel de projets culturels et voilà que vous nous interrompez en...

- Je vous adresse toutes mes excuses. Voyez-vous, j'ai souvent été considéré comme un courant d'air glaciale, une sorte de calamité, de huitième plaie d'Egypte par les gens de votre espèce.

- Et qui sont, je vous prie, les gens de notre espèce

- Oh, ce que le sens commun nomme habituellement les méchants, les canailles, les charlatans, et que j'ai pour mission de broyer, dussè-je pour cela..."

L'Autre était encore juché sur un rayonnage. Orden s'approcha, le balaya d'un coup de canne, le saisit à la gorge

- Méfiez-vous, Orden, méfiez-vous... Vous allez...

- Et repuni? Que risqué-je, Kargas? La mort, les tortures que vous apprêtez à infliger à l'humanité? Je vais serrer, Kargas."

L'Autre se débattit. Orden lança sa canne, et de son autre main arracha le masque qui recouvrait le visage de l'homme. C'était Lucas.

- Oui, Lucas que vous avez massacré quelque part dans la forêt et que vous avez, infâme pion savant que vous êtes

remplacé depuis. Je v a i s s e r r e r , Kargas.

- Ou... pe...ces 0...tre a.i.e

Kargas s'effondra. Orden, qui a v a i t récupéré sa canne
p r i t Erdel pas l e bras.

- I l f a u t agir v i t e . Les autres sont arrivés cette
n u i t . Nous sommes à un contre dix dans l'hôtel, à un contr<
cent dans l e pays, à un contre mille dans l e monde. Allons

I l s parvinrent en courant à l a s o r t i e . Dix hommes attendaient. Vêtus des mêmes
gabardines et chapeaux g r Orden n'hésita pas. I l poussa brutalement Erdel et dégaina

- C'est f a i t . Aide-moi à l e s cacher. On va pousser
quelques épis pour bloquer l'entrée. Ca r e t a r d e r a toujours
l'holocauste des l i v r e s .

- Comment as-tu f a i t ?...

I l r e v i t l a scène en enterrant l e s cadavres sous masse de l i v r e s . Deux secondes avaient
s u f f i pour que corps tombassent, comme frappés de v i b r a t i o n s . I l v i t visages prêts
de s'éteindre pour l a n u i t des temps, défor

par un r i c t u s d'épouvante. Toujours ce regard q u ' i l n e n a i t r a i t jamais. Orphée, ne te
retourne pas !

- Qui e s - t u ?

- La Haine. Mais viens. Ce n'est qu'une a f f a i r e r e s , maintenant.

I l s s o r t i r e n t sur l a t e r r a s s e , gagnèrent l e p a r Encore excité par ce q u ' i l venait
de v o i r , E r d e l démarra

brutalement. La route était déserte. I l s traversèrent l a cité semblait endormie ; passant
devant l e p a l a i s pr:

i l s n e v i r e n t aucun garde à son poste. Les boutiques et
cafés étaient c l o s . Fête nationale ou v i l l e fantôme, pr<
rée au jugement dernier ? Les pensées t r a v e r s a i e n t l ' e s ;

d'Erdel tandis q u ' i l t r a v e r s a i t l a v i l l e à une v i t e s s e
t i o n n e l l e et q u ' i l pensait à Fox, à ce qui l u i d i s a i t et qui l e déchirait.

- A quoi penses-tu ?

- J ' a i parlé à Fox, h i e r s o i r . I l m ' a d i t . . .

- Que j e n'étais pas fréquentable ? I l a bien raison.

Tu as vu quel meurtrier j e f a i s ?

- Ce n'est pas c e l a qui m'apeure, Orden. I l p e n s a i t
à autre chose qu'à un ennemi, en t'évoquant. I l t e c r a i n t
au-delà de toute vraisemblance, comme s i t u étais...

- Je n e s u i s pas ce que j e s u i s , E r d e l . Je n e l ' a i
jamais été mais j e . . . Prends par là !

E r d e l contrebraqua, l a i s s a g l i s s e r l a v o i t u r e . I l
f r a n c h i t l e pont sans égratigner l a c a r r o s s e r i e , s'arrêta
quelques instants après, un peu plus haut que l a f o i s précédente.

I l r e s p i r a profondément, descendit, regarda vers le
sommet du versant. E n f i n , au pied...

- Regarde l a c a r t e . Tu vois où est l a mine ? La route
n ' e x i s t a i t pas à l'époque, je me demande d ' a i l l e u r s pourquoi.
Allons-y.

I l s dévalèrent l a pente précipitamment. C'était l'autr
sens, i l n ' y a v a i t pas d'ascension dans cette quête... Une
question l u i brûlait l a langue. Q u ' a v a i t - i l f a i t avec cette
f i l l e pendant l a n u i t ? Ne se méfiait-il pas d ' e l l e , l u i qui

se défiait perpétuellement du monde et des autres ? Et comment a v a i t - t ' i l su pour l'arrivée des a u t r e s . . .

- Orden... Je ne t'oblige pas à répondre à cette question, mais... quels sont tes rapports avec cette fille ?

- Mais j ' a i été a c t i f cette nuit, tu ne trouves pas, pendant que tu méditais l e s pieuses sentences de Monsieur Fox

- Va moins v i t e ! Tu ne m'as pas répondu...

- Je l ' a i aimé, e l l e m'a aimé. Je l a haïrai demain, peut-être, après demain. Dépêche-toi... C'est ton acte manqué avec l a danseuse qui t e t r a v a i l l e ?

- Ecoute, je l ' a i vu l ' a u t r e jour prendre une expression, comment dire ? de...

- Les mots te manquent pour l a décrire. Mais i l s te manquent pour beaucoup de choses, E r d e l . Et moi j e n ' a i que mes actes pour te répondre.

I l s débouchèrent sur une clairière, limitée en aval par une f a l a i s e . I l s ne l ' a v a i e n t pas vue de l a route. Comme s ' i l était déjà venu, Orden p o u r s u i v i t sa course et découvrit un passage. L'entrée de l a mine, coeur des ténèbres. I l y a v a i t une s o r t i e .

E r d e l s'immobilisa, comme abasourdi. Une cour intérieure n a t u r e l l e , un patio de roches. L'herbe couvrait drue l e sol. Autour d'eux, des pentes nues et quasi v e r t i c a l e s , i n a c c e s s i b l e s . Et devant eux, à vingt mètres du s o l , suspendue en p l e i n c i e l , l a mine.

L'entrée était un trou noir. Orden avançait moins v i t e , s i t u a n t déjà du regard son escalade, l e s anfractuosités, l e s f r i s e s rocheuses sur l e s q u e l l e s i l s'appuierait, sur l e s q u e l l e s i l s'élancerait. Essoufflé, E r d e l s u i v a i t . Ne plus penser, ne plus penser, f a i r e corps avec son corps, ne plus courber sous l e poids des, grimper...

L'accès de l a mine était relativement aisé. I l s virent une voie ferrée désaffectée et un c h a r i o t , Erdel se retourna, contempla une dernière f o i s l e paysage. Une nouvelle f o i s , l a main d'Orden l ' a t t i r a .

Les roches étaient couvertes d'une matière phosphorescente, irrégulièrement répartie, mais qui s u f f i s a i t à l e u r progression. La voie ferrée disparut, mais l e s o l demeura i t p l a t . I l s parvinrent à une ouverture. E r d e l se pencha : en bas d'une paroi d'une vingtaine de mètres, l e s o u t e r r a i n r e p r e n a i t . I l pensa q u ' i l devait se trouver à l a hauteur de l a cour, dehors.

La descente fut longue et d i f f i c i l e . Dire q u ' i l s'était habillé comme pour une soirée... I l manqua de chuter plusieurs f o i s . I l vit Orden sauter alors q u ' i l était encore à dix mètres de s o l . I l rebondit comme une b a l l e . "Plus v i t e !". Le domaine de l a mine commençait. La luminosité était encore plus f o r t e . I l s avancèrent lentement. Au bout de quelques i n s t a n t s , i l s se posèrent l'un à l ' a u t r e l a question "Comment avait-on pu abandonner l a mine ?" Ce n'était pas

une mine, c'était la caverne d'Ali Baba, le royaume des métaux.
Une pfégnante atmosphère régnait, qui détraqua sa mont
e , dont il entendait le cliquetis inorganique.
La mine regorgeait de toutes les richesses dont pouvaient
rêver les chercheurs d'or les plus fous. L'or, il n'y
avait pas que l'or. Erdel se connaissait peu en pierres.
Il reconnut des métaux rares, des diamants, des rubis, des
émeraudes. Ce n'était tout de même pas une paroi, vraisemblablement
artificielle, qui empêchait leur exploitation
Dans les couches de trajnm, il vit des pierres rares
sardoine, serpentine, chrysolithe. Avec beaucoup de mal, il reconnut l'almandine, la pierre
de la Table de Vie, composée
de chlorite et de mica, la pierre qu'un de ses amis collectionneur
cherchait depuis des décennies. Il chercha un outil
trouva une pépite. Il commença à frapper la roche, mais
Orden poursuivit seul.

Une stridence lui déchira le tympan. Il porta ses mains
à ses oreilles, glissa au sol. Erdel se retourna, revint sur
ses pas. Ils attendirent que l'insupportable son se tût, rep
rirent leur chemin.

- C'est pour ça qu'on ne peut pas les... extraire.

- Crois-moi, il y a d'autres explications.

Les pierres le rendaient fou. Il semblait que la min
eût condensé en un seul couloir tous les métaux précieux du
monde. Ils virent du chrome, du manganèse côtoyant l'or et
l'argent, le plomb avoisinant le nickel. Comment se pouvaient
ils ?

Ils arrivèrent au bout de la galerie. Orden effleura
une roche terne, et demeura immobile, comme suspendu.

- C'est de l'aléthélite... La roche qui sert à fabriquer
le gluon. La centrale est toute proche.

Ils soulevèrent des roches, revinrent sur leurs pas,
grattèrent au plafond de la galerie ; épuisés, ils ne trouvèrent
rien.

- Ce n'est pas là, ce n'est pas là... Où trouverons-nous
cette satanée...

- Regarde !

Un reflet brillant, écho d'une lueur invisible, apparut
sur l'aléthélite. Erdel posa la main dessus. Sans bruit,
la galerie s'entrouvrit. Ils passèrent et traversèrent un
corridor d'albâtre en forme d'hémisphère, long d'une vingtaine
de mètres. Ils parvinrent à une terrasse, d'où descendait
un escalier, et virent enfin la Centrale.

Blanche, immense, sous un couvercle noir long de plus
ieurs mètres. Un bruit lourd et régulier résonnait dans
l'espace, à la fois pressant et agréable. Ils descendirent
l'escalier, arrivèrent à la base du monument.

Ils se sentirent minuscules. L'escalier les avait
menés bas, sans qu'ils s'en rendirent compte. Les parois
étaient hautes d'une centaine de mètres, peut-être plus.

Ils regardèrent autour d'eux ; il n'y avait personne ; on ne sentait aucune présence. Ils étaient bien seuls.
Ils firent le tour du monument en plusieurs heures.
La masse immaculée semblait n'avoir aucune ouverture, chose en soi. Erde se demanda s'il fallait descendre encore pour pénétrer par les souterrains ; mais où ?
Enfin, ils aperçurent une tache noire. Ils pressèrent le pas. C'était bien une ouverture, qui faisait office de porte d'entrée. Le bruit sourd résonnait toujours, s'accroissait même. Ils pénétrèrent dans la Centrale.
L'espace intérieur du monde, coeur des puissances magnétiques. Hosannah des cieus multiples et scientifiques.
Chantier de l'exces et du déboire humain. Absence d'homme, absence de main d'oeuvre. Nul à sauver. Le bruit répand des ondes mates. L'ennui survient, cadeau d'éternité.
L'espace est blanc comme la mort. Des taches sombres l'ornent, hautes de dizaines de mètres, à des distances régulières. Ils passent entre, Temple du Blanc métal. Pylônes rostrés et marques d'âmes. Les masses sont muettes, le bruit sourd de l'Ailleurs.
Un coeur de rouge, au centre de l'extase. Coeur de la Centrale et coeur d'usine, coeur de l'Azur et manganèse.
Coeur d'énergie et d'entropie. Coeur nourri d'aléthélite, de pierre de vérité, éternelle ressource, éternelle engénérescence.
Coeur nourri de gluon, pléide et nue substance, matière faite esprit, et qu'on ne voit encore. Rfiguré) et nue surface battant comme une vie. L'essai du sort et des naissances. O fondements ! Azur liende et tremblements, ils voient dessous la cathédrale. Surgie de l'art, désert et arbres, forêt de pas. La cathédrale déplacée de l'artiste oublié. Lieu secret d'harmonie.
La Centrale est projet, oeuvre en progrès. Pur devenir, et jeune à soi. L'homme s'éprend du temps qu'il passe à ébaucher, lassé des fins, s'attarde enfin.
Mur blanc espace et vide. Calme doré lune effolliée.
Mort des espaces et prismes temps. L'effreur est mute calembourtu. Le soir Minerve veillé prétendant ranimé au matin se corrige l'Eve neuve au silence. Le chantier prendra fin, perdra sa nidité, perdra son innocence. Et le fonctionnera coupable et mue matrice. Il faut fuir les possibles être l'acte et l'erru. O sources tuées des temps inachevés !
Le Gluon coule au coeur goutte à goutte de vie. Il faudra monter là et goûter le gluon se faire glu soi-même et vivre les mérites. Perdus contentements. Il n'est pas de grande découverte dont il puisse se vanter, l'homme. Découvert dans ce cas, absorbé par l'Urwelt, dépassé par l'essence il se découvre lui quand se fait l'émulsion.
O tristesses marches crues tristesses réparations. Il n'est pas de dru moment où se fait l'organique. User, péter manger roter le caballistique chiffre des humaines mécaniques oublie

Le contemplement et le commentaire fait son chemin troue les
cervelles Erdel. On ne garde pas même un respect face à Dieu
l'oubli de soi rêvons seulement après mort. Pour l'heure
coeur blanc noir rouge espace vide et meubles mort d'asthmes
et torpeur d'ouate gluon méchants dehors cela se tait cela
s'isole et fait le vraimoment des stases. O stupeurs ?
Cadence vide, au salon d'X. Meubles l'absence, au ris d'être. Et faire qu'un regard se
remplisse de l'Autre

comme la malmaison se vide en sa fenêtre. Vider son coeur de
soi et fixer l'âtre devant soi regard pur images et miroirs
perpétuant à l'infini l'image de leur absence.

Ils sortirent par une ouverture qu'ils n'avaient pas
vu en entrant, mobilisés, illuminés par leur élan dans
le monument. En quelques instants, ils se trouvèrent à l'air
libre, près de la voiture. Il ne leur restait presque rien,
que les tremblements de leurs corps, le son mat de l'Inté-
rieur qui résonnait à leurs tympans. Une force plus puissante
peut-être que la centrale leur faisait oublier... Erdel
ressentit pour la première fois le sentiment d'un lecteur ou
d'un spectateur face à une oeuvre, une scène qu'il ne comprend
ou dit ne pas comprendre. Souvent il affirmait qu'en art qu'en
art rien n'est à comprendre, mais prendre, prendre pour soi,
cueillir, comme si l'on demeurait devant une resplendissante
façade sans oser la dépasser, la transgresser, éternel
Rémus de l'esthétisme pour au-delà vivre l'Ouvert, voir
l'intérieur.

Il se sentit désarmé : jamais le mystère religieux
ne l'avait ému, frappé. Il l'examinait extérieurement, d'un
point de vue intellectuel, sans que cela lui parût une profanation
; mais jamais sans doute le mystère religieux ne
s'était à lui présenté dans sa toute violence, sa toute
fascination, sa toute invocation, comme ce soir la centrale.

La centrale : l'eût-il qualifiée de mille et un noms
qu'il n'eût rien exprimé de ce qu'il avait éprouvé. Sordides
dénoncements de la langue lourde incapable de rendre et refléter
le monde par son prisme excavateur !

Il fixa Orden, qui tapotait impatientement la poignée
de la mortière. Il avait déjà digéré, assimilé l'événement,
se préparait à d'autres qui le mèneraient jusqu'à l'Ultime
scène où se dénouerait sa tragédie. Attendre d'aller à
Sarsène...

Il gagna les hauteurs, franchit plusieurs cols. Et
chaque fois de montrer son passeport, d'indiquer qu'il ne
faisait que passer, qu'il se promenait juste. Il songeait à
un espace sans territoire, qui est la manière dont l'homme
regarde l'espace. Un espace si pur que l'on n'y pourrait poser
regard, borner, nommer. L'espace nomadique par excellence,
de la non-appropriation, l'espace dénué de lignes et contours,
l'espace opspectif. Le territoire : du désert aux montagnes,
de la ville aux rivières, de la mer au silence... Si l'homme

n'habitait que le s l i g n e s q u ' i l dessine au gré de sa fétide vue et l'aissât l i b r e l'incontournable épis de nul. Ne v i v r e qu'aux frontières et l a i s s e r seules l e s t e r r e s . . .

- Tu p e n s e s à l a C e n t r a l e , j e p r é s u m e ?

- Non. Au désert, au t e r r i t o i r e en général. J e r e s t e incapable de m'y replonger, comme s i j ' e s s a y a i s de m e r e consacrer à un manuscrit abandonné depuis longtemps, ou comme ces cosmonautes qui se réhabituent au contact de l a t e r r e avant de s'évoquer leur périple s p a t i a l .

- Oui. J e n ' a i pas a p p r i s grand'chose. I l s ont déshumanisé à l a p e r f e c t i o n . Une mine raallarméenne, dénuée de t r a v a i l , de sueur.

- Tu p e n s e s au soulèvement des t r a v a i l l e u r s ?

- En quelque sorte. Supprimer l'hypothèque de l a révolution en supprimant l a main d'oeuvre. Vive l'esprit-machine L'homme arraché à l a nature, nié des rapports de production, rivé à son inutilité permanente. I l n e l e u r r e s t e qu'à supprimer quatre ou cinq m i l l i a r d s d'excédents et à se fondre dans l a matière de l e u r usine. Le coup de maître des anciens maît r e s .

- As-tu compris à quoi s e r v a i t l e Gluon ?

- Le jour où quelqu'un comprendra sera l e dernier jour. Tiens ! nos...

- J ' a i vu.

La F e r r a r i rouge l e s doubla, plus v i t e que l a f o i s précédente. E r d e l accéléra franchement, décidé à ne pas s'en l a i s s e r conter. La v o i t u r e l u i rappela l e coeur rouge de l a c e n t r a l e , dont e l l e semblait une émanation mécanique et féline. La course s'engagea. D'un coup i l retrouva sa science de p i l o t e . De rage et de p l a i s i r , i l constata qu'Orden s'accroch a i t . Son Aston Martin était plus lourde et moins maniable, mais plus puissante. Pour l a première f o i s i l extériorisait sa puissance interne contenue, par l e b i a i s d'une pédale et d'un volant, à l ' a b r i d'un lourd pare-brise. Epaisse revanche en vérité, q u ' i l se promettait d'affiner en l a i s s a n t g l i s l e s deux tonnes de sa machine en survirage. Dommage pour pneus... I l n e pensa plus. Braquant, contrebraquant, accé rant dans l e s v i r a g e s , accrochant l e s bordures, i l tentai de se maintenir à l a hauteur de l'Autre, dont l a maestria ne f a i s a i t aucun doute. I l s e n t i t que l e s f r e i n s échauffé répondaient de moins en moins, accéléra donc, heurta l e s res arrières de l a F e r r a r i . La course de r a l l y e dégénérai en compétition de stock-car. I l aimait.

T i r a n t partie d'une longue l i g n e droite, l ' o c c a s i c rêvée depuis l e début, i l écrasa l a pédale gauche. I l r é i s i t à déborder sur l a gauche son devancier, et, ne sachar que f a i r e , s e r a b a t t i t . I l effectua une queue de poisson l a masse de son gros coupé, subit monstre r o u t i e r , balanç l ' a d v e r s a i r e dans l e précipice. I l r a l e n t i t .

Ils entendirent la chute lente, les chocs et les bonds de l'infortuné véhicule, puis la déflagration finale]

- "Et d'un".

Il reprit sa course et croisa bientôt l'autre comi se rouge. Il eut le temps de voir qu'il se trouvait près la frontière sondarnienne. Il ne fallait pas tarder. L'autre conducteur paraissait moins vif. Il bifurca soudainement, comme s'il tendait à rester à Partina. Au coteur d'un tunnel, Erdel vit une ligne droite, enserrée entre deux falaises au bout de laquelle se trouvait un poste-frontière. Sans trop croire, ou plutôt en espérant forcer, l'adversaire, mais la barrière il longea le plus près possible de bas-côté, arracha une partie de son aile sur la gîte de bois qui vola en éclats, ralentit, passa sa seconde coupé la route à la Ferrari.

L'Autre freina violemment, bloqua ses roues. Ordele sortit, dégaina et tira. Il n'y avait personne dans la voiture. Ils s'approchèrent lentement.

Mb

- Tu le sais désintégré...

- Ne plaisante pas. Vois plutôt ce qui nous attend...

Un faux poste-frontière.

Il vit Orden s'avancer vers la barrière. Plusieurs hommes armés apparurent. Ils sentirent un choc violent dans sa nuque et ce fut tout. Il était dans l'avion de Jason, où s'ébattaient les enfants. Ils croisaient de temps en temps le dirigeable de l'Actrice Muette, tournaient ensemble dans l'Azur et puis se séparaient. Il voulait voir le dirigeable, l'habiter quelque temps. Jason le lui déconseillait. "C'est trop risqué, disait-il. Nous sommes le véhicule de l'avenir, le vecteur des possibles. Là-bas, c'est le passé, le regard vers la mort. Tu périras d'ennui."

"Je sais, Jason, je sais. Mais tout tu ne sais pas, toi."

Là-bas c'est le passé, mais c'est surtout l'Éternité. Quand on veut demeurer, on demeure à jamais. Gloria s'éternise dans son ronflant cigare, quand nous passons seulement. L'avion change à tout moment, le dirigeable est mort depuis longtemps mais vit encore. C'est qu'il est éternel, Jason, éternel.

Je voudrais tant vivre un moment d'Éternité...". "Comment vivre un tel moment, Erdel. Nous sommes le progrès, nous sommes l'infini perpétué, la nova mécanique en mutation.

Un court moment d'Éternité ? Que veux-tu dire-là ? Un court moment de mort, un court moment d'oubli, et voilà tout.

Tout au plus y songes-tu dans quelques rêves. Tu verras là quelques momies, mais non l'Azur des cieux qui ne s'accroissent pas. L'Éternité ou rien, Erdel, Pas un moment d'icelle, mon enfant." "Je voudrais tant, ô père, voudrais tant.

Rester enfant, toujours, jamais, nulle part ou partout. Ne pas bouger, surtout, ne pas muter." "Le dirigeable n'est pas un ventre, fils, un ventre-mère. _Reste avec Père, l'Esprit -

Père, et devenir, et conquérant". "Je ne veux pas de ventre, je ne veux pas de mère. Je vivrai l'avant-ventre". "Comment parler d'éternité, fils E r d e l. Avant le ventre, après la morsure du ver, avant la vie, après la vie... Je ne te comprends pas". "Tu ne me comprends pas, Père Aimé, car ne me connais pas. Tu ne nais pas avec moi, n'es pas né avec moi. Eternité, quand les pères engendreront leurs fils à leur naissance propre. Naître à soi en générant son ultérieur sang. Non, père, non, père, La vie est parenthèse, courte parenthèse, non nécessaire, à la compréhension de la phrase, de la longue phrase, de la phrase infinie, de la phrase éternelle, de la phrase espace-temps interminable, et qui n'est pas la phrase sans ponctuation, Père, et qui est la phrase éternelle, la phrase tue, la non-phasis, non générée, la non-phasis, l'Autre-delà, que je sais pas, bon-père, que je sais pas si dire, la vie si simple parenthèse qu'entre deux traits obliques on oublie l'Autre alors que pas nécessaire...". "Le sais le sais mon fils, te laisserai partir souhaite ton retour, fils prodigue en parole, fils prodigue onirique, mais ne l'escompte. Elle te retiendra la mère In grate Eternité, elle te retiendra et elle t'absorbera dans sa glusensitive. Merlin l'enchanté premier film du muet, fils uni de Muette, dirigeable immuable, car il ne bouge pas, E r d e l, c'est nous seul qui bougeons, c'est nous seuls qui meuvons, quand nous repasserons, te délivrerai-je et cherchera long temps la douce entrée et se u l néant découvrir a s . 0 f i l s , 0 f i l s moi qui t'aimais moi qui t'affectionnais l'"Merci père de cet élan doux de toi et t'enverra les nouvelles de l'être nul de soi mais son y crois y crois et m'absente r a i dans l'enfin turtité l'enfin nue éternité ô doux risme verbal onirisme onyx de paroles douces et nues retable de dasein et luminaires des s t a s e s butes non non père revie n d r a i t'assure un seul instant d'éternité terme d'Eternité nue". "Chose promise, fils, promise due, voilà le doux dirigeable et tu t'absentes t'ouvre le sas et son doux pantin spatia linarticulé astral foetus gambadant sous les douces gémonies du ciel noir des Ecoutes célestes Nage dans l'infini des étoiles et goûter saveur et candeur des lait des voix naphées tu m'écrases et me navres ô te voir te sa voir nubile humide dans l'écumoir des stèles obliques et rêveuses asthmes d'éprises nuées ô rages des tendresses d'ourses et d'oursons étoile te priera guide fils mon unique enfant dans le spasme infini corroboré de noir le ciel et une immense tache d'encre que Dieu a fait en écrivant sur le buvard de dais tendu par le vil d i a b l e Dieu la gaffe Dieu la tache noire s'épand et se répand se multiplie dans l'émulsion des laines et des limbes nombril d'effondrement de sens et mort d'étuve et de calligraphie si beau calligraphie. Le monde eût pu le monde pue le monde pût être phrase phrase simple unique ou bien complexe à l'écheveau profond de sens

Le monde erreur le monde pourrait rature littérature lapsus
de Dieu rature qui s'épuise à retrouver le v r a i verbe l'unie
formule mais non oh non hélas le monde l' u n i v e r s la voûte
céleste le multiple d'étoiles l'ensemble galadieux l'amas
de novas le tout cela n'est que c'est que la tache mate et
noire qui toujours s'agrandit et qui toujours déploie au
grand r i s du grand Diable qui tend toujours buvard au grand
désespoir du s i bon Dieu du s i bon père qui s'éploie et qui
trempe qui désole et que trempe sa plume l' i n f i n i e plume de
son encre dans le l i t doux le n i d trou le v i l loup du Néant
Néant le grand Néant immense nez où mon f i l s se noie où noie
mon f i l s au détour de se retrouver avec sa bien-aimée mère
de se plonger dans l'embrassade l'enmarassante Eternité que
nous déplorons de supposer de supporter aux confins de nos
coeurs déplorables 0 f i l s 0 f i l s où e r r e s - t u que j e te cher•'

1

Â

che eu mon avion et j e h a i s cette seule solitude et j e hais
au point d'accroître ses d i s t a n c e s et j e l'augmente pour
c e l a noir mon avion c r o i s et d i s t a n c i e l'Univers plat la
tache d'encre sois en l' e f f a c e u r noble mais quoi que v o i s -
j e mais quoi j' a i peur et v o i s que mon avion devient et
vois que mon avion survient devient comme Univers grand que
mon avion devient l'Univers ou plus contient oui contient
l'Univers mat l'Univers noir et qu'au-delà plus rien ne bouge
plus r i e n n'est et j e te rend ô f i l s et j e te perds dans ce
f i n stylo qui devient dirigeable qui était dirigeable et j e
te cherche f i l s dans cet Unique avion immense éternité immense
espace doux i n f i n i s i veux-tu espace blanc comme une page
blanche et te cherche ô mon f i l s au bout de ce s t y l o au
bout de cette plume qu'à l'heure tout à l'heure a i nommé d i r i geable
et t'écherche maintenant perdu dans cette plage aviatique
au bout de cette page - Univers que j e devrai tourner
car ne t e t r o u v e r a i pas au bout de cette page et l' u n i v e r s
noir tache d'encre puisque te retrouve pas mon f i l s ca s'accroître
encor ô s' a c c r o i t r e et tu n' e x i s t e s pas où s i q u' a i l l
e u r s de ce s t y l o a i l l e u r s de cette plume a i l l e u r s de cette
plage a i l l e u r s de cette page a i l l e u r s de l'Univers a i l l e u r s
d'Eternité ô f i l s ô f i l s où t e r e t r o u v e r a i f i l d'Ariane étendi
au coeur de mes n u i t s orgasmiques au cours de quoi j e cherche
et ne retrouves pas E r d e l , E r d e l , E r d e l . . .

- E r d e l . E r d e l ! E r - d e l ?

I l se souvint qu'un autre monde pouvait, p a r f o i s , l e
rappeler. I l b a t t i t des paupières, illuminé par la lumière
du jour. On l u i f i t un peu d'ombre. Non non e t n e s u i s par
Diogène. On l u i c a r e s s a i t la joue, l e s cheveux. I l se s e n t a i t
p e t i t , tout p e t i t , minuscule. I l s o u r i t , se l a i s s a bercer
par la voix, q u' i l n e r e c o n n a i s s a i t pas. Une main l e p r i t doucement
par la nuque ; sa douleur s'atténua. I l entendait chant
e r l e s oiseaux, couler de l'eau ; près d'une rivière,

dont la fraîcheur limitait les effets de la chaleur. Au loin fusaient des rires. Il voulut pousser un gémissement de satisfaction, un ronronnement presque, éclata de rire. Devant lui, au-dessus de lui, ce qu'il ne voyait pas, ce qu'il ne voulait pas voir. Continuer de fermer l'oeil lui coûtait ; que n'avait-il bu quelque chose tout à l'heure, quand il les clignait !

Il pressentit le bonheur, hésita face à lui. Dormir, dormir dans ses bras, ne s'en extraire pas. Son embrasement serait le cadre de ses rêves. Elle se plaindrait de ce rôle. Il bougea sa main, poussé par un désir puissant, effleura un corps. La robe était longue, vraisemblablement rouge ! Il caressa une hanche, atteignit l'épaule, inclina la tête au-dessus de lui. Enfin il empoigna le corps, doucement et inexorablement. Elle se laissa faire.

Ils restèrent ainsi quelques minutes, sans se toucher ni s'embrassait. Il rêvait de corps qu'il avait contre lui, paralysé à l'idée de le posséder, de l'aimer. Clore les yeux pour mieux le rêver, mieux le contempler. Depuis toujours, le même syndrome ; on l'avait marqué, lors de la séparation. Il était normal qu'une femme quittât un homme aussinapte. Il venait pourtant de revivre ce syndrome avec Ermeline. Il cherchait, cherchait en lui pourquoi : le refus littéraire par rapport au réel, le désir d'idéaliser plutôt que de réaliser, le sentiment de la damnation de la chair - plus fort en lui que d'autres, l'absence de goût, tout simplement, pour ça.

Ses cheveux étaient aussi longs qu'avant, presque plus souples. Ils entaillaient son coeur battre, son sang couler contre le sien, comme les eaux plus lointaines, en infernal cycle de retour. Déjà, elle réagissait. Il fallait que lui ouvre les yeux. Miroir brisé pour sept années, et peur de s'y référer à nouveau, par les pans de glace raccorodés, mal cicatrises. Elle ne l'avait pas quitté pour cela, mais comme lui, pour vivre au loin dans la distance, la non-rencontre et l'irritance, parce qu'il l'étouffait aussin, dans son discours trisé, normalisé, empoigneur d'être et d'inaction, toujours prêt à répondre, à ne pas être dépassé.

Ne pas être dépassé ; ne pas être pénétré, plutôt

Poser un regard inquiet, esthétisant, d'amour amer et mépris sur l'Autre Monde - le reste, le non-lui, le méditer sans cesse, ne pas s'en laisser conter, non pas com]

C'est lui qui raconte le Monde, la Substance des choses

Fo l orgueil, minable vanité, croix d'artiste médiatique

lé toujours du monde, gardien de phare pour qui l'extinct

des feux, la clôture de l'oeil, des lumina, pour qui le de lumière équivaut à la mort. Oh jete t'aime, jete t'ain

j'aime à le dire, à découper mon dire, à découper mon Dieu à ne m'y engager pas.

Il renversa le corps, l'escala d'à presque. Il ouvrit

Le s yeux. Elle était là, qui le regardait depuis le débu déjà attentive et lascive, de ses yeux transperçants, dérangants qu'il ne fuyait jamais, comme ces animaux apeurés leur chasseur futur, paralysés et fascinés, désireux de voir dévoré, d'éprouver la jouissance de voir l'autre faire, de se voir absorbé, regard toujours posé sur - I - Tu...

Comment lui parler, et par quoi commencer. Elle qu'à le faire, elle, elle était assez grande, maîtresse et de lui dans ce moment fantasque.

- ... N'as pas changé. Qui t'a libérée ?

- Erdel, Erdel, ne commence pas comme ça... Ils me gardaient là. Le repaire est à quelques pas d'ici. Orden...

Orden. Bien sûr, Orden.

- Où est-il ?

- Là-bas, avec Felice. Je crois qu'ils se baignent.

Tu veux qu'on les rejoigne ?

Il pensa : finie, l'homophilie ! C'est le retour des femmes. Mais Felice... Ils l'avaient déjà relâchée. Comment était-elle là ?...

Ils se levèrent ensemble, se tenant par la main. Il avait toujours détesté cette position pour marcher, qui est la position du couple. Mais quoi...

- Elle vous a rejoints. Oui, elle ne voulait pas rester à l'Hôtel à m'attendre et à l'attendre.

Il le suivit qui s'aspergeaient d'eau, rieurs, à moitié dévêtus. Il regarda Irène de biais, comme avant. Que pourra-il bien faire pour changer, quand l'adoration qui le rongea avant le repréna. Elle se retourna et lui fit face.

- Et alors... Comment ça s'est passé ?

- Rien. Ils m'ont enlevée. Ils m'ont gardée ici.

Personne ne vient jamais.

- Irène, j'aurais tant de choses à dire et tant de choses à taire, que tu dénoncerais comme avant. Mais je suis plongé dans cette histoire... Tu travaillais à la centrale ? Depuis combien de temps ? Et je vous ai vu quand ils sont arrivés.

- Depuis deux ans. Je n'y faisais rien d'important.

Je dessinais pour un des architectes. Je ne leur étais d'aucun intérêt.

- Pourtant, s'ils t'ont gardée vivante...

- Je ne sais rien, Erdel. Je débarque à peine. Orden m'a raconté certaines choses que j'ignorais complètement.

- Veux-tu que je te quitte à l'instant, que je regarde

- Ne joue plus à ça.

- Tu vas mieux ? Ils en veulent à ta nuque, je te dis Orden venait d'arriver, torse nu, resplendissant.

- Où sont-ils ?

- Quelque part dans le fourrés. Je n'ai pas fait de détail. Félice est arrivée par derrière et en a fauché deux.

Elle nous suivait, tu sais...

- Mais, comment ? Tu as bien vu tout le trajet . On n'a croisé personne.

- Allez , ça suffit . Laisse ta victime , reprends ta femme.

Ils 'a s s i t , massa sa nuque lentement. Irène se t e n a i t droite , à quelque pas , l u i t o u r n a i t le dos. Elle e f f l e u r a un tronc d'arbre de ses doigts f i n s , enfonça presque ses ong l e s . Elle se retourna, l e f i x a de nouveau.

- Tu es merveilleux. Tout le monde me parle pendant des années de ta souffrance, de ta presque f o l i e , de mon i n v o i l é e s . Je te retrouve et du poses une barrière,

mieux une v i t r e entre nous deux, et t u t e f r o t t e s l a nuque en me disséquant du regard. A - t - e l l e l e s m ê m e yeux (i l s s o n t toujours bleus), l e m ê m e front (toujours haut et bombé), l a m ê m e s i l h o u e t t e (toujours a u s s i f i n e , voire g r a c i l e) , e s t - e l l e a u s s i dangereuse, d o i s - j e m ' e n a l l e r au plus v i t e pour ne pas rechuter ?...

- Mais... C'est t o i q u i e s p a r t i e , Irène. Tu en poses l e s r a i s o n s , et maintenant tu agis comme s i t u t e n a i s à r e s t e r à tout p r i x . . .

- Tu v o u l a i s me retrouver, j e c r o i s , non ? Même Eux l e s a v a i e n t (i l s p a r l e n t de t o i avec un c e r t a i n respect, du r e s t e . F a i t é t r a n g e pour des b r u t e s).

- Je désirais te retrouver, oui. Ou du moins retrouv\ quelqu'un que j ' a v a i s perdu non pas depuis sept ans, mais depuis sept jours.

- Tu v o u l a i s voir aboutir ton enquête...

- Peut-être. Mais ne me berne pas sur ce point.

Qu'est ce que tu f a i s a i s avec cette f i l l e , i l y a huit jours ?

- Je me baignais. Tu as cru que ?...

- J ' a i cru ce que j ' a i vu, au point d'en éclater. Une touchante cérémonie des Adieux.

- Peut-être, après tout. A quoi cela m'engageait à tes yeux ? E s t - i l nécessaire (au sens où tu emploies, emp l o y a i s ce terme) que j e ne touche pas à une femme, et ne l'embrasse pas, même une amie ?

E l l e p a r l a i t avec plus de passion, feu et désir. I l se r e c u l a , l a posséda du regard. I l n e s ' e x p l i q u a i t pas pour quoi, quelques minutes encore avant, i l a v a i t tendu tout son E t r e , s ' é t a i t mutilé mentalement, crispé d'asthmes et de feux pour entendre de sa bouche - sa bouche f i n e aux lèvres minces couleur de peau, fenêtre du sourire et des souffrance pour entendre de sa bouche un t e l a v e u . Une idée l e r e t i n t : recommencer tout comme avant, en tenant compte de nos erreur et de nos expériences... Le couple est bien l e l i e n des banalités n a s i l l a r d e s ; aimer un être, r e f u s e r d'être à deux, demeurer seul en vivant à deux. F e l i c e entra dans l e champ de son regard. E l l e l e dévisagea un i n s t a n t . Le p l i de haine l e foudroya ; une nouvelle i n v i t a t i o n à l ' e n f e r . I l se leva,

Il la prit, ses mains, les serra longuement. L'Autre avait gagné.

Ils passèrent tous les quatre la soirée en ville. Tel le phoenix renaissant de ses cendres, Rejata s'était réveillée à l'occasion de la fête nationale. Le Palais Princier, où devait se dérouler un repas nocturne, grouillait de monde. Dehors, des forains avaient installé des stands de jeux. La bière coulait à flots, l'odeur de la charcuterie grillée se répandait dans l'atmosphère qui, jouant avec le puissant éclairage installé à grands frais au cœur de la vieille ville, créait une ambiance nébuleuse et fantastique. Se frayant un chemin parmi la foule hilare, ils parvinrent à un lieu plus dégagé, un petit restaurant qu'Erdel connaissait depuis toujours.

Il constata qu'ils étaient les seuls étrangers de cette fête. Il regarda attentivement le public de la place ; ce n'étaient que faces rougies par l'alcool et la nourriture, costumes traditionnels typiques, rires gras et cocasses, jovialité vernaculaire. Les trois compagnons ne semblaient pas s'en soucier ; il se demanda si Orden n'était pas définitivement perdu pour l'enquête. Il bécotait régulièrement le fin visage évanoui de Felice, pendant qu'Irène commandait. L'hôtel serait plein à craquer, à n'en pas douter, mais des hommes de Fox ou des Partinien. Erdel s'aperçut, non sans quelque effroi, qu'ils ouhaitait que les choses retrouvaient le cours tragique qui était encore le leur au début de l'après-midi. Il se souvient du jour de son arrivée, où il avait été confronté au douloureux glissement de réalité qui à chaque fois renversait l'orientation d'une situation, et son attitude à lui face à ces données inquiétantes. Et, depuis le début de l'après-midi, il semblait que tout cela était, pour une certaine durée au moins, gommé par les phénomènes qui s'agitaient autour de lui. Ah, s'il avait pu reau Sanatorium et voir là-bas la tournure que prenaient

les événements... Il repensa aux avatars qu'avait connus sa voiture et replongea dans une profonde mélancolie.

Il leva soudain la tête ; il était servi. Irène le regardait d'un œil narquois.

- A quoi songes-tu, mon pauvre ami. A ton bonheur momentanément gommé par la présence de ton ancienne épouse ?

- Tu sais bien que je cherche la sécurité plus que le bonheur.

- Ah oui, le bonheur n'est pas toujours sur. Un tiens vaut mieux que deux...

- Ne sois pas sotte. Non, je pensais... à la place, là devant nous. Je ne me souviens pas si j'en avais parlé. C'était à Ravenne, il y a de cela longtemps... La nuit bien sur, sur la petite place centrale, place de la Seigneurie place du Peuple. Je me trouvais seul, au milieu de l'agitation vespérale, y prenant une part modeste. Tu connais ces

places méditerranéennes : microcosmes perpétuellement mouvementés, au gré de la bonne humeur des uns, et de l'humeur des autres. Ces filles sublimes qui passent un instant, discutent, et qu'on voudrait retenir un instant pour envisager une éternité de bonheur, et qu'on n'ose pas retenir, finalement, par peur de troubler un ordre naturel des choses - la promenade de la belle, le coup d'oeil désespéré du pauvre passant - Ces belles, donc, d'un côté, ces pauvres garçons, les vitellon bje crois, qui se rassemblent en bande autour d'une fontaine, sifflent les filles qui les méprisent, noient leur ennui dans l'amitié ou dans la haine. Et puis les hommes mûrs et les vieillards - Passé un certain âge, les femmes ne se risquent plus à l'épreuve de la rue - qui parlent de ce qui se trouve sous leur langue, le football, le temps, la politique parfois, les femmes toujours... Et tous de manger une glace, jeter un coup d'oeil sur l'horloge de l'hôtel de ville, sur la montre dernier cri du voisin, son pantalon ou sa chemise les plus récents, en attendant que

<

le lendemain le même cirque, le même spectacle se produit à nouveau, avec les mêmes acteurs, les mêmes sentiments, avant que le temps fasse son oeuvre qui dans ces pays-là est inutile, et qu'elle les remplace par les mêmes individus, nus par l'instant et l'éternité mais surtout, Irène, surtout par l'intemporel. Oh, ce génie de se tenir hors du temps la répétition d'une activité visuelle, auditive, gestuelle esthétique en somme, et de n'en pas ressentir les coups, i moins jusqu'à l'arrivée de la Sournoise qui les guette, le moment venu, à l'Angle de la place, sitôt franchie se u i de cette existence esthétique écoulée à rien faire - o: ne peut oublier le temps qu'en ne faisant rien, en ometta; le réel - dans l'attente perpétuelle du néant, dans la jo sance constante du moment présent, de la glace qui fond sous la langue, de la fille qui passe en bicyclette à l'at re bout de la place.

"J'étais donc dans ce cadre qu'il est inutile pour artiste de reconstruire, fût-ce par le moyen le plus aisé l'image. On peut copier, exprimer la nature, une attitude de naturelle mais non ce qui est déjà un spectacle, une oeuvre d'art en soi, un microcosme, te dirais-je, un tableau que les plus grands peintres ont essayé non pas d'imiter, dans leur grandeur lucide, mais de reproduire dans les banlieues de ces lieux de Vie Totale que sont les palais et les musées. Je riais, je m'amusais. J'avais rencontré un groupe de jeunes étudiants romains qui effectuaient un travail di quipe sur l'acivilisation byzantine. Ils m'avaient invité passer la soirée avec eux, retrouvant leur aptitude de coidiens sans savoir à se plonger dans ce bain de jeunesse* dans ce fleuve du Léthé perpétué. Je parlais avec l'un, à l'autre; mais vite, ils me dépassèrent, dans cette course

à l'oubli, et je demeurais seul à contempler le spectacle Et puis, sans qu'aussi je puisse l'exprimer tant il est

vrà qu'une minute de vie poétique est impossible à saisir

déjà, à vendre ensuite dans sa sublimité, et puis je senti;

un malaise - ces moments d'ek-stase où l'on ne sait plus

ce que l'on est, déchiré entre deux mondes. Je me levai -

ils m'avaient oublié -, alla m'asseoir à un autre café.

Toujours la même activité, la même groïllance. Je sentis

alors ma - solitude.

Solitude fondamentale qui nous marque comme un feu

rouge, nous chasse du divertissement, du jeu, de l'amour même.

Solitude telle que celle qu'on ressent dans les bois,

l'animal, quand l'hostilité présumée du lieu - la nature,

pourtant ! La nature, Irène ! - nous contrainnt, nous unifie Sensation curieuse, en vérité :

on dirait que nos cellules

font corps, mues par un sentiment de solidarité, comme si

effrayées d'affronter seules le danger, elles pensaient que

l'union (sic) fait la force. Face à cette foule, j'enregistrai en moi la même

répulsion, le même instinct de séparat

ion. Par peur de m'abymer, de perdre mon unité, je me rec

roque villai - l'instinct de conservation, plutôt, je ne

sais pas. Et je sus dès lors que je ne pourrais plus jamais

m'immiscer, me glisser, fût-ce subrepticement, fût-ce pour

un instant, dans un groupe, une collectivité, en vivre le

vie vraie...

" Et ce soir je retrouve cette sensation.

- Décidément, Erdel, tu es irrécupérable. Je me rapp

elle qu'une fois ta mère m'avait dit que lorsque tu alla chez les scouts, ou des amis,

pour une partie ou autre, tu

emportais toujours les Pensées de Pascal, ou un autre livre de même tendance. Et que,

lorsque tu l'oubliais, tu préférerais

là

je la revois, cette pauvre femme ! au risque de te perdre,

de te faire attaquer, rentrer à pied, en pleine nuit, à

la maison. Et tu me dis que c'est à une place italienne que

tu dois de porter croix et bannières. Mon pauvre ami, tu at

toujours été comme ça, tu t'es choisi ton destin.

- Et mime s'il est possible de remonter au berceau car tu n'as rien compris à mon

monologue, mais rien, dans

ta hargne mal retenue dont je perçois les causes, maintenar

Tu me reproches de ne t'avoir pas touché tout à l'heure,

de renoncer à toi physiquement, de ne plus dépendre de toi

crois - tu que c'est pas snobisme, par souci de me particulariser que je suis

comme ça ? Tu dois savoir, Irène...

Il fut interrompu par une brutale ronde qui, partie

de l'autre bout de la place, se poursuivit jusqu'à eux,

renversant, tornade de chair humaine, ivre absolue de sa

puissance et de son inconscience, tables et chaises, lampions

et chopes. La fureur de la masse se déchainait. Les

gens qui étaient restés assis, amusés au commencement de

cet élan joyeux s'inquiétaient.

Ils furent entourés tous les quatre d'un groupe de furieux. Erdel crut reconnaître un des sbires de Fox. Il se leva précipitamment, prit Irène par le bras - ce qu'avait déjà fait Orden avec Felice - fendit la masse humaine à la suite d'Orden, rentra dans l'auberge. Le groupe les suivit. Ils sortirent alors, coururent quelques instants. Il ne vit plus Orden et sa compagne, tenant toujours Irène par le bras, il se glissa dans un recoin qui donnait sur une rue et attendit.

L'orage grondait, qui arrivait bientôt. La foule déchainée passa devant eux, aveugle et sanguinaire. Serrant sa femme dans ses deux bras, il repensa aux paroles de Fox sur les lemmings. Avec effroi, il entendit quelques cris qui allaient plus haut que tout le reste. Des slogans de guerre.

La guerre : voilà le but. Comment cette fête sympathique avait dégénéré en orgie barbare puis attendit son apothéose par l'incantation à l'Apothéose de la ferveur sauvage, la guerre... ? Il songea encore à Fox, à ce qui disait de salopard lucide qui poussait sans doute depuis mois à cela, qui se voyait vainqueur ce soir. Que les guerres surviennent à l'issue d'une longue, trop longue riode de prospérité, quand les hommes, trop riches, trop nombreux, trop heureux sentent sourdre en dedans le pois de lanuit, et surtout, et surtout, la pulsion mortuaire la rage froide de destruction.

La tornade cessa. Les gens allaient se coucher. Mais demain. Mais demain ? Iraient-ils se faire massacrer sur un champ de bataille, ou simplement désintégrer à la première heure, au profond d'un sommeil au cours duquel les nemis n'hésiteraient pas à frapper ? Pardonnerait-on son agressivité à un pays si minuscule ? Il fallait trouver radio, écouter les nouvelles... Il sentit le contact doux d'Irène qui tentait de dégager de son étreinte crispée. Pour la première fois depuis une heure, il la regarda.

Ne rien dire, et puis partir. Se suffire d'un seul regard. Regard qui justifie tout, oublie tout. Trouver un dernier havre pour cultiver cela, seule plante humaine de croître. Mais quoi, toujours à deux, écarter le restai Ne plus penser.

Il se pencha vers elle. Le baiser fut long, presque non passionné. Mais quoi, la sécurité ne vaut-elle pas que le bonheur...

°&8

X

On n'avait pas touché à la voiture, jugeant peut-être qu'il n'y avait plus rien à abimer. Ils retrouvèrent Orden et Felice, bouleversée encore de ce qu'ils avaient vécu. La place était déserte, offrait un spectacle lamentable. Chaises brisées, tables renversées, lampes éclatées jonchaient le sol. Les restes de l'orgie-nourriture, pap

iers gras, ivrognes endormis, chopes à moitié vides, serviettes maculées de sauces - gêna leur passage. Il devrait quitter les abords de la place par les trottoirs, moins encombrés. Il regarda Orden, qui se contenta d'une phrase "Nous partons demain à Sarsène. Seuls". Sommés de s'expliquer, ils se contentèrent de donner une réponse assez vague.

Irène paraissait désappointée ; elle aurait voulu qu'ils partent le lendemain, sans doute. Mais où ? Si le système des Alliances, dans son irrédimentale complication de machine infernale, jouait à plein effet, il y aurait sous peu un risque certain de conflit international. Non, plutôt que de chercher refuge à deux sur une île déserte, il valait mieux tenter de limiter les risques de guerre, pour possible que ce la fût.

Il démarra avec prudence. Se faufilant entre les riefs de la fête sauvage. Ils durent descendre plusieurs fois pour écarter une table, une poubelle. Il réussit à gagner

l'extrémité de la rue centrale, mais s'arrêta devant un gros corps étendu. Il ouvrit sa portière. Erdel le retint "Reste.

Je descends seul. Sois prêt à partir". Il s'approcha du corps

le retourna dans plusieurs sens, et presque en dodelinant la tête leur cria "Mort". Puis il empoigna le cadavre et avec

une aisance stupéfiante, le déporta sur la droite. Il remonta claqua la portière "j'aurais dû le jeter. Pauvre nul ! S'ils pouvaient tous crever un jour..." Erdel pensa à ces animaux domestiques dont la dent défiante outrage la main qui s'avarce pour le scarasser. Tant de bienfaits répandus par le prir pour en arriver là, à ce triste sire cadavérique, mort d'un excès alimentaire, ou piétiné...

- Que lui est-il arrivé ?... Orden ! Il est mort de quoi ?

- Arrêt cardiaque, je crois. Mais savoir pourquoi ?

La bière, les gros seins d'une paysanne du cru, la course à travers le patelin...

- Mais où est la police, Erdel ? Il doit bien y avoir des gens qui...

- Il n'y a rien, Irène. Le pays, la nature humaine so livrés à eux mêmes...

Il sortit de la ville, longea la Solvetta. La parenthèse avait été bien brève, qui s'était d'elle-même détruite

laisant à l'horreur le soin de reprendre son cours normal.

Ils voyaient des lumières ici et là, des flambeaux sans doute près du lit de la rivière, sur les versants de la vallée. La

route n'était pas déserte, pour une fois. Les voitures qui descendaient ou montaient du sanatorium se ressemblaient toutes ; les mêmes limousines que celles des hommes de Fox.

Un coup de klaxon retentit brusquement derrière eux ; devant, des codes allumés les aveuglaient. On les heurta à

l'arrière. Une voiture les doubla, qui ralentit aussitôt

l'allure. Erdel freina, s'attendant à un nouveau choc. Il fut encore plus violent que le premier. Orden fut

projeté contre le pare-brise, se retint aussitôt. Il dégaina Erdel et accéléra. Devant lui, le conducteur louvoyait sur la route qui était soudain devenue déserte. Il continua

Jlkb

d'appuyer sur la pédale d'accélérateur, toucha l'arrière de la voiture qui le précédait. Renouvelant l'expérience, il réussit, grâce à la puissance de son couple à la tamponner et la repousser. Il freina alors, assez sèchement, puis réaccéléra. Il réussit à déborder sur la droite, à se glisser entre la paroi rocheuse et le précipice. Profitant du poids de sa voiture, il balança l'autre sur sa gauche.

A l'entrée d'un virage démuné de barrière de sécurité, il tourna un peu plus le volant puis contrebraqua. L'autre fila tout droit contre le précipice (contre...)

Restait la voiture de derrière. Malgré le risque, Orden appuya sur le bouton du toit ouvrant électrique. Il sortit à mi-corps de la voiture, visa. Erdel suivit la scène par le rétroviseur. Presque simultanément, les phares avant de leur poursuivant éclatèrent, le pare-brise fut brisé, les pneus crevés. La voiture ricocha contre la paroi puis la barrière, échappée au contrôle de son pilote puis bascula dans le précipice.

Erdel continua d'aller vite. Plus que l'attaque d'autres soudards, il redoutait la réaction d'Irène. Que dirait-elle ? Avait-elle perçu le plaisir qu'il avait retiré de cette intense lutte, du meurtre de plusieurs hommes par machinam, par l'intermédiaire de sa voiture (il se félicita au passage de la fabuleuse polyvalence de son engin bondien, capable de résister à l'assaut de plusieurs types d'automobiles spécialisées. Quel dommage qu'elle soit maintenant dans cet état, songea-t-il), lâchement, tel un tireur qui mitraille à l'abri de son char ou de son bunker ? La bête qui sommeillait avait été réveillée en lui. Il allait mettre à contribution les cinq ans jusque-là surréalistes dans son existence de cerc passés dans l'armée, son expérience et son sang froid de soldat d'élite, reconnu par tous à l'époque, surtout pour son aptitude au pilotage et son humeur invariable. Au diable les scrupules ! S'il fallait devenir mauvais contre les Mauvais pour le vaincre, il le deviendrait...

Ils arrivèrent au sanatorium. Le salon bleu était encore éclairé. Il entra dans le parking, qui affichait compl< Stupéfait, ils virent que les voitures garées étaient toutes les mêmes. La même marque allemande. Ils reconnurent la voiture de Fox, que deux cerbères gardaient. Un modèle spécial, plus long et luxueux que les autres. Il entendit la voix d'Orden "Gare-toi devant".

Il s'arrêta de manière à gêner la sortie de la voiture. Les deux colosses s'approchèrent.

Ils descendirent de la voiture. Ilaida Irène à se

dégager de l'arrière du coupé. Elle était silencieuse et pâle, semblait presque sans vie. Il lui caressa la joue, n'osa pas la regarder.

- Vous ne pouvez pas vous garer là.

Comme à son habitude, Orden frappa le premier. L'un des deux hommes réussit à se dégager, courut effaré vers l'hôtel en appelant du secours. Orden souriait. Pour la première fois, Erdel put supposer quel regard, quelle expression il projetait quand il lattaquait, quand il frappait, quand il tuait. Agent exterminateur... le terme lui parut impropre.

Ils gagnèrent le Salon Bleu, demandèrent les clés.

Le réceptionniste ne le trouva pas. - "Je suis désolé, Monsieur Erdel, je ne comprends pas... Vous vous êtes bien amusé, en bas ? Ici aussi, il y a une fête. Attendez..."

Dans tout ce remue-ménage, toutes les clés se mélangent ou s'égarer. Oui, il y a un désordre complet. Figurez-vous, aussi incroyable que cela puisse paraître, que les clés sur le tableau ne correspondent plus aux clés des chambres...

Oui, oui les numéros. Là... Voilà ! Si je puis me permettre de vous donner un conseil, ne les laissez plus là. Je vais partir demain et il n'y aura plus personne pour les garder.. Je ne peux rien dire de plus."

Erdel lança sa clé, l'arrâta d'un ample mouvement.

Il pensa au désordre de la bibliothèque. Et aux cadavres dans la bibliothèque... Le réceptionniste lui répondit qu'elle était fermée depuis ce matin jusqu'à nouvel ordre. Non monsieur Erdel, ce n'était pas absenté pour quelques jours. Personne n'avait vu le bibliothécaire, ce qui était normal du reste, puisque...

Il vit Fox au fond du salon, entouré de ce qui pouvait être son Etat-Major. La Kommandantur, s'entendit-il murmurer. Il fit signe à Orden qu'il allait redescendre dans quelques minutes. Il accompagna Irène à sa chambre ; l'autre le suivait de peu, avec Felice.

Les couloirs étaient en pleine remue-ménage. On enlevait des lits, on installait des bureaux, des émetteurs radio, des... non, ce ne pouvait être ça. Le personnel de l'hôtel était mis à contribution, comme à la veille de la fermeture annuelle de Novembre.

Personne ne parlait, ne répondait aux questions. Les maîtres d'hôtel donnaient des ordres brefs, d'une voix sèche et coupante, qu'il ne leur connaissait pas. De temps en temps passaient, riants, bruyants, qui relouaient Irène et les femmes de chambre les colosses vêtus des mêmes gabardines et chapeaux gris. Il pensa s'égarer, trouva finalement sa chambre. La porte n'était pas fermée à clef. Il entra précipitamment, ouvrit les tiroirs où il rangeait ses effets personnels et ses dossiers. Tout lui parut normal ; il se demanda si après tout il n'avait pas omis - lui ou la femme

de ménage, de fermer sa porte ce matin... L'image du bord de la S a l v e t t a l u i revient en mémoire. Quelques minutes après l'enlèvement, tout était comme avant, i n t a c t . . . Spécialité maison. Mais pourquoi a u r a i e n t - i l s laissé la porte ouverte, eux qui a v a i e n t apparemment pris possession de l'hôtel...

Pour q u ' i l sache que... L'enlèvement. I l r e v i t Irène et l' a u t r e dans l'eau qui... Sa douleur l e r e p r e n a i t lentement.

- Tu as gardé toutes ces photos de moi ?

E l l e f e u i l l e t a i t l e d o s s i e r que l u i avait remis Erker l' a u t r e jour. E l l e a l l a i t bientôt se rendre compte de l' o r i e n t a t i o n du document...

- I l n' e s t pas à moi. C' e s t u n d o s s i e r p o l i c i e r , Irène, comme i l e n e x i s t a i t sur tous ceux qui t r a v a i l l a i e n t à l a C e n t r a l e . Mais j' e n a i , r a s s u r e - t o i , et de bien plus b e l l e s . I l f a u d r a que t u m e d i s e s tout ce que t u a s f a i t depuis ces années. L'inspecteur Erker m' e n a raconté de drôles sur t o i , l' a u t r e jour. I l a prétendu que t u f a i s a i s p a r t i e d' u n g r o u p e plus ou moins t e r r o r i s t e s , et que...

- C' e s t là ce que t e s e m b l e important de ce que j' a i vécu depuis des années. T u d e v i e n s u n v r a i . . .

- M a i s n o n ! C o m p r e n d s ç a au moins ! T u e s e n l e v é e e n p l e i n c o n t e x t e de g u e r r e c i v i l e ou i n t e r n a t i o n a l e , pour des r a i s o n s p o l i t i q u e s et techniques à l a f o i s . . . Q u a n d nous aurons le temps, j e t e d e m a n d e r a i , s o i s - e n s û r e , (0 mon âme, mon amour, ma v i e , mon amande d' être, ma douce et bonne compagne) ce que t u a s p e n s é , s u b i , a i m é , s e n t i , découvert depuis ce temps et t e r é v é l e r a i chaque minute de moi-même durant l e m ê m e l a p s . . . C e n e s e r a pas t r o p d i f f i c i l e d' a i l l e u r s . . .

I l s' a p p r o c h a d' e l l e , l' e m b r a s s a . P u i s i l s o r t i t de la pièce en l u i r e c o m m a n d a n t bien de s' e n f e r m e r à c l e f , de l a i s s e r l e t r o u s s e a u p e n d u à l a s e r r u r e . E l l e s e m b l a i t r e des émotions de l a s o i r é e . B i e n , q u ' i l a u r a i t voulu

v o i r l' e x p r e s s i o n qu' e l l e a v a i t au moment où i l p r é c i p i t a i t ces hommes dans l' a b y m e . . . I l r e t r o u v a O r d e n au Salon Bleu qui occupait son temps à l a l e c t u r e d' u n j o u r n a l .

- T u a s m i s l e t e m p s . . . T o n a m i nous attend.

- O r d e n . . . E s t ce que t u a s v u l e v i s a g e d' I r è n e p e n d a n t l' a t t a q u e ?

- E l l e s s o u r i a i e n t . T o u t e s l e s d e u x . N e m e r e g a r d e pas comme ç a ; e l l e s p r e n a i e n t leur pied, c' e s t t o u t . C o m m e t o i e t moi, j e p e n s e . . .

I l s a r r i v a i e n t au bout du Salon. F o x s e l e v a , plus grand que jamais, l e s a c c u e i l l i t en souriant, l e s i n v i t a s' a s s e o i r .

- J e v o u s p r é s e n t e t r o i s des membres du comité d' a d m i n i s t r a t i o n de l a S o c i é t é U r i z e n . A l o n s , m e s s i e u r s , v o u s ê t e s t o u t à v o t r e b o n h e u r ? V o u s s o u h a i t e z , j e p e n s e , r e p a r t i r , après ces heureuses r e t r o u v a i l l e s .

- Q u i e u s s e n t p u mal tourner, mon cher F o x , s i nous avions l é s i n é , et l é s i n i o n s e n c o r e , sur l e s m o y e n s .

- (il regarda en souriant ses deux i n t e r l o c u t e u r s et ses a s s i s t a n t s) , j e reconnais que nous vous avons sous-estime E r d e l . Vous avez la nuque solide et le coup de volant e f f Mais pour votre sécurité, i l v a u d r a i t mieux que vous renonciez tout de s u i t e à i n t e r v e n i r dans nos a f f a i r e s . . . qui prospèrent, comme vous pouvez l e v o i r . L'hôtel e s t nôt r e depuis de matin. Notez que nous ne vous avons pas même invités à q u i t t e r l e s l i e u x . . .

- Vous vous contentez de f o u i l l e r l e s chambres.
(Orden se l e v a brusquement, héla un garçon, p r i t une commande pour l e s s i x hommes, se r e t i r a de l a pièce).

- Ah vous f a i t e s a l l u s i o n à ce malheureux incident.
Me croyez vous naïf au point de penser que vous conserveries d'importants documents dans une chambre d'hôtel. Voyons, E r d e l . . .

- En quoi est ce un i n c i d e n t , monsieur Fox ?

- Ce remue-ménage occasionné par ce que vous savez...
C'est l u i qui e s t responsable de l ' i n t r u s i o n d'un de mes hommes dans votre chambre. J ' a i eu beau donné des i n s t r u c t i o n s pour qu'on prenne garde, r i e n ' y a f a i t .

- E t l a porte ouverte, est-ce une i n v i t a t i o n au départ

- Comme vous y a l l e z ! Vous êtes décidément un as de l'herméneutique - d'autres d i r a i e n t un paranoïaque, qui ne comprendraient rien à votre incessante activité i n t e l l e c t u e l l e . Non, vous ne me gênez pas, à supposer que vous me gêniez un jour...

- E t Orden.

- Oh celui-là, nous en reparlerons. E t f e r o n s l e n é c e s s a i r e , s i b e s o i n e s t .

- Pourquoi n ' u t i l i s e z -vous que l e s modèles d'une même marque, messieurs. On penserait, à v o i r l e parking , qu'un concessionnaire s'est installé à Argo. Pour des gens qui c u l t i v e n t l a différence...

- Je reconnais là l'amateur de b e l l e s anglaises - j e parle des v o i t u r e s - et de conduite nerveuse, très nerveu se, ces temps-ci, m'a t'on d i t . . .

- Que voulez vous, j e n ' a i jamais pu résister à l a t e n t a t i o n d ' a l l e r v i t e et de me bagarrer au volant d'une voiture compétitive.

- J e s u i s désolé pour ce qui v i e n t d ' a r r i v e r . C'était un modèle hors-série, j e c r o i s .

- A quoi sert une arme dont on ne se s e r t pas, monsieu Fox.

- Bien sûr, bien sûr. Vous êtes dans l e v r a i , une f o i s de plus. I l est décidément dommage que vous c h o i s i s s i e z mal, que vous ne c h o i s i s s i e z pas... A propos, vous avez véc u e n d i r e c t l e s événements de ce s o i r ?

- La n u i t des lemmings ? Oui. Peu s'en f a l l u t que cou

- Pas vous, E r d e l , pas vous. Ne jouez pas au héros effrayé de t r a v e r s e r une cour de récréation...

- Il y a eu plusieurs morts, Fox. A propos j' ai reconnu certains de vos amis. Je n'ai hélas pas suivi de près le déroulement de la soirée mais me permettez de supposer...

Je peux ?

- Je vous en prie.

- De supposer qu'ils ont pris une part certaine, pour ne pas dire déterminante, à la tournure qu'ont adoptés les événements à un moment précis...

- Vous sauriez situer ce moment précis ? Non, bien sûr. Voyez vous Erdel, comme beaucoup d'esprits de votre dimension, vous avez une fâcheuse tendance à juger l'humanité en fonction de votre valeur propre, et surtout de vos critères. En un mot, vous la surestimez. La bête humaine sommeille en chacun de nous, en vous-même, comme le prouve votre goût au coup de volant perturbateur, et ne demande qu'à s'éveiller, à sortir de l'hibernation où la maintient ce si fin voile, ce si volage et prétentieux rideau que l'on nomme raison. Vienne à se produire un événement mieux-même, une occasion et une circonstance favorable, et hop, tel un jaguar tapi dans l'ombre, elle bondit et se rend reine de l'univers. Et mes hommes ce soir se sont amusés comme les autres, c'est-à-dire comme des fous, et bon... se sont laissés entraînés par le mouvement...

- Ne faites pas de moi le panégyriste d'une quelconque ratie dégénérée, de vous l'apôtre de la nature profonde ressuscitée... Vous êtes cultivé, Fox, et fin manoeuvrier. Vous avez lu - et vos maîtres avec vous - les oeuvres des spécialistes de la manipulation et de la psychologie des foules, et savez donc épicer le défoulement d'une collectivité d'une pincée subtile et rationnelle de manipulation pour lui donner la saveur d'une orgie barbaresque et fascinante.

- Nous y voilà ! Là, franchement, vous me décevez,

Erdel. Confondre l'Ordre et le Désordre, le...

- Le désordre sera pour vous le moyen d'instaurer l'ordre. Mais passons. Ces discussions me lassent maintenant - je vous vois tout contrit à l'audition de cette phrase - je vous lais juste vous demander quel plaisir trouvez-vous en tirant parti de votre force, quel plaisir trouvez-vous à détruire et imposer ?

- Je comprends mal votre question, Erdel. Demander à l'agle de ne pas dévorer l'agneau serait aussi absurde que demander à l'agneau de s'attaquer à l'agle...

- C'est bien envoyé... encore que j'ai déjà lu cela quelque part. Je lais se à vos amis le soin de chercher votre source. Mais enfin, vous connaissiez Pyrrhus, Napoléon. Pour fulgurantes que fussent leurs victoires, elles n'en coûtaient pas moins beaucoup de vies humaines. Se servir de sa force est une chose, s'en servir indéfiniment en est une autre. L'interminable guerre, même victorieuse, engendre la lassitude, engendre les pertes de puissance, engendre les

progrès de l'adversaire...

- Je ne vous ferai pas l'injure de vous demander si vous dénoncez le passage de la puissance à l'acte, si vous dénoncez la remarquable pensée d'Aristote, ou plutôt, cette loi incontournable de la nature...

- Je sais. Mais je ne polémiquais pas à ce propos. Depuis quelques temps, et notamment avec le secours de la

8kl
conversation d'une jeune personne partie depuis hier, je me pose cette question. En d'autres termes, n'est-il pas plus noble pour l'aigle de planer durant des heures, à humer l'air des hauteurs, six mille pieds au dessus des agneaux et du temps, que de fondre sur l'une de ses victimes désignées, trop faible pour se défendre, de l'emporter et de la dévorer, comme le plus vil des carnassiers ? Et... - Pardonnez mon interruption. De quoi pourrait-il vivre ? De sa propre substance ?

- Il n'est agité pas de survie biologique, vous le savez parfaitement, mais de démonstration incessante et la santé de force, de désir de dominer qui dégénère en besoin dont on ne peut plus se passer...

- Vous êtes bien un artiste, Erdel. Un inactuel par essence. Regardez le bien, messieurs, cet homme est de l'espèce la plus rare, de celle qui n'appartient ni à la masse des esclaves ni à la minorité des maîtres, ou qui se croit telle... j'avais lu une telle réflexion dans l'un de vos ouvrages, intitulé...

- L'Eloge de l'Anachorète.

- C'est cela. Figurez-vous que je vous lis en ce moment, du moins quand mes activités me le permettent.

- Je ne vous inspire pas, au moins...

- Mais si. Dans une certaine mesure, ne vous en déplaise ! Oui. Donc, vous y faites l'apologie de la Réserve, en citant un écrivain Américain, James Joyce...

- C'est cela.

- Qu'arrive-t-il à vous qu'alifiez d'impuissant, ainsi que ses personnages de précepteurs, gouvernantes, filles au pair employés qui tous regardent ou admirent la puissance, et tous s'en tiennent là. C'est ce modèle que vous proposez ?

- Je ne pense pas à ceux d'en-bas, monsieur Fox, mais à ceux d'en-haut.

- Cela a une dimension esthétique, c'est vrai. Mais pour le reste, pour la vraie vie, pour la lutte continuelle qui nous oppose tous... Qu'en pensez-vous, Lamar

- Oh, je... (suis surpris). C'est vrai... A quoi bon porter une arme dont on ne se sert pas ? Et si vous vous trouvez face à un danger quelconque, vous ne réagiriez même pas ?

- On porte une arme, cher monsieur, pour montrer qu'on la possède. S'en servir c'est déchoir. Et quant à se défendre

dre, rien ne vaut la prévention, le respect et la crainte qu'on inspire aux éventuels adversaires.

- Je vous retrouve là... Si j'étais méchant, je vous demanderais à quoi sont dues les égratignures de votre voiture, les blessures et les disparitions de certains de mes hommes qui n'y pouvaient mais. S'en servir c'est déchoir...

La formule fera un bon slogan (décidément je regrette que vous n'ayez pas encore rejoint notre camp). Mais tout de même : sauf à planer comme vous au-dessus des hommes et temps et demeurer dans sa tour d'ivoire, vous reconnaîtrez

qu'il n'est pas possible de se maintenir longtemps ni de progresser dans ce monde... Vous avez beau jeu, de cette manière, de dénoncer l'Agir des autres quand vous vous retirez volontairement du Monde, du lieu et du moment de cet

Agir. N'est-ce pas, Ulsof ?

- Oui, oui, monsieur Fox. Monsieur Erdel est un très grand écrivain, mais il vit constamment isolé. Il lui est donc difficile de se rendre compte de ce que sont les hommes dans la société et de la nécessaire...

- Je me souviens que vous vouliez discuter avec moi d'un sujet très précis, Fox. La première que nous nous étions rencontrés...

- Oui, du sujet de votre dernier livre, le Traître (et son héraut). La deuxième partie du titre, je le précise pour ces messieurs, étant entre parenthèses. Vous y définissez le traître comme moteur de toute histoire.

- C'est cela, comme traicteur, du latin trahere, puisque l'étymologie est originairement la même. Je prenais l'exemple du Gafaelon, défendu dans mon livre par Thierry, le buion qui pour lui subit la dure loi du jugement de Dieu.

- Dure et juste, d'aillieurs, puisque c'est le meilleur qui l'emporte là encore...

- En êtes-vous si sûr ? Roland n'est qu'un imbécile paradant, après tout, quand Gamelon se révèle un fin manoeuvre, outre bien sûr ses qualités physiques et morales...

Thierry soutient la thèse que sans Gamelon Roland ne se fût pas illustré, Charlemagne n'eût pas vaincu, et moi que sans Gaiielon la Chanson de Roland n'eût pas été écrite, puisque la trahison intervient presque au début du texte, je ne me souviens pas exactement quand, et sous-tend toute l'action. Je donnais d'autres exemples d'aillieurs, dont certains de mon crû puisque...

- C'est votre habitude. Vous écriviez également que le terrain du héros est la légende, celui du traître l'histoire

- Oui. Le traître génère l'histoire, constitue par son action la base où va se dérouler la trame. Et le héros récupère cette action, l'illustre par ces hauts faits et génère à son tour la légende, c'est-à-dire l'idéalisation de l'histoire, du quotidien, auxquels se référaient les seigneurs du XIIème siècle.

- Et actuellement... Vous connaissez plus ou moins la situation internationale. Vous aviez même écrit un retentissant article à ce sujet (un peu moralisateur à mon gré).

Vous pourriez désigner le, ou les traîtres ? Par exemple, dans cette salle. Si le traître est celui grâce à qui l'histoire se produit...

- Il faut dire que je sais qui trahit qui. La victime, surtout, est intéressante. Le prince, Partina, les petits états... ou l'Europe, l'Occident. L'espèce humaine, même, pourquoi pas ? Dans ce cas, je pourrais désigner...

- Le méchant ?

- Le traître n'est pas le méchant, Fox. Je sais bien qu'un méchant réussi entraîne une histoire réussie... Mais le traître dans mon esprit n'est pas une condition de réussite de l'histoire, ou dans le cas qui nous intéresse, de l'horreur à venir. Il est la condition.

- Et le héros ?

- Il viendra après. Il vient toujours après, déformé par le temps et la mémoire, glorifié par les hommes qui ont toujours besoin d'un idéal où s'agripper...

- Dites-moi, Erdel. Pour quelle cause vous battez-vous ?

Erdel se tut. Les quatre hommes le regardaient, visiblement attentifs. Il s'était fait piégé par les questions de Fox. Ayant été poussé à tout révéler par les besoins de la discussion et surtout de la littérature, de sa littérature d'analyse et de nuances, de retenue et de désengagement, il se trouva pris entre deux feux : en apparence, il avait renoncé à son camp, celui d'Orden et du maintien de l'ordre ancien dans cette partie du monde ; en apparence donc, il pouvait être intégré au camp adverse. Il se demanda si Fox avait prémédité l'opération depuis le début ; sans doute, mais à quoi bon, pourquoi le tourmentait-il, lui, voulait-il l'amener à se dédire, à rejoindre son camp ? Défi lancé à un homme de lettres qu'il était heureux de maîtriser sur son terrain et d'embarrasser.

Il se rappela la voix le jour de l'enlèvement, le mot, l'anneau d'Irène (il faudrait le lui rendre, d'ailleurs enfin la visite de la centrale en toute quiétude.

- Votre question m'embarrasse, Fox, et c'est pourquoi vous me l'avez posée. Elle est double en ce qui me concerne. Me battez-vous - je, d'abord, et pour quoi ensuite...

"Vous n'ignorez pas que je suis un ancien soldat, du moins je m'en doute. J'ai croisé le fer et le feu par inférence plus que par courage. Et depuis ce temps, je rechâsse à me battre. Je suppose que les agressions dont j'ai et l'objet ont été désirées, concertées, (vous vouliez me mettre à l'épreuve. Mais il y avait, il y a encore Orden).

Mes réactions n'ont pas dû vous apprendre grand-chose. En fait, la réserve, d'une idée philosophique, est devenue chez moi une deuxième nature. Je ne peux donc vous répondre

Je réagirais, sans doute, à une attaque, mais je n'irais pas me battre. Quant à la Cause, vous avez deviné qu'il n'y en avait pas de fixe pour moi. L'histoire défend tantôt une cause, tantôt une autre. La mode est à l'honneur en ce domaine qui désigne au cours de chaque siècle le bon défendeur, le méchant à pourfendre. Que vaudra votre cause dans dix ans, dans vingt ans, dans un siècle ? Que vaudra celle de vos adversaires ? Non, je m'y vois mal, Fox. Je suis de ceux qui écrivent l'histoire, non de ceux qui l'écrivent".

Fox se leva. Orden venait d'entrer. Erdel vit dans sa main une clé, celle sans doute de la voiture de Fox.
2£>

- Vous m'excuserez... Il fallait que je gare la voiture

- Ou avez vous mis ma voiture, monsieur Orden ?

- Un peu plus bas dans le précipice.

Le silence se fit, glacial. Erdel frissonna. L'autre paraissait parfaitement à son aise, sur de son jeu.

- Vous démontez la bibliothèque ? C'est dommage...

Vous la remonterez telle quelle, j'espère. Aimons ce que jamais on ne verra deux fois. Je vous ai mis quelques ouvrages au frais, comme vous avez pu le constater. J'aurais préféré un autodafé, mais quoi... Il faudra se contenter un jour ou l'autre de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie ; les événements ne se répètent-ils pas un jour ou l'autre...

Fox fit un geste. Ses hommes apparurent. Ils étaient une douzaine. Les Apôtres... armés pour l'occasion de poignards et de lances. Ils s'avança. Quel camp choisissait-il ? Celui du plus faible ou du plus fort ?

- Ne bouge pas, Erdel. Attrape. Et ça, encore...

Il lança la clé, puis son arme. Elle s'envola parvinrent sans qu'il eût à déplacer d'un centimètre son bras tendu.

Il mit la clé dans sa poche et regarda l'arme. Elle évoquait

les revolvers sans canon du XIX^{ème} siècle, façon Schemtod ou Brun-Labridge, avec chargeur intégré dans le

canon, canon dans le chargeur, pièce d'un seul tenant sans

que rien dépendit de rien. L'arme totale, en soirecueil Ils'en était débarrassé...

- Ne t'en sert pas, Erdel, Ils ne te manqueront pas.

Il lui semblait minuscule, victime expiatoire, au centre de la pièce. Orden, mon frère Orden, que depuis la première heure j'ai égaré, puis retrouvé, mon frère.

- Tuez-le. La voix du Fox retentit, haineuse. Erdel crut distinguer un léger tremblement dans l'élocution. Il s'assura derrière lui.

Les douze hommes s'approchèrent d'Orden, l'encrelant de leur nombre et de leur carrure. D'un seul coup il dégaina sa canne, invisible jusque-là. Il dit :

- (il me r e s t e une ar.me, Fox. L'arme de Caïn, le bâton de haine. Je vous l e présente)
d'une voix t e l l e qu'elle arrêta l a progression des tueurs.
E r d e l s e n t i t que son coeur ne b a t t a i t plus, comme l e coeur d'Orden, puisque c'étaient l e s mêmes, puisque c'est du même coeur q u ' i l s'agit, mon frère Abel que j e ne t u e r ai pas cette f o i s.

I l tourna sur lui-même, brandit sa canne. Le châtiment du j u s t e.

I l frappa t r o i s f o i s , t r o i s hommes s'effondrèrent.
Tendant l e poing, i l e n f i t verser deux. Puis i l effectua une ronde sur lui-même, plus s i l e n c i e u x que l a mort q u i s u r v i e n t . La canne b r i s a deux autres têtes. Souriant presque i l se détendit comme un chat, frappa du pied, écrasa comme s ' i l s ' a g i s s a i t d'insectes, un, deux, t r o i s visages.
Un homme r e s t a i t , plus large et haut que l e s autres, qui se mit en garde. Orden r e c u l a , l e f i x a . Le regard de haine. A cinq mètres, i l balaya l'espace du tranchant de l a main d r o i t e . L'homme tomba, mort.

Devant l ' a s s i s t a n c e épouvantée i l a b a t t i t un autre homme de l a même manière. I l se retourna, se d i r i g e a vers l e groupe. Poussant doucement E r d e l , i l avança vers Fox, enfonça soudain son index d r o i t dans l ' o e i l gauche de sa victime. Le sang g i c l a , l ' o e i l j a i l l i t , désorbité.

- Souvenir d'Overbeck. Je l e s a i laissés f a i r e pour avoir envie de t e f a i r e l a même chose, ce s o i r . Maintenant, tu l e s a i s . Je vous exterminerai tous quand j e l e voudrai.
Fox ne bougeait toujours pas. I l s o r t i t un revolver de sa poche. E r d e l t i r a . Orden, qui déjà s'éloignait, se retourna.

- Tu a s c h o i s i ton camp. Viens avec moi. I l s l e remplaceront de toute manière. Tu perds un l e c t e u r . . .

I l s traversèrent l e s c o u l o i r s déserts de l'hôtel. s ' a g i t a i t du côté du salon. E r d e l t e n a i t toujours l e révol d'Orden. I l l e l u i r e n d i t.

- C'est un T i b u r z i o , f a b r i c a t i o n 1884-, revu et corr: gé par moi.

- Avec quoi as-tu tiré, Orden ?

- Mais j e n ' a i pas tiré. Tu as bien vu. Je n ' a i pas tiré. Tu ne me f a i s pas assez confiance...

- Tu l ' a s haché comme ça, à distance ? A cinq mètre

Orden ne répondait pas. I l revécut son émotion de à l'heure : i l a v a i t perdu son frère et son père dans un

accident, encore jeune. L'avion s'était abymé dans l e s tagnes, au-dessus de l ' A s i e . Les corps n'avaient jamais retrouvés. Beaucoup, beaucoup de choses concordait. I n ' o s a pas.

- E r d e l , nous sommes frères. Bonsoir.

I l n'eût pas l e temps de répondre ; Orden a v a i t dé fermé l a porte de sa chambre, l ' e s p r i t déjà a i l l e u r s . I retrouva non sans mal e t peu rassuré l a sienne propre. se rappela q u ' i l n'avait pas l e s clés. I l frappa à peine se préparait déjà à retourner sur ses pas. Irène o u v r i t.

Il ne lui dit rien de la soirée qu'il venait de vivre. parlèrent du passé, de l'avenir, de leur avenir commun,

lui montra les photos qu'il avait gardées d'elle, et l'neau. Elle parut surprise à chaque fois, comme si elle <

couvrait quelque chose de son existence oubliée, enfouie

Il s'échina à lui décrire tout en détail, inutile sém

ences. Fatiguée, elle s'endormit bientôt. Elle avait changé de parfum. Il remarqua que l'ordre n'était plus le même dans la chambre, se déshabilla et rêva.

Il voyait le dirigeable le long d'une voie ferrée, pleine montagne. Il était gardien de station, mais jamais train ne s'arrêtait. Peut-être n'était-il pas chef de gare, simplement là, dans une cabane de rondins, de toute éternité. Le dirigeable survolait la voie, il le suivait.

Il quittait son aubri, son lit, et la table où il attendait. Là-bas quelque chose l'appelait, où parvenait le dirigeable. Il marchait longtemps, longtemps longeant la voie. Le dirigeable disparaissait quelque temps, réapparaissait plus tard. Puis il n'y avait plus de voie.

La voie s'interrompit devant une roche énorme, dont ne voyait pas le sommet. La roche était dure. Il montait, gravissait, escadait, trébuchait, montait à nouveau.

Des fois il portait la roche, si lourde. Enfin, il parvint au sommet et comprenait pourquoi d'en-bas on ne le voyait pas, puisqu'il n'existait pas.

Juste une ouverture dans la roche. Ils'attarda dehors, le dirigeable arrivait en grande pompe, avec une musique sourde comme un fond de mer. Il entra alors, vit l'intérieur, connait et nommait toutes les roches qui couchaient depuis le commencement de l'histoire. Il rêva à une histoire. Un jeune mineur creusa: dedans la roche, et découvrait l'aléthélite, la déesse pierres. Elle l'aimait, il lui jurait fidélité. Remonté, il connaissait richesse et honneur, et le chef des mines lui offrait sa fille en mariage. Alors il redescendait, fois encore, et la mine le gardait. On le cherchait en vain et la jeune épouse pleurait sa mort.

Beaucoup plus tard, on le redécouvrait, enfouie et comme neuf, protégé de l'usure. Mais il semblait mort. Son épouse devenue vieille choyait le jeune corps qui reprenait vie. Mais il devait rester avec la vieille, qui ne mourrait pas. Et lui devenait vieux.

Il sortait de la roche, découvrait le dirigeable haï tant, pantelant, et qui se dégonflait. Il ne trouva pas l'entrée.

Alors il descendait par un autre versant, immense et long. Des fous jouaient autour de lui, un funambule parcourait une corde, qui venait à se rompre. Il écoutait l'ultime rôle. Il descendait encore et arriva devant un havre carré une mesure avec une cour intérieure. Il hésitait avant d'en

t r e r.

Il voyait enfin une ouverture, et pénétrait. Le patio d'ombre et d'arbres résonnait de musiques. De belles musiciens filaient des sons sur des métiers à vent. Au milieu d'elles, le regardait une jeune fille brune, aux cheveux qui l'emprisonnaient. Ils étaient longs et devant lui formaient des sièges et des nasses. Elle l'appela. Il renonçait et repartait.

Il parvenait en ville, dans une grande ville grise et toujours abruti sonore errait sur des soucis de masse. Les gens nombreux marchaient.

Il revoyait la jeune fille, aux cheveux gris cette fois la poursuivait. Il entendait les émotions du temps, et quand l'arrêta, découvrait son corps mort qu'une ambulance verte avait versé, ou attendait.

Il errait lentement dans la ville, longeait longtemps un mur de planches qu'évitaient tous les gens. Enfin il se décidait, et grimpa tout en haut découvrait un chantier. Machines grues crues mécaniques et blâmes d'asthme crépitements d'orgasmes il se broya. Il s'étendait sur une surface plane, recherchait le sommeil. Ils entendent qu'il s'enfonçait qu'une substance mate l'absorbait, le digérait. Et oubliait le temps.

Erde se réveilla, presque étonné. Ses rêves - si rare: s'interrompaient généralement avant leur fin, au cœur d'une crise, d'une situation déchirée.

Il regarda Irène, qui dormait toujours. Il était près de huit heures. Il faisait nuit dehors. C'est pourtant l'été, pensa-t-il. Il regarda l'heure à la montre d'Irène et se trompa de bras; elle la portait d'habitude au bras droit. Il se leva, s'habilla vite et s'attabla. Il sortit une feuille et un stylo, chercha à écrire. Il ratra vite ses minces essais. Il laissa un message à Irène et descendit. Orden l'attendait.

- Je savais que tu serais là.

Ils cherchèrent la voiture, ne la trouvèrent pas. Erde] pensa que dans son état, il valait mieux ne pas la sortir. Ils seraient arrêtés et fouillés à toutes les frontières, voire refoulés. Finalement ils empruntèrent une des grosses berlinenses qui était restée - intentionnellement? - la portière ouverte.

Il démarra, sortit du parking et prit la route de l'Italie. Il fallait emprunter le col d'Ofcsena, ne plus suivre la solvettette cette fois. Ils furent au col en moins d'une heure, arrivèrent en Italie quand le jour se levait.

- Pourquoi l'Italie? Et pourquoi Sarsene?

- Je l'ignore. Les directeurs avaient sans doute à l'esprit l'humanisme de la renaissance, la beauté du pays...

Pour Sarsene, cela correspond à un choix défini.

- La cité d'Orlando de Beer...

- Et de bien d'autres. C'est le centre de l'architecture européenne depuis des siècles.

- La ville est gardée, en ce moment ?

- Non. Mais elle n'est pas très accueillante, si bien que les gens ne font qu'y passer, sans s'y arrêter. Tu n'y es jamais allé ?

La ville dominait la plaine de toute sa splendeur. Ils furent arrêtés à un contrôle de police ; Orden sortit de sa canne un feuille t enroulé, qu'il tendit au policier de service. Celui-ci appela son supérieur qui s'excusa et les laissa passer.

La ville était déserte. Désert d'arcades et de blancheur.

Erdel gara la voiture dans l'artère principale. Il gagnèrent la place de l'Hôtel de Ville, également déserte.

"Les nécessités font loi" murmura Orden, en entrant dans le massif bâtiment qui trônait sur la place.

Il emprunta un souterrain puis une longue galerie. Ils parvinrent à un bureau d'accueil. Trois hommes et plusieurs policiers contrôlaient les entrées.

- Je suis désolé, vous ne pouvez pas entrer, monsieur De Ries.

Erdel n'arrivait pas à voir le visage de l'homme qui parlait, la tête de la voix.

- Qu'est-ce que vous voulez dire, mon vieux ? Je suis en possession de documents essentiels, il me semble...

- Ils ne le sont plus, monsieur. Un nouveau comité directeur a été élu ce matin. Les Anciens sont chassés, avec eux leurs serveurs. Vous n'êtes plus des nôtres, donc. Quant à monsieur Erdel...

Ils se regardèrent fixement, oublièrent un instant le monde. Maintenant ou jamais, sceller leurs retrouvailles. Pour la première fois Orden paraissait troublé. Ils s'appuyèrent sur le bureau. Les flics s'approchèrent de lui. Il se dégagea, tendit à Erdel l'objet d'hier.

Il tira le premier, abattit les sept hommes. Une sirène retentit. Orden se rua vers la sortie, gagna une porte dérobée. Surpris, Erdel le suivait avec peine. Aux couloirs blancs succédaient les couloirs blancs. Orden éliminait tous ceux qui faisaient obstacle à sa course, presque soigneusement. Erdel entendait sa respiration, sentait son odeur et sa transpiration.

Enfin, ils arrivèrent à la Grande Salle, la salle de réunion de MAZEPPA, conçue par six générations d'architectes, résumé de toute la science et de l'art de cent générations.

Elle était comble ; on y beuglait. La population de la salle (blanche longue oblongue choeur des syllabes harmoniques comme tu ressembles à ta majeure soeur à la Centrale mais la salle de vie d'opprobre et d'entropie oxycardique monde des royaux enfermés ! Luxe d'étendue rance et reine d'élangueur tu multiplies par jeu la salle des soupirs du texte blanc d'écoute à l'en vie. Crème d'Erostrate immense nonce d'architectnie

c i t a d e l l e d'arcs tendres et mollasses n o u i l l e bulle
abrutie par l'écossement fétide. Assistance du Nulle, éminence
providence zéro pointé d ' e s p r i t ! Subitement l a i d i e
par l'Eros dévoyé l e désir tu du noble. Ruche bourdonnante
boude-honorante d'obédience et de saveur maigre - Etiage
des Dioscures. Qui pleurent pauvrets leurs espoirs oxydés)
changeait de vêtements. E r d e l v i t que l e s anciens étaient
l e s mêmes que ceux d'Orden, et l e s nouveaux ceux q u ' i l s
avaient appris à connaître. Orden l ' e n t r a i n a par l e bras.
Doucement, imperceptiblement, i l étouffa deux hommes q u ' i l s
e n s e v e l i r e n t sous l e s vêtements. I l s revêtirent, s i n i s t r e s ,
l e s a t t r i b u t s des a d v e r s a i r e s . Les a d v e r s a i r e s . . .
Peu à peu l e calme se f i t . Des colosses passaient dans
l e s rangées reconstituées de l a s a l l e ; l'ordre r e n a i s s a i t
mat, a r t i f i c e et nature.

On applaudit soudain. Ceux qui ne b a t t a i e n t pas des
mains étaient aussitôt broyés dans l e u r s vêtements par l e s
centaines, tuniques de Nessus. Orden s a v a i t .

U n e s i l h o u e t t e se détacha au fond qui apparut à une
sorte de tribune. I l l e v a l e s bras ; on cessa d'applaudir.

La voix j a i l l i t , t e r r i b l e et ferme.

- Nos ennemis incapables croyaient q u ' i l s v a i n c r a i e n t
par l a candeur et l a c u l t u r e . Nous savions, nous, l e s armes
q u ' i l faut ! Les f a i b l e s s'épanchaient en d i a t r i b e s f u t i l e s .
Nous savions, nous, comment vaincre écraser.

Les naïfs supposaient qu'en frayant avec l'ennemi i l s
l'emporteraient ! Nous savions, nous, q u ' i l faut haïr, de
l a haine t e r r i b l e , et de l'Impitoyable ! Q u ' i l ne faut pas
mêler l e maître et puis l ' e s c l a v e , l e blanc avec l e n o i r !

Ce sont là jugements de g r i s ! On ne vainc pas aux échecs
en mêlant l e s couleurs ! (Applaudissements, s i l e n c e).
Reconnaissons que l e u r f a i b l e s s e f i t notre force, leur
tactique notre v i c t o i r e ! T e l ce cheval de bois, nous nous
introduisîmes dans l e cité ! E t c e t t e n u i t , nous vainquîmes,
l e temps pour une goutte d'eau de f a i r e déborder l e vase !
Nous l e s avons immobilisés, entre l e sable et l a mer, entre
l a mer et l e sable ! Qu'on apporte l e s têtes, l e s têtes des
vaincus ! U n e f i l l e splendide et presque nue amena l e s têt
e s , qu'elle montrait avec langueur. E r d e l reconnut l a tête
ensanglantée de Voyrenox, parmi d'autres qu'on désignait à
l ' e x c i t a t i o n de l a f o u l e . I l se retourna vers Orden qui ne
réagissait pas. Que pourrait bien t - i l f a i r e ce matin, à
un contre m i l l e , quand l e but de son existence pendait a i n s i
au bout d'un bras de brute, bon à r a s s a s i e r l'humanité cann
i b a l e . . .

On l e s bouscula, derrière, pour q u ' i l s se déchainassen
Orden a b a t t i t de deux revers de main l e s colosses qui l e s
h a r c e l a i e n t . I l poussa Erdel vers l a s o r t i e "Essaie de
t ' e n f u i r " puis déborda sur l a gauche l a foule affolée, r e monta
calmement toute l a s a l l e .

Le Chef le désigna.

- "Néanmoins, il manque des victimes, il manque des ennemis morts à notre juste courroux. Châtiez cet homme !"

Erdel hésita. Il pouvait sortir, l'attention de la salle s'étant déportée sur Orden. Pourquoi ce sacrifice, ô Caïn, doux Dios[^]jjj/è. Pourquoi cet holocauste, pourquoi cette hécatombe, pourquoi ne pas offrir au dieu la seule chair dont tu disposes, celle d'Abel, de ton frère ?

Il ne vit pas le regard, il vit la main tendue.

XI

La voiture avançait mieux qu'à l'aller. Ils avaient décidé de passer par ReiBata. Stupéfait, Erdel découvrit son coupé dans un garage, en réparation. On lui dit qu'il y était depuis le matin, à charge pour les carrossiers de le remettre en état avant le soir. Personne ne savait à qui était destinée l'automobile. Néanmoins, on le reconnut. Il prétendit qu'il travaillait pour ceux du Sanatorium (ceux de Sarsene, ceux des frontières, ceux des limousines, ceux des meurtres et ceux de l'Apocalypse) depuis plusieurs jours, mais qu'on ne l'avait pas prévenu, ce qui expliquait que... Dans le doute on téléphona. Une voix de femme répondait. Transi, Erdel regarda Orden qui restait de glace. La trahison...

Pendant qu'il discutait avec Fox, pendant qu'il discutait de Gamelon... La réponse parut positive. On leur remit les clés. Ils partirent.

Il dut raler à l'abord de la grand place, et se garer. Des coups de feu retentirent. Ils s'approchèrent : on exécutait, en présence de la population réunie, les conseillers du prince et leurs familles. Chaque salve mortelle suscitait un joyeux crépitement. Des hommes en armes amenaient d'autres victimes, ceux peut-être qui n'avaient pas voulu se vendre à la place et qu'on fusillait aussitôt. Au-dessus du mur criblé de balles, assistaient quelques hommes, vêtus comme à Sarsene. Près d'eux, on défenestrait trois jeunes filles.

Les cadavres s'amoncelaient. Il fallait les déplacer, un par un. Des gens se proposaient, qui dérobaient aux corps. Une voix - la même qu'à Sarsene - retentit, qui exhortait la foule assemblée. Erdel se retourna vers Orden. Il avait disparu.

Il le retrouva dans une rue, celle-là même où ils s'étaient dissimulés l'autre jour. Assistait contre le mur, les yeux dans ses mains. Enfant, mon frère retrouvé.

Ils rentrèrent. Partout, on arrêtait des voitures, on massacrait les occupants. Pour ne pas être tué, il fallait tuer. Une famille descendit d'une berline, attendit ses victimes. Erdel se contenta d'accélérer.

La mort, la belle mort, la mort friande appétit d'ogre orgie des sens. La mort la longue mort au bout du cheminement

d'être au commencement du cheminement d'être mort ô mort
compagne des cheminées Azur des lampes enfouies aux confins
des sur-moi Encossement des temps sournois à se défaire de
soi et rester faméliques des plumitifs élans rosaces d'oroplasmes
calfeutrés dans l'Absence Mort des rangs morts dérangée
pas les désordres d'os.

Karnaks rouilles de pierre ombilics d'ombre sublime
nuit des temps à venir plus je te redoute plus mort puisque
tu es la vie de nuit dans le poids des senteurs de plomb
fondu surgissantes usures mort qui tempères du nouveau né de
l'écolier râleur du jeune homme brillant du léopard soldat di
mature homme mûr à l'horizon bouché par l'éclosion des cornes
et du brûlant vieillard tout au plus secoué par l'émulsion
vivante encore ou ta non connaissance ô mort.

Musique mort Musique de nuit tendres que je passe à
t'attraper plus loin que l'hérémétique époque où l'on survit
ait sa chair pas encore son ombre ô mort andante tranquillement
des sorts épluchés par les caillottes d'âme les
foutres blanc du donjon.

Lucre stupre et syllabe s je vous accompagne pour un
voyage lent vois par le hublot brisé du navire chavirant
l'écosse poix des rancoeurs d'ombre et lustres. Que n'ai-je
donc vécu les boulimies de présent l'acte elle saveur de
s'épendre du temps lourd temps des rois temps du temps.

Au lieu de survivre plait le spectacle d'Après comme si
comme si je ne pouvais survivre regard perfide penché sur
Mon futur à venir après ma mort venir après ma mort
à moi qui il me faut de rancoeurs pour m'imaginer ça
Mort mince filet d'encre que je suis à n'en plus finir
Ne pas cesser ne pas dormir d'endormir m'en
Mourir aux flutes des dépiscopes à la radiographie des
cancres las d'éthos et de télos fin du fin royaume des Fou
par-delà l'image négrissime des lapins à l'aléthélite
adomautine

Par delà l'oxymore des pensées inconscientes et des
espoirs crames dans la combrure inouïe des Romes tries
énormes Bilitis d'éruclances et d'organismes flagellants
Mort ô Mort il faut que te survive et ne m'arrête pas
même si la succion même si le récit

S'interrompt s'édulcore oh se lise oh se ronge adoré
par Gluon adopté par gluon absorbé par sorption
Le récit lus des temps qui m'échappe me rue
Dans les brancards d'Idumée Noroit de Soie neuve et
d'hasdrubale équipée

Équipée Popée Équipée Épopée au cœur des foins et des
Syllabe au cœur des Aventures mâles des accélérer du temps
et des moniaques luxes suite infinie de partir de départ
d'éaronées

Non je te survivrai pas non je ne me vendrai pas
Au plus offrant des nuls qui tous offrent la mort tendre

La mort dense la mort qui m'échoit dans la plus poissonnière
angoisse non je te suivrai pas
Et je construirai ma et je construirai ma ma ma ma
Récit tu fus Récit t'enfuis et moi me plains de l'abandon
et tu me fus récit quand sens ma mort prochaine et
les bougies s'éteignent et je suis suce et sue mon sang ma
sueur d'encre sang de pauvre argentifère écrit qui m'adultère
enfin et me crispe au sein des plasmés
Moby ne m'abandonne but ultime fin du fin qu'au long de
l'océan écrit écrit langage mat langage nu mon monde dont
je prends peu à peu possession qui me guide et conduit pour
que frappe à la fin harpon
Harpon d'encre cri d'écrit stylo bille plume d'oie Si
tu me marques r u s t r e je me note dans l'engage langage
que je respectera i que je m'étais promis Fulminence ébaubie
d'insonatique assurance
Je te suivrai Moby et je mourrai après Mon harpon d'encre
s'éprendre du blanc haleine blanc Nourriture marine car
hauturière
Hauturière errance au loin par là qui m'attire et m'att
ire et m'enfonce plus j'énumère mes leurre s je ne peux que
faire ça
Fer des lances émondées fer d'harpon ébréché qui me
rance et m'ébrouche soupir mat d'ombre tue
Que je voudrai ronape mourir sans les souffrances
omettre tout cela les quatre ou cinq myriades d'êtres et
m'emparer de toi ô mort ma mort que je t'en dra i tout seul
au moins fuir l'humain mort au moins fuir l'humain Mère fille
soeur de mes équipées crues dénuées d'essence Même ça je
peux pas même ça je peux pas je me noie mort je me noie à
mon aide je peux plus écouter ébouer mes fatigues je peux...
Er del r a l e n t i t . E l l e s v e n a i e n t à l e u r r e n c o n t r e ;
e l l e s é t a i e n t p a r t i e s d e p u i s a s s e z l o n g t e m p s , s ' i l e n j u g e a i t
p a r l a d i s t a n c e q u i l u i r e s t a i t à c o u v r i r p o u r p a r v e n i r a u
s a n a t o r i u m . I l d e s c e n d i t p r é c i p i t a m m e n t ; I r è n e s e j e t a d a n s
s e s b r a s . O r d e n n e b o u g e a i t t o u j o u r s p a s .
-Qu'est ce qui se passe ? Vous êtes f o l l e s d e ...
- Gare l a v o i t u r e , E r d e l . I l v a u t m i e u x c o n t i n u e r à p i e d
d a n s l a f o r ê t . P a s s e z p a r l a f o r ê t . N o u s n o u s r e t r o u v e r o n s
a u B a r r a g e . V i e n s , F e l i c e .
- A u b a r r a g e , p o u r q u o i ? ...
- J e t e l e d i r a i l à - b a s . C e s e r a t o u j o u r s l e m o m e n t .
A u f a i t , l a b i b l i o t h è q u e a b r û l é .

XII

Il réussit à dissimuler la voiture dans un fossé, s'assura
que l'arme était toujours dans sa poche, et partit avec
Irène. Le bois était parfaitement silencieux.
Il marchait vite. Elle le suivait, essoufflée à quelques
mètres. Le barrage était celui de Vernel, construit
en pleine montagne depuis vingt ans déjà, en un des points

géographiques où plusieurs états se touchaient. Sa situation expliquait sans doute l'attitude d'Orden : il serait plus facile de fuir. En même temps, elle intéressait certainement beaucoup de monde... alors, pourquoi ?

Il lui semblait qu'il glissait entre les hauts conifères comme un volier entre les récifs. Le beau temps était tombé depuis quelques jours, mais la chaleur demeurait.

Tout de même, pas un seul bruit dans la nature...

Il s'arrêta, écouta. Irène à son tour s'immobilisa, ne profitant pas de l'occasion pour le rejoindre, comme si elle attendait qu'il entendît quelque chose, que quelque événement survînt.

Rien. La nature était morte. Mais plus que morte, pas même morte. La mort entraîne une occupation des lieux par la pourriture, la putréfaction, et les animaux dont la destinée est d'effacer et signaler son passage, toujours une vie obscure et putride, déroulement d'entraîlements utérines...

Il n'y avait aucune vie. Plus juste : aucune vie. Et de l'frota son pied dans l'herbe. Elle ne bruit pas. Il sauta sur la place, ses pieds heurtèrent un sol de silence. Deviens-tu sourd ? Il claqua des mains, sursauta. Le premier bruit qui déchirait son ouïe depuis... le début.

Il se retourna vers Irène qui ne bougeait. Il n'y avait aucune expression dans son visage. Elle lui parut le reflet humain de cette nature morte, abiotique.

Il se remémora les troubles événements de la nuit. De la deuxième partie de la nuit, quand elle était incapable de le renseigner sur elle, d'évoquer l'histoire de l'Anneau.

Le choc, peut-être, de l'enlèvement. Mais la voix au téléphone...

C'était celle de Felice, cela ne faisait aucun doute alors ces femmes... ces... femmes ?

On armait un revolver derrière lui. Il n'avait pas le modèle de l'arme, qu'il tira déjà, plus vite, bien sûr, plus vite qu'Orden.

Quatre hommes, quatre des hommes de Fox, du regretté Fox, qui commettaient l'erreur de rester groupés. L'arme d'Orden était prodigieuse. Ils tombèrent sans un bruit au sol.

Il tira encore ; l'arme ne cessait pas de faire feu.

Il visa un arbre, en un instant le transforma en charpie, l'arme tira toujours, cracha autre chose que des balles.

Il s'approcha de l'arbre, en tirant toujours...

- Ce n'est pas un arbre ! Irène, ce n'est pas un arbre !

- Ah bon ? C'est quoi, alors ?

Il se retourna. Il aurait voulu tuer cette femme qui ne lui disait rien, qui ne faisait qu'exister. Il la fixa soudain.

- Qu'est-ce qui s'est passé au Sanatorium ?

- Je ne sais pas... Ils ont commencé à nous regarder de travers, comme pour nous menacer, nous dire de partir...

On entendait au lo in des coups de feu, a l o r s . . .

- Mais sur la route, pourquoi a l l e r sur la route, alors que vous aviez toutes le s chances de vous f a i r e descendre (i l se mordit la langue - I l s ' a d r e s s a i t à e l l e comme à un...

- Mais pour vous retrouver, enfin ! E r d e l , lâche cette arme. E l l e te rend fou, c r o i s - t u qu'avec tu vas repousser tous nos agresseurs...

E l l e s'avança vers l u i , tendant la main. Pour l u i prendre l'arme ou la main ? I l remit l'arme dans sa poche, s'approcha d ' e l l e à son tour. I l s r e p r i e n t leur marche.

La forêt , la forêt en faux, la forêt en trompe l ' o e i l .

I l s'expliqua a i n s i l e s facilités q u ' i l s avaient eues avec Orden pour t r a v e r s e r sans encombre et à pied de longues distances et d'ardus paysages. La forêt est a r t - i f i - c i e l l e . . .

Orden l e s a v a i t - i l ? I l passa sa main sur le front d'Irène comme s ' i l espérait éprouver la sentation de l a c i r e , du contact avec de l a c i r e , avec de... Prométhée créateur d'êtres. L'arbre était f a i t d'une substance q u ' i l ne connaissait pas, l' i m i t a t i o n p a r f a i t e . I l c u e i l l i t quelques f l e u r s , des brins d'herbe, l e s suçà lentement. I l s ne contenaient r i e n , aussi f r a g i l e s , aussi g r a c i l e s que l e s v r a i s . La mine l u i revenait irrésistiblement à la mémoire : f i l o n s de trapp, f i l o n s de trumn, f i l o n s de v r a i , f i l o n de faux, de démiurgie n a t u r e l l e , d' a r t i f i c e maléfique. Mais l e s oiseaux ?...

I m i t a t i o n imparfaite, à ce qui manque l ' E t r e même, l' i n s u f f l a t i o n de v i e , l' E l i x i r doux du calme et r e s p i r e r . Mépris complet pour ces pâlots s o r c i e r s . . . Qui ? Les concepteurs de la Centrale. Le Gluon, donc. Le Gluon, résurrection, réhabilitation de la matière sans ouvrage, de la matière sans forme, sans regard, la mat...

La cathédrale se d r e s s a i t devant eux. Ses flèches hérissées vers l e c i e l , qu'elles perçaient de son a r c h i t e c - tonique insolence, jouant à se renvoyer l e disque presque imperceptible d'un s o l e i l épuisé, e l l e était encadrée d'un massif de sapins, harmonieusement disposés. Devant e l l e , une c r o i x sous l e C h r i s t .

E l l e reprenait l e s motifs du gothique flamboyant, l e s motifs contemporains. De l ' A r t néo... songea Erdel, un r e t o u r de l ' h i s t o i r e . I l e n t r a , admirant au passage l e f i n t r a v a i l effectué sur le tympan et l e s voussures.

L'usine. Effrayé, i l r e s s o r t i t . I l n ' a v a i t pas jugé dehors de l'immensité du monument. Rien n ' a p p a r a i s s a i t d'une immensité laborieuse. I l f r a n c h i t à nouveau l e v a n t a i l .

Irène l u i f i t signe qu'elle préférait r e s t e r dehors, hors de. Par peur par prémonition... E l l e savait.

L'usine. L'apparence ne s'était pas modifiée. En s i peu de temps, p e n s a - t - i l . Le charme opéra v i t e (sous lequel i l tomba) et l e coeur, gros là-bas, l e coeur grossi par l'asthme et dérisoires désirs d'hommes soucieux.

Le coeur gros et rongé comme un s o l e i l - m a t i n . Qui batt

a i t , p u i s a i t d'ambre et d'illuminé, chœur d'éon et de gluor terminal du nouveau monde en gestation. Chaos d'éïfon et d'organique mollesse, à p l a t l o i n rejetés par là.

F r a n c h i r , non, contourner cœur, s'en t e n i r là. Orden, I r a , Orden. Le contourner, l e regarder, et l e décrire. Ce cœur gros comme un bras, machine machination à en découdre avec l'Univers. Le Monde vaste d'Urizen apparut.

I l s o r t i t par une porte dérobée, dut contourner l a cathédrale pour r e j o i n d r e Irène. Ce ne f u t pas long. E l l e v i n t à l u i , inquiète et pressée.

- Mais où étais-tu ? I l n'y a v a i t pas grand'chose à v o i r . . .

- Tu es rentrée ?

- Oui.

E t e l l e n'avait r i e n vu. O fumeur, ô t r a h i s o n ! I l s'approcha de l a Croix. Un homme y était suspendu, qui tentaj en vain de s'y maintenir.

-Vous voulez un coup de main ?

- Oh,,quelle... saloperie ! Impossible de s'y accroche

- I l f a u t être p l u s i e u r s . I l f a u t des bourreaux, et a u s s i des gens pour vous adorer, et vous pleurer. I l vous manque l e s o u t i l s , aussi.

- Pour ça, ne vous inquiétez pas. Mon père était menuisier, en-bas.

- A nuance près, vous étiez bon ! E t que l u i e s t - i l arrivé ?

- I l e s t mort, comme tous l e s a u t r e s , enfin beaucoup d'autres. C'est moi qui l' a i dénoncé.

- E t vous voulez être c r u c i f i e , maintenant ?

- Oui, puisque j' a i commis mon acte... Attendez, i l y a u r a i t peut-être une s o l u t i o n . . .

D'autres gens a r r i v a i e n t . L'homme a v a i t déjà ses d i s c i p l e s .

I l s commencèrent à se b a t t r e , pour savoir qui monter a i t l e premier. Mais même l e plus f o r t ne pouvait r e s t e r indéfiniment pendu à l a c r o i x sans y être crucifié. L'un d'eux réussit à clouer sa main gauche, avec une dextérité qui frappa E r d e l . Mais i l trébucha, bousculé par un bras énergique, et demeura suspendu, hurlant de douleur, accroché par son poigné qui se déchirait lentement. Des enfants se pendirent à l u i , se balançant. La main céda bientôt ; l e clou demeura là-haut.

E r d e l , lassé du s p e c t a c l e , a l l a retrouver Irène. I l s p a r t i r e n t . La forêt g r o u i l l a i t de monde. I l semblait que des arbres s u r g i s s a i e n t l e s hommes et l e u r s femmes, sève anthropique qui sourd. I l s'informa auprès d'un d'entre eux, moins pressé que l e s a u t r e s , car embarrassé par s a nombreuse famil l e.

L'homme l u i a p p r i t q u ' i l se r e n d a i t au royaume de Jean l'Aveugle, de Jean l e Bien-Aimé qui a t t e n d a i t l e s s i e n s làhaut

sur les montagnes depuis sept à huit siècles, et qu'on n'entendait pas en bas, et qu'on n'entendait pas en bas, avant que le , avant que le châtement super, le châtement frappât le bon et le mauvais, l'usurpateur surtout. Le prince Manfred, massacré par son peuple depuis deux jours, était chassé de sa mémoire.

Le peuple en foule entra dans la cathédrale, Thèbes au cent portes, en ressortait, grouillait partout, poursuivait son ascension vers la grotte de Jean. Les Partiniens étaient vêtus de haillons, de vêtements usagés égarés depuis longtemps dans les malles et greniers...

Erdel sentit une douleur atroce lui happer la nuque. C'était bien ça : profitant des périls du moment, des meneurs avaient poussé le peuple à la révolte, puis au départ vers d'illusoires Utopies. A qui le mime profitait ? Quel intérêt pouvait tirer les nouveaux maîtres de cet exode massif et vraisemblablement meurtrier ? Un mot le transperça, celui que Fox avait voulu lui faire dire, qu'il avait dit, lui, Erdel.

Il trouva une paire de jumelles par terre, qui commençait à s'enfoncer dans le sol meuble et mou, le sol mort de gluon. Il la régla, l'orienta vers la grotte. Il vit le désert d'Alcortana. Il secoua l'instrument. A l'oeil nu, on ne voyait que monts et forêts, grotte au sommet. Il fixa à nouveau le paysage à travers les jumelles.

(Les hommes débordaient des corniches, des à-pics qui bordent le désert, comme l'eau d'une rivière en crue absorbe un paysage. Ils débordaient, se répandaient en masse, se répandaient en groupes, se reconstruaient et se rassemblaient sous la barrière d'Un, gagnaient le centre du désert, son Au-delà. Des barrières partout s'opposaient au passage, des barrières des douanes qu'on ne louait jamais.

Douaniers et soldats contrôlaient les foules misérables, quand ils ne guerroyaient pas, tiraient toujours les foules innombrables qui se répandaient au désert, pullulaient et se reproduisaient. Les femmes violées, les enfants morts de faim, les hommes massacrés et contraints de creuser des tranchées, de profonds abymes où on les obliait ensuite, où s'abymaient ensuite ceux qui s'y arrêtaient mais se trouvaient précipités par l'incessant débordement, les femmes et les hommes donc se révoltaient parfois, massacraient atrocement les boureaux d'hier, dévoraient les corps des soldats, et franchissaient l'abyme, gagnant un autre poste, débordant un autre poste.

Mais au bout, il n'y avait plus de portes, plus de douanes, plus de barrières et plus de chefs. Alors la foule s'enfonçait dans le vert gris du désert, dans les vagues dunaires qui hantent ses rivages de sable, mangeait l'espace et les enfants. Les sables mouvants digéraient les corps meubles, la soif et sécheresse dévorait les entrailles, et

l'on buvait le sang, le sang des déjà morts et des morts à venir. Et toujours de là-bas, du début, débordaient les sources, les pullulements d'êtres et la pins.

Et bientôt l'on ne se battait, l'on ne se mangeait plu; et l'on avançait seul dans sa toge minable, aux confins des déserts, et l'on s'effondrait mort, soif, sable mou, torridité, soleil, épuisement et l'on demeurait et l'on périssait là.

Un jour pourtant on s'arrêtait. On s'arrêtait de.

On s'arrêtait. Le sol jonché de déserts, et les bouches qui s'ouvraient comme des grottes d'ombre. Feuilles mortes sur un sol de désert, texte épars et perdu.

Les survivants rentrent, calmes éplorés, le reflux s'amorçait. De si peu ! Les forêts repeuplées, les villes occupées, les hommes retrouvés).

2%

Erde sentit qu'il vacillait. Il fut retenu par une main. Irène s'assit près de lui, lui caressant le visage, lui parlant doucement. Le plus gros des voyageurs avait dû passer. Ils n'étaient que quelques-uns maintenant à se diriger vers la cathédrale, au coeur des Ténèbres Verts.

- Allons viens .

Ils avançaient, elle le soutenant, lui se laissait bercer par la voix. Une pluie fine tombait autour d'eux, qui semblait les épargner. Le bruit souple de la petite pluie. Il ne savait plus où il était. Massant sa nuque, il le vala "fête et vit le dirigeable .

- Regarde !

Dirigeable , ile-lumière, déployer aérien de toutes aspirations, je te suivrai, Monde, dirigeable , jusqu'à la banquise, jusqu'à ce que la glace craque sous mes pieds, que l'eau me boive, que l'ours me broie.

- Au dessus de nos têtes, là-haut le dirigeable ! Faisons des signes, Irène. Nous pourrions nous enfuir, il nous prendra.

- Regarde ou tu marches ! Et Orden ? Et Felice ? Sais-tu seulement qui est dedans ?

L'oiseau d'hélium disparut derrière un relief tourmenté. Il était de plus en plus las. Irène peinait, elle aussi. La pluie avait cessé. Ils s'assirent à l'orée d'une clairière,

- Il faut essayer de dormir. Je vais veiller. Dors Irène.

- Mais toi ? Non, je te relaierais, Orden. Je te relaierais .

Elle s'endormit immédiatement. Son visage mat et délirant respira légèrement, permettant au corps de se soulever par intermittence, en souplesse, comme s'il eût été composé des

28

essences les plus légères, les plus raffinées. Il se pencha vers elle ; sa fatigue était tombée. L'arc pur de ses

s o u r c i l s reflétait, condensait toute l a l u e u r de cette place
calme. Les cheveux longs et soyeux, dont i l t e n a i t une poignée,
se balançaient mollement à l a b r i s e , comme des algues
c o i f f a n t une roche obscure. Le parfum doux s'exhalait de sa
peau, comme une émanation orchidéale. Les mains musclées et
longues caressaient l'herbe, non pesantes. Erdel contemplait
l'harmonique candeur, toute tension tue en l u i . Le spectacle
l e l a i s s a i t nu de tout soupir, de toute rancoeur. Seul désir
en l u i formé, que l ' i n s t a n t demeurât, q u ' i l fût Eternité.
Mais quoi ? L'intensité, l'atensité plutôt ne vaut que par rareté, l e s désirs et l e s n o s t a l g i
e s q u ' e l l e s u s c i t e . Douceur

d e v i v r e en p l e i n désordre, en p l e i n e guerre - imperson
n e l l e , i n a c t u e l l e guerre du dehors de l'Altérité -.

E t s i c e n ' é t a i t pas Irène ?

I l s e n t i t ses douleurs l e reprendre et surtout, et surtout,
un sourd sentiment de haine et d'écoeurement. C e d i s c
r e t sourire, ne me manque-t-il pas ? Q u e s ' e s t - i l passé l a
n u i t dernière pendant que naïf j e d i s c u t a i s avec Fox, qu'
O r d e n t e n t a i t de v a i n c r e , Irène de dormir ? Q u e s ' é t a i t - i l
passé ? O sueur des saoules angoisses...

I l s ' a l l o n g e a près d ' e l l e , porta sa main gauche à sa
veste, e n s o r t i t l'arme, l a p r e s s a contre l e f r o n t d'Irène.
I l réfléchit. Une chance sur t r o i s de me tromper. E l l e
peut être une Autre, un sosie donc, une créature a r t i f i c i e l l e
e comme cette forêt, une néo- comme l a cathédrale. Ou bien
Irène, Irène même, mais Irène revue et corrigée, Irène r e v i s i t é e
de fond en comble pendant son enlèvement, ou même avant
(l e s paroles d'Erker se heurtèrent en l u i comme des i n s e c t e s
f o u s) , depuis toujours... Traîtresse fondamentale, serpent
femelle, L u c i f e r désirable.

2?

I l se prépara à presser l'arme, qui n ' a v a i t pas de
détente et f o n c t i o n n a i t sur simple pression, simple pressioi
de haine qui a p a i s a i t l a volonté tourmentée de son possesseï
"Je suis prêt, prêt à t i r e r ; J e d i r a i à Orden qu'elle a été
tuée par l e s gardiens de l a C e n t r a l e . J e l u i d i r a i aussi de
se méfier de F e l i c e . C'est e l l e qui e s t responsable de tous
mes malheurs, du r e s t e . Chienne, maléfique lesbos".

I l entendit des voix qui l u i parvenaient de loin, b r i d e s
et pans de langues, morceaux de sens colportés par l e s
vents, déchirées par l e s arbres. Paroles gelées. I l regarda
autour de l u i . I l n'y a v a i t pas de risque de l a i s s e r là
Irène, sans protection. I l r e n t r a dans l e sous-bois, peu à
peu devina l e s voix, guidant ses pas aux sons qui l u i parvenaient.
Avec e f f r o i d'abord, avec surprise ensuite, i l reconnut
l a voix du professeur Berg, l a voix de Noster. I l
p a r l a i t avec un autre homme.

I l l e s découvrit après p l u s i e u r s allées et venues, as;
sous un arbre gigantesque dont l a base était aménagée en abi
Le vieux Berg était toujours a u s s i accorte et bruard ;

cachant bien sa surprise, il accueilli Erdel avec cérémonie
le présenta à son hôte, un homme grand et sombre, curieusement
vêtu, qui aurait pu, pensa Erdel, être le fils du vieu>
fou du château. Se déroule alors une conversation perdue
dans le tableau d'une action qui va se dérouler en même
temps et qu'une nouvelle fois je ne décrirai pas.

- Erdel, quelle surprise. Vous avez fui, vous aussi ?
Et avec raison ! Quelle furie en bas, et quelle sottise !
L'être humain est décidément incapable de raison. Alors qu'
il pourrait goûter aux joies de l'Art et de la nature, à l(...) il préfère se battre avec
son prochain, convoiter sa

femme ou sa maison. Dieu nous épargne à nous, philosophes
et hommes de l'Art, semblables préoccupations (...). Vous
voyez, je m'adonne tout entier à la vie naturelle et à la
méditation (j'ai même renoncé à l'art, cette fioriture de
l'activité purement noétique, entropie échappée à la méditat
ion, reliquat de notre impossibilité à vivre avec l'oeuvre,
à vivre en fait). Je vie de baies sauvages et du lait de mes
bêtes, qui paissent un peu plus haut. Je médite enfin la
tristesse de notre condition, l'oubli de notre nature, la
mort en moi de la quotidienne usine qui me rongait jadis
(notamment pour reprendre une habile expression, par le biais
du flot de purin de la mélodie mondiale), l'Amour de Dieu
et de son oeuvre la nature. J'écoute les chants des oiseaux,
le bruissement des branches et des feuilles, incomparablement
supérieurs à toutes nos musiques, j'assisté au lever
du Roi-Soleil, ne m'attarde guère à son coucher, quand frileusement
je regagne ma tanière qui se situe dans cet arbre.

Et je ne demande qu'une chose : que ma solitude ne soit pas
troublée par un importun - pas vous, bien sûr, ou un groupe
de bestioles constamment affolées par un curieux instinct"
nommé raison, qui peut se baptiser hommes (...).

- Bien, professeur. Je suis heureux pour ma part de
vous revoir vivant et si bien en verve. Je craignais que,
demeurant en bas, vous fussiez...

- Ce serait mal me connaître, mon ami. Moi, rester parmi
ces brutes sanguinaires, ces dégénérés (...) Non, par Dieu
Et à propos, vous êtes seul en ce moment, ou en compagnie de
ce curieux personnage, nommé Ordien de Ries, je crois ?...

- De Ries, professeur. De Ries. Non. Je suis accompagné
par ma femme, qui d...

- Oh, quel bonheur ! Que vous disais-je, mon ami ? La
forêt nous prend dans ses bras, nous endort et nous berce,
pourvu que nous entendions son appel ! Notre pauvre ami était
séparé depuis sept ans de sa charmante et inconstante épouse,
à la grâce de ces bois, et du Très-Haut qui veille sur
nous (...) Et De Ries ?

- Il est toujours vivant. Nous pensons par ailleurs, justement

.
- Avec cette femme ? Méfiez-vous, Erdel, Méfiez-vous,

mon cher. Il est de mauvais conseil, je vous le garantis.
Ecoutez... Vous connaissez le philosophe Noster, n'est-ce pas ?
Eh bien figurez-vous (pardonnez moi de baisser la voix)
Même ici, c'est plus fort que moi) qu'il nous a dit qui était
cet Erd, pardon, cet Orden. Un ancien terroriste ! Un ancien
tueur ! Du reste, il m'était apparu tout de suite comme tel,
eu égard à sa conduite qui avait déteint sur vous, si je
puis me permettre de donner là-dessus mon opinion. Et...

- Ça suffit, professeur. Et vous, monsieur, saurais-je si l'honorable professeur Berg me
le permet, ce que vous
faites dans ces parages.

- Mon nom - car il ne vous l'a pas dit - est Arcole.
Comme le Pont. Jonas d'Arcole. Je suis archéologue. Mon
campement est un peu plus haut.

- Il se fait tard, je dois chercher mes bêtes ! A bientôt,
messieurs ! Et rappelez-vous, Erdel. Orden ou la forêt
Orden ou la forêt...

- Vous disiez donc... Archéologue, dans ces parages ?

- Vous ne me changez guère de ce que j'ai pas coutume
d'entendre (pardonnez cette formulation maladroite. Mais je
suis sur ces monts depuis plus longtemps, depuis bien plus
longtemps que le professeur, dont je n'ai du reste pas le
bagout) ! Mais tenez ! Je vais changer mes habitudes. Vous
êtes écrivains, je crois. Vous pouvez deviner ce que fais
par ici.

- J'espère que le jeu en vaut la chandelle. Voyons...
dater les roches ? Non, ce ne serait pas drôle, et vous ne
vous présenteriez pas comme archéologue. Etudier la forêt,
l'âge de la forêt ? Car elle est, au moins pour une part,
artificielle (je vois à votre mine que vous le savez, je
passe donc sur la cathédrale). Ou bien les monuments de
Partina, tout simplement... Dans ce cas, vous n'auriez pas
besoin de résider là... Non, je vois mal.

- Vous êtes l'un des rares à l'avoir visité, pourtant"

- Vous savez beaucoup de choses à mon sujet. Ainsi,
c'est - une fois encore - d'elle qu'il s'agit. Elle a commencé
d'être construite depuis des siècles, n'est-ce pas ?

- Depuis sept cent cinquante-trois ans précisément,
soit votre âge avec un peu plus de sept siècles, monsieur
Erdel.

- C'est-à-dire au moment de l'usurpation du trône de
la principauté et de la création du royaume de Jean.

- Mon frère avait décidé raison, Erdel. Vous êtes;
quelqu'un de remarquable. Mon frère s'appelait Lucas, LUCI
Sparada. Il a été tué par ces tristesses... et remplacé
par...

- Kargas.

- C'est cela. Nous sommes, nous étions les fils du
pauvre compte d'Attingshausen que vous avez également rencontré
au cours de l'un de vos périples,-J'ai le regard très

développé, qui me permet de suivre à la trace sur ces chemins que par coeur je connais, les évolutions d'éventuels voyageurs - et que l'on a rendu fou, à force de solitude.

Le professeur Overbeck était mon beau-père.

- Je . . .

- Je sais, et ne vous reproche rien. Ils ne m'ont pas abattu, soit parcequ'ils ont encore besoin de moi, soit parce que je ne leur importe plus, maintenant qu'ils sont prêts à s'emparer du monde. Car ils vont s'emparer du monde
E r d e l.

2âo

"L'origine de la Centrale, d'Urizen dont le vaste inonde vous apparait, remonte aux années 1220 - 1230, point nodal de notre histoire sinon de l'histoire du monde, siècle d'or comme vous le savez de notre Moyen Age, jadis trop décrié, aujourd'hui si vanté. Le projet émanait du conseil de l'empereur du prince Orner d'Arafura. C'est lui qui écarta le prince du trône, fabriqua de toutes pièces un usurpateur nommé Alexandre, maintint le prince en exil pour susciter dans le peuple un mouvement religieux, quasi-surhumain de volonté et de courage, et exploiter dans ce cadre son effort pour construire la centrale, je veux dire le palais du roi Jean. Vous saviez pour Orner ? On m'avait dit qu'au cours d'un de vos rêves vous aviez été frappé par une intuition formidable. J'ignorais qu'il s'agît de cela.

Les plans avaient été conçus par Orner, bien sûr, et par la lignée de vous connue, des De Beer, sur les conseils de Savants Esprits du Temps dont nos livres ignorent tout en fait. Le palais du Prince... Il va de soi que cette appellation servit de prétexte à Orner pour imposer sa volonté au peuple. "Construisez le palais pour le prince, qui sera heureux de le trouver à son retour" disait-il aux Partinien.

Il ne semble pas qu'à l'origine il ait su très exactement ce qu'il désirait faire de ce formidable et souterrain bâtiment... Il en fit construire les fondations, les murs, avec la solidité et le coeur à l'ouvrage propres à ces siècles éminents...

Peu à peu il fit de la Centrale - Urizenos locus, écrivait-on à l'époque - le réceptacle de toute la progression humaine. D'un rêve aérien, d'une phantasme anodin, il fit faire le Lieu - Saint de la culture humaine, de son effort, de ses soupirs, de ses sentiments, de son expérience ("And like imagination bodies forth und form to things unknown"). Au cours des siècles, jusqu'au XVIème, on entreposa le savoir humain dans le flanc de la montagne. Jusqu'à cette fameuse guerre des faluns dont Vargas vous a habilement parlé, et qui nécessita une réforme complète des statuts et des finalités d'Urizen...

Les responsables d'alors décidèrent d'effacer de la mémoire humaine la plus longue des guerres qui opposa tous les peuples, Erdel, tous les peuples. D'une part parce qu'ils avaient été touchés, et teints eux-mêmes par ce conflit d'apocalypse, d'autre part parce qu'ils voulaient tenter de faire disparaître, au lieu de conserver, cultiver et faire fructifier l'héritage de la Guerre. Il est vraisemblable que l'humanité n'eût pas résisté à cette époque à un choc de cette même ampleur. Vous voyez que nous sommes loin de l'histoire qu'on nous raconte à l'école...

À partir du XIX^{ème} siècle, la destinée du monde change. Les peuples latins jusque là dominant passent le relais; aux peuples anglo-saxons, le goût des lettres et de la culture sont de plus en plus dominés par la science et la révolution industrielle. Urizen suit fidèlement l'évolution du Monde et que suivent avec admiration les savants du monde qui y envoient leurs travaux, se fait de plus en plus technique et industrielle, autre d'Héphaïstos...

Les soubresauts du XX^{ème} siècle, dus à la volonté d'une nation de s'assurer la domination du monde, à laquelle a succédé une autre nation - le puissant Etat qui rêve d'envahir Partina et ses voisins et qui accomplit son rêve en ce moment - marquent évidemment la Centrale. Elle est devenue, elle est devenue Erdel, l'instrument pour dominer et pour tuer. Tous les éléments, surtout scientifiques, de la culture humaine ont été rassemblés, malaxés, assimilés pour composer une formule, pour composer une substance de guerre, infatigable et qui donnera la puissance ("The poets' pen turns them to shapes and give to airy nook a habitation and a name")

- Le gluon. Dites-moi, Arcole... Que savez vous d'Orden ?

- Peu de choses, mais peut-être ce qu'il faut. Des histoires de la littérature eschatologique ont récemment découvert un texte qui date de cette époque, du treizième s'entend, et qui se rapporte à cet Urizenos locus qui marqua tout durant le bref moment de sa construction intrahistorique, les contemporains. Ce texte, que je n'ai plus en mémoire annonce pour les siècles à venir, "quand le huitième jour viendra après le septième" (le XX^{ème} siècle après le XIX^{ème}) "la venue de l'Ange du désordre", également qualifié d'"artiste du feu", de "philosophe guerrier", de "destructeur maudit". Je connais les pouvoirs d'Orden. À propos, pourriez vous me dire comment vous avez réussi car c'est là que je pensais que prendrait fin votre équipée et c'est pourquoi je ne m'y intéresse pas que de loin à leur échapper à Sarsene ?

- Ah, quand nous saurons ce que veut dire ces mots, Arcole : Eux, leurs, les hommes de Fox, les brutes patibulaires, les colosses...

- Un peu tout le monde. Tous les agents du mal...
- Et quand nous saurons ce que veut dire ce mot, le mal - Ce fut assez simple. Ils nous laissèrent passer à l'entrée de la ville. Nous les tuâmes dans le lamentable bureau d'accueil...

2B

- Et dans la salle ?

- Et dans la salle. Orden a tendu le bras de l'Ange exterminateur. Il y avait quatre mille âmes dans cette salle, Arcole. Quatre mille. Je restai vivant seul avec lui. Et n'ai toujours pas vu, pas vécu l'épouvante de son regard. Au commencement, je pensais qu'il était...

- Simplement mort. C'est bien autre chose, bien sûr. Mais il n'est pas évident qu'ils ont l'homme dont les textes parlent. Les textes, de toute manière... Qu'allez-vous faire, maintenant ? Vous pourriez partir. Votre pays n'est pas encore en guerre. Allez à votre consulat, en ville...

- Que dois-je faire, Arcole, que dois-je faire ? D'un côté, dans cette forêt, dans cette paix, j'ai ma femme qui m'attend, et qui dort en m'attendant, de l'autre, sur le barrage, j'ai Orden et le chaos, Orden et la guerre, et sans doute la mort... Erdel qui est mon frère, Arcole, qui est mon frère.

- Je sais. Avez-vous remarqué qu'à part un dirigeable vide et insensé, aucun avion n'a traversé notre ciel, depuis que la guerre a éclaté ?

- Oui...

- Alors décidez vous. Et remerciez-le pour moi.

Erdel demeura seul. Pensant au vieux Berg qui allait rentrer d'un moment à l'autre, à Irène éveillée et à l'heure déjà tardive, il descendit soudain, sans plus s'arrêter, marchant d'un pas cadencé. Il revêtit la scène atroce du matin où d'un geste Orden étendit raides quatre mille tueurs, la triste figure d'Elia Noster qui se trouvait dehors, par hasard, à la recherche, pénitent clochardesque d'un disciple, de ses disciples. "Amusant, lui avait-il dit, et paradoxal. Un philosophe à la recherche de ses disciples. Mais plus que l'artiste avec ses idées et son aspiration, ne doit-il pas trouver plutôt que chercher ses disciples ?" "Le vieux se perdait dans la contemplation d'un miroir gigantesque qu'on avait installé au centre de la grand'place, pour mieux symboliser le fondamental renversement. "Mazepa se lit moins qu'à l'envers" avait murmuré Orden, tout à l'horreur du lambeau noir de son idéal. Et il était demeuré dans la morte cité attendant qu'un flic ou qu'un soldat arrivât à l'improviste et le tuât comme Archimède, sur le seuil de la Dérison.

Qu'avait voulu dire Arcole ? "Remerciez-le pour moi..."

Il n'y avait plus de guerre. Orden avait agi. Pendant qu'il avait aimé, lui, Erdel, pendant qu'il avait pensé, discuté,

ragé, pleuré, pendant qu'il avait projeté, pendant qu'il
avait commenté, lui, imaginé, Orden avait agi.
Orden frère d'Orden texte du monde maître trame et
faux filant du texte, navette vedette contre toutes les pûs toutes les horreurs et
maléfiques que tu aimes nouveau
croisé frère ailé surpuissant Ange exterminateur et nécessaire
moi Erdelcer.

Je décide des fils les compte les admire et j'humanise
et je créé et j'écris nécessaire tes aventures Orden dont je
suis le poète l'inénarrable narrateur le permanent commentateur
frère Erdel métatexte du monde.

Irène dormait toujours. Il s'approcha d'elle, l'embrassa
légèrement sur le front. Elle se réveilla, lui sourit.
Il vit dans son regard de feu que la bibliothèque avait
brûlé.

- Alors, belle au bois dormant ?

- J'ai l'impression d'avoir dormi pendant des siècles.

J'a fait un rêve étrange. Je voyais une danseuse, très belle qui ne semblait plus très jeune.
Elle effectuait une danse

r

étrange, comme si elle eût tenté d'écrire une calligraphie
au sol, dont elle était sans cesse séparée, se ressourçant
comme Antée de la terre, et plus rarement chaque mouvement
était sublime... Elle était accrochée à un fil, s'y tenait
grâce auquel elle pénétrait dans le labyrinthe magique suscité
par ses pas, réveillé par ses gestes augustes, tel un
bois précieux malverniqu'en grattant peu on découvre à
l'émerveillement du monde. Elle appelait quelqu'un, Erdel,
quelqu'un qui n'était pas moi puis qu'elle ne regardait pas
vers moi qui la buvais du regard, comme une absinthe douce,
enivrante pour l'âme qu'elle débarrassait de ses saveurs
rances. Elle ne parvenait pas à crier un nom - ton nom Erde]
puis qu'il s'agit de toi et d'elle que tu suis dans le dédale
de ses pas m'abandonnant malgré moi, m'abandonnant malgré
toi - et désespérée s'exaspérait dans son fil qu'Arachnée
si habile elle enserrait autour d'elle, paroxystique noeud
des multiples asthmatiques de son esprit dévoré par l'Amour
Enfin, elle s'immobilisait, totalement paralysée par
l'infini entrelacement dont elle avait fait de son corps
l'objet.

Alors elle attendait. Et l'intensité de son regard
valait tous les mouvements du monde. Elle attendait, et un
danseur survenait, armé d'un stylet, qui la poignardait.

Et la pauvre se débattait dans son extrait de tissus, dans
son extrait de texte, et elle agonisait, répandant sa substance
blanche sur la scène noire. Et le public applaudissait
attendant qu'elle se relevât vraiment pour l'acclamer..."

C'était le grand soir pour Ermeline, le soir de sa
rentrée, l'achèvement de sa retraite. Il ne devait pas manquer...
mais Irène lui avait tout dit, jalouse

S'il n'intervenait pas, Ermeline mourrait, tuée par ceux qui tuent. Mais il était incapable d'intervenir, et d'agir. Il regarda Irène ; elle souriait d'un sourire détestable, heureuse de se jouer de lui, de l'écraser lui et sa danseuse. Si elle dormait, je l'étranglerais songea-t'il (la bibliothèque a brûlé , la bibliothèque a brûlé...)

Si elle dormait... Mais elle dort depuis des années se dit-il alors qu'ils arrivaient au bord du lac artificiel en face du château. Il laissa son regard s'empêtrer dans le paysage, tourna lentement la tête, découvrit à l'autre bout assez loin vers l'ouest, alors que le soleil commençait de disparaître, le Barrage.

Le barrage, la retenue d'eau, la retenue du monde en somme qu'il suscitait, qu'il contraignait, perpétuelle ratiô a jamais embrechée, a jamais mal consciente de barrer de contrecarrer les débordements infinis de flut de foules. Ermeline serait-elle tuée ? Se suiciderait-elle ? O douleur ! Si je la sauve, je perds Irène, la fausse Irène, la fausse sirène, qui fauche sur son passage les acquis maigres de mon existence béante de non-être... Si je la perds, je tue l'art en moi, et quelque chose qui m'aimait, mais l'art surtout, l'art en moi, dessein des jambes qui est la probité de l'art...

- Ils ne sont pas encore là. J'ai envie de me baigner Tu ne veux pas ?

- ... ce n'est pas prudent. S'ils arrivent... Et puis le coin n'est pas sur.

Elle se déshabillait lentement, en le regardant comme si c'était lui qu'elle déshabillait. Elle ôta ses vêtements avec adresse, artiste du genre. Il se rappela leur première rencontre sur une plage, quand dormant sans un seul rêve, il avait été heurté d'un ballon, et que ouvrant les yeux le rêve de sa vie lui était apparu, innocent, gêné de son intrusion, rêve absolu qu'il avait réussi à posséder dans les rets actifs de ses paroles et de son chant, et qui s'était donné à lui pendant une nuit se dévêtant comme cette femme maintenant pour qu'ils aient le choeur des mondes. Nue, elle entra lentement dans l'eau. Ses cheveux flottaient sur ses épaules, comme les algues et comme les vipères sur la Gorgone. Faut-il tuer ?

Bonne nageuse, elle s'éloigna vite de la rive. Il la pria de revenir, de ne pas trop s'attarder. Il regarda le paysage et, levant la tête, vit le dirigeable, immobile. L'ombre mugissante et sourde comme le bruit dans la centrale happait les rares pens de lumière.

Des hommes volants sautèrent du dirigeable qu'ils semblaient garder. L'un d'eux descendit en circonvolutions, en ronds de fumée vile, descendait vers Irène. Il lui cria pour qu'elle prit garde. Elle ne l'entendit pas, mais il vit son sourire, bouche d'ombre en écho. Ils sortit de sa poche

l'arme d'Orden. D'autres ailes volantes assombrirent le c a l lumineux des f l o t s . I l courut sur la berge, hélant Irène.

Elle nagea dans sa d i r e c t i o n . I l crut à un mirage. Mais elle nageait vers l u i . I l se prépara a l o r s à t i r e r .

I l v i s a i t . Les hommes volants tombèrent l'un après l' a u t r e dans le l a c , insectes infortunés, noyant dans l'onde le u r s a i l e s déployées. I l v i t a l o r s que s'approchait du d i r i geable un autre deltaplane, noir, superbement guidé. Un à un le s g a r d e s s o r t a i e n t du ventre de la Mère, un à un i l s tombaient, A n t i - I c a r e . P l i a n t sous le nombre, le deltaplane n o i r fut entouré d'une dizaine d'ennemis. A l o r s , simultanément le s a i l e s p r i e n t feu, et i l s s'abymèrent.

E r d e l t i r a i t , t i r a i t encore, joyeux comme un enfant frondeur. Et d'autres a i l e s s' a f f a l a i e n t . Soudain le d e l t a plane noir, interrompant ses v a i n s duels, gagna le c i e l en quelques secondes, aspiré par une surhumaine évidence, et piqua.

Le temps s'arrêta, pour E r d e l ou pour le monde. Et le dirigeable p r i t feu, embrasé par l' e s s o r fou du tueur n o i r . I l flamba comme une p a i l l e et se désintégra. E r d e l ne v i t pas choir un bout, par un morceau du d i r i g e a b l e , qui s'évanouit dans l'espace.

Le deltaplane noir p r i t alors la d i r e c t i o n du barrage f i t un p e t i t signe à E r d e l . J'étais là, Orden, j'étais là, e t t e n t a i s de t'aider.

I l baissa la tête. Irène était j u s t e devant l u i . Sans r i e n d i r e , elle se r h a b i l l a . Puis i l s se dirigèrent vers le barrage (S i l e n c e . L ' h i s t o i r e a p r i s f i n p u i s q u 'à brûlé la bibliothèque...)

- Orden ! Orden, tu es là ?

- Avance, E r d e l . Nous sommes là depuis deux heures.

Deux heures, mon vieux ! I l s apparurent, à l'angle d'un bâtiment du barrage.

- C'était t o i , là-haut ?

- Allons chercher la v o i t u r e . E l l e est tout près d'ic:

- Tout près ? Mais...

Orden s'avavançait déjà. I l regarda vers Irène et Felic< qui d i s c u t a i e n t déjà, et le s abandonna suivant Orden.

I l s furent à la v o i t u r e en quelques i n s t a n t s . I l démarra , accélérant violemment. Vite, le s retrouver, vite s'arracher de ce l i e u .

Irène était au milieu du barrage. I l descendit, couru" entre l'abyme et l'eau, au sommet de paroi.

- Ne cours pas. E r d e l , ne cours pas. Tu s a i s qui e l l e e s t . Regarde ce que je f a ï s , mol.

I l se retourna un i n s t a n t . Orden f i t s'agenouiller F e l i c e devant l u i qui s a n g l o t a i t . "Qu'est-ce qui te prend, qu'est-ce qui te prend". De la main d r o i t e , i l l'étrangla, en une f r a c t i o n de temps.

- Ce sont des f a u s s e s , E r d e l , ce sont des f a u s s e s . E t

tu le sais . Alors, t u e - l a , et puis partons. J ' a i f a i t t a i r e toute la douleur du monde, l e s maîtres et l e s monstres du monde, E r d e l , mon frère E r d e l , et nous nous ferons doux... E r d e l s'arrêta, essoufflé. Son coeur b a t t a i t . Orden, l e l a c , Irène et l'abyme. Lignes droites et profondeur plate, abyme immense. *Ccuri^i* de v i e . . . I l regarda l e s s i l l o n s qui t r a v e r s a i e n t sa main comme un désert. Quel était bon ? I l v i s a Irène. I l r e j o i g n a i t Orden. E l l e l u i f a i s a i t des signes, ne comprenait pas encore son geste. I l b a i s s a l a main. Une voiture s u r g i t sur l a route de l ' a u t r e r i v e , une longue et n o i r e limousine. E l l e ne se gara pas, s'avança au c o n t r a i r e sur l a crête du barrage. Quatre hommes en s u r g i r e n t , vêtus de n o i r , vêtus comme Orden. Irène se débattit. On l ' e n l e v a i t . . . Désespéré, i l chercha Orden.

- Tu me t r a h i s , E r d e l , tu me t r a h i s . Cette femme n'est pas l a t i e n n e . . .

- Mais Orden... Qu'as tu f a i t cet après midi ?... Ces gens sont comme t o i . Tu as vaincu l e s a u t r e s , mais tu as établi ton pouvoir, ton c r i m i n e l pouvoir avec eux, me faisant c r o i r e . . .

- Ma poésie ne c o n s i s t e qu'à attaquer, par tous l e s moyens l'homme, cette bête fauve, et l e Créateur qui n'a^rsi.* pas dû engendrer une p a r e i l l e vermine.

- Mais Orden... E l l e est innocente. S ' i l s l'enlè-re**.
e l l e est innocente...

- On peut, avec de l a patience, exterminer, n e une, l e s fourmis humanitaires. Tu n'as décidé*»:* r û i p r i s . Adieu Erdel.

Mo

- Vas donc au d i a b l e , maldoror du pauvre ! E r o s t r a t e de bibliothèque !

I l l u i t i r a dans l e dos. L'autre ricana. Le r i r e du Diable. L u c i f e r réconcilié avec l e s hommes. I l se retourna, se rua vers l e s quatre hommes qui maintenaient Irène. E l l e ne se débattait plus, l u i f a i s a n t signe de venir.

L'arme l u i tomba des mains. E l l e ricocha contre l a p a r o i .

Alors i l v i t l e d i r i g e a b l e et l e s lemmings. E t i l sut que l ' h i s t o i r e a v a i t p r i s f i n , du monde, et qu'on était aprèt Souriants, f a i s a n t craquer l e u r s doigts, l e s hommes f i n s et moustachus, vêtus de n o i r s'approchèrent de l u i . Irène rentra dans l a v o i t u r e . I l s f a i s a i e n t déjà craquer l e u r s doigts.

I l se pencha, v i t l e v i d e . O soupir, joie de chute, l ' e x t a s e icarique ! I l grimpa sur l e f i n parapet. Irène, Orden ne sont plus là. Adieu Erme... I l sauta.

Chute. Chute du paradis. Chute inversée vers l e s Enf e r s . Au diable ! Seule l a chute m'importe ! J ' i g n o r a i qu'elle f u t s i haute, cette jeune paroi ! E t hop de choir en bas au goût de choir comme ceux qu'elles l a i s s e n t tomber f a l a i s e s

fameuses inventions au coeur d'en découdre mat j e v i s vos angoisses
stases et l e s remembrances r u t i l a n t e s des chocs qui
me frôleront un jour Pourquoi trop s'approcher de l a lumière
pas pour l'apprendre mais pour chuter oh plus v i t e plus v i t e
j e v a i s j'accélère ma marche dure vers l e s s e n t i e r s qui t r a n s i r e n t en bas de l a
chute des r e i n s Irène Plasmes p l a t s des
septembres des étés terminaux qui danseront sans moi attente
vaine de jeune f i l l e au p a r i qui m'exaspère ô r e t r o u v a i l l e s
candides avec l e toujours vrai déboire mère des l u t t e s viscé
a l e s chute immortelle vers l e fond du verre de Dieu seule
méritée par nous l'homme tendre macule immâtre et soudain
souple à s'éperdre des r o i s qui r e v i e n t heureux du combat
plus joyeux de ne combattre pas et de l a i s s e r seule chute f a i i
l e t r a v a i l oublier tout l e temps et b r i s e r montre sa remontrance
d'âme ô j o i e s capharralimiques des prismes de l o i s visée
Et se l a i s s e r a l l e r détente planeur d'au écon f a t a l et
funéraire qui importe s i l'Azur et là que j e v o i s dernière
f o i s intensément oh plus intensément et que j e me décale des
routes plates des hommoplates rêves et stupre de r e j e t j e
m'écrase j e m'écrase et j e v a i s m'écraser e t.

I l s e n t i t sa douleur à l a nuque l e reprendre, comprit
que ce s e r a i t l a f i n . I l chassç de l u i l a dernière pensée et
ce f u t tout. Ouverture au grand r i e n . Ouv...

Orden entre dans l a C e n t r a l e , veut voir l e Gluon.

Monte au coeur au gros coeur chargé d'encre et touche le
gluon. I l veut goûter, son doigt e s t p r i s . Le gluon happe
doigt, happe l a main. Mais i l ne souffre pas, Orden. Oh, j ' a i
tout détruit, 'jourd'hui, tout détruit et r i e n ne reste que le
agents e-terminateurs. Oh machine n'happe gluon tendre suce me
matière membre puisque l e monde t r u i t erevient en enfance
diger et a per l e s formes oh gluon me manges et mes mots
bulb bulub et versés de tout c e l a retrouver l e s enfances éperdu
maman terrorisme père L u c i f e r et dérective Mazeppa et Rdel
Pourquoi m'as pas s u i v i t ' a u r a i s mé émé émé candide Erdel
Merlin ourissant j ' o u r d i s s a i s p r t o i d e p i s plasmes brochs et
onirismes cafteux mertores Erd meurs asp plus main jamb et
tronc simple têt glu plus f t que moi E t mt enfin païser sutt
ap cr i l f t e t ne pas crdre et np éprver l e r e s t t et v i v r
quoi et bunny oui oui arghen s u f f r i r manger langage et s'éteindre
chdelle c'est f i n psque f i n e peu après mieux l i ve
mes ventures m'éliras tu Rdel m'bras mes zav v o u l a i oulai
ouai oua ou o Plotj/c.

P a r i s.

9 octobre 1984.

24- novembre 1984-. A n n i v e r s a i r e
de l a mort d'Isidore Ducasse - 23 ans et 1
jour.

In memoriam Robert Aldrich.